



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



The image shows a decorative book cover with a yellow background. A central wreath, made of purple and green threads with small dark beads, frames the text. The wreath is topped with a crown-like element and has long, thin purple and green tassels hanging from the sides. The text is centered within the wreath. The entire design is enclosed in a simple purple rectangular border.

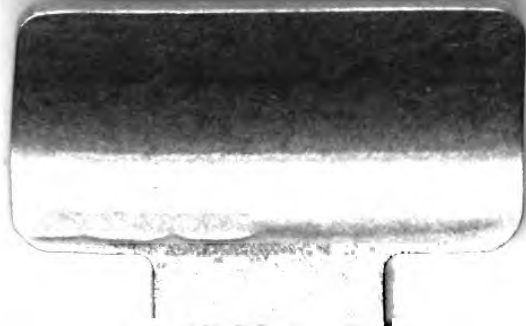
AMÉDÉE  
ACHARD

*La Toison  
d'Or*



fic. 27525

f. 986













*La*  
*Toison d'Or*

*DU MÊME AUTEUR*  
*DANS LA « COLLECTION NELSON »*

---

<i>BELLE-ROSE . . . . .</i>	<i>1 vol.</i>
<i>RÉCITS D'UN SOLDAT . . . . .</i>	<i>1 vol.</i>
<i>LES COUPS D'ÉPÉE DE M. DE LA GUERCHE</i>	<i>1 vol.</i>
<i>ENVERS ET CONTRE TOUS . . . . .</i>	<i>1 vol.</i>
<i>LA CAPE ET L'ÉPÉE . . . . .</i>	<i>1 vol.</i>



*N*

*N*

# *La Toison d'Or*

*Par*  
*Amédée Achard*



*Paris*  
*Nelson, Éditeurs*  
*25, rue Denfert-Rochereau*  
*Londres, Édimbourg et New-York*

1932

*N*

*N*

AMÉDÉE ACHARD  
1814-1875

---

*Première édition de « La Toison d'Or » :*  
1875





## TABLE



	<i>Pages</i>
<i>I. Au fond d'un bois . . . . .</i>	7
<i>II. Qui se ressemble s'assemble . . . . .</i>	24
<i>III. Salzbourg . . . . .</i>	37
<i>IV. Mine et contre-mine . . . . .</i>	48
<i>V. Vautours et faucons . . . . .</i>	59
<i>VI. Le calme après l'orage . . . . .</i>	75
<i>VII. L'éclair avant la foudre . . . . .</i>	83
<i>VIII. L'homme au castan vert . . . . .</i>	101
<i>IX. Où les fils se nouent . . . . .</i>	116
<i>X. Les gouttes d'eau . . . . .</i>	132
<i>XI. L'enchanteresse . . . . .</i>	150
<i>XII. Chasse à l'homme . . . . .</i>	166
<i>XIII. Les pensées noires . . . . .</i>	177
<i>XIV. Ceux qui restent et ceux qui partent . . . . .</i>	191
<i>XV. La bataille . . . . .</i>	203
<i>XVI. Les bontés du roi . . . . .</i>	225
<i>XVII. Entre quatre murs . . . . .</i>	238
<i>XVIII. La souricière . . . . .</i>	254

	<i>Pages</i>
<i>XIX. Comédie et comédienne</i> . . . . .	267
<i>XX. La ligue des femmes</i> . . . . .	281
<i>XXI. Mine et contre-mine</i> . . . . .	295
<i>XXII. Un revenant</i> . . . . .	309
<i>XXIII. Visite domiciliaire</i> . . . . .	316
<i>XXIV. Conciliabule in extremis</i> . . . . .	324
<i>XXV. Le nœud gordien</i> . . . . .	331
<i>XXVI. L'enlèvement</i> . . . . .	347
<i>XXVII. Pile ou face</i> . . . . .	361



# LA TOISON D'OR<sup>1</sup>

---

## I

### AU FOND D'UN BOIS

**N**OUS avons laissé, on s'en souvient, M. de Mon-  
testruc, suivi de Coquelicot, de Kadour et de  
l'Anguillet, chevauchant vers le pays lorrain. Il n'était  
plus qu'à une petite distance de Metz lorsque son at-  
tention fut éveillée par une bordée de cris rauques et  
lointains parmi lesquels il lui sembla reconnaître quel-  
ques syllabes de son nom entremêlées de jurons furieux.  
Il se retourna sur la selle. Un nuage de poussière roulait  
sur la route derrière lui, et de ce nuage sortaient les  
cris qui harcelaient ses oreilles. Le nuage arriva sur sa  
petite troupe comme s'il eût été chassé par un vent  
terrible, et la figure enflammée de M. de Saint-Ellix s'y  
dessina tout à coup.

— Par la mordieu ! cria le marquis d'une voix fu-  
ribonde, ne pourrait-on prévenir les gens quand on  
part ? C'est une trahison dont tu auras à me rendre  
compte, triple animal !... Garde-toi de répondre... je  
sais ce que tu vas me dire... Oui, je ne sortais pas de  
chez l'adorable princesse, et quand je n'étais pas à ses

<sup>1</sup> L'épisode qui précède *la Toison d'Or* a pour titre *la Cape et l'Épée*. (1 volume de la Collection Nelson.)

pieds, je rôdais sous ses fenêtres, rimant des sonnets en son honneur... On ne me voyait nulle part, je le sais encore, mais est-ce une raison pour m'oublier?... J'étais véritablement d'une colère épouvantable quand un hasard m'eut révélé ton escapade hors de Paris. Je me suis lancé à tes trousses, jurant bien de t'éventrer si tu rejoignais l'armée le premier... et me voilà ! Je te pardonne à présent parce que je te mets bien au défi d'entrer à Metz sans moi. Mais c'est égal, ma fureur éteinte, j'ai bien soif !

— Monsieur le marquis, rassurez-vous, répliqua Coquelicot, en pays chrétien on boit partout... et on m'a déjà parlé d'un petit vin de Moselle qui fera bien votre affaire et la mienne.

Lorsque la petite bande ainsi renforcée arriva dans la vieille cité qui avait repoussé les assauts de Charles-Quint, Metz présentait le spectacle le plus extraordinaire qui se pût voir.

Un petit corps d'armée composé des quatre régiments d'infanterie, Espagny, la Ferté, Grancey et Turenne réunis, et Piémont, et la brigade de cavalerie de Gassion, forte de quatorze cornettes, s'y était assemblé et faisait grand tapage, accueilli avec force fanfares et banquets par la garnison de la ville. Les cabarets ne désemplissaient pas, et ce n'était partout que danses, chansons et ripailles.

On laissait les soldats s'égayer à la veille d'une expédition d'où un grand nombre d'entre eux pouvait ne pas revenir, et tout en maintenant la discipline sans laquelle il n'aurait pas pu traverser l'Allemagne dans toute sa largeur, Coligny fermait les yeux sur les peccadilles.

A côté des chefs désignés par Louvois, qui était à l'aurore de sa puissance et disposait de tout, une foule de gentilshommes s'étaient joints à cette armée en qualité de volontaires, et le roi en personne avait pris soin de les distribuer par compagnies. Parmi cette jeu-

nesse brillante pour qui la guerre était un plaisir d'autant plus vif qu'il était plus dangereux, on remarquait les ducs de Brissac et de Béthune, de Bouillon et de Sully, les princes d'Harcourt et de Soubise, ceux de Rohan, les marquis de Ligny, de Gravelle, de Mouchy, de Mortemart, de Senecé, de Villarceau, de Balaincourt, de Termes, de Castelnau, de Rochefort, de Ragny et de Canaples, de Villeroy et de Vallin, de Forbin et de Courcelles, d'Albret et de Matignon, le chevalier de Lorraine, le chevalier de Saint-Aignan, M. de Guित्रy, M. de Cossé, le comte d'Auvergne, et d'autres encore qui composaient la fleur de la noblesse française. Celle de la ville et du pays messin se mettait en fête pour recevoir honnêtement cette belle compagnie et la bien traiter.

On n'entendait parler que de bals et de chasses que l'on entremêlait de revues et d'exercices militaires pour maintenir les troupes en haleine. Chaque arrivée nouvelle était un prétexte à festins nouveaux. On jouait gros jeu et on faisait grande chère. Les plus vieux hôtels de Metz et tous les châteaux du voisinage avaient ouvert leurs portes à deux battants et prodiguaient aux volontaires la plus fastueuse hospitalité. La joie régnait sur tous ces jeunes visages ; elle semblait encore animée par l'incertitude du retour. Combien peut-être qui seraient moissonnés par le sabre des Turcs !

Coligny, cependant, qui était arrivé à Metz dès la fin d'avril, s'employait sans relâche à mettre sa petite armée sur un bon pied, et à tout préparer pour le départ. M. de la Feuillade lui avait été adjoint en qualité de premier mestre de camp, avec la commission secrète de le remplacer en cas de maladie ou de blessure, mais le général en chef le laissait se pavaner dans sa vanité et veillait à tout. Les fêtes et les préparatifs duraient encore pendant les premiers jours de mai. La gaieté qui animait les campements, la dépense qu'on y

faisait, les chants qui retentissaient partout auraient pu donner à croire à un spectateur ignorant de ce qui se passait en Europe, que ces soldats et ces officiers, qui allaient combattre dans des pays inconnus un ennemi redoutable, avaient été réunis là dans le seul but de partager les plaisirs d'un carrousel.

Ce fut au milieu de ce bruit et de ce mouvement joyeux que Montestruc tomba, un matin du mois de mai, par un clair soleil qui riait dans la verdure fraîche du printemps. On voyait des canons parmi les pommiers en fleur et des files de fusils rangés en faisceaux le long des haies, pareilles à de gros bouquets. Le tambour battait au bord des ruisseaux, et sous l'ombre mobile des bocages sonnaient les trompettes. A travers les prairies, les jeunes filles agacées par des soldats en bel uniforme ne fuyaient pas plus qu'autrefois Galathée, et de belles dames conduites par de galants officiers chevauchaient parmi les tentes dont elles admiraient la savante ordonnance. Les étendards dont Louis XIV avait lui-même choisi la couleur pour chaque escadron, flottaient au vent, mêlés aux abris de feuillage sous lesquels les cantinières dressaient leurs tables volantes.

Coquelicot, qui avait passé la journée à courir de tous côtés, déclara, le soir venu, que Metz lui paraissait incomparablement plus joli que Paris.

— Vive la guerre ! s'écria-t-il dans un bel élan de joie ; les philosophes, dont je me suis toujours méfié, et les livres, par surcroît, l'ont calomniée. On y rit, on y danse, on n'y tue personne, et c'est un état charmant inventé par les hommes pour donner aux villageoises l'occasion de trouver des amoureux. Il n'y a que les volailles du voisin qui en souffrent un peu.

L'Anguillet partageait ce sentiment ; accueilli sur sa mine espiègle dans toutes les buvettes devant lesquelles sa promenade le faisait passer, il avait une pointe de gaieté et ne tarissait pas en éclats de rire.



Kadour lui-même avait perdu de sa gravité et daignait sourire.

A cette même heure, Hugues, enfermé avec le comte de Coligny, apprenait qu'il n'était arrivé à Metz que pour en repartir presque sans débrider.

— J'ai besoin de quelqu'un qui me précède sur les terres de l'empire, lui dit le chef de l'expédition, et me renseigne exactement sur l'état des choses. Tu es jeune, tu es brave, fidèle, entreprenant ; tu m'es dévoué comme je te suis tout acquis ; c'est donc toi que j'ai choisi pour cette mission de confiance. Tu hâteras ton départ.

— Demain, si vous voulez.

— Demain, soit. Tu annonceras mon arrivée prochaine aux ministres de l'empereur Léopold. C'est au plus tard le 16 ou le 17 que je me mettrai en route. J'en ai donné avis à M. de Louvois. Je n'ai point d'informations sûres sur le nombre et la qualité des troupes dont l'empire dispose et auxquelles je dois me joindre. Je connais sur sa réputation le chef qui les commande ; nul ne mérite mieux cet honneur que le comte Montecuculli. Mais que peut un général qui n'a qu'un petit nombre de soldats ou, ce qui est pire, de mauvais soldats à mettre en ligne ? Tu sauras — il faut que tu le saches — quelles positions il occupe, sur quelles places fortes il s'appuie, quels renforts de contingents il espère ; s'il compte prendre l'offensive ou rester sur la défensive, si Vienne même est menacée et ce que l'on a fait pour la mettre à l'abri d'un coup de main. Ne te fie pas à ce que te dira le vieux Porcia, le ministre favori du vieil empereur. Il s'endort dans sa suffisance et son inertie ; vois par tes yeux.

— Comptez sur moi.

— Le beau serait de connaître aussi le fort et le faible de l'armée turque. On la dit nombreuse, on l'estime invincible ; mais il faut faire la part de l'imagination

et de la peur qui grossit tout. Cependant il faut avouer qu'elle s'est répandue à travers la Hongrie comme un torrent, balayant tout devant elle, emportant les villes et dispersant les troupes qui tentaient de résister. Un homme terrible est à sa tête, le grand vizir Achmet Kiuperli, qui de portefaix est devenu général. Ce n'est pas un adversaire à mépriser. Il a le courage et la ténacité de l'homme de guerre, il en a le coup d'œil et l'énergie. Si on ne l'arrête pas dans sa course, il peut être le destructeur de la chrétienté. Mais comment savoir avec certitude ce qui se passe dans son camp et de quels éléments se compose l'armée qu'il mène à l'assaut de l'empire d'Allemagne, et, cet empire renversé, de l'Europe ? Un coup de maître serait d'y parvenir. Je ne t'en demande pas tant, mais n'ignore rien de ce que tu peux apprendre. Il y a des hasards qui décident du sort d'une bataille. Or, ce que j'ai pu comprendre par tout ce qui m'a été rapporté, c'est que si les affaires de l'Autriche ont un capitaine pour les défendre, elles n'ont point de ministre pour les diriger. Donc ne néglige rien, et quand j'arriverai dans les provinces où j'ai à soutenir l'honneur du nom français, que je trouve en toi un guide et un conseiller.

Coligny s'avança vers Hugues, et l'embrassant :

— Tu sais que lorsqu'on s'engage dans une expédition comme celle qui nous réunit, reprit-il, il faut en sortir vainqueur ou n'en pas revenir... Nous nous conduirons en braves gens... L'honneur sauf, il faut s'en remettre à la Providence pour le reste.

Le lendemain fit voir à Hugues que s'il était bon de se confier à la Providence pour le reste, le hasard y mettait aussi la main quelquefois.

Au moment où il sortait de l'hôtel de Coligny, où on ne se pressait pas d'expédier les lettres de créance qui devaient rendre sa mission plus facile, un homme vint à lui sur la place d'armes et l'aborda par une accolade

dont Montestruc eut quelque peine à se détacher. L'autre souriant, et sans lui lâcher les mains :

— Je vois ce que c'est... Vous ne me reconnaissez pas ! Il y a si longtemps en effet que vous ne m'avez vu, et vous étiez si jeune ! Mais moi je ne vous ai pas oublié, j'ai la reconnaissance du cœur ! Il m'en aurait fallu un tout farci d'ingratitude pour ne pas me rappeler l'hospitalité que vous m'avez offerte et le bon repas que j'ai fait à la Testère !

— A la Testère ? répéta Hugues.

— Eh oui ! dans cet honnête château qui avait une si bonne renommée dans tout l'Armagnac et où vous profitez si bien des leçons du brave Agrippa, ce modèle des écuyers ! Ah ! quel homme non moins avisé que vaillant !... Je vois encore la salle tapissée de panoplies où il recevait les gens de guerre qui passaient aux environs !... et la chambre basse où l'on soupait si bien après force estocades !

Il n'en fallait plus douter ; l'étranger avait traversé la Testère. Hugues avait devant lui une espèce de soldat de grande taille, bien découplé et dont l'âge ne semblait pas avoir diminué la vigueur. Son visage basané portait la trace de longues fatigues, des rides creusaient ses joues et son front, il avait la barbe et les moustaches grises, les tempes dénudées, mais ses yeux brillaient comme ceux d'un faucon, et ses membres nerveux gardaient encore la souplesse des jours lointains de sa jeunesse. Coquelicot le dévorait des yeux.

— Pardieu, reprit l'homme qui de nouveau jeta ses bras autour du cou de Montestruc, vous commencez déjà à vous débrouiller l'épée au poing ! De rudes compagnons, qui avaient guerroyé avec Wrangel et Tilly, et couru force pays, trouvaient à qui parler quand ils croisaient le fer avec vous ! Si vous avez tenu tout ce que promettait votre adresse juvénile, je plains ceux qui vous chercheront querelle... ce sont des hommes



morts !... Quel coup d'œil ! quelle riposte !... Ça partait comme l'éclair !... Donnez-moi donc, je vous prie, des nouvelles de l'honnête Agrippa ?

— Hélas ! chargé d'années, il est prêt à rendre son âme à Dieu ! Mais j'espère qu'il ne fermera pas les yeux sans qu'il me soit permis de l'embrasser encore.

L'étranger parut tout attendri, et se découvrant :

— Voilà, dit-il d'une voix émue, un bonheur qui ne me sera point réservé... et cependant, Dieu sait si j'en ai fait le souhait ! Il était prodigue de bons conseils et de bons exemples le seigneur Agrippa, et son âme, que les saints protègent, ira tout droit en paradis.

Il essuya le coin de ses yeux, et frottant ses moustaches :

— Tel que vous me voyez, reprit-il, avec mon pourpoint de buffle usé par la cuirasse et mes chausses de velours jonquille endommagées par le frottement de la selle, j'ai commandé une compagnie dans la cavalerie du fameux Bernard de Weimar... J'étais à peine remis d'une furieuse blessure pour laquelle on m'avait recommandé l'usage des Eaux-Bonnes, quand la Providence m'a fait rencontrer la Testère en mon chemin. Quel bon somme, après un bon repas ! Et quel vin le seigneur Agrippa a versé dans mon verre pour le coup de l'étrier !... du vin de chanoine, et tel que mes aïeux n'en ont jamais bu de meilleur ! Mon cheval de bataille était gorgé d'avoine. Ah ! vécut-il cent ans, don Manrique y Campurgo y Penafiel de San-Lucar, qui vous salue, ne perdra jamais la mémoire de cette bienheureuse journée qui l'a fait dormir sous votre toit et s'asseoir à votre table !

Ainsi parlant, don Manrique courba sa longue échine jusqu'à terre.

— C'est tout de même prodigieux, dit Hugues qui lui rendit son salut, que du premier coup d'œil vous m'ayez sitôt reconnu ! J'ai donc bien peu changé ?



— Au contraire... extraordinairement ! Mais vous aviez déjà un certain air à vous, une façon de porter la tête, une manière de marcher, une aisance dans vos mouvements, quelque chose enfin qui fait qu'entre mille, en vous apercevant, fût-ce dans une fête ou dans une mêlée, j'aurais dit : « C'est lui, c'est le comte de Chargepaul ! »

— Vous saviez donc mon nom ? On ne le prononçait jamais à la Testère, cependant.

— C'est vrai, répliqua l'Espagnol vivement, mais j'avais eu le cœur si touché de votre accueil, que j'eus l'indiscrétion de prendre le jour même des informations pour savoir à qui j'en étais redevable, et un cavalier qui avait connu M. le comte Gédéon, votre vaillant père, en son château de Montestruc, voulut bien trahir en ma faveur le secret de votre naissance. Je n'en fus point surpris ; un fils de prince eût envié votre tournure.

Après ce petit discours, don Manrique se mit à côté de Hugues, et marchant du même pas :

— Que je ne vous dérange point dans votre promenade... souffrez seulement que je vous accompagne un bout de chemin. Cela me rajeunit de vous voir et de vous entendre ! Ah ! c'était alors le bon temps ! Vous êtes sans doute de l'expédition de Hongrie, si j'en juge par votre habit ?

— Vous ne vous trompez point... Quelle meilleure occasion de se rompre au métier des armes qu'une entreprise contre les ennemis de la chrétienté !

— Je reconnais bien là le fils des nobles comtes de Chargepaul ! Moi aussi, à la nouvelle de cette guerre sainte, j'ai senti mon vieux sang s'échauffer ! J'ai repris le harnais ! Ce me sera un grand honneur que de faire campagne avec vous et de juger de la vaillance de vos premiers coups. S'il y avait seulement cent gentils-hommes de votre trempe dans l'armée que S. M. le roi

de France a réunie, je jurerais que c'en est fait des Turcs... Quant à moi, Espagnol et bon catholique, mon seul espoir, à l'âge où je suis arrivé, c'est de mourir pour le triomphe d'une si belle cause...

— Mais quel âge avez-vous donc ? Vous paraissez encore vert.

— C'est la joie de vous avoir rencontré qui m'égaie et me fait paraître autrement que je ne suis... J'ai soixante-dix ans !

— Peste ! fit Coquelicot.

— C'est pourquoi, poursuivit don Manrique, il m'est permis de vous parler comme un vieil oncle parlerait à son neveu... Je suis quelque peu en fonds... Si donc par hasard votre bourse était un peu plate, ne vous gênez point... puisez dans la mienne. Ce serait me rendre le plus heureux des hommes que de me fournir l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance.

Montestruc refusa, au grand regret de l'Espagnol ; l'entretien tourna sur les choses de la guerre, et don Manrique en parla en homme qui s'y connaît. Il ne voulut quitter Hugues qu'à la porte de son logement et après force embrassements qui touchèrent le Gascon jusqu'au fond de l'âme.

— Un galant homme et un homme du métier ! dit-il. Quelle reconnaissance pour un méchant lit et un pauvre dîner !

— Trop de reconnaissance, monsieur... Cela me donne à réfléchir.

— L'ingratitude, à ce compte, te paraîtrait donc de meilleur aloi ?

— Elle serait dans l'ordre et n'exciterait pas du moins mon étonnement.

Hugues haussa les épaules à cette boutade de Coquelicot devenu misanthrope.

— Vas-tu pas te méfier d'un cavalier qui met sa bourse à ma disposition ? reprit-il.

— Justement, monsieur ; c'est si peu l'habitude en ce temps-ci !

— En quels termes chaleureux n'a-t-il point parlé de l'hospitalité reçue autrefois à la Testère, et ne trouves-tu point admirable qu'après tant d'années il se souvienne encore de mon visage ?

— Trop de mémoire, monsieur, trop de mémoire ! murmura le valet qui s'entêtait dans sa philosophie.

— Prétends-tu faire un défaut de ce qui est une qualité ?

— Non, certes, mais j'ajouterai alors que cette mémoire est trop abondante en compliments...

— Tu confesseras tout au moins que don Manrique a connu ce vieux petit manoir où nous avons passé tant de bonnes journées ?

— Oh ! pour cela, oui ! La question est de savoir seulement s'il faut marquer sa place dans le bon grain ou dans l'ivraie.

— Saint Thomas, qui est le patron vénéré des incrédules, comme chacun sait, passerait pour un naïf auprès de toi, Coquelicot !

— Monsieur mon maître, il est toujours temps de dire : « Je me rends ! » Il ne l'est pas toujours de dire : « Si j'avais su ! »

Si Coquelicot, au lieu d'aller voir du côté des écuries pour s'assurer que rien ne manquait à Brind'avoine et à ses camarades, avait dirigé ses pas sur les talons de l'Espagnol, son incrédulité eût poussé de profondes racines.

Après avoir rôdé pendant quelques minutes autour de l'hôtel où Montestruc avait pris gîte, comme pour en étudier les êtres, l'homme qui s'était présenté sous le nom de don Manrique y pénétra par une porte basse, et, avisant un domestique qui bâillait à l'écart, lui demanda quelques renseignements sur la suite du comte de Chargepaul.



— Le comte de Chargepaul ? répéta le valet qui leva la main d'un air bête et se mit à se gratter le front.

Don Manrique tira de sa poche quelques pièces de monnaie qu'il perdit dans cette main suspendue en l'air ; soudain la langue du maraud se trouva déliée comme par enchantement.

— M. le comte de Chargepaul est arrivé ici l'autre nuit, avec une suite de trois personnes, deux hommes et une espèce de page, tous armés jusqu'aux dents, et accompagné d'un cavalier de bonne mine qui a la main leste. Celui-ci s'appelle, je crois, le marquis de Saint-Ellix.

— Quatre et je suis seul !... Tonnerre ! murmura l'Espagnol.

L'exclamation fouguese de don Manrique eût fait dresser l'oreille à Coquelicot ; mais la surprise de Montestruc n'eût pas été moins grande si, la conversation avec le valet de l'hôtel épuisée, il eût rencontré son interlocuteur marchant dans les rues de Metz d'un pas délibéré.

Don Manrique, en ce moment, se dirigeait vers celle des portes de la ville qui était la plus voisine du campement ; il ne composait plus son maintien et frappait la terre d'un talon vigoureux. Sa grande taille souple, ses larges épaules, sa main campée sur le lourd pommeau de son épée, son air d'arrogance eussent tout à coup rappelé à Hugues un souvenir mal effacé, et à la vue de ce robuste soudard dans toute la franchise de son insolence, il se fût certainement écrié : « Briquetaille ! »

C'était lui en effet. Le capitaine Briquetaille, devenu le capitaine d'Arpallières, avait fait peau neuve ; mais n'ayant plus à mettre sa physionomie en harmonie avec ses discours et le personnage pour lequel il venait de se donner, quelque chose le trahissait à son insu. Ses yeux de milan allaient de-ci de-là sans rien perdre de

ce qui se passait autour de lui ; de temps à autre, et tout en marchant, il se mêlait aux groupes de soldats qui erraient de tous côtés, ceux-ci chantant à plein gosier, ceux-là se perdant dans des bouchons. On l'eût pris en ce moment pour un sergent raccolleur.

Arrivé à la porte Serpenoise, il avisa parmi les gens de toutes sortes qui en encombraient les abords une espèce de laquais à figure honnête qui s'informait auprès de quelques militaires du logement d'un officier pour lequel, disait-il, il était porteur d'un message pressé d'une extrême importance. Ses habits couverts de poussière indiquaient qu'il venait de fournir une longue traite. Il parut à don Manrique que ce laquais, qui s'exprimait en assez mauvais français avec un accent italien fortement accusé, avait prononcé le nom de M. de Montestruc. Il s'avança hardiment.

— N'est-ce point, par hasard, lui dit-il en se servant du pur langage qu'on parle à Rome et à Florence, au seigneur Hugues de Montestruc, comte de Chargepaul, que vous avez affaire, mon ami ?

En entendant l'idiome de son pays parlé par une bouche italienne, l'homme au message sourit avec ravissement, et, à son tour, usant de sa langue naturelle avec la plus extrême volubilité :

— Ah ! seigneur étranger, que vous me tireriez de peine si vous pouviez m'indiquer où je trouverai M. de Montestruc ! C'est lui, en effet, que je cherche, et voilà deux bonnes heures que je perds à interroger des gens, qui me renvoient de droite à gauche ou se rient de moi. Tel que vous me voyez, je m'appelle Pascalino, et je suis aux ordres de M<sup>me</sup> la princesse Mamiani, qui m'a amené d'Italie avec elle et daigne m'accorder sa confiance.

Au nom de la princesse Mamiani, un éclair passa dans les yeux de don Manrique, et d'un air patelin :

— C'est la Providence qui m'a conduit vers vous,



ami Pascalino ; j'ai force obligations à la princesse Léonora Mamiani, et, comme vous, je suis Italien... Votre bonne étoile veut encore que je connaisse tout particulièrement le seigneur Hugues de Montestruc pour lequel vous avez, ce me semble, un message d'une importance toute particulière.

— Oh ! un message que la princesse m'a chargé de lui porter en toute hâte et tel qu'il changera probablement son itinéraire.

— Ah !

— J'ai ordre de ne le remettre qu'en mains propres... je l'ai là sur moi, et, si quelqu'un s'avisait de vouloir me le dérober, on ne l'aurait qu'avec ma vie...

— Voilà un mot qui me fait vous prendre en grande estime... nous sommes beaucoup d'honnêtes gens comme cela en Italie. Veuillez me suivre, je vous conduirai tout droit à M. de Montestruc, et, dans la compagnie de Bartholomeo Malatesta, vous n'aurez à redouter personne.

Ayant ainsi parlé, l'Espagnol don Manrique y Campurgo y Penafiel de San-Lucar, devenu subitement l'Italien Bartholomeo Malatesta, passa sous la longue voûte de la porte Serpenoise et entra dans la campagne.

— Ce n'est donc point en ville que demeure M. de Montestruc ? dit Pascalino, qui le suivait.

— Si on vous l'a dit, on vous a trompé. M. de Montestruc a pris son logement chez un ami qu'il a en ce pays, et qui demeure à la campagne, un peu loin ; mais par des chemins de traverse que je connais, je vous mènerai promptement à la maison qu'il occupe.

Bientôt les deux compagnons s'engagèrent à travers champs le long d'un sentier qui filait vers un grand bois et s'écartait de toute habitation. Avec sa bonne figure placide où deux yeux d'un bleu pâle élargissaient leurs prunelles tranquilles, Pascalino, marchant à côté du robuste et sec Castillan à mine d'épervier, avait

quelque chose d'un mouton qu'un mâtin escorte, tout prêt à le mordre au moindre signe d'indépendance.

Le bois vers lequel les deux compagnons se dirigeaient couvrait le pied et le flanc d'une colline. Cette colline atteinte, le sentier qu'ils suivaient l'un et l'autre devenait de plus en plus étroit et s'enfonçait dans l'épaisseur des arbres.

— Arriverons-nous bientôt ? demanda Pascalino.

— Bientôt, répondit celui qui avait pris pour la circonstance le nom de Bartolomeo.

— Si j'avais pensé que ce fût aussi loin que demeurât le seigneur de Montestruc, j'aurais pris le cheval avec lequel je suis entré à Metz.

— Il doit être un peu fourbu, cet animal, et le chemin à la sortie du bois est embarrassé de fourrés d'où il ne pourrait se tirer. Ne le regrettez pas.

Le chemin en effet pénétrait dans une partie du bois où toute trace de pied humain disparaissait. Des broussailles masquaient le pied des arbres ; aucun bruit n'y parvenait. Les deux compagnons marchaient en silence. Don Manrique caressait le bout effilé de ses moustaches en homme qui médite, et à la dérobée regardait son voisin du coin de l'œil.

Tout à coup il s'arrêta, et après avoir interrogé d'un regard la solitude des environs :

— Nous touchons au but de notre voyage, dit-il ; la maison où loge le comte de Chargepaul mon ami est là derrière ce rideau de grands arbres. Donnez-moi le message que vous avez à lui remettre... et attendez-moi ici.

— Vous attendre ici, moi ?

— Oui, assis ou couché sur ce frais gazon... Ce sera l'affaire d'une heure à peine, ce qui vous permettra de vous reposer... et vous en avez grand besoin.

Pascalino secoua la tête.

— Je croyais vous avoir dit, reprit-il, que j'avais

promis de ne pas me dessaisir de ce papier... si ce n'est pour le remettre aux mains de M. de Montestruc.

— N'est-ce pas la même chose, puisque je suis son meilleur, son plus vieil ami ?

— Je n'en doute pas, mais je n'ai qu'une parole ; un serment est un serment.

Don Manrique, qui croyait venir à bout en quelques mots de la bonhomie de Pascalino, fronça le sourcil.

— Cette obstination que vous mettez à me refuser le message dont vous êtes chargé me porte à croire que vous vous méfiez de moi. C'est une insulte que vous me faites !

— Je n'en ai jamais eu l'intention.

— Alors, prouvez-le-moi en tirant de votre poche ce message précieux qui vous a été confié par la princesse Mamiani.

De nouveau Pascalino secoua la tête, et doucement :

— C'est parce qu'elle me l'a confié que je ne veux pas m'en dessaisir.

— En ce cas, ne vous en prenez qu'à vous si je vous demande réparation de l'injure qui m'est faite.

— Moi, vous faire injure, quand je remplis un devoir !

Mais déjà don Manrique venait de tirer l'épée.

— En garde ! s'écria-t-il en présentant la pointe du fer à l'Italien.

— Je commence à croire que vous m'avez attiré dans un guet-apens ! dit Pascalino qui l'imita.

— Voilà un mot que tu payeras de ton sang !...

Une attaque furieuse suivit ces paroles et fit reculer Pascalino.

— Oh ! tu peux rompre ! lui cria don Manrique. Si tu ne trouves pas derrière toi les portes de l'enfer, tu ne m'échapperas point.

Les coups succédaient aux coups sans relâche. Bien que brave et résolu sous son air tranquille, le laquais



de la princesse Mamiani n'était pas de force à lutter contre un adversaire tel que celui qui avait été poussé sur son chemin par sa mauvaise étoile. Un premier coup l'atteignit à la gorge et le fit chanceler, un second le frappa en pleine poitrine et le jeta par terre. Il arracha deux touffes d'herbe du bout de ses doigts, et après un dernier spasme, resta roide. Déjà l'Espagnol avait glissé sa main avide dans son pourpoint et fouillait sur la poitrine chaude du pauvre diable. Il en tira un papier plié en quatre et fermé par un fil de soie.

— Oui, oui, les armes de la princesse ! dit-il en regardant le sceau de cire rouge.

Sans plus de vergogne, il brisa le fil et ouvrit la lettre.

Elle ne contenait que ces quelques mots :

« Un grand danger menace celle que vous aimez... accourez sans perdre une heure... il y va peut-être de sa liberté et de votre bonheur... votre promptitude seule peut empêcher une éternelle séparation... L'homme de confiance que je vous envoie est chargé de vous expliquer certaines choses que je n'ai pas le loisir de vous dire. Suivez-le... vous me trouverez à Salzbourg. Comptez sur moi toujours.

« LÉONORA M. »

Si quelque maraudeur couché dans un fourré avait pu être témoin de cette scène, peut-être aurait-il cru remarquer que les paupières de Pascalino, immobile et tout de son long couché sur le gazon, semblaient se soulever à demi tandis que son adversaire ne le regardait pas. La tête de l'Espagnol se tournait-elle de son côté, les paupières du mort se refermaient subitement pour se rouvrir un moment après, lorsque l'attention de son vainqueur paraissait distraite par une autre pensée. Dans ces moments rapides, entre les cils en-

tr'ouverts du pauvre laquais, un éclair subit s'allumait au fond de son œil à demi éteint.

Cependant, le faux don Manrique tournait et retournait la lettre entre ses doigts. Un coup d'épée ne l'avait pas fait tomber en son pouvoir pour qu'il n'essayât pas d'en faire son profit. Il s'agissait de savoir quel était le plus utile parti qu'il en pourrait tirer. Ses yeux allaient du papier qu'il tenait à la main au cadavre de Pascallino. La vue de ce cadavre pâlisant ne le troublait pas dans ses réflexions ; il s'écarta cependant pour donner par la marche plus d'activité à sa pensée. Cette tendresse de la princesse Mamiani dont il venait de surprendre la preuve palpable et visible achevait de l'exaspérer contre M. de Montestruc. Il voulait une vengeance terrible ; elle devait l'être, s'il la mesurait à l'offense faite à son orgueil. Comme si ce n'était point assez déjà d'avoir été vaincu par le Gascon, il fallait encore, pour comble de misère, que celle qu'il avait adorée aimât son vainqueur.

— Ah ! se dit-il, si je ne lui arrache pas le cœur de la poitrine, je ne mourrai pas content !

## II

### QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE

AU moment où la grande taille de son meurtrier disparaissait dans l'épaisseur du bois, Pascallino, qui jusqu'alors avait gardé l'inflexible immobilité de la mort, parut remuer, et se soulevant, par un effort lent, sur le coude, le suivit d'un regard inquiet jusqu'à ce que le bruit de sa marche se fût perdu dans l'éloignement. Alors quelque bûcheron occupé à sa rude besogne eût pu voir le blessé, ramassant ce qui lui restait de force,



se traîner en rampant dans la direction où la clarté qui filtrait à travers le rempart des arbres lui indiquait le voisinage de la plaine.

Il avançait lentement, laissant derrière lui une traînée de sang, s'arrêtait, reprenait haleine et continuant, puisait une énergie nouvelle dans un désir implacable de vivre et l'âpre volonté de remplir la mission confiée à sa fidélité.

— Ah ! se disait-il, que Dieu dans sa miséricorde m'accorde seulement quelques heures !...

Cependant, maître du papier qu'il avait conquis à la pointe de l'épée, le vainqueur de Pascalino reprenait à grandes enjambées le chemin qu'il avait suivi. Force projets roulaient dans son esprit. Il n'avait pas à combattre Montestruc tout seul, et Montestruc accompagné de Coquelicot et de Kadour dont il connaissait le dévouement et la résolution, et qui étaient à ses côtés comme des gardes du corps ; mais il allait encore avoir à compter avec M. de Saint-Ellix. L'entreprise demandait à être bien mûrie.

Le témoignage qu'il avait acquis par lui-même de la force redoutable de son ennemi et dont sa poitrine devait éternellement porter la marque, ne permettait pas au capitaine d'Arpallières — car il n'est plus nécessaire maintenant de le cacher sous le sobriquet espagnol de don Manrique ou le masque italien de Bartolomeo Malatesta — d'affronter Hugues à la pleine lumière du jour. Mourir, il y pouvait consentir, mais c'était à la condition de le voir étendu sans vie à ses pieds. Or l'attaquer de face, après la rencontre de la rue Saint-Honoré, était un méchant moyen qui allait à l'encontre de son but.

Tout en marchant, le capitaine d'Arpallières se souvint à propos de l'histoire romaine d'Horace combattant les trois Curiaces. La prudence voulait qu'avant d'assaillir les adversaires qui pour lui représentaient

les trois Curiaces, il eût soin de les séparer, et d'autant plus qu'aucun d'eux n'avait reçu les blessures qui rendirent plus facile la victoire d'Horace. Désunis, il avait une chance meilleure de les tuer en détail.

Une idée en amène souvent une autre. Puisque Montestruc, dans cette aventure qu'il allait courir en Hongrie avec l'armée de Coligny, était en compagnie de M. de Saint-Ellix, pourquoi le capitaine ne chercherait-il pas à détacher le marquis de son alliance ? Il avait, grâce à la trouvaille qu'il venait de faire sur le corps de Pascalino, une arme de choix propre à le servir dans cette entreprise. Ne savait-il pas, en effet, par suite des informations qu'il avait prises dans l'entourage de la princesse, après sa rencontre avec elle dans les jardins de l'hôtel d'Avranches, et celles encore que lui avaient fournies M. de Chivry et le chevalier de Loudéac, que le marquis la poursuivait de ses hommages et de ses soupirs avec une ardeur que rien ne lassait ? La découverte des relations qui unissaient la princesse et Montestruc pouvait donc amener une complication inattendue dans leur intimité et susciter peut-être à celui-ci un ennemi qui avait sa valeur.

Cette pensée conçue, le capitaine ne perdit pas de temps en vaines réflexions. Il pressa le pas, sortit du bois, et, rentrant dans Metz, eut bientôt fait de découvrir le logis du marquis.

Hardiment il se présenta à lui.

— Monsieur le marquis, lui dit-il sans préambule, que penseriez-vous d'un homme que vous avez comblé des témoignages de votre amitié, et qui, au mépris de cette amitié, vous tromperait avec la personne que vous aimez le plus au monde, M<sup>me</sup> la princesse Mamiani ?

Le marquis fit un bond.

— De qui parlez-vous ? s'écria-t-il.

— Lisez... Ici est le nom de l'ami ; l'autre a pris soin de signer. Vous me direz après si je me trompe.

Le nom de Hugues de Montestruc et celui de Léonora venaient de sauter ensemble aux yeux de M. de Saint-Ellix. Il changea de couleur, et son visage prit cette même expression qu'on lui avait vue lorsqu'il avait été assailli et dépouillé de ses vêtements dans son château de Saint-Savy. Ses regards assombris dévorait les quelques lignes tracées par la main de la princesse.

— Hugues ! Hugues !... reprit-il d'une voix sourde. Et c'est elle, Léonora !...

Le capitaine posa le doigt sur le sceau de cire rouge :

— L'écriture est la sienne, et voici son cachet, ajouta-t-il.

— Oh ! je me vengerai ! continua le marquis avec le grondement farouche d'un dogue qu'une blessure vient de tirer de son repos. Et moi qui l'écoutais quand il me parlait de son amour pour M<sup>lle</sup> de Montluçon !... Comme il me trompait, le traître !...

Dans sa fureur aveugle, il ne songeait même pas à demander à l'étranger qu'il avait devant lui comment il s'était procuré la lettre qu'il tenait encore tout ouverte entre ses doigts, et le capitaine d'Arpallières n'allait pas, on le comprend, au-devant d'une explication.

— Je n'ai pas de conseils à donner à Votre Seigneurie, reprit celui-ci, mais si j'étais à sa place, moi, je sais bien ce que je ferais.

— Vous sauteriez sur votre épée et vous iriez tout droit chercher querelle au misérable qui s'est joué de ma bonne foi, et noyer mon offense dans son sang !... Parbleu ! ce ne sera pas long !

— Non certes, et ce n'est pas ainsi que j'agisais.

M. de Saint-Ellix, qui déjà bouclait un ceinturon à sa taille, regarda son interlocuteur d'un air d'étonnement.

— La belle gloire s'il vous tuait, et cela pourrait bien arriver ! Où serait la vengeance, s'il vous plaît ? Tel



que vous me voyez, moi, je suis Italien et j'entends autrement ces sortes d'affaires. Je frappe où le coup est le plus sensible... je frappe au cœur.

— Ah ! fit le marquis.

— La princesse attend à Salzbourg M. de Montestruc, je le devancerais de vitesse et irais droit à Salzbourg. Là je réglerais mes comptes avec elle d'abord, avec lui ensuite, s'il venait me déranger.

— Pardieu ! vous avez raison !

— Mais pour cela il ne faut pas perdre une minute, ni voir votre ennemi. Il faut partir. Quand on a un cheval, une épée, de l'argent, il n'est pas de route qu'on n'ouvre devant soi, et chemin faisant on se nourrit de sa haine.

— J'aurai quitté Metz ce soir.

— Pourquoi ce soir ? pourquoi pas tout de suite ? Il y a des circonstances où une heure perdue fait perdre la partie.

— C'est pardieu vrai ! Je partirai sur-le-champ !

— Et dans ce cas, ne regardez pas en arrière, monsieur le marquis !

Quand il se trouva de nouveau dans la rue, peu d'instants après, le capitaine était content de lui ; il n'avait pas perdu sa journée ; un homme mort, un secret important arraché à un ennemi dangereux transformé en auxiliaire ; la campagne commençait bien.

Il n'était plus qu'à quelques pas de son auberge, lorsqu'il aperçut devant la porte un drôle à figure de fouine, qui donnait les signes de la plus vive impatience, tout en causant avec un valet. Ses vêtements maculés de boue, et tout poudreux, indiquaient qu'il venait de loin et qu'il ne s'était point épargné, chemin faisant.

— Ainsi, disait cet homme en frappant la terre du pied, vous n'avez point de nouvelles de l'individu que je cherche ? Un grand maigre, basané, à figure de reître,

fort comme un taureau, et la tête couverte de cheveux crépelés comme ceux d'un nègre.

— Nous n'avons ici qu'un voyageur qui ressemble à celui dont vous venez de me faire le portrait : le seigneur don Manrique y Campurgo...

— Eh ! ce n'est pas d'un Espagnol qu'il s'agit, *corpo di Bacco !*

— Ah ! un compatriote, fit le capitaine, c'est aujourd'hui la journée aux Italiens.

Il s'avança poliment, et saluant le cavalier au visage de fouine :

— Vous êtes étranger en cette ville, je l'ai un peu parcourue et j'y connais diverses personnes... si je puis vous être de quelque utilité, je me mets à votre disposition...

— Voilà quatre heures que je passe à battre le pavé et à courir de porte en porte pour découvrir un certain capitaine sur qui il m'est impossible de mettre la main... Il faut, Dieu me pardonne, qu'il habite quelque terrier comme un renard !...

— Vous l'appellez ?

— Le capitaine d'Arpallières...

— Vous avez la main heureuse, seigneur cavalier. Le capitaine d'Arpallières est mon ami... s'il vous plaît de me suivre, je vais vous conduire à lui...

— Marchez, fit l'autre.

Celui qui dans la même journée avait pris tour à tour les noms de don Manrique y Campurgo y Penafiel de San-Lucar et de Bartholomeo Malatesta, tourna l'angle de l'auberge, s'enfonça dans une ruelle écartée, voisine des remparts, et entrant sous la tonnelle d'un cabaret :

— Le capitaine d'Arpallières, c'est moi, dit-il. Si vous avez quelque compte à lui demander, voilà un coin discret où l'on peut s'expliquer à l'aise. Vous avez une épée, j'ai la mienne ; seulement dépêchons.



— Moi, croiser le fer avec un gentilhomme que j'estime et à qui je veux rendre service, oh ! que nenni !

— Alors, si, comme j'ai lieu de le supposer, vous venez de la part du comte de Chivry, ou de son ami, le chevalier de Loudéac, faites vite.

— Voilà qui me raccommode avec le hasard ! s'écria le camarade. Vous rencontrer presque de prime-saut dans cette fourmilière de soldats et d'officiers, c'est avoir la main heureuse ! Si je ne suis pas à M. de Chivry, sachez du moins que je lui ai été prêté par une personne à qui j'avais l'honneur d'appartenir à Paris, M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons.

— Bon ! alors vous avez une mission pour moi qui ne suis ici que par ordre de M. de Chivry ?

— Et certainement dans un but que vous devinez. Vous avez déjà vu M. de Montestruc ?

— Je suis en passe de devenir son ami et de faire route avec lui jusqu'à Vienne.

— Vous y arriverez, j'en suis sûr, mais peut-être en changeant de chemin et en lui faussant compagnie.

— Ah ! et c'est M. de Chivry qui le désire ?

— Lui-même... En voici la preuve...

Tout en parlant, l'envoyé de M. de Chivry tirait d'une poche cachée dans la doublure de son vêtement un petit papier où se voyait l'empreinte d'une bague aux armes du comte et le présentait au capitaine.

— Cela me contrarie, reprit celui-ci, d'avoir à renoncer à ce voyage... il se faisait dans des conditions que je pouvais utiliser pour certains projets...

— Rassurez-vous... S'il s'agit, comme j'en ai l'idée, de nuire à M. de Montestruc, vous en trouverez l'occasion à Salzbourg, non moins, sinon plus qu'à Vienne.

Ce nom de Salzbourg, prononcé par une bouche nouvelle et qu'il avait lu déjà dans la lettre de la princesse Mamiani, fouetta la curiosité du capitaine et lui parut de bonne augure.

Le papier ouvert, l'aventurier lut ce qui suit :

« Ayez confiance dans tout ce que vous dira Emmanuel Carpillo, à qui je donne mes instructions, et laissez-vous guider par lui. La chose faite, il vous viendra en aide dans tout ce que vous entreprendrez.

« CÉSAR, COMTE DE CHIVRY. »

— Eh bien ! mon brave Carpillo... j'écoute, dit le capitaine. Nous allons donc à Salzbourg ?

— Sans débrider, toujours courant. Il est survenu du nouveau depuis votre départ. Pour une cause que j'ignore, — les grands ne disent pas toujours tout, les grandes dames surtout, — M<sup>me</sup> la surintendante de la maison de la reine a épousé la querelle de M. de Chivry, et j'ai pu comprendre qu'elle nourrissait contre M. de Montestruc une haine au moins égale à celle que lui porte le comte César.

— Si ces deux haines sont à la taille de la mienne, rien ne pourra les éteindre et même les amoindrir.

— C'est parce qu'elles sont pétries dans le même fiel que l'on nous envoie à Salzbourg, où nous avons toute chance de rencontrer M<sup>lle</sup> de Montluçon qui se rend en Hongrie...

— Ah ! M<sup>lle</sup> de Montluçon aussi ?

— Oui, une escapade qui n'est pas tout à fait sans exemple à la cour... On l'a pu voir au temps de la Fronde... Or, c'est autour de M<sup>lle</sup> de Montluçon que nous aurons à tendre nos rêts... Voilà le gibier que nous avons à courre...

— Hum ! une femme !...

— Auriez-vous des scrupules, monsieur le capitaine ? Ce qui m'est revenu d'une aventure dont vous aviez pris la direction il y a peu de temps me donnait une meilleure opinion de votre caractère...

— J'ai rompu avec les scrupules, ami Carpillo, mais

quand on était sur la piste d'un sanglier, courre une biche... vous comprenez...

— Fort bien... je comprends... mais l'appât de la récompense promise ne me permet pas de m'arrêter à ces nuances... D'ailleurs, la biche n'est point encore forcée... M. de Chivry nous attend à Salzbourg, où l'on a quelque idée que M<sup>lle</sup> de Montluçon voudra se reposer... C'est là que nous devons prendre conseil des circonstances pour organiser un coup de main qui jettera l'héritière du duché d'Avranches aux bras de M. de Chivry... Or, s'il est vrai, comme on l'assure, que M. le comte de Montestruc adore M<sup>lle</sup> de Montluçon, j' imagine que c'est là une vengeance propre à satisfaire la haine la plus difficile.

— Tope là, Carpillo ! s'écria le capitaine enthousiasmé, je ne pouvais pas désirer mieux que la reprise d'une combinaison qu'un hasard fatal ne m'a pas permis de mener à bonne fin... mais il y a des choses que tu ne sais pas, Carpillo... une autre femme se trouvera à Salzbourg...

— Une autre femme, dites-vous ?

— Oui, la princesse Mamiani, et avec elle un homme que j'ai lancé à sa poursuite, le marquis de Saint-Ellix ; celle-là rivale et alliée de M<sup>lle</sup> de Montluçon, celui-ci ami et ennemi de M. de Montestruc...

— Vous me parlez par énigmes, capitaine.

— Laissez ! L'énigme se débrouillera aux éclairs des épées, et en attendant ce mélange prévu et imprévu de gens qui se cherchent, se fuient, se rencontrent, qui s'exècrent et qui s'aiment, amènera dans la bonne ville de Salzbourg des complications dont les gens de notre sorte seront bien maladroits s'ils ne tirent pas un bon profit.

Il leva le poing en l'air dans un élan de joie farouche.

— Que le Montestruc, que l'enfer maudisse, chevau-

che maintenant sur la route de Vienne !... Je le lâche ! C'est à Salzbourg qu'il recevra la blessure dont son cœur saignera !...

Il se mit à rire en montrant ses dents luisantes.

— Je ne sais vraiment plus de laquelle il est épris, ce godelureau ! ajouta-t-il. On s'y perd... Est-ce la princesse qu'il aime ? Est-ce la duchesse qu'il adore ? Mais je m'arrangerai de manière à ce qu'un double coup l'atteigne dans l'une et dans l'autre.

Et tirant sa rapière à demi pour la faire rentrer au fourreau d'un coup sec :

— Plus tard nous nous retrouverons, reprit-il.

Tandis que le capitaine d'Arpallières s'apprête à pousser du côté du Tyrol en compagnie de Carpillo, nous retournerons sur la lisière du bois d'où Pascalino s'efforçait de sortir en usant de ce qui lui restait de souplesse et de chaleur dans les membres. Quand il y parvint, un homme passait à quelque distance. L'Italien le héla ; l'homme accourut.

— Si vous me conduisez à Metz où nous pouvons être dans une heure, lui dit-il, vous aurez dix écus pour la peine... mais je n'ai presque plus la force de me traîner ; il faut que donc vous me procuriez une charrette ou quelque bête de somme sur laquelle avec votre aide je me hisserai...

L'appât d'une récompense tenta le passant.

— Attendez-moi là, répondit-il au blessé ; je me charge de vous mener où vous voulez aller.

Bientôt après, en effet, il revint avec une espèce de charrette attelée d'un méchant bidet et, couchant Pascalino sur une botte de paille, il prit l'animal par la bride et poussa vers la ville.

Pascalino, qui avait obtenu de la pitié de son guide quelques morceaux de linge qu'il avait noués autour de ses blessures pour en étancher le sang, venait de s'arrêter à un plan de conduite qui prouvait en faveur de



la lucidité de son esprit. On aurait dit que les menaces de la mort en dissipait la bonhomie naturelle et le rendaient plus vif et plus ferme. C'était chez M. de Coligny qu'il voulait se rendre tout d'abord sans perdre son temps à courir de place en place à la recherche de M. de Montestruc. Il avait dans ses poches amplement de quoi payer l'homme à la charrette, mais il avait craint, en lui faisant voir ses pièces d'or et d'argent, de s'attirer un mauvais parti. Son aventure avec Bartholomeo l'avait rendu méfiant, et il jurait cette fois que ce ne serait point sa faute si on achevait de lui arracher la vie.

Comptant les minutes et pressant la marche du bidet qui avait l'allure plus rapide que ne le laissait supposer sa mine piteuse, Pascalino arriva sans encombre à l'hôtel du général en chef et, en se servant du nom de M. de Montestruc que l'on connaissait et pour lequel il avait un message, il s'en fit ouvrir les portes.

A la vue de cet homme qui râlait et, d'une voix éteinte, prononçait le nom de son maître avec l'accent d'un moribond invoquant son saint patron, l'Anguillet qu'on rencontrait partout, à toute heure, furetant, et cherchant, comme s'il eût voulu mériter le surnom qu'on lui avait donné, prit ses jambes à son cou et, toujours courant, s'en alla prévenir M. de Montestruc.

— Un homme qui se meurt, ne perdez pas de temps, monsieur ! cria l'Anguillet.

Hugues fut bientôt auprès de Pascalino.

— Me reconnaissez-vous, monsieur ? lui dit l'honnête serviteur, c'est moi qui ai eu l'honneur de porter avec Votre Seigneurie, déguisée en laquais, une chaise où M<sup>me</sup> la princesse Mamiani, ma maîtresse, avait pris place un certain jour...

— Parfaitement ! interrompit Coquelicot, mon maître avait peut-être l'esprit ailleurs, mais moi j'avais les

yeux aux deux côtés du nez, et ce que je voyais je le voyais bien... Donc, mon brave, ne t'arrête pas aux détails... va droit au but...

En quelques mots le pauvre Pascalino mit Hugues au courant de ce qui lui était arrivé. Au récit de son duel avec un homme qu'il avait rencontré aux portes de Metz, Coquelicot poussa un cri.

— Un grand sec, à poils gris, coiffé d'un feutre empanaché d'un plumet écarlate ?

— Et la taille prise dans un pourpoint de velours sur lequel s'ajustait une cotte de buffle...

— C'est mon Espagnol, don Manrique !

— Le mien s'appelait Bartholomeo Malatesta, et assurait qu'il était Italien...

— Deux noms pour le même coquin !... Et c'est lui qui t'a mis dans ce triste état, mon pauvre ami ?

Pascalino fit un signe de tête affirmatif et raconta comment le papier écrit par la princesse lui avait été dérobé après sa chute.

— Mais le traître ne savait pas que ma maîtresse m'en avait communiqué la substance..., poursuivit-il. Je crois, par exemple, que si j'avais laissé échapper le moindre signe de vie il m'eût éventré... Jamais je n'oublierai la figure scélérate qu'il avait en lisant cette missive arrachée de ma poche...

Passant alors sa main sur son front comme un homme qui rassemble ses souvenirs :

— Oui, c'est à Salzbourg, sur la route de Vienne, que la princesse vous supplie de vous rendre au plus vite... M<sup>lle</sup> de Montluçon, chez laquelle je me rappelle avoir vu votre seigneurie à la Meulière, est partie de son côté avec l'intention de pousser jusqu'en Hongrie, à ce qu'on croit, et M. le comte de Chivry a pris le même chemin... Un danger pressant la menace... la princesse compte sur vous pour l'en préserver.

Hugues échangea un regard avec Coquelicot.

— Et la mission qui venait de vous être confiée?... dit celui-ci.

— Et ma Toison d'or ! M. de Coligny saura tout, c'est lui qui décidera.

Pascalino tira Montestruc par la manche de son habit :

— Si je n'en reviens pas, dit-il, songez à M<sup>lle</sup> Chloé... Ça me fend le cœur de penser au chagrin qu'elle va avoir... Une honnête fille qui n'aimait que moi depuis l'an dernier et que je devais épouser à la Fête-Dieu !...

— Hum ! fit Coquelicot, un amoureux ça se retrouve, mais un mari ! Enfin nous chercherons... En attendant, dors en paix et ne t'inquiète de rien...

Pascalino sourit et ferma les yeux en homme qui a quelque envie de dormir longtemps.

— Avec toi j'ai porté la sangle, dit Coquelicot qui soupira, un jour peut-être aurai-je le même sort que toi en ce moment !

Montestruc se hâta de courir chez M. de Coligny et ne lui cacha rien de ce qu'il venait d'apprendre.

— C'est un contre-temps fâcheux, dit le comte, mais l'honneur vous fait un devoir de courir au plus pressé. Si les choses se passent comme je l'espère, vous aurez toujours le temps de me précéder à Vienne et en Hongrie et de me renseigner à mon arrivée... Sinon, conservez-vous tout entier à M<sup>lle</sup> de Montluçon, et ne songez qu'à elle. Les affaires du roi ne périliteront pas parce que son armée comptera un brave officier de moins dans ses rangs, et l'honneur ainsi que le repos de M<sup>lle</sup> de Montluçon pourraient être compromis, si vous ne voliez pas à son aide.

— Et je vous jure bien, s'écria Hugues, que je ne tarderai pas à vous rejoindre aussitôt que j'aurai mis en lieu de sûreté M<sup>lle</sup> de Montluçon, qui sera comtesse de Chargepaul, si Dieu me prête vie.

Coligny lui remit une lettre par laquelle il invitait

toutes les autorités des provinces et des villes relevant de l'empire d'Allemagne à prêter aide et assistance à M. de Montestruc voyageant pour le service de S. M. le roi de France, et l'embrassant :

— Faites vite à présent, et au revoir chez les Turcs ! lui dit-il.

Le soir du même jour qui avait vu la rencontre de Montestruc avec don Manrique, le duel de Pascalino et de Bartholomeo Malatesta, la fureur de M. de Saint-Ellix tiré de sa confiance et jeté hors de son amitié par la perfidie d'une révélation où le mensonge se mêlait habilement à la vérité, le capitaine d'Arpallières et Carpillo d'une part, Hugues, Coquelicot, Kadour et l'Anguillet d'une autre, et le marquis accompagné d'un laquais bien armé sortaient de Metz à des heures diverses et se dirigeaient vers Salzbouurg, chacun tirant par le chemin qui lui semblait le plus direct ou le plus sûr, tandis que le comte de Chivry et le chevalier de Loudéac, lancés sur la piste de M<sup>lle</sup> de Montluçon, que suivait à distance la princesse Mamiani, y couraient par un autre côté. C'étaient comme autant de flèches vivantes dirigées vers le même but.

### III

#### SALZBOURG

ON peut difficilement aujourd'hui se faire une idée de la terreur que l'invasion turque inspirait à l'Europe entière. Cette terreur, l'Allemagne surtout la ressentait. Elle y prenait des proportions qui troublaient tous les esprits, et des villes gagnait la campagne. C'était la contagion de l'épouvante, Séparée du grand empire qu'avait fondé le sabre de Mahomet II par la Hongrie



seulement, l'Allemagne était destinée à recevoir le premier choc, et le rempart de la Hongrie abattu, rien ne semblait plus devoir arrêter la marche de l'ennemi. Il avait la force d'un torrent qui déborde, d'un fleuve qui rompt ses digues, d'une marée qui monte. Le flot humain venu des profondeurs de l'Asie avait franchi le Danube et s'était répandu dans les plaines de la Hongrie, balayant tout sur son passage, chassant les troupes réunies à la hâte qui tentaient de s'opposer à sa furie, brisant les résistances des forteresses, ouvrant à coups de canon les villes, et poussant toujours plus loin, il menaçait Vienne, sentinelle avancée de l'empire.

C'était dans toutes les provinces un effarement général. Ce grand corps du saint empire, fait de pièces et de morceaux, et qui ne comptait pas moins de trois cent cinquante souverainetés entre lesquelles il fallait distinguer cent cinquante États séculiers gouvernés par des électeurs, des margraves, des comtes, des ducs, vingt-trois États ecclésiastiques, qui avaient à leur tête des archevêques, des évêques, des chefs d'ordre militaire, des prieurs, des abbés et des abbesses, et soixante-deux villes impériales qui pouvaient être comparées à de vraies républiques, l'empire d'Allemagne enfin était lent à se mouvoir et ne parvenait à s'ébranler qu'après une longue perte de temps. Les forces étaient éparses, les princes divisés par d'éternelles rivalités, l'argent manquait ; on cherchait un chef en même temps que des soldats, on négociait, on discutait, on intriguait, et les jours s'écoulaient sans amener de décision, tandis que le péril augmentait d'heure en heure.

Un matin on avait appris que la formidable armée du grand vizir Achmet-Kiuperli était sortie des murs de Belgrade, et qu'au son des tambours et des cymbales, déployant ses étendards et faisant retentir l'air de clameurs terribles, elle avait mis sept jours à défilér

devant son chef, auquel le sultan Mohammed IV, qui s'était arrêté à Andrinople, envoyait chaque jour de nouveaux renforts. A partir de ce moment, chaque jour aussi apportait à l'Allemagne consternée la nouvelle d'une catastrophe.

Un jour c'était l'entrée victorieuse des Turcs à Lentwy, à Noirgrad, à Neutra ; un jour c'était la chute de Neuhausal qui couvrait la frontière du côté de la Moravie. On apprenait bientôt après que des partis de Tartares parcouraient cette malheureuse province, pillant les villages, incendiant les châteaux, et chassant devant eux, comme des troupeaux, de longues files de prisonniers que des marchands se hâtaient de conduire aux bazars de Bude et de Constantinople. Combien de captives qui disparaissaient dans les harems de l'Asie ! On crut tout perdu. Tout pouvait l'être en effet.

Un dernier choc, un effort énergique, et Vienne était enlevée. Rien alors ne s'opposait plus à l'envahissement de l'Allemagne par les armes musulmanes.

Il n'y avait plus entre cette invasion menaçante et l'Empire, réduit aux dernières extrémités, qu'un cours d'eau, le Raab, et un mince cordon de troupes, quelques milliers d'hommes, commandés par Montecuculli.

Ce rempart renversé, la chrétienté recevait un coup dont elle pourrait ne jamais se relever.

A ce moment terrible où l'année 1664 entrait dans son printemps, tous les regards et toutes les imaginations étaient tournés vers la Hongrie. C'était de ce côté que grondait la tempête, de ce côté qu'elle arrivait.

La grandeur du péril n'apparaissait pas seulement aux conseils des souverains chargés du soin de veiller au salut commun. Elle troublait l'imagination des peuples. On désertait les travaux des champs çà et là, et les populations affolées cherchaient, à la moindre rumeur, un refuge dans les églises ou les châteaux forts. Des fugitifs, chassés des provinces voisines des frontiè-

res envahies de l'Empire, augmentaient par leurs récits la terreur contagieuse qui ébranlait tous les courages. Il n'y avait plus qu'un danger, qu'un ennemi, qu'un mal : le Turc ! La peur conquérait l'Allemagne en attendant que le sabre l'écrasât. On ne savait plus quel bras arrêterait cet Attila moderne qui s'appelait Kiuperli.

Ces choses qui se faisaient voir clairement aux yeux du capitaine ou du diplomate, que ce fût le margrave de Bade ou le comte Strozzi, échappaient à l'attention distraite des cavaliers que leurs passions diverses attiraient sur les traces de M<sup>lle</sup> de Montluçon ; on pouvait dire qu'elle avait, galopant à sa poursuite, la jalousie, la haine, l'ambition, le dévouement, l'amour, la perfidie, tous les démons et toutes les vertus qui se partagent le cœur de l'homme.

Chacun des hommes qui les représentaient, le capitaine d'Arpallières, le comte de Chivry, M. de Montestruc, le marquis de Saint-Ellix, et avec eux Carpillo, Coquelicot, Kadour, courait du même côté, tous prodiguant l'or à pleines mains, tous crevant des chevaux, l'un criant, jurant, tempêtant comme le marquis, l'autre silencieux et sombre comme le capitaine, un troisième, César, toujours insolent et superbe.

Ceux-là partis de Metz et ceux-ci de Paris, et se dirigeant vers Salzbourg à travers la forêt Noire ou le Taunus, gagnaient ou perdaient de vitesse suivant le caprice des guides ou le hasard des relais. Un jour, la chute d'un cheval qui tombait d'épuisement arrêtait M. de Saint-Ellix ; un jour, le débordement d'une rivière mettait obstacle à la course de Montestruc ; un soir, M. de Chivry s'égarait dans un bois ; la nuit suivante, le capitaine d'Arpallières trouvait devant lui le rempart mouvant d'un brouillard qui l'enlaçait de ses voiles trompeurs et le jetait hors de sa voie. L'un avait pour vaincre les obstacles les lettres qui lui garantissaient l'appui des gouverneurs des villes et des provin-



ces où les ordres de l'empereur Léopold étaient obéis ; l'autre avait sa jactance, sa prodigalité, son audace. Briquetaille avait pour lui sa longue habitude de la vie errante qui le mettait au fait de toutes les ruses et de tous les expédients.

A l'ardeur de sa première course avait succédé chez M<sup>lle</sup> de Montluçon ce sentiment de plaisir doux et nonchalant que fait naître un voyage dans des pays inconnus. La saison était dans l'éclat de cette parure aimable que le mois de mai prodigue aux campagnes. Partout des arbres pareils à d'énormes bouquets ; des senteurs pénétrantes sortaient des haies et des bois où riait la verdure nouvelle, un vent léger chassait dans le ciel des nuages blancs pareils à des cygnes voyageurs. La nouveauté des sites et des costumes l'intéressait. Elle faisait connaissance avec des villes dont la géographie enseignée au couvent lui avait à peine dicté les noms ; elle admirait les monuments, châteaux, églises, palais et cathédrales découverts à chaque étape. La certitude où elle était d'arriver à Vienne avant Montestruc, qu'elle croyait retenu à Metz auprès de M. de Coligny, l'encourageait dans sa paresse. Elle faisait de l'indolence la compagne aimable de son voyage.

Son intention avait toujours été de s'arrêter à Salzbourg, dont un de ses parents, qui avait fait la guerre en lointain pays, lui avait parlé comme d'une ville curieuse. Ce qu'elle en vit dans une première promenade, cet entassement de châteaux forts, de monastères, d'abbayes, de palais au milieu d'un amas de rochers pittoresques, lui donna le désir d'y prolonger son séjour. Sa tante, M<sup>me</sup> la marquise d'Urcelle, avait en outre besoin de repos. M<sup>lle</sup> de Montluçon fit choix d'un appartement dans la meilleure hôtellerie de la ville et s'y installa.

Cette halte donna à M. de Chivry le temps de la rejoindre.



Orphise se montra un peu surprise de recevoir sa visite à Salzbourg, et s'imagina tout d'abord qu'il n'était venu jusque-là que pour s'opposer à son voyage romanesque.

— Si telle est votre intention, dit-elle en le prenant de haut, renoncez bien vite à toute remontrance, je n'en tiendrai aucun compte.

— Moi vous empêcher de pousser jusqu'à Vienne, où se trouve réunie la fleur de la noblesse allemande, et de faire vos dévotions à la châsse de saint Étienne, réputée pour l'abondance des grâces attachées aux reliques de ce grand saint ? Dieu m'en garde ! Me prenez-vous pour un mécréant ? C'est au contraire la hardiesse, que dis-je ? l'éloquence du bel exemple que vous m'avez donné qui m'ont décidé. Moi aussi j'ai voulu être du voyage de Hongrie... Seulement, c'est sous vos ordres que j'ai résolu de me mettre, et c'est avec vous que je prétends faire mon entrée dans la capitale de l'Autriche.

César se tourna galamment vers la marquise d'Urcelle, et s'armant de son plus gracieux sourire :

— Deux dames qui voyagent seules ont besoin d'un chevalier, reprit-il ; je serai le vôtre si vous le permettez.

Ce langage adoucit M<sup>lle</sup> de Montluçon.

— S'il en est ainsi, dit-elle, et s'il est bien entendu que vous nous jurez obéissance, nous consentons à vous admettre en notre compagnie.

Un serment n'était point une chose qui embarrassât César.

Il jura tout ce qu'Orphise voulut.

— Te voilà dans la place, dit le chevalier de Loudéac, c'est d'un bon commencement ; il ne nous faut plus qu'un secours du hasard pour qu'elle se rende.

Ce secours sur lequel Loudéac et Chivry comptaient également, c'était le capitaine d'Arpallières, que Car-

pillo avait eu mission d'aller chercher à Metz, qui devait l'apporter. La question était qu'il arrivât à temps pour leur prêter main-forte au moment opportun. Des laquais, apostés aux portes de la ville, avec le signalement des deux aventuriers, eurent ordre de prévenir leurs maîtres aussitôt qu'ils les apercevraient.

Ils n'eurent pas loisir de s'impatienter beaucoup.

Un soir, le capitaine, tout noir de boue, se présenta devant César et Loudéac, conduit par l'une de ces sentinelles.

— Enfin ! s'écria Loudéac, je commençais à craindre...

— Quoi?... interrompit l'aventurier. Que je n'arrive pas ? C'est ne pas me connaître que d'avoir une telle pensée !... Où je veux aller, je vais... Je n'ai pas compté les forêts que j'ai traversées piquant droit devant moi, les rivières dans lesquelles j'ai jeté mon cheval à la nage, les montagnes que j'ai escaladées, les marais que j'ai franchis... et me voici. J'avais pour compagnon le désir de me venger et pour guide la haine...

— Vous savez, dit César, qui s'était empressé de le féliciter, que nous pouvons partir d'un moment à l'autre, la fantaisie de M<sup>lle</sup> de Montluçon étant notre règle de conduite à tous...

— Et l'on sait que la fantaisie de M<sup>lle</sup> de Montluçon a l'humeur primesautière, dit Loudéac.

— Or, si nous partons au pied levé, reprit Chivry, notre première étape nous conduira dans un pays montagneux, tout semé de défilés propres aux rencontres inattendues...

— Si je comprends bien, répliqua le capitaine, c'est me dire qu'il faut me tenir prêt à agir promptement ?...

— M<sup>lle</sup> de Montluçon a auprès d'elle trois ou quatre laquais bien armés et déterminés, avec lesquels il en faudra découdre.

— J'aurai des gens qui leur apprendront à se tenir

tranquilles... Mais une chose que vous ignorez et qui a son importance, c'est qu'un secours arrive à M<sup>lle</sup> de Montluçon... Oh ! rassurez-vous, ce secours se présente sous la forme d'une femme... la princesse Mamiani.

Le chevalier se récria. D'où venait-elle ? Dans quel but ? avec qui ? Le capitaine raconta dans tous ses détails la rencontre singulière qu'il avait faite aux portes de Metz et qui l'avait mis au courant des projets de la princesse.

— Pascalino n'est plus en état de nous contrecarrer, ajouta-t-il ; quant à la princesse, est-elle en route, a-t-elle renoncé à son voyage, ce que je ne crois pas, ou à la dernière heure a-t-elle envoyé un autre agent ? c'est ce que j'ignore ; mais, dans cette incertitude, la prudence veut que nous ne perdions point de temps... Avant que le soleil de demain soit levé, j'aurai recruté ma troupe...

A la tombée de la nuit, on pouvait voir le capitaine Baudouin d'Arpallières, en compagnie de Carpillo, en train de battre les cabarets de Salzbourg, à la recherche des sacripants qu'il voulait enrôler.

— Les pêcheurs, disait-il, jettent leurs hameçons en eau trouble, c'est dans les endroits où l'on casse le plus de pots que nous aurons le plus de chance de ramasser notre gibier...

La promenade des deux acolytes les conduisit bientôt dans une partie écartée de la ville où des taudis et des bouges servaient d'asile à une foule de gens sans aveu. Il n'en manquait point alors dans les villes du saint empire, surtout dans celles que leur situation géographique rapprochait des frontières. Ils abondaient à Salzbourg.

Une lumière rougeâtre et un chœur de voix avinées qui sortaient d'une brasserie dont la porte basse s'ouvrait à l'angle d'une place attira leur attention.

— Entrons là, dit le capitaine.



Carpillo poussa la porte et ils s'assirent devant une table sur laquelle une servante robuste eut bientôt fait de poser deux grands verres et une cruche de bière. Autour d'eux, dans un nuage de fumée, et vêtus de costumes baroques où la souquenille du laquais couvoyait le dolman du cavalier croate, des groupes d'hommes leur apparaissaient jouant, trinquant et chantant. Il y avait là des aventuriers de tous pays et des déserteurs de toutes nations. Un jargon fait de vingt dialectes bourdonnait sous les poutres noires du plafond. Des rires qui éclataient dans les coins en coupaient le grondement sourd de leurs éclats subits. On fit silence à l'entrée des deux étrangers et vingt regards se tournèrent vers eux.

— Voilà des visages comme j'en cherche, murmura le capitaine à l'oreille de Carpillo.

Il tira de sa poche une bourse et la jeta sur la table, de façon qu'en tombant elle rendît un son métallique assez fort pour attirer l'attention de tout le monde. Dix corps se soulevèrent à demi, spontanément, les deux mains appuyées sur les tables, et dix paires d'yeux brillants, des yeux d'oiseaux de proie, jetèrent sur la bourse pesante des regards enflammés par la cupidité.

— Hum ! fit Carpillo à l'oreille du capitaine, c'est mettre la tête dans la gueule du loup !

— Laissez faire... je sais ce que je veux...

Se redressant alors et frappant du plat de la main sur la table :

— Y a-t-il parmi vous quelques braves soldats disposés à gagner quelques-unes des pièces que renferme cette bourse ? cria-t-il. Que ceux-là se montrent... Je sais un homme qui leur en fournira promptement l'occasion.

Vingt buveurs sautèrent par-dessus les bancs et, renversant brocs et gobelets, se précipitèrent vers la table en criant d'une commune voix :



— Moi ! moi ! moi !

Une espèce de géant, qui avait une forêt de cheveux taillés en brosse sur un front bas, écarta ses voisins du coude, et avançant sa main comme un tigre sa patte :

— On peut en prendre une poignée en attendant l'occasion de gagner les autres, fit-il.

Mais si rapide qu'eût été son mouvement, le capitaine, qui promenait partout ses yeux de lynx, l'avait prévenu, et saisissant le poignet du colosse d'une main de fer, le tordit avec une telle force que celui-ci poussa un cri de douleur avant même d'avoir pu effleurer la bourse du bout des doigts.

— Comprends bien, dit alors le capitaine ; je donne, mais on ne me vole pas.

Il lâcha le bras du compagnon, ouvrit la bourse, prit un écu d'or et le posant dans sa main engourdie :

— Toi, je t' enrôle si tu veux, mais à une condition, c'est que tu obéiras.

— Corne de cerf ! répondit le colosse qui tâtait son poignet meurtri, à la suite d'un capitaine tel que vous, j'irai où il voudra !

Toute la bande qui grouillait autour de la table s'inclina avec respect ; les plus proches mirent le bonnet à la main.

— Et vous, camarades, reprit le capitaine, êtes-vous également disposés à me suivre ?

— Tous ! tous !

— Aux mêmes conditions ?

— Vous commanderez ; nous obéirons.

L'un des sacripants sortit des rangs ; c'était un grand maigre, long comme un peuplier, sec comme un rotin, qui avait des jambes de cerf et les bras faits comme des pattes d'araignée, mais un air singulier de résolution et d'astuce.

— Moi qui suis Parisien et voyage pour m'instruire, dit-il, j'accepte vos propositions, mais j'ajoute ceci :

c'est que partout où nous passerons il y aura du vin potable pour nous rafraîchir. La bière me barbouille l'estomac, et le vin, au contraire, me met en gaieté et m'ouvre les idées.

— Tu t'appelles ?

— Pimprenelle. Le vin versé, le reste m'est égal...

— Liqueur blonde ou liqueur rouge, tu boiras ce que tu voudras.

— Bon ! je suis à qui m'abreuve !

Le capitaine se mit debout et, passant toute la bande en revue d'un coup d'œil, désigna du doigt ceux qui lui parurent les plus robustes et les plus déterminés. Naturellement Pimprenelle était du nombre des élus. Leur faisant signe alors de se ranger contre le mur :

— Vous formerez le corps de bataille ; ceux qui restent remplaceront les maladroits qui auront commis l'imprudence de se jeter en travers d'une balle ou contre la pointe d'une épée... Et tous, ayez soin de vous munir de bonnes armes...

Pimprenelle sourit, et, se dirigeant vers un coin de la salle, d'un coup de pied vigoureux jeta bas une porte vermoulue qui fermait un cabinet noir.

— Regardez, dit-il au capitaine Baudouin.

Et lui faisant voir un assortiment complet d'armes de toutes sortes entassées sur le sol ou accrochées aux murailles :

— Voilà nos défroques, reprit-il. En entrant dans la salle du *Bœuf couronné*, nous les engageons à notre hôte qui nous fournit des pots et quelque victuaille jusqu'au jour où quelque seigneur nous prend à son service... Notre hôte hérite de ceux qui se laissent mourir dans les rixes.

— C'est un honnête homme, murmura Carpillo.

— Donc, à partir de ce soir, vous m'appartenez, et voilà de quoi faire bombance cette nuit..., répondit le capitaine qui jeta sur la table quelques monnaies.

Chaque matin vous aurez soin de vous réunir dans cette salle et y attendrez mes ordres... Au premier signal, endossez vos casaques et ceignez vos épées.

— Vive le capitaine ! cria toute la bande, qui déjà courait aux caves et aux cuisines.

Le capitaine d'Arpallières salua majestueusement, et se retira poursuivi par un tonnerre de clameurs enthousiastes qui faisaient trembler les vitres enfumées du *Bœuf couronné*.

— Tu vois, dit-il à Carpillo, ces loups sont des agneaux !

Et retournant auprès de M. de Chivry :

— Quand vous voudrez, monsieur le comte, je suis prêt, dit-il.

#### IV

##### MINE ET CONTRE-MINE

Nous avons laissé M. de Saint-Ellix, exaspéré et vouant à tous les diables d'enfer son ami Montestruc, se disposant à le gagner de vitesse sur la route de Salzbourg. La rapidité de sa course ne faisait que donner plus de furie à sa colère ; chemin faisant, il s'épanchait en imprécations.

— Le beau muguet pour me damer le pion !... disait-il tout en lacérant la croupe de son cheval à coups de houssine. Il est jeune, à ce qu'on dit, et beau garçon... La belle avance !... Je suis donc vieux, moi, et mal bâti ?... Et d'où sort-il, s'il vous plaît ? A-t-il eu seulement deux ou trois ancêtres occis en Palestine par les Sarrasins, ou quelque aïeul massacré à Bouvines ? Sa noblesse date d'hier, et son impertinence vise aux princesses !... Et quelle traîtrise !... Lui ai-je fait mystère de mon martyre ? ai-je refusé à ses escapades le meilleur

genet de mes écuries ? suis-je assez lestement tombé sur les coquins qui l'assaillaient ? Et du premier coup sa reconnaissance me ravit mon infante !... Que je l'atteigne seulement !... Je prétends l'enlever malgré ses cris et faire avec elle le tour du monde !

Toujours criant, toujours maugréant, toujours pesant, toujours courant, un soir, au moment où le soleil se couchait, à la sortie d'un pauvre village, il tomba sur un carrosse qui gisait au milieu de la route, une roue en l'air et une autre par terre en deux morceaux. Les chevaux se démenaient pris dans les traits, et les postillons allaient des uns aux autres, distribuant les coups de fouet et les jurons. Des gémissements sortaient du fond de la voiture, qui semblaient proférés par une voix douce et plaintive.

Le marquis, malgré sa colère, se laissa attendrir par la douceur de cette voix, et, sautant de selle, courut au carrosse. Il en ouvrit la portière et en tira une femme éplorée qui, l'ayant considéré, poussa un cri.

— Quoi ! c'est vous, monsieur de Saint-Ellix !

— La princesse Mamiani !

— Ah ! cher marquis, c'est la Providence qui vous envoie !

— Non, madame, non, c'est la rage !

Il avait reculé d'un pas, et la contemplant :

— Osez me dire la cause indigne qui vous a conduite aux environs de Salzbourg ! Essayez de nier que ce soit dans l'intention d'y rencontrer M. de Montestruc ! Cherchez dans votre perfidie l'audace nécessaire pour affirmer que vous ne lui avez point donné rendez-vous !

— Mais je l'avoue, au contraire !

— Comment, vous l'avouez ! et c'est à moi Gaspard-Henri-Godefroy de Saint-Ellix...

— Eh ! sans doute... à qui le dirai-je, si ce n'est à vous son ami, son meilleur ami ?

— Moi son ami ?... Jamais ! je l'exècre !



A ces mots la princesse éclata en sanglots, et se tortant les mains :

— Et que voulez-vous que je devienne, si vous m'abandonnez ?... Me voilà en pays inconnu, sans secours, jetée par terre et toute meurtrie par ma chute !... Chaque heure qui passe peut amener une catastrophe.

— Tant mieux, si cette catastrophe le précipite au fin fond de l'enfer, ce suppôt de Satan !

— Hugues ! mais que vous a-t-il fait ? pourquoi ?...

— Comment ! ce qu'il m'a fait ? Mais il n'y a qu'une femme, et Italienne encore, pour avoir de ces hardieses ! Ce qu'il m'a fait, ce maudit Montestruc ? mais vous auriez plutôt fait de me demander ce qu'il ne m'a pas fait !

— Quoi encore ?

— Le plus grand des crimes à mes yeux ! Il vous aime !

— Lui ! oh ! plutôt à Dieu que vous disiez vrai !... Les choses n'en seraient pas où elles en sont !

Pour le coup l'indignation du marquis ne connut plus de bornes :

— Vous vous plaignez de ce qu'il ne vous aime pas ? Cela passe toute audace ! Et ce billet expédié à Metz, où vous parliez le langage le plus tendre ? Et cette invitation à venir retrouver à Salzbourg le charmant objet de sa flamme ? Et votre présence sur cette route, n'est-elle pas la preuve la meilleure d'une accumulation de perfidies contre lesquelles ma colère proteste et m'excite à la vengeance ?

La princesse regardait le marquis avec des yeux pleins de larmes.

— Vous parlez de vengeance ! dit-elle d'une voix plaintive ; vous n'en saurez jamais trouver de plus dure que celle qui m'est infligée par le sort... Hélas ! ce Montestruc que vous accusez de m'aimer, il est tout occupé du soin de plaire à une autre ! Et c'est pour

cette autre, M<sup>lle</sup> de Montluçon, que vous me surprenez sur une grand'route, au plein cœur de l'Allemagne ! Elle est en grand péril, cette Orphise qu'il adore. Je sais que sa perte serait pour lui un coup pire que celui de la mort, et je suis partie pour l'en tirer...

— Vous ?

— Moi ! On fût venu me dire autrefois que je ferais un jour ce que je fais aujourd'hui, que jamais je ne l'aurais cru ! Je ne cherche pas à vous tromper, allez ! Je vous dis les choses comme elles sont. Cet amour que m'inspire votre ami... ne secouez pas la tête d'un air de fureur, il l'est et le sera, il faut qu'il le soit ; cet amour, dis-je, m'a retournée. Je ne sais plus quel cœur j'ai là dans la poitrine. J'ai souffert tous les tourments de la jalousie, j'ai pleuré, j'ai prié, j'ai eu des nuits d'insomnie et des heures d'angoisses, j'ai appelé la mort sans avoir le courage de courir au-devant d'elle, et le résultat de tous ces efforts, vous le voyez ! Une force invincible me pousse à me dévouer à lui. J'aurais pu la laisser périr cette rivale que je devrais exécrer, ou, ce qui est pire encore, l'abandonner sans défense aux tentatives d'un homme qui a pour maxime de ne reculer devant rien. Non, je ne puis pas ! Il ne s'agit pas d'elle, mais de lui : comprenez-vous ?

M. de Saint-Ellix allait et venait sur la route, écoutant Léonora, mâchant ses moustaches, la dévorant des yeux, en proie à mille sentiments divers, entre lesquels l'étonnement tenait la première place.

— Que me contez-vous là ? s'écria-t-il enfin. Vous dites que vous l'aimez et qu'il ne vous aime pas ?

— Je n'en suis que trop sûre.

— Il est donc aveugle, cet animal ?

— Hélas ! non, puisqu'il a des yeux pour M<sup>lle</sup> de Montluçon !

— Et c'est pour elle que vous avez entrepris ce voyage ?

— Vous en auriez bientôt la preuve si vous vouliez me venir en aide !

— Que faut-il faire ?

La princesse sauta sur ses pieds, et s'emparant des mains de M. de Saint-Ellix :

— Ah ! je savais bien que vous m'écouteriez et que ma voix aurait un écho dans votre cœur ! reprit-elle avec un élan de joie.

— Je n'ai rien promis encore... Expliquez-vous seulement...

— M<sup>lle</sup> de Montluçon a entrepris de se rendre à Vienne dans l'unique but de se rapprocher de M. de Montestruc...

— Est-ce qu'elle l'aime aussi, par hasard ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Mais tout le monde l'aime donc, ce bandit !

— Un homme qui la veut pour sa richesse et son titre a résolu de profiter de l'occasion pour l'enlever...

— C'est gentil ça !

— Ce qui l'est moins, c'est de vouloir abuser de l'isolement d'une femme, de sa faiblesse, de sa confiance pour la contraindre, fût-ce par la violence, à n'avoir plus de refuge que dans la pitié de son ravisseur.

— Foin de cela ! mon goût des aventures ne va pas jusqu'à ces vilénies.

— Je n'en ai jamais douté...

— Et le nom de l'homme aux coups de main ?

— M. de Chivry. Or il a pris les devants ; il est peut-être à Salzbourg, et rien ne lui coûtera pour arriver à ses fins. C'est ce qui m'a fait partir en toute hâte pour l'avertir, elle, et la mettre en garde contre le terrible César... au besoin lui porter secours et l'arracher de ses griffes.

— Vous ! avec les petites mains que voilà ? Toute princesse que vous soyez, une femme seule, qu'est-ce ?

— L'évêque de Salzbourg, qui est souverain dans sa

ville, est de mes parents. Je suis sûre qu'à ma prière il me fournira une escorte qui mettra M<sup>lle</sup> de Montluçon à l'abri de toute insulte. Je défie bien alors M. de Chivry de toucher à un cheveu de sa tête !

— Et tout cela parce que ce sacripant de Montestruc l'adore ?

— Parce qu'il l'adore.

L'accent de la princesse était si doux et si triste en prononçant ces quelques mots, il exprimait une douleur si profonde et en même temps une résignation si courageuse et si dévouée, que M. de Saint-Ellix en fut remué jusqu'au fond de l'âme.

Elle vit la marque de cet attendrissement sincère dans ses yeux. Souriant alors comme un martyr que la flamme du bûcher a touché et qui regarde le ciel :

— Ne me plaignez pas, reprit-elle ; il y a dans ce dévouement qui fait aujourd'hui le fond même de ma vie des douceurs secrètes dont j'ignorais la suavité. On n'a plus rien d'égoïste dans la pensée... on ne respire, on n'agit, on n'espère que pour un autre... on s'épure à cette flamme du sacrifice, on se sent meilleur... Ce n'est peut-être pas ce qu'on rêvait, mais c'est plus haut ! Il y a dans l'Orient, dit-on, des veuves qui s'immolent pour ne pas survivre à l'époux qu'elles ont aimé... Pourquoi une chrétienne n'immolerait-elle pas son amour au bonheur de celui qu'elle aime ? Briser son cœur, est-ce donc plus difficile que brûler son corps ? J'en aurai le courage, et peut-être un jour me sera-t-il beaucoup pardonné parce que j'aurai beaucoup aimé.

Le marquis s'essuyait les paupières à la dérobée.

— Par la mordieu ! voilà que je pleure comme un enfant, dit-il.

Il prit les deux mains de la princesse et se mit à les embrasser coup sur coup. Puis soudain, avec l'accent de l'indignation :

— Et il n'est pas à vos pieds, le mécréant ! s'écria-t-il.



— Viendrez-vous avec moi, puis-je compter sur vous ? reprit Léonora, sûre alors de l'emporter.

— Toujours et sans cesse ; j'irai où il vous plaira.

— Alors, vite !... Nous n'avons pas une minute à perdre !

Elle fit un effort pour se traîner et chancela. Le marquis s'élança vers elle pour la soutenir.

— Vous n'aurez jamais la force, dit-il.

— Oh si... Je suis brisée... Toujours au galop, et par quels chemins ! Mais il faut que j'aille, et j'irai !

La voiture gisait encore sur la route, au milieu d'un groupe de désœuvrés qui péroraient et ne faisaient guère avancer la besogne. L'un rajustait une corde, l'autre enfonçait un clou. Au train dont les choses marchaient, il s'en fallait encore de quelques heures pour que le malheureux carrosse fût en état de rouler.

— Laissons là cette ruine, et à cheval ! dit la princesse.

— Vous y tiendrez-vous seulement ?

— Vous allez voir !

On trouva des chevaux dans le village, non seulement pour la princesse Mamiani et M. de Saint-Ellix, mais encore pour les gens de leur suite. Dans ces sortes d'occasions, le marquis avait un moyen simple de vaincre les résistances : il se présentait une bourse d'une main et sa houssine de l'autre, et pour appuyer sa requête, il employait ces simples mots, d'une éloquence concise :

— Je paye ou je frappe !

Jamais ces deux verbes accolés ne manquaient leur effet. On prenait l'or, on saluait la houssine et on amenait les chevaux.

La distance qui séparait de Salzbourg le village où le carrosse de la princesse avait été jeté par terre fut franchie rapidement sans nouvel accident. Tandis que la princesse se rendait auprès de son parent monsei-

gneur l'évêque de Salzbourg, qui avait tout à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel sur sa bonne ville et son territoire, le marquis se lançait par les rues à la recherche de M<sup>lle</sup> de Montluçon et du comte de Chivry.

Leur hôtellerie découverte, il apprenait qu'ils venaient de partir à la première aube du jour naissant.

On n'a pas oublié que le capitaine d'Arpallières, après avoir recruté son petit corps d'armée dans l'auberge du *Bœuf couronné*, qui était certainement la plus malfamée du pays, lui avait donné permission de vider et de casser des pots, à la seule condition d'être toujours prêt à marcher au premier signal. Dès le soir même il avait fait part du succès de ses démarches au comte de Chivry, en l'assurant que suivi des coquins qu'il avait rassemblés, il se faisait fort d'enlever à la barbe de leurs laquais toutes les duchesses du monde.

— Je ne vous dis pas, ajouta-t-il, que ce soient des Achille ou des Alexandre bons à tenir tête à des paladins ; peut-être même en rase campagne font-ils plus de bruit que de besogne, mais conduits par l'homme que voilà, et n'ayant affaire qu'à une demi-douzaine de valets, ils vous livreront, pieds et poings liés, la dame de vos pensées.

— Je ne leur en demande pas davantage.

— Seulement je crois que nous ne ferons pas mal de mettre promptement leur zèle à l'épreuve. Vous savez le vieux proverbe : Battez le fer quand il est chaud. Or le scrupule n'est pas leur fort à ces gaillards où il y a un peu de tout, comme dans la cuisine espagnole, des Esclavons et des Italiens, des Croates et des Flamands, des Bulgares et des Polonais, et même un Parisien ! Un aventurier tenté par l'occasion peut les embaucher pour quelque entreprise louche où il fera luire à leurs yeux l'espoir d'un pillage, et le jour où j'aurai besoin de leurs petits services, plus d'oiseaux dans le nid. En

outré — il faut toujours se méfier du hasard — le damné Montestruc peut être informé de bien des choses qu'il est inutile qu'il apprenne, et il est homme à nous contrecarrer dans nos desseins. Mon avis est donc qu'il faut se dépêcher.

— C'est aussi le mien, répliqua César. Un mot encore, car enfin il faut tout prévoir, et ce que vous venez de dire vous aidera à me comprendre mieux.

— Parlez.

— Vous savez que pour jouer mon rôle au naturel, il est de toute nécessité que je ne vous connaisse pas. Donc, à la première alerte, ne soyez point surpris si vous me voyez mettre flamberge au vent.

— Et fondre sur nous tel qu'autrefois le chevalier Persée contre le monstre qui menaçait la belle Andromède ?

— Vous l'avez dit.

— Je m'y attendais... ne frappez pas trop fort seulement.

— Ma bravoure ira jusqu'à se laisser vaincre et désarmer, après quoi un coup du ciel m'amènera dans l'asile discret où la belle éplorée aura été conduite par son infâme ravisseur.

— Et la reconnaissance fera le reste... Fiez-vous à moi pour que l'asile soit silencieux.

A la suite de cet entretien, César usa de toute son influence auprès de sa cousine pour la déterminer à quitter la ville épiscopale le plus tôt possible. La perspective des fêtes par lesquelles la cour de Vienne se proposait de célébrer l'arrivée des Français décida M<sup>me</sup> la marquise d'Urcelle, qui rêvait d'en faire le récit au Louvre, et l'on arrêta de partir à la fin de la semaine, au soleil levant.

Mais si Briquetaille allait et venait de l'hôtellerie où M. de Chivry avait pris gîte à l'auberge où buvaient ses gens, Pimprenelle allait et venait de son côté dans



une ville qu'il prenait, disait-il, plaisir à voir tant elle était pittoresque et singulièrement bâtie. Il lui était donc arrivé de rencontrer son capitaine avec le gentilhomme, et, en homme qui a longtemps battu le pavé de Paris, il l'avait reconnu du premier coup d'œil.

Poussant donc le coude de Briquetaille, un jour que celui-ci venait d'avoir une conférence avec César :

— C'est un Parisien comme moi, ce beau gentilhomme... un peu plus riche seulement, fit-il.

— Hein ? murmura le capitaine, de qui parlez-vous ?

— Oh ! je ne vous demande pas vos petits secrets. Vous payez et je bois, cela me suffit... mais on n'est point fâché de savoir pour qui l'on travaille. Ça peut servir à l'occasion.

Pimprenelle prit des airs de suffisance, et se dandinant :

— Vous comprenez que lorsqu'on a passé vingt ans de sa vie à rôder du pont Neuf au quai du Louvre, reprit-il, et de la place Royale au palais Cardinal, on n'est pas sans connaître son monde. Je nommerais les gentilshommes les plus huppés de la cour à leur manière de porter la plume au vent ou de présenter la main aux dames... Ainsi, par exemple, M. le comte de Chivry qui s'en va là-bas, sourit, s'incline, et semble dire par son attitude : « Allons, madame, que cela vous plaise ou non, il le faut ! » C'est véritablement un grand seigneur, et cela me relève dans mon opinion de lui appartenir.

Cela dit, Pimprenelle se drapa dans sa cape et s'éloigna gravement.

— Eh ! il y a de l'étoffe chez ce garçon-là ! murmura Briquetaille.

Quand il fut assuré du jour où l'on devait lever le pied, le capitaine courut à l'auberge du *Bœuf couronné*. Il en sortait un tel bruit de chants et de criailleries qu'il ne douta pas que sa troupe ne fût au grand com-



plet. Il la trouva, en effet, occupée à faire ripaille autour des tables sur lesquelles force pots se mêlaient à des cartes graisseuses.

— Debout ! cria-t-il en entrant ; c'est pour demain, et nous partons cette nuit. Voilà pour souper ce soir.

D'une main superbe il jeta sur la nappe tachée de vin deux ou trois doublons d'Espagne.

Un hurra lui répondit, et tout le monde se dressa.

— Voilà qui est parler en honnête homme ! cria Pimprenelle ; le métal couleur de soleil et la liqueur couleur de rubis... avec cela on gagne tous les cœurs !...

— Soyez tous prêts à minuit, poursuivit le capitaine, et tous bien pourvus d'armes offensives et défensives. Il s'agit de nous trouver sur le passage d'une compagnie de gens qui font escorte à une personne de condition que j'ai pour mission de réunir au cavalier qui l'aime.

— Un enlèvement alors ? reprit Pimprenelle, cela me touche !

— Quelque chose d'approchant. Peut-être se trouvera-t-il par là des serviteurs d'un caractère atrabilaire qui voudront se mêler de ce qui ne les regarde point.

L'homme à qui le capitaine avait fait plier le poignet jeta contre le mur son gobelet d'étain qui s'aplatit.

— Je ne sais pas de gosier qu'on ne fasse taire avec six pouces de fer, dit-il.

— Les indiscrets et les curieux par terre, reprit le capitaine, j'imagine que personne ici ne prendra garde aux gémissements de la dame ?

— Bon ! ce sexe-là se plaint toujours... On sera sourd et muet, reprit Pimprenelle.

— Mais personne non plus ne portera la main sur elle !

— On sera manchot.

— Et pour qu'aucun de vous n'ait à se repentir de m'avoir suivi, si quelqu'un de ceux qui m'écoutent a la maladresse de perdre la vie dans la bagarre, sa part

de prise reviendra à ses camarades, qui la boiront ou la joueront.

— Puisse-t-il y avoir alors beaucoup de morts ! cria le Parisien.

Les bourgeois qui sortaient en chancelant des brasseries et des cabarets de la bonne ville de Salzbourg purent voir au milieu de la nuit, et tandis que le guet de monseigneur l'évêque errait dans les rues noires, une troupe de cavaliers qui gagnaient les faubourgs, tous rangés à la suite d'un homme de haute taille qui se tenait droit et ferme sur sa selle, le poing sur la hanche. Sa fière mine imposait aux ivrognes, qui se blottissaient dans l'enfoncement des échoppes, et aux coupeurs de bourses qui gagnaient au pied.

Les bonnes gens attardés supposaient que c'était quelque capitaine et sa compagnie d'hommes d'armes que leur seigneur l'évêque envoyait au secours de l'empereur Léopold, et, songeant aux malheurs qui menaçaient l'Allemagne, ils se hâtaient de regagner leur domicile et se signaient en souvenir des Turcs.

Une fois hors des murs, le capitaine d'Arpallières poussa résolument son cheval et se dirigea vers un pâté de montagnes que traversait la route par laquelle M<sup>lle</sup> de Montluçon devait passer. Il y connaissait une gorge étroite admirablement disposée pour les embuscades.

## V

### VAUTOURS ET FAUCONS

PEU d'heures après le départ de cette troupe silencieuse dont la marche était accompagnée d'un sourd cliquetis d'armes, le comte de Chivry, souriant et superbe, présentait le poing à M<sup>lle</sup> de Montluçon qui

montait en carrosse avec sa tante et s'apprêtait à suivre la même route. Le soleil se levait sur les montagnes du Tyrol et en éclairait les cimes neigeuses. Des nuages de carmin montaient dans le ciel, et leur vue inspirait des madrigaux à César, qui comparait leurs nuances délicates au teint couleur de rose de sa compagne et à l'éclat vermeil de ses lèvres.

— Voyez, disait-il, le ciel sourit à votre voyage et le matin vous fait une auréole de ses rayons. N'êtes-vous pas l'aurore elle-même à qui cette campagne doit sa clarté ?

Bien que M<sup>lle</sup> de Montluçon, depuis quelque temps surtout, n'éprouvât plus qu'une très médiocre sympathie pour la personne hautaine de son beau cousin, elle était femme, et ce langage galant chatouillait ses oreilles. Ce fut donc dans un accès de belle humeur qu'elle vit disparaître dans un lointain vapoureux la pittoresque silhouette de Salzbourg.

Cette gaieté, l'homme de confiance qui était à la tête de ses équipages ne la partageait pas. Les récits qu'il avait entendus faire à Salzbourg sur la férocité des Tartares, l'aspect des lieux et leur solitude, tout contribuait à lui inspirer des pensées mélancoliques. Criquetin, à l'heure du départ, avait tenté vainement d'agir sur l'esprit de sa maîtresse ; elle n'avait fait que rire de ses craintes.

— Allons ! se dit l'honnête serviteur, je n'ai plus qu'à recommander mon âme à mon saint patron, et à bien faire mon devoir.

Et il prit résolument la tête du cortège.

Quant au comte de Chivry, qui chevauchait à la portière du carrosse, il échangeait des regards d'intelligence et des sourires de satisfaction avec son ami le chevalier de Loudéac qui s'extasiait sur la beauté du paysage. Jamais on ne l'avait vu si plein d'enthousiasme pour les charmes de la nature. La vue des forêts

séculaires, des cascades bruyantes, des vallons ombreux, des montagnes chenues, des vieux châteaux accroupis sur la crête d'un rocher lui arrachait des cris d'admiration. Il s'attendrissait au spectacle des troupeaux et des chaumières. Ce n'était plus un courtisan, c'était un berger. Orphise souriait en l'écoutant et le comparait à Mélibée.

— Raillez tant qu'il vous plaira, répliquait-il, je sens mon cœur qui se dilate. Foin de l'air qu'on respire dans les palais ! Il est impossible qu'un voyage entrepris sous des auspices si pleins de délices n'amène pas un résultat divin... Pour moi, j'ai la certitude que le bonheur nous attend au détour du chemin.

— Vous ou moi ? demanda M<sup>lle</sup> de Montluçon.

— Oh ! le bonheur aura la galanterie de s'adresser à vous tout d'abord... en quoi il donnera une preuve d'esprit.

— Et sous quelle forme apparaîtra-t-il ? ajouta Orphise qui s'amusait à continuer ce badinage.

— Qui sait ? sous celle d'un beau chevalier ou de quelque prince Charmant, entouré d'une escorte de pages et d'écuyers, qui vous invitera à le suivre dans un royaume enchanté.

— Où il voudra bien, n'est-ce pas, m'offrir une couronne et son cœur ?

— Avouez, madame, qu'il ne saurait mieux faire !

C'est à ce moment précis, et tandis que M<sup>lle</sup> de Montluçon causait gaiement tout en s'enfonçant dans une route coupée de montagnes et de bois, que la princesse et le marquis de Saint-Ellix apprenaient que le matin même celle au secours de qui ils volaient était partie de Salzbourg.

Sans consulter sa fatigue, la princesse courut chez l'évêque, donna son nom à l'officier qui avait la garde de son palais, pénétra dans son appartement particulier, et n'en sortit qu'après avoir obtenu ce qu'elle désirait,



c'est-à-dire une escorte d'hommes déterminés. Elle était agitée de pressentiments sinistres.

— Il ne s'agit plus seulement de l'atteindre, dit-elle au marquis, il faut encore la sauver... Plaise à Dieu que nous n'arrivions pas trop tard !

Les renseignements qu'ils avaient recueillis à l'hôtellerie où M<sup>lle</sup> de Montluçon avait séjourné leur donnaient la certitude que le comte de Chivry avait sur eux une avance de quatre ou cinq heures. Une troupe de gens à cheval pouvait, en pressant son allure, rattraper une partie du temps perdu ; mais parviendrait-elle à le regagner tout entier ? La princesse venait d'apprendre en outre que l'on avait vu, pendant la nuit, une bande de cavaliers se jeter dans la campagne et prendre vivement la direction que devaient suivre bientôt après Orphise et sa tante. Le signalement qui s'appliquait à l'homme qui semblait être à leur tête se rapportait tellement à celui de l'aventurier dont M. de Saint-Ellix avait fait la rencontre à Metz, qu'il ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— N'en doutons plus, c'est un guet-apens ! s'écria la princesse. A l'heure où je vous parle, peut-être M<sup>lle</sup> de Montluçon en est-elle déjà la victime !

— Et cela vous désespérerait sérieusement de la voir tomber aux mains d'un ravisseur ?

— Je ne m'en consolerais de ma vie !

— Vous lui devriez cependant la perte d'une rivale !... Plus j'y pense, moins j'y comprends quelque chose... Quel cœur avez-vous donc ?

— Le cœur d'une femme qui aime, et que la souffrance a purifiée de toute pensée égoïste.

— Et vous ne voulez pas que je vous adore ?

— Adorez-moi, mais sauvez-la !

— Laissez, madame, je vais avoir recours au talisman qui diminue toutes les distances et ouvre toutes les portes.

Une bourse à la main, le marquis s'adressa à l'homme qui avait le commandement de l'escorte fournie par l'évêque. Bien qu'il fût au service d'un prince de l'Église, c'était un rude soldat qui connaissait son métier. Il réfléchit une minute.

— Cinq ou six heures d'avance, dit-il alors, cela fait cinq ou six lieues à peine dans un pays de montagnes et par des chemins difficiles. Il s'agit donc de couper au plus droit, non pour atteindre ceux que vous voulez mettre à l'abri d'une mésaventure, mais pour les devancer... Or je sais un sentier de chèvre qui va par le plus court, et grâce auquel, en deux heures, nous pouvons tomber au beau milieu d'une gorge où le coup se fera, si ce que vous craignez doit se faire.

— Partons vite ! cria le marquis, et cent pistoles tomberont dans ton escarcelle si tu gagnes une demi-heure sur les deux heures dont tu me parles !

Deux minutes après, la troupe entière s'engageait, à la sortie même de Salzbourg, dans un sentier dont le mince ruban filait à travers les flancs rocailleux d'une colline, et plongeait dans d'étroits vallons. La promesse faite par le marquis communiquait une ardeur plus vive aux cavaliers ; les chevaux semblaient avoir des ailes. Malgré l'extrême difficulté du terrain, ils avançaient rapidement à la file les uns des autres. La princesse Mamiani avait voulu se joindre à M. de Saint-Ellix, et donnait à tous l'exemple du courage, ne s'effrayant ni de la profondeur des ravines, ni du tapage des torrents qu'il fallait passer à gué sur un lit de roches glissantes.

— Gagnerez-vous la demi-heure ? demandait-elle parfois à leur guide.

— Nous la gagnerons, et quelques minutes avec, répliquait-il.

Et toutes les fois qu'il rencontrait un plateau de bruyères, il poussait sa monture au galop.

Soudain la princesse, emportée par son impatience, le devançait.

— Être aimé d'une pareille femme et ne pas l'aimer, quel cuistre que mon ami ! murmurait le marquis.

On toucha enfin au sommet d'une montagne dont la pente chargée de broussailles tombait dans un défilé sombre étranglé entre deux pans de rochers grisâtres. Tout au bord de la route qui en suivait les contours grondait un torrent tout blanc d'écume.

— C'est là, dit le guide en montrant du doigt cette gorge profonde.

Elle était déserte et rampait dans l'ombre épaisse comme un serpent noir.

Le soldat regarda le soleil dont la lumière ne pénétrait pas dans cette brèche.

— Quand les pieds de nos chevaux courront là-bas, reprit-il, j'aurai gagné la demi-heure.

Au moment où la princesse Mamiani et le marquis, à la suite de leur guide, descendaient la pente abrupte de la montagne, M<sup>lle</sup> de Montluçon venait de s'engager dans le défilé.

Ce défilé avait un caractère sauvage qui attira son attention. Des deux côtés de la route, la montagne s'élevait comme un double rempart au pied duquel courait, en rétrécissant le passage, un torrent dont les eaux furieuses se brisaient entre des amas de rochers. Çà et là des sapins s'accrochaient aux parois de la muraille déchirée par les pluies et remplissaient le ravin du bruit de leurs gémissements. Les créneaux d'une tour éventrée se dressaient au sommet d'un mont chauve. Les chevaux marchaient lentement. Bien qu'on fût alors dans le plein milieu du jour, l'ombre était dense sur la route.

— Je crois, dit Orphise, que les campagnes voisines de la Loire n'avaient point accoutumée à ces paysages farouches, que si le chevalier dont vous m'avez parlé



existe ailleurs que dans votre imagination, il ne trouvera nulle part d'endroit plus propice pour les entreprises téméraires.

— Il est certain, répliqua Loudéac, que si le ciel m'avait fait naître pour être chef de brigands, c'est ici que je voudrais établir mon repaire.

— Vous me faites frissonner avec vos histoires, dit la vieille marquise d'Urcelle. Supposer un danger, c'est l'attirer...

— Eh ! eh ! reprit Orphise, je ne serais pas fâchée d'avoir une aventure à raconter à mes belles amies du Louvre. Depuis les guerres de la Fronde, n'en a pas qui veut !

— Est-ce vous qui parlez, vous qu'un beau cavalier arrachait naguère à la mort au moment où vous alliez disparaître dans un abîme ? s'écria M. de Chivry d'une voix ironique.

— Certainement c'est quelque chose, mais cette émotion que vous me rappelez m'a mise en goût d'en savourer d'autres. Une attaque, une tentative d'enlèvement, le secours inespéré d'un bras protecteur, ma délivrance, tout cela ferait de mon humble personne une héroïne de roman, et je confesse que je ne serais point attristée de l'être au moins pendant une heure ou deux.

— L'invention est charmante, répondit César, je me permettrai cependant d'en supprimer un mot. Pourquoi appliquer à ce secours qui vous sauverait l'épithète d'inespéré ? Ne suis-je pas là, et me croyez-vous mal disposé à jouer ma vie au service de votre beauté ? Qu'il vienne donc ce ravisseur, et il connaîtra la pesanteur de mon bras !

On touchait en ce moment à un endroit où l'étroit défilé se perdait dans un vallon comme un ruisseau dans un petit lac. Les deux pans de la montagne s'ouvraient un instant et en s'écartant formaient un cirque



tapissé de fin gazon que la route coupait en deux parties égales. Orphise proposa de faire halte en ce lieu champêtre et d'y servir une collation.

Criquetin se récria, puis, d'un air soumis, présenta quelques timides observations. C'était une singulière idée que de s'arrêter dans un pays perdu, éloigné de toute habitation et de tout secours. La prudence voulait qu'on poussât jusqu'à ce qu'on fût rencontre d'une hôtellerie... Là, on aurait tout loisir de collationner entre quatre murs.

M. de Chivry se mit à rire.

— Si tu as peur, mon brave, dit-il, tu n'as qu'à déguerpir, d'autres videront les bouteilles et mangeront les reliefs du festin.

Criquetin soupira, et se mit en devoir d'aider ses camarades qui étaient en train de sonder les coffres du carrosse.

— Pourquoi faut-il qu'un peu de musique n'embellisse pas cette halte aimable ! murmura doucement Loudéac, qui cherchait pour Orphise une place bien tapissée d'herbes dans un coin du vallon.

Il regarda partout attentivement, et il crut voir, à des scintillements qui sortaient d'un épais fourré, que si des musiciens n'apprêtaient point leurs instruments, des hommes, qu'on devinait plus qu'on ne les distinguait, préparaient leurs armes.

L'un d'eux même avançait furtivement la tête entre les branches. C'était Pimprenelle, qui riait sous cape en reconnaissant M. de Chivry parmi les voyageurs.

— Très habile, M. de Chivry ! fit-il, et très jolie, M<sup>lle</sup> de Montluçon !... Je gage qu'il va faire mine de nous houspiller tout à l'heure !... Il aura ainsi les avantages du résultat avec les profits du dévouement...

— Tu as deviné cela, toi ? dit Briquetaille qui sourit. Eh bien ! voici le moment de jouer de l'éperon...

Les valets avaient à peine eu le temps d'ouvrir les

coffres et d'étaler quelques provisions, qu'on se vit tout à coup entouré par une bande de cavaliers qui venaient de s'élançer à toute bride d'un enfoncement obscur de la montagne. A leur tête courait un homme de grande taille, qui brandissait une lourde épée et qui d'un premier coup renversa à ses pieds un laquais qui cherchait à jouer du mousquet. Il ne fallait pas s'y méprendre, on avait affaire à des bandits.

M<sup>lle</sup> de Montluçon devint pâle, M<sup>me</sup> d'Urcelle poussa un cri et s'évanouit, et M. de Chivry, dont les yeux venaient de rencontrer ceux du chevalier, tira l'épée et fit mine de charger les assaillants.

— Quand je le disais ! murmura Pimprenelle.

La résistance ne pouvait être ni bien longue ni bien sérieuse. Trois ou quatre valets cependant, à la tête desquels se trouvait Criquetin, se jetèrent résolument au-devant de leur maîtresse et lui firent un rempart de leurs bras. Ils frappaient d'estoc et de taille, en braves gens qui ne veulent pas succomber sans vengeance ; mais ils auraient été rapidement mis hors de combat si la convoitise des coquins rassemblés par le capitaine d'Arpallières ne les eût poussés à piller le carrosse, ce qui donna à leur dévouement un semblant d'efficacité. M. de Chivry cependant, qui enrageait et qui volontiers eût piqué de sa rapière les maladroits qui s'en prenaient aux valises au lieu de s'en prendre à la dame, s'escrimait contre le chef des malandrins. Mais faiblissant au premier choc, d'une voix tonnante il se mit à crier à l'aide.

Il sembla que le ciel eût entendu ce cri. Au moment même où M<sup>lle</sup> de Montluçon, qui déjà se croyait perdue, cherchait une arme pour punir l'audacieux qui oserait porter la main sur elle, un peloton de soldats armés de pied en cap parut dans le vallon et fondit l'épée haute sur les coquins qui vidaient les coffres. On eût dit qu'ils tombaient du haut de la montagne

comme une volée de faucons. Celui qui les conduisait avait le diable au corps et ouvrit jusqu'au menton le visage d'un homme qui venait maladroitement de décharger son pistolet contre lui.

— Méchante affaire ! murmura Loudéac, qui déjà songeait aux conséquences de cette rencontre.

César comptait du regard le nombre d'ennemis contre lesquels il avait à se débattre. Bien secondé par les gens du capitaine, il aurait pu leur tenir tête et peut-être leur disputer la victoire. Orphise était là sous sa main ; un effort, et elle était à lui. Un instant la pensée de la saisir, de la coucher sur l'arçon de sa selle et de l'emporter au galop lui traversa l'esprit ; mais un cri qu'il entendit à l'autre extrémité du vallon l'arrêta court.

— Tue ! tue ! hurlait une voix terrible.

Et presque aussitôt trois cavaliers, prompts comme la foudre et pressant de l'éperon des chevaux blancs d'écume, chargèrent en queue les coquins que les soldats de l'évêque de Salzbourg houspillaient en tête.

Il en tomba quatre ou cinq par terre en un clin d'œil. César, qui venait de reconnaître Hugues à son cri de guerre, et avec lui Kadour et Coquelicot, pâlit de fureur. Allait-il se jeter sur lui en faisant signe à Loudéac de s'attaquer au marquis ? Mais déjà les recrues du capitaine, surprises en plein pillage, commençaient à lâcher pied ; les mieux montés fuyaient à toute bride. L'indécision de César ne dura qu'une seconde, et comprenant qu'il pouvait être perdu à tout jamais s'il se compromettait aux yeux de M<sup>lle</sup> de Montluçon, il s'en prit chaudement aux complices du capitaine.

— Ah ! vous aussi ! murmura entre ses dents Briquetaille qui venait de jeter bas un des cavaliers de M. de Saint-Éllix.

— Eh ! oui, moi, parbleu !... répliqua César du même ton. Est-ce qu'il ne faut pas que je sauve les appa-



rences ?... Regardez... vos marauds se débandent... et voilà le marquis de Saint-Ellix avec ce damné Montestruc !...

— Ah ! s'il n'y avait qu'eux ! reprit d'Arpallières qui venait de reconnaître la princesse poussant son cheval auprès d'Orphise, et se troublait à sa vue.

Loudéac se coula comme un renard à côté d'eux.

— C'était une partie gagnée, c'est une partie perdue, dit-il. Filez vite.

Le capitaine gronda comme un dogue, les lèvres blanches, l'œil en feu. Il hésitait, il avait comme une envie folle de se ruer sur Montestruc et de lui arracher la vie ou d'y laisser la sienne. Tout à coup, il sentit son cheval faiblir et plier sous lui.

— Tonnerre ! cria-t-il, mon cheval est blessé !

A cette exclamation bien connue, Hugues tourna la tête, mais il ne put apercevoir le capitaine, devant lequel s'agitaient, en ayant l'air de le combattre, Loudéac et Chivry.

— Portez-moi un coup qui me permette de tomber, répliqua promptement le chevalier, qui n'était jamais en reste d'expédients, et prenez mon cheval ! Il est solide et vous tirera d'affaire.

L'Italien leva son épée dont le tranchant glissa sur le chapeau de Loudéac, qui vida lourdement les arçons. Il venait à peine de rouler par terre que d'un bond le capitaine se précipita sur la selle qu'il avait abandonnée et, piquant des deux, disparut dans un des plis de la montagne. Deux ou trois coups de pistolet furent tirés dans la direction que suivait le fugitif. Aucune balle ne l'atteignit, et l'élan de sa course le mit bientôt à l'abri de toute poursuite.

Ce fut le moment que César choisit pour tomber avec énergie sur les gens du capitaine, tout à l'heure ses alliés. Le premier qu'il chargea fut Pimprenelle.

— Hors d'ici, canaille ! cria-t-il.



— Oh ! pour un compatriote, le mot est dur ! répliqua le bandit.

Mais presque aussitôt un violent coup d'épée lui fendait la tête à demi. Aveuglé par le sang et la secousse, le Parisien eut encore assez de présence d'esprit pour embrasser le cou de son cheval et le lancer devant lui à toute bride, hors du vallon.

— Ah ! trop habile ! monsieur de Chivry, trop habile !... murmurait-il en s'éloignant. Si j'en reviens, je m'en souviendrai.

Montestruc était trop occupé de M<sup>lle</sup> de Montluçon pour attacher une importance particulière à la fuite du capitaine. Ce n'était pour lui, qui déjà avait oublié le cri dont ses oreilles avaient été frappées, qu'un cavalier qui désertait le champ de bataille. Il était auprès d'Orphise, il ne voyait qu'elle.

— Je vous retrouve ! et vous n'avez rien, absolument rien, n'est-ce pas ? s'écria-t-il aussitôt que la joie lui permit de parler.

— Rien, répliqua-t-elle, rien.

Et sans y penser elle lui abandonnait ses mains qu'il baisait avec transport. Mais presque aussitôt un sourire parut sur le visage de la duchesse, et revenant à son humeur fière et gaie, malgré la pâleur qui le couvrait encore :

— J'ai peut-être senti quelque léger frisson, dit-elle, mais à présent que tout est fini, j'avoue que je ne suis point désolée d'avoir assisté à une de ces scènes qu'on ne voit plus que dans les comédies espagnoles. M'expliquerez-vous seulement comment vous arrivez à point nommé pour me tirer des griffes de ces bandits ? Vous avez donc une bonne fée à vos ordres ?

— Cette bonne fée, la voilà, dit Hugues qui désigna la princesse.

— Vous ? reprit Orphise, chez qui l'étonnement commençait à remplacer la frayeur. Quel miracle, en ef-

fet, vous a poussée dans ce désert avec M. de Saint-Ellix ?

— C'est une question à laquelle M. de Chivry, qui vous a si merveilleusement escortée, pourrait peut-être répondre mieux que nous, dit Montestruc qui couvrait César d'un regard indigné.

— Je ne sais à qui vous en avez, monsieur, répliqua le comte de Chivry avec cette hauteur qui lui était habituelle, et vous me permettrez, sans doute, de ne pas chercher à comprendre les énigmes qui se cachent sous vos paroles... J'accompagne M<sup>me</sup> la duchesse d'Avanches dans un voyage imprudent qu'elle a entrepris. Une poignée de coupe-jarrets profite de la solitude de ces lieux sauvages pour se jeter sur ses équipages ; nous dégainons, mon ami Loudéac et moi, pour châtier cette canaille ; j'y gagne trois ou quatre écorniflures, le chevalier y perd un cheval, et, tout compte fait, je ne vois pas qu'il y ait dans tout cela de quoi jeter les hauts cris !

— Peuh ! fit Loudéac, cinq ou six malandrins sur le carreau, avec quelques laquais un peu cassés et des coffres dont les serrures ont été forcées, qu'est-ce ?

— Peu de chose, en effet, si l'on compte le sang versé pour rien..., répondit M<sup>lle</sup> de Montluçon, mais tout cela ne me dit pas pourquoi M<sup>me</sup> la princesse Mamiani est ici.

— Nous en causerons plus tard, voulez-vous ? répliqua Léonora tranquillement. C'est peut-être un rêve que j'ai fait, un rêve qui m'a fait vous voir sous la forme d'une colombe ravie par un vautour... Vous n'ignorez pas que je suis d'un pays où tout le monde est superstitieux, et ce n'est pas ma faute si je crois aux présages.

Tout en parlant, son regard avait glissé du côté de M. de Chivry.

— Il y a eu quelque chose assurément, murmura César en se penchant à l'oreille de Loudéac.

— Je le crains, répondit celui-ci.

Tandis que Montestruc s'oubliait auprès d'Orphise, Coquelicot, à qui l'exclamation poussée par le capitaine tintait dans les oreilles, s'était jeté sur ses traces à la sortie du défilé, suivi de l'Anguillet, qui se croyait un soldat parce qu'il avait senti l'odeur de la poudre.

— Tu l'as entendu comme moi, n'est-ce pas ? disait Coquelicot. Mes oreilles ne me trompent pas quand elles m'assurent qu'il a crié : « Tonnerre ! »

— Et d'une voix terrible, encore ! J'en ai sauté sur ma selle.

— Oui ! oui ! Ce tonnerre-là, je le reconnaîtrais entre mille.

Des taches de sang éparses sur les herbes et les rochers les guidèrent l'un et l'autre à travers la montagne pendant quelques centaines de pas. Ils pensaient que l'homme qu'ils cherchaient avait quelque blessure qui leur permettrait de l'atteindre, lorsqu'au pied d'un gros buisson, le valet aux cheveux rouges aperçut un malheureux étendu par terre, qui, d'une main défaillante, s'efforçait d'étancher le sang qui sortait à flots d'une plaie qu'il avait à la tête. Ce n'était point le capitaine Briquetaille, mais la pitié saisit Coquelicot, qui se dirigea vers le blessé.

A la vue du cavalier, celui-ci se souleva languissamment.

— Bon ! dit-il, vous êtes de ceux qui nous ont taillé des croupières là-bas ! Si vous voulez m'achever, comme c'est votre droit, ne me faites pas trop souffrir.

— Nous, vous tuer ! dit l'Anguillet qui avait mis pied à terre. Nous ne sommes pas des vôtres, entendez-vous, l'ami !

Et d'une main compatissante il enveloppait d'un mouchoir la tête fendue du pauvre diable, tandis que Coquelicot, qui l'avait imité, vidait entre ses lèvres le contenu d'une gourde.



L'homme, étonné, les regarda l'un et l'autre.

— Ma foi ! dit-il en passant sa langue sur ses lèvres humides, j'ai vu déjà bien des choses, mais point encore dans ce goût-là !

Il s'étendit sur l'herbe, de manière à avoir la tête à l'ombre.

— Vous m'avez pris par mon faible..., reprit-il. Au moins aurai-je bu encore une fois, et de l'excellente eau-de-vie, j'en jure Dieu, avant de rendre l'âme... La mienne s'en ira plus contente.

— Qui parle de rendre l'âme?... Pour que la vôtre ait eu l'idée d'habiter un corps si maigre, il faut qu'elle y tienne... Je suis bon chrétien, et puisque le hasard m'a fait rencontrer un compatriote en Allemagne, car vous l'êtes, si j'en juge par votre accent, il ne sera pas dit que je l'aurai laissé périr de misère.

Ayant ainsi parlé, Coquelicot chargea le malheureux sur ses épaules et le porta chez un bûcheron dont la cabane fumait dans un coin de la montagne.

— Holà ! eh ! cria-t-il aux braves gens qui vivaient dans ce coin. — Voilà un blessé que je vous confie... Soignez-le comme un hôte que vous envoie le bon Dieu. Ça vous sera compté en paradis. En attendant, voici quelque argent pour vous venir en aide et vous défrayer de vos menues dépenses.

Le bûcheron et sa femme préparèrent à la hâte un lit épais de fougères et de feuilles sèches sur lequel ils étendirent une couverture et on y coucha le blessé.

Coquelicot allait se retirer lorsqu'il se sentit retenu par la manche.

— C'est moi qui veux vous dire un mot... J'ai eu le cœur attendri de ce que vous avez fait... et attendrir Pimprenelle n'est point chose facile... Je me sens des dispositions extraordinaires à devenir votre ami si je reviens à la vie... Donc, si un jour vous avez besoin d'un homme qui ait bon pied et bon œil, quand il n'a



pas la tête cassée, songez à moi... Je ferai pour vous ce que je n'ai jamais fait pour personne...

— Une bonne action, peut-être ?

— Ma foi oui, surtout si elle peut nuire à quelqu'un !

— Mais un homme qu'on quitte dans le Tyrol, où peut-on le rencontrer ?

— A Paris, où je m'en retournerai par le plus court aussitôt que je pourrai mettre un pied devant l'autre. Foin de la folle envie qui m'a pris de voir du pays !

Il tira la couverture sous son menton, et faisant signe à Coquelicot de s'approcher :

— Vous savez que je m'appelle Pimprenelle... Si donc mes services peuvent vous être utiles, promenez-vous du côté de la rue aux Ours et cherchez-y une auberge de modeste apparence à l'enseigne du *Rat qui file*. C'est là que je demeure.

Il poussa un grand soupir.

— Le rat, c'est moi, hélas ! et j'ai trop filé !... ajouta-t-il en jouant sur le mot. La personne qui tient cette maison répond au nom de Cocotte... Elle est grasse autant que je suis maigre et me veut du bien. Je vis discrètement chez elle pour éviter les curiosités de certaines gens... Le jour où vous penserez à moi, laissez entre ses pattes un chiffon de papier avec ces trois mots : *Pimprenelle*, *Salzbourg* et *Coquelicot*, puisque c'est ainsi qu'on vous nomme, l'un en haut, l'autre au milieu, le troisième en bas. Je comprendrai et vous attendrai.

— C'est bien, on s'en souviendra, dit l'Anguillet.

— A présent, dormez en paix, reprit Coquelicot ; le temps presse et nous retournons à nos affaires.

Il acheva de vider sa bourse aux mains du bûcheron et, remontant à cheval avec son petit compagnon, retourna au plus vite au campement où il avait laissé Montestruc en train de deviser avec M<sup>lle</sup> de Montluçon.

## VI

## LE CALME APRÈS L'ORAGE

APRÈS les quelques paroles adressées par la princesse à M<sup>lle</sup> de Montluçon, il y eut entre les divers auteurs de la scène sanglante qui avait fait se rencontrer Hugues et César dans le même vallon, une sorte de trêve morale qui leur fit éviter de s'aventurer de nouveau sur le terrain glissant des explications. Si un observateur attentif et désintéressé avait eu le loisir de les examiner, il aurait pu, sans trop de peine, par l'examen de leur visage, se faire une juste idée des passions secrètes qui les animaient. Combien elles étaient diverses et rivales !

L'attitude de M. de Montestruc avait entièrement rassuré M. de Saint-Ellix. Si quelque doute avait pu subsister dans son esprit, après l'entretien qu'il avait eu avec la princesse, la voix, l'accent, le geste de son ancien ami de la Testère l'avaient promptement convaincu du véritable caractère de ses sentiments. Il était heureux de pouvoir l'aimer encore et surtout de renoncer à une animosité qui le gênait. Ce renouveau de son cœur s'épancha dans une accolade dont Hugues, qui ne savait rien, attribua la vivacité à la joie d'une rencontre imprévue. A présent que le marquis ne voyait plus un rival dans Montestruc, il se sentait capable des plus magnifiques résolutions ; à ce réveil de l'esprit de dévouement se mêlait une espérance vague de vaincre, par l'opiniâtreté de sa galanterie, les résistances de Léonora, qui ne pouvait pas s'obstiner à aimer perpétuellement qui ne l'aimait pas.

Quelque chose de fier et de résigné apparaissait sur la physionomie de la princesse. Elle éprouvait ce bon-

heur intime et profond où se complaisent les âmes élevées qu'enflamme l'amour du sacrifice ; l'expression de son visage en était transfigurée. Il y avait comme un rayonnement dans ses yeux, et dans son sourire l'extase douloureuse du martyr qui livre avec ravissement sa poitrine aux coups qui la déchirent.

Auprès d'elle, appuyée à son bras, se montrait orgueilleuse et superbe M<sup>lle</sup> de Montluçon, tout émue encore du péril encouru, mais touchée par un sentiment dont la source pure s'épanchait dans son cœur. Elle avait le contentement de se savoir aimée et la secrète douceur de sentir qu'elle n'était pas insensible à cet amour. Hugues ravi retrouvait dans ses yeux ce regard qu'elle avait eu le jour où elle avait marqué d'un coup d'ongle le vers fameux :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

mais peut-être son regard avait-il à présent une chaleur plus pénétrante et une expression plus vive de tendresse.

César et le chevalier se tenaient un peu à l'écart, tous deux agités par le même tourbillon de pensées noires où la haine et la jalousie étaient envenimées par un sentiment d'humiliation, le sentiment de la défaite subie. Tout ce plan de campagne habilement conçu, cet enlèvement hardiment entrepris, ce coup de main audacieux qui devait faire du comte de Chivry un duc d'Avranches en le rendant maître d'une des plus charmantes femmes du royaume, tout cela était mis en poudre, anéanti, brisé par un hasard au moment même où le succès se faisait entrevoir. Des serpents rongeaient le cœur de César. Quelle vengeance serait à la hauteur de sa colère ?

Chez Loudéac, cet incendie de passions mauvaises était encore attisé par un souffle d'envie. Il avait de-



vant lui ce Montestruc contre lequel il avait déjà ourdi tant de trames et qui les déjouait toutes les unes après les autres, comme si un bon génie marchait à son côté, et il voyait auprès de ce rival jeune, beau, maître d'un nom sans tache et gardé par une épée qui jamais ne se laissait vaincre, cette Italienne d'une beauté souveraine, cette patricienne alliée aux plus vieilles familles de Venise et de Florence, qui eût volontiers oublié sa main de princesse dans celle d'un pauvre gentilhomme de l'Armagnac, et qui ne daignait pas plus s'apercevoir de son amour à lui qu'elle ne se préoccupait de son existence.

Le chevalier avait le soupçon vague que dans cette déconfiture des projets qu'il avait si adroitement ourdis et qui venaient de finir misérablement dans un défilé du Tyrol, c'était elle qui avait tout conduit. Ce qui lui échappait seulement, c'était le motif de cette intervention. Son âme ne s'élevait pas à la conception du dévouement ; mais pour que la passion que la princesse lui inspirait se doublât de rancune, il lui suffisait de comprendre que Montestruc était la cause première de la joie dont ses traits portaient la marque.

Un homme était dans un coin qui eût certainement attiré les yeux de l'observateur qu'on ait souhaité pour cette scène. C'était Kadour.

C'était la première fois que l'Arabe se trouvait en présence de M<sup>lle</sup> de Montluçon. Un concours singulier de circonstances avait fait, on s'en souvient, qu'il ne l'avait jamais rencontrée à Paris, et on se rappelle aussi peut-être qu'il n'avait pas accompagné Hugues au château de la Meulière. Immobile, les narines frémissantes, les yeux chargés d'éclairs, pareil à une statue équestre, il la contemplait. Il avait le regard ébloui d'un fidèle à qui tout à coup la divinité qu'il adore se révélerait dans le sanctuaire d'un temple. Il y avait de l'extase dans sa physionomie ; rien de ce qui se passait dans le vallon



n'existait plus pour lui ; son âme était fascinée et tout entière à l'incendie qu'une étincelle venait de faire naître.

En ce moment, Orphise tourna ses yeux tendres vers Montestruc. Des lueurs sinistres illuminèrent soudain les regards de l'Arabe, et l'on vit luire l'émail de ses dents entre ses lèvres agitées d'un tremblement nerveux, comme on voit briller celles d'un félin qui se purlèche.

Quelque chose qui n'existait pas tout à l'heure et qui brûlait au fond de son âme venait de faire un homme nouveau, un homme inconnu de Kadour.

Ce fut alors que Coquelicot, à qui personne ne songeait en ce moment, reparut sur le terrain du combat. Il avait l'oreille basse, et sa main découragée laissait pendre la bride sur le cou de son cheval qui soufflait. S'il avait sauvé Pimprenelle, il n'avait pas atteint Briquetaille.

— C'était bien lui, murmurait-il ; personne n'a cette façon de jeter au vent cette exclamation que j'ai entendue un jour à la Testère... C'est comme un défi qu'il pousse vers le ciel que ce *Tonnerre !* retentissant... Mais il m'a échappé !... Son cheval avait des ailes ! C'est peut-être heureux pour moi que la paresse du mien ne m'ait pas permis de l'atteindre !... Car la philosophie enseigne qu'il faut toujours voir les choses par leur bon côté... Je ne serais peut-être à présent qu'un homme mort, un pauvre Coquelicot défunt, une fleur séparée de sa tige... Mais pourquoi Briquetaille — quelque nom qu'il prenne, ce bandit, pour moi c'est toujours Briquetaille, un suppôt de Satan — est-il ici ? A coup sûr, pour le mal. Et s'il a lâché sa bande sur M<sup>lle</sup> de Montluçon, est-il la tête ou le bras ? Certes il ne professe aucun dédain pour le pillage, mais enfin, pour le mince profit de dévaliser un carrosse, se serait-il heurté à une personne qui voyage sous la protection de M. de

Chivry et de M. de Loudéac, deux rudes compagnons?... Voilà qui jette quelque doute dans mon esprit.

Pendant que Coquelicot se livrait à ce soliloque, les gens de M<sup>lle</sup> de Montluçon réparaient le désordre dans lequel une attaque inattendue avait jeté ses équipages. Les soldats de l'évêque creusaient à l'écart quelques fosses auxquelles ils se hâtaient de confier les cadavres des misérables qui avaient péri dans la lutte, non sans avoir grand soin au préalable de retourner leurs poches. Quant aux blessés, on leur liait fort proprement les pieds et les mains, et on les couchait par terre en attendant de les remettre à la garde d'une escorte qui devait les conduire à Salzbourg, où le gibet les guérirait de tous leurs maux.

Une femme de chambre s'employait de son mieux à faire revenir la vieille marquise d'Urcelle qui était tombée en syncope et qu'elle aspergeait d'eau fraîche, après avoir eu vainement recours à des eaux de senteur. On resserrait dans les coffres les nippes et les bijoux épars sur l'herbe, et on rajustait au carrosse les traits cassés ou détériorés. Le chevalier de Loudéac réparait le désordre de sa toilette et, tout en feignant de boiter un peu, jurait de n'avoir ni repos ni trêve jusqu'à ce qu'il eût coupé les oreilles au coquin qui l'avait si rudement jeté par terre.

La véhémence de cette colère pour une chute donnait fort à penser à Coquelicot qui la trouvait un peu bien impétueuse.

Quand la petite caravane se remit en marche, précédée de quelques cavaliers, M. de Chivry, ayant fait un léger signe à Montestruc, s'arrangea de manière à rester un peu en arrière. Le défilé dans lequel on venait de s'engager de nouveau, à la sortie du vallon, rendait cette manœuvre facile et permettait qu'on ne la remarquât pas. Aussitôt que le Gascon fut à son côté :

— Vous plaît-il, monsieur, dit César, que nous par-

lions de choses sérieuses en riant, afin que si par hasard les yeux de M<sup>lle</sup> de Montluçon se tournaient vers nous, elle n'éprouvât ni surprise ni contrariété ?

— Volontiers, monsieur.

Un sourire tout empreint de bonne humeur éclaira la physionomie de M. de Chivry.

— Vous n'êtes point la dupe, n'est-ce pas, de ces semblants d'amitié que pour complaire à un caprice de ma belle cousine, caprice qui me froisse et me blesse, je vous ai si souvent prodigués ? Au fond, je vous hais, et ce sentiment, vous devez me le rendre.

— De tout mon cœur, en effet, surtout à présent.

— Vous avez en outre, tout à l'heure, prononcé certaines paroles que je n'ai point relevées comme elles méritaient de l'être, mais qui ne sont point tombées dans les oreilles d'un sourd.

— Je n'ai rien à en rétracter, rien à y changer.

— Aussi, cher monsieur, reprit Chivry qui affecta de rire en apercevant la tête de sa cousine qui se penchait à la portière, ne serez-vous point étonné si un jour je vous en demande nettement, et d'un peu près, l'explication.

— Quand il vous plaira, demain, si vous voulez, ou ce soir même.

— Non, ni ce soir ni demain. Vous me permettrez de choisir l'heure qui sera à ma convenance. Oubliez-vous que M<sup>lle</sup> de Montluçon nous a imposé une trêve de trois ans ?

— Non certes, j'ai même eu la naïveté pendant un certain temps, je le confesse, de croire qu'on pouvait rester amis étant rivaux.

— Vous arriviez du fond de la province, monsieur.

— Mon Dieu ! oui, monsieur, mais je me suis dérouillé en votre compagnie, et je pense que mes sentiments, aujourd'hui, sont en tout conformes aux vôtres.

— Voilà qui vous aidera à comprendre pourquoi je



ne romprai cette trêve qu'à la minute opportune et quand je n'aurai plus rien à ménager.

— C'est d'un homme qui donne à la prudence le pas sur les autres vertus.

— Vous maniez finement l'ironie, cher ami ; oui, certes, j'aime la prudence, surtout quand elle me permet d'user de tous mes avantages, et ma parenté avec M<sup>lle</sup> de Montluçon m'en donne quelques-uns, ne fût-ce que celui de l'accompagner partout, même dans cette ville où vous allez. Mais, soyez sans crainte, vous ne perdrez rien pour attendre.

— M'en faites-vous le serment ?

— Vous n'eussiez pas eu besoin de me le demander si M<sup>lle</sup> de Montluçon n'eût été d'un caractère à ne me pardonner jamais de vous avoir provoqué ; mais, si cela peut vous être agréable, je vous donne ma parole que l'un de nous tuera l'autre, et je n'épargnerai rien pour que vous soyez cet autre.

— On verra bien ; mais provisoirement je vous suis gré de cette assurance. Elle me charme tellement que la veille du jour où M<sup>lle</sup> de Montluçon deviendra comtesse de Chargepaul, je suis déterminé à vous la rappeler, si votre mémoire me faussait compagnie.

— Vous, duc d'Avranches ! s'écria César avec un rire aigu ; il faudrait, pour que cela fût, que je n'eusse plus une goutte de sang dans les veines !

— Qu'à cela ne tienne ! répliqua Hugues froidement.

On peut trouver singulier que, réunie à Orphise, la princesse Mamiani ne se fût point expliquée au plus vite avec elle sur la part qu'avait eue M. de Chivry dans l'entreprise tentée contre elle. Une réflexion l'en empêcha. Quelle preuve matérielle de sa connivence dans ce guet-apens avait-elle ? Il était homme à nier, la main sur la croix, le pied dans le tombeau ! Ses habits déchirés, quelques gouttelettes de sang qui en tachaient les passementeries, les coups qu'on lui avait vu porter



et recevoir ne prouveraient-ils pas qu'il s'était jeté au-devant des bandits pour les combattre ? Son ami Loudéac avait même perdu un cheval dans la bagarre.

Comment, en outre, faire croire qu'un gentilhomme si bien posé à la cour et si avant dans la faveur du roi pouvait être capable de telles infamies ? Quant à la comtesse de Soissons, qui en avait eu l'idée, il ne fallait même pas penser à la mettre en cause ; son crédit était un rempart derrière lequel elle était à l'abri de toute attaque ; le mensonge, en outre, ne lui coûtait rien.

Le plus sage était donc de se taire et d'attendre, en surveillant les menées de César, une occasion meilleure de le démasquer ; la prudence le voulait, et c'est à quoi la princesse se résolut.

Toutes choses réparées et mises en ordre, la route fut poursuivie et le voyage s'acheva sans encombre, les carrosses marchant sous la garde de quelques hommes que la princesse avait choisis parmi les gens de l'évêque et pris à son service, et sous la double protection de Montestruc et de M. de Saint-Ellix qui se sentait le cœur dégagé d'un gros poids depuis qu'il avait abjuré sa haine de fraîche date contre son jeune ami de la Testère.

On ne rencontra plus ni bandits ni voleurs ; les hôtelleries où l'on prenait gîte pour la couchée étaient calmes et tranquilles comme des couvents de nonnes ; les chemins par lesquels on chevauchait, sûrs et paisibles comme les allées d'un parc, et lorsque M<sup>lle</sup> de Montluçon parvint à Vienne, avec l'aimable et galante compagnie qui lui faisait escorte, elle trouva la vieille capitale de l'Autriche disposée à accueillir le comte de Coligny et sa petite armée par des fêtes et des divertissements. C'était comme un intermède que la cour et la ville, d'accord en cela, se donnaient entre les craintes de la veille et les appréhensions du lendemain.

Le soir même du jour où M. de Chivry entra dans

Vienne à la suite de M<sup>lle</sup> de Montluçon, un messenger inconnu laissa à son adresse, à l'hôtellerie où il était descendu, un billet où il ne trouva que ces quelques mots :

« L'occasion perdue se retrouve. »

— Aimable capitaine ! murmura Loudéac à qui César avait passé le billet ; il ne signe pas, mais comme on le reconnaît !

## VII

### L'ÉCLAIR AVANT LA FOUDRE

LES choses allaient si singulièrement à cette époque déjà lointaine, les communications étaient si lentes et si difficiles, les moyens de correspondre si rares, que trois armées qui se cherchaient, celle de M. de Coligny qui arrivait pour couvrir Vienne, après avoir traversé l'électorat de Bavière, celle de M. de Gassion qui devait la rejoindre et qui s'était acheminée par les États vénitiens et le Tyrol, et celle de Montecuculli qui faisait face aux Turcs, manœuvraient dans un rayon relativement étroit sans parvenir à se rejoindre, et sans avoir même aucune nouvelle l'une de l'autre.

Elles marchaient à l'aventure le long des chemins défoncés et à travers des populations épouvantées. Sur les frontières de la Hongrie, incessamment labourées par des partis de Tartares, le pays devenait presque désert.

Orphise en sûreté, Hugues se souvint des instructions que lui avait confiées M. de Coligny. Un sentiment dont il n'était pas le maître lui faisait trouver ridicule et malséant le spectacle des fêtes auxquelles la cour d'Autriche employait ses dernières ressources. Il s'étonnait qu'on pût se divertir en mascarades et en festins lorsque chaque courrier qui arrivait de Hongrie

pouvait apporter la nouvelle d'une catastrophe. Les têtes semblaient affolées ; on passait de l'extrême épouvante à l'extrême confiance, selon qu'on apprenait la marche offensive d'un escadron de Tartares ou l'arrivée d'un régiment de renfort qui faisait son entrée, bannière en tête. La suffisance et l'incurie du vieux Porcia gouvernaient tout.

Que des femmes se laissassent prendre à ce tourbillon, cela se comprenait ; mais un homme avait autre chose à faire à l'heure même où un empire menaçait ruine.

Au milieu des péripéties de son existence, Hugues était resté l'homme des anciens jours, plein d'élan, d'enthousiasme et de foi. Cette pensée qu'Orphise n'avait entrepris ce voyage périlleux que pour le rejoindre l'exaltait. Que ne tenterait-il pas pour lui prouver qu'il était digne, par l'audace de ses entreprises, de ce témoignage d'estime et de tendresse ? Suffisait-il à ce grand amour qu'elle lui inspirât les actions ordinaires par lesquelles s'affirment le courage et le dévouement d'un soldat ? Mais cela s'appelait le devoir seulement. Il voulait pour elle quelque chose de plus.

Soudain une idée illumina son cerveau. N'avait-il pas lu autrefois, à la Testère, dans ces beaux livres d'images qu'il devait à la généreuse protection de M. le duc de Mirepoix, la merveilleuse histoire d'un roi saxon qui avait pénétré, à la faveur d'un déguisement, dans le camp de ses ennemis et surpris le secret de leur force et de leurs projets ?

Ce qu'Alfred le Grand avait fait chez les Danois pour le salut de son peuple, pourquoi, lui Hugues de Montestruc, ne le ferait-il pas pour le salut de la chrétienté, chez les Turcs ?

S'il y avait des dangers à braver, peut-être un péril de mort, tant mieux ! C'était par le chemin du dévouement et du sacrifice qu'il voulait arriver au triomphe.



Ce projet conçu, son parti fut promptement arrêté. Il n'en voulut rien communiquer à personne, pour n'avoir pas à repousser les conseils et les représentations qu'on ne manquerait pas de lui adresser, et dans la crainte aussi de quelque indiscretion qui pourrait nuire au succès de son entreprise. Une seule personne devait l'accompagner, le petit l'Anguillet, dont la jeunesse écarterait tout soupçon. Il avait pu s'assurer des qualités de silence et d'énergie de cet enfant dont la prudence et la fermeté étaient au-dessus de son âge. Comme lui, l'Anguillet, qui avait été au service d'un aubergiste italien, parlait cette langue avec facilité. C'était un précieux auxiliaire dont la mine éveillée et l'espièglerie l'aideraient à jouer le rôle de marchand ambulancier qu'il voulait prendre pour pénétrer dans le camp de Kiuperli.

Il avertit donc l'Anguillet d'avoir à se tenir prêt à partir dans deux ou trois jours, en lui recommandant de ne parler de ce voyage à personne.

— Pas même à Coquelicot et à Kadour ? dit l'enfant.

— Ni à l'un ni à l'autre. Ils demanderaient certainement à m'accompagner, et pour des raisons que tu comprendras plus tard, leur présence me nuirait plus qu'elle ne me serait utile.

— C'est bien, je serai muet, répondit l'Anguillet.

Hugues employa les deux ou trois jours qui le séparaient de son départ à se procurer les vêtements, le cheval de bât et les quelques marchandises qui devaient lui permettre de mener à bien son entreprise. Mais avant de se mettre en route, un matin il se rendit chez le marquis de Saint-Ellix, et lui glissant un pli dans la main :

— Es-tu homme à ne pas me répondre si je te parle ? lui dit-il.

Le marquis fit un bond.

— Quel logogriphe est-ce que cela ? s'écria-t-il ; il est de bien bonne heure pour m'en donner à deviner !



— Écoute toujours ; je vais m'absenter de Vienne pour quelque temps... six jours ou six semaines, je ne sais.

— Que dis-tu là ?

— Tais-toi ! Tu connais nos conventions... je parle, tu écoutes. Tu ne les as pas ratifiées, mais moi je les tiens pour inéluctables.

— J'y consens... Tu parles et je me tais. Tu disais donc que tu allais partir et que tu resterais peut-être absent six jours ou six semaines. Après ?

— Il pourrait se faire même que je ne revinsse jamais.

La stupéfaction la plus vive se peignit sur le visage du marquis.

— Jamais ! jamais !... murmura-t-il. Pourquoi jamais ? où vas-tu donc ? qui te pousse ? et pourquoi ?...

— Assez !... cria Montestruc en l'interrompant. Ce n'est point que je désire ne pas revenir, mais il faut tout prévoir... c'est pourquoi je te confie ce paquet où j'ai inscrit mes dernières volontés...

Le marquis ahuri se mit à tourner le paquet entre ses doigts.

— Vrai Dieu ! ce gaillard-là parle de sa mort comme un poète d'un sonnet ! Et que veux-tu que j'en fasse de ce paquet, l'homme aux énigmes ?

— Je veux que tu l'ouvres si tu n'as pas reçu de mes nouvelles dans un mois.

— C'est trop long ! mettons quarante-huit heures.

— Non... Que veux-tu qu'on fasse en si peu de temps ?...

— Je t'accorde trois jours... ma patience est vite à bout.

— Non, quinze !

— Je t'en donne huit... et pas une minute de plus.

— Alors, j'en prends douze.

— Et la douzaine révolue, je brise le cachet ?

— A ton aise... tu sauras tout alors... où je suis allé et ce que j'y veux faire.

— J'imagine que je regretterai fort de ne t'avoir point accompagné.

— Quand la princesse Mamiani est à Vienne ? quand tu la vois tous les jours ? Tu railles, marquis !

— Et tu ne veux rien dire de plus ?

— Rien.

— Toujours têtue !... Allons, j'attendrai.

La veille du jour où il devait partir, Hugues fit ses adieux à M<sup>lle</sup> de Montluçon, qui se proposait d'assister le lendemain à une chasse offerte par la cour à ses hôtes illustres. Il parla de son absence comme d'une chose arrangée par M. de Coligny, lui donna la couleur d'une mission militaire, et prit congé d'elle et de la princesse sans témoigner aucun trouble, aucune émotion.

— Mon aïeul, se disait-il, celui-là qui a sauvé le roi Henri IV, serait content de moi.

Si le comte Samuel, qui reposait en terre d'Armagnac, eût été content, Orphise n'était point satisfaite. Les femmes un peu gâtées par les hommages et leur beauté s'expliquent mal qu'on les abandonne ; la meilleure raison, la plus sérieuse ne leur paraît jamais que futile. Montestruc au loin, un certain dépit s'empara d'elle. César en vit la trace et le devina à l'accueil plus souriant qu'il reçut. Il redoubla d'attentions et de magnificence, et put croire, dans le tourbillon de plaisirs prodigués aux Français par la cour d'Autriche, qu'elle l'écoutait enfin avec un esprit moins préoccupé.

M<sup>lle</sup> de Montluçon ne tarda pas à être entourée par tout ce que Vienne renfermait encore de jeunesse brillante ; on eût dit que l'approche d'une catastrophe que beaucoup jugeaient inévitable rendait plus vif et plus âpre le besoin des distractions. Bals et carrousels se succédaient à la file ; on jouait un jeu d'enfer. M. de

Chivry ne voulut pas se montrer en reste de somptuosités galantes. Il les multipliait autour d'Orphise, qui vivait dans une atmosphère de surprises ; mais pour soutenir ce train de vie, sa fortune, déjà ébréchée par la fougue des passions qui avaient agité son existence, et il les avait connues toutes, n'y suffisait plus ; il eut recours aux cartes et aux dés. Après des alternatives furieuses de pertes et de gains, qui ne faisaient que creuser le gouffre, comme ces camarades d'un jour qui vous trahissent à l'heure du péril, les dés et les cartes lui furent enfin contraires ; un matin, après une nuit passée autour d'un tapis vert, tout à coup César se trouva à sec.

— Mauvaise affaire ! murmura Loudéac, c'est le nerf de la guerre que tu as perdu !

— Bah ! fit un gentilhomme à la mine railleuse, qui avait battu les cartes et tenu les cornets, ce qu'on a perdu, on le retrouve !... Que faut-il pour cela ? un peu d'audace.

Et comme César le regardait, il le prit à part :

— Bas les masques et jouons franc jeu !... Nous nous connaissons, monsieur le comte, j'étais à Paris, un soir où l'on faisait grand bruit à l'hôtellerie du *Marcassin*, l'autre jour encore à Salzbourg...

— Le capitaine d'Arpallières !...

— Plus bas ! monsieur le comte, plus bas ! J'ai plusieurs cordes à mon arc... bandit quand il le faut, gentilhomme au besoin, et je change de plumage selon le temps... Je sais un endroit où l'on vient en aide aux cavaliers maltraités par la fortune, à cette seule condition qu'ils ne se montreront pas ingrats et sauront, à l'occasion, rendre service pour service. Vous plaît-il de m'y suivre ? Par ce qu'on a fait pour moi, je juge de ce qu'on fera pour vous.

— Marchez, répliqua froidement César.

Le capitaine roula un long manteau autour de ses

épaules, et, ayant M. de Chivry à son côté, se dirigea vers le palais impérial.

— Connaissez-vous le vieux Porcia, reprit-il chemin faisant, ce personnage singulier qui, après avoir été le professeur de S. M. l'empereur Léopold, en est devenu le confident et le premier ministre ?

— Je l'ai vu quelquefois à la cour.

— C'est un homme fort curieux. Il a le goût des indiscretions, et rien ne l'intéresse tant que de savoir ce qui se passe chez ses alliés. Connaître ce qui se fait chez ses ennemis ne vient qu'après.

— Il sait que la roue peut tourner, et ceux-là prendre la place de ceux-ci.

— Précisément, c'est pourquoi il ne lui déplairait pas d'avoir un ambassadeur extraordinaire et secret auprès du roi qui règne au Louvre, à cette seule fin d'être informé de ce qu'on y prépare. Avec quelle joie ne reconnaîtrait-il pas les bons offices du gentilhomme qui honnêtement posé pour bien voir et bien écouter, consentirait à se souvenir de ce qu'il a vu et entendu !

— Ah ! on trouve donc encore à gratter au fond des coffres de l'État ?... On les disait vides depuis longtemps...

— Monsieur le comte, dans ma longue existence, j'ai pu remarquer que lorsqu'il n'y avait plus d'argent pour les choses qui s'étalent au grand jour, l'armée, la justice, l'administration, il y en avait toujours pour les choses cachées, la diplomatie. Un agent passera toujours avant un soldat... Nous sommes arrivés, monsieur le comte.

Le capitaine, qui paraissait avoir ses libres entrées chez le vieux Porcia, se nomma et entra, suivi de César. Au moment d'être introduit chez le ministre tout-puissant, le capitaine arrêta Chivry, et tout bas :

— Si quelque scrupule vous gêne, il faut le dire. Il est temps encore.



— Mets-moi en présence du diable, et tu verras.

— Passons alors.

Lorsque César sortit du cabinet d'où le vieux Porcia dirigeait les destinées de l'empire d'Allemagne, il avait la mine à la fois hautaine et radieuse.

Le ministre l'accompagna jusqu'à la porte, et lui prodiguant mille témoignages d'affection :

— L'Empereur mon maître me remerciera de lui avoir assuré la gratitude d'un seigneur tel que vous... Resserrer les liens d'amitié entre la France et l'Autriche, en nous avertissant, pour les déjouer, des avis que d'imprudents conseillers pourraient donner à un jeune roi, n'est-ce pas une mission tout à fait utile et noble, et digne d'un gentilhomme de votre renom ?

— C'est bien ce qui m'a déterminé à m'en charger, répliqua César avec tant d'audace qu'on y devinait un peu d'embaras. J'ai compris les desseins politiques de Votre Excellence, et il me plaît d'être avec elle le lien qui unira la maison de Bourbon à la maison de Habsbourg... les fleurs de lis d'or à l'aigle à deux têtes.

Le ministre s'inclina.

— C'est plaisir de causer avec vous, monsieur le comte ; quand vous partirez, les lettres de créance qui vous accrédi-teront auprès de notre ambassadeur à Paris vous seront remises. En toute occasion vous le trouverez désireux de vous obliger.

Quand on fut à quelque distance du palais, le capitaine ralentit sa marche, et avec une nuance d'impatience :

— Je suis heureux d'avoir été pour quelque chose dans une circonstance qui m'associe de plus près à Votre Seigneurie ; mais souffrez que je vous quitte et quitte Vienne.

— Ah ! vous partez ?

— Et M. de Montestruc ? En m'occupant de ses affaires, n'est-ce point m'occuper des vôtres ? J'ai un

vieux compte à régler avec lui. Or j'ai appris qu'il était parti, et les circonstances qui ont marqué ce départ me donnent à penser qu'il a quelque rare projet en tête. Je vais courir sur sa piste, tout en ne négligeant pas certaine mission de confiance dont j'ai été chargé. Elle touche par un bout à la vôtre, par le petit bout, il est vrai. Je me suis trop compromis dans toutes sortes de métiers pour que les bonnes aubaines ne passent point par-dessus ma tête. Je glane où vous moissonnez. À vous les cours brillantes, à moi les camps barbares. On peut négocier dans l'ombre tout en se battant au soleil ; mais pour ces sortes de négociations, en face d'un allié tel que le roi Louis XIV, dont on a sollicité le secours, il faut un agent obscur qu'on puisse désavouer au besoin. Cet agent, vous l'avez devant vous.

— Eh ! eh ! le capitaine d'Arpallières chez les Turcs ! Qu'il prenne garde à sa tête !

— Oh ! Kiuperli me connaît !... répliqua l'aventurier avec un sourire. Souhaitez seulement que je rencontre Montestruc en mon chemin ! Ma dette et la vôtre seront soldées d'un seul coup... Au revoir, monsieur le comte.

On n'a pas oublié que Montestruc, chassant devant lui un lourd cheval chargé de quelques ballots de marchandises que l'Anguillet, vêtu de loques, conduisait par la bride, avait quitté Vienne un matin.

À quelques jours de là, et après avoir heureusement évité les coureurs qui battaient le pays, ils arrivaient ensemble en vue du campement turc qui s'étendait le long du Danube.

C'était alors comme une immense ville faite de tentes rangées en longues files, entre lesquelles des tentes plus spacieuses, ornées de queues de chevaux accrochées à leur faite, indiquaient la demeure des chefs. On se perdait dans ces rues de toile que gardaient aux angles et sur les fronts de lourdes pièces d'artillerie, accroupies,

la gueule tournée vers la plaine, à côté de pyramides de bombes et de boulets dont la base s'enfonçait dans l'herbe. Une foule en armes accourue de toutes les contrées de l'Orient, depuis les Albanais jusqu'aux Bédouins, allait et venait çà et là, s'agitant au milieu des carrefours et tournant autour des bateleurs, qui ne savaient à quels exercices se livrer pour distraire ces barbares. Montreurs d'ours, zingaris, saltimbanques, danseurs de cordes, escamoteurs, dompteurs de bêtes, abondaient partout. Les marchands et les colporteurs non plus ne manquaient pas. C'était là une foire non moins qu'un camp.

Parfois de grands cris s'élevaient à l'une des barrières qui en fermaient l'enceinte, et au milieu de flots de poussière, entre deux haies de curieux dont les prunelles sauvages s'enflammaient, passait une colonne de prisonniers des deux sexes que poussait devant elle à coups de courbache une troupe de cavaliers tartares. Hommes vêtus de guenilles, femmes épuisées et se voilant de quelques lambeaux d'étoffe, enfants en pleurs marchaient pieds nus, traînant leur misère et leur fatigue, les épaules lacérées par les sifflements du fouet, le dos courbé, les chairs meurtries, et poursuivis par des yeux avides, tandis que des soldats enrichis par le pillage cherchaient au fond de leurs poches l'or qui devait leur permettre de choisir entre ces esclaves. La jeunesse, la beauté, l'innocence, allaient être mises aux enchères. Des clameurs suivaient au passage ce flot de malheureux ; mille convoitises leur faisaient cortège. Puis tout rentrait dans le silence, et des rumeurs sourdes couraient comme des frissons parmi la foule où de farouches appétits venaient de s'éveiller.

Cependant, malgré ces surprises, malgré ces spectacles bruyants, malgré ces tumultes d'une heure, le camp avait un aspect morne ; il y avait dans l'air comme une sorte d'abattement. Le souffle de l'ennui



détendait les muscles de toutes ces multitudes basanées auxquelles le sentiment d'une haine commune servait de lien. On en voyait l'empreinte sur tous les visages. La lassitude les prenait dans l'immobilité.

L'inaction d'un seul faisait le découragement de tous.

Depuis le sac de Neuhausel, Achmet Kiuperli, appelé au commandement de l'armée, et jusqu'alors prompt à porter les coups les plus rapides, s'endormait dans un repos qui sauvait l'Autriche. Invisible dans sa tente où flottait l'étendard confié à ses mains vaillantes par le sultan Mohammed IV, il semblait oublier la guerre et la mission qu'il avait acceptée, mission terrible qui devait mettre le sceau aux projets conçus par son père.

Plus de marches, plus de sièges, plus de combats. Comme un fleuve tout à coup saisi par les glaces, l'innombrable armée des Turcs, qui roulait ses flots d'hommes vers l'Allemagne, s'était brusquement arrêtée, et immobile à Grau, sur le Danube, elle donnait à la chrétienté le temps de respirer.

Après le coup de hardiesse qui l'avait fait pénétrer chez l'ennemi, Hugues cherchait à se rendre compte des forces de cette armée et s'étonnait de son immobilité. Avait-elle pour cause le mépris où l'on tenait les quelques troupes que Montecuculli rassemblait sous le canon de Raab, ou fallait-il y voir la conséquence d'un plan ourdi par Achmet, qui se massait avant de prendre un élan irrésistible ? A coup sûr il n'attendait point de renforts ; à quoi bon ? En fallait-il pour écraser tous les défenseurs de l'Empire, si peu nombreux, si dispersés ?

Parfois, tout en rôdant à travers les ruelles du camp, Montestruc interrogeait avec une prudence méticuleuse les quelques soldats auxquels il avait affaire pour son commerce et qui avaient quelque teinture de la langue italienne, soit qu'ils eussent guerroyé sur les bords de



l'Adriatique, soit qu'ils eussent traversé quelque une des colonies vénitiennes éparses en Dalmatie.

Les uns jetaient leurs bras en l'air en murmurant : *Chi lo sa !* Les autres inclinaient leurs fronts en prononçant le nom d'Allah.

La curiosité de Montestruc n'était pas satisfaite.

Un hasard lui fit rencontrer un renégat napolitain qui était devenu capitaine dans la milice turque et à qui un marché avantageux adroitement accepté par Hugues réussit à délier la langue.

— Achmet Kiuperli ! lui dit le Napolitain en baissant la voix, *corpo di Bacco !* il ne dort ni ne médite... il aime !

— Que me racontez-vous là ? s'écria le faux marchand en serrant la menue monnaie lâchée par le renégat en échange d'une riche ceinture de soie.

— La vérité, seigneur, la vérité, comme je suis un galant homme victime des machinations d'un cardinal.

— Et qui aime-t-il, le grand visir ?

— Une esclave, une Grecque, dit-on, qui lui a été envoyée de Constantinople, où elle a été achetée pour son harem, d'un pirate barbaresque.

— Son harem est donc à Grau ?

— Certes ! il l'a fait venir, et depuis lors quelque philtre le retient enchaîné aux pieds de cette infidèle !

— Il faut donc qu'elle soit bien belle ?

— On assure qu'elle fait penser aux houris du paradis de Mahomet. Tout est en elle, dit-on, charmes, grâces, perfections. C'est un enchantement pour les yeux ; mais celui qui la verrait mourrait ! La jalousie d'Achmet égale son amour. Cependant toute cette beauté ne suffit pas pour expliquer la fascination qu'elle exerce sur l'esprit du grand vizir. Il y a quelque maléfice là-dessous.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ?

— Depuis l'hiver.

— Et l'hiver est passé sans qu'Achmet s'en soit aperçu ?

— Fasse Allah qu'il n'en soit point ainsi du printemps et de l'été !

Montestruc ne priait pas le Prophète avec cette ferveur, mais au contraire il souhaitait mentalement que l'ivresse de Kiuperli durât assez longtemps pour permettre aux régiments français et aux contingents des provinces du Rhin de se joindre aux troupes de Montecuculli.

Cependant des rumeurs commençaient à agiter le camp ; des bandes de soldats, cavaliers et fantassins, couraient çà et là, s'animant les uns les autres et poussant leurs camarades à la révolte. Bientôt on vit sortir de leurs tentes les plus farouches combattants de l'Asie, et des clameurs retentirent de tous côtés. On appelait la bataille à grands cris.

De proche en proche, l'agitation gagna le quartier des janissaires et des spahis. Les plus impétueux en sortirent, brandissant leurs armes. Cette troupe d'élite, qui composait la force vive et comme le nerf de l'armée turque, ébranlée, tout le reste suivit. Ce fut comme un soulèvement. La marée vint battre les murs du palais où s'enfermait le grand vizir.

— Kiuperli ! Kiuperli ! criait la foule.

Des officiers coururent prévenir le terrible général. Il sauta sur son cimenterre, et un instant on put croire qu'il allait fondre sur cette multitude exaspérée à la tête de ses plus fidèles serviteurs et de la garde qui veillait autour du harem.

Mais avec cette force de volonté, cette énergie indomptable dont il avait donné tant de preuves, il se calma soudain, et rejetant le fer dont il s'était emparé dans un premier mouvement de colère, il fit signe à l'un de ses officiers qu'il savait dévoué de s'approcher.

— Va, dit-il, et prévien mes soldats que demain, à

l'instant où le soleil marquera le milieu du jour, ils aient à se réunir tous en dehors du camp, en ordre de bataille, les cavaliers à cheval, les artilleurs à leurs pièces, tous en armes. Et si l'un d'eux n'est pas à son rang quand le chant de la prière aura cessé, le sabre de Kiuperli lui fera sauter la tête... Va... et qu'ils se taisent !

Une minute après, l'officier parut. Un grand silence se fit dans cette masse débordante d'hommes qui, tout à l'heure, hurlaient et s'agitaient. Hugues, qui s'était faufilé parmi les soldats, se glissa au premier rang.

La communication du grand vizir fut faite à haute voix. Quand l'officier eut terminé, il y eut comme un murmure ; le murmure, si on lui laissait le temps de grossir, pouvait devenir une tempête.

— Ordre de Kiuperli... Allez ! cria l'officier d'une voix impérieuse.

Ce nom redouté avait conservé une telle puissance, il était entouré d'un tel prestige, que tout à coup le calme se répandit dans cette foule agitée qui grondait comme une mer, et lentement, docilement, les mêmes hommes qui tout à l'heure menaçaient d'envahir la demeure de leur général, se retirèrent dans leurs quartiers, silencieux et la tête basse.

Hugues les suivit quelque temps du regard, curieux de savoir ce qui se passerait le lendemain.

Le lendemain dès l'aurore, le camp présentait l'aspect d'une immense ruche. C'était partout un énorme bourdonnement. Les soldats astiquaient leurs armes ou pansaient leurs chevaux. Bateleurs et saltimbanques n'avaient plus d'auditoire. Des officiers passaient portant des ordres, et, à mesure qu'elles étaient formées, les compagnies prenaient le chemin du champ de manœuvre où elles s'arrêtaient à leur rang. Quand toute l'armée fut réunie, le terrain vaste où elle se déployait avait l'apparence d'une prairie gigantesque où



des hommes en costumes bleus, jaunes, rouges, verts, s'agitaient tumultueusement comme des fleurs vivantes. La fièvre de l'impatience dévorait cette multitude.

Au moment où le muezzin achevait la prière de midi, Achmet Kiuperli parut à cheval, entouré d'étendards et de pachas revêtus de leurs plus brillants costumes. Un grand soleil éclairait tout, faisant étinceler les armes et les pierreries. A la vue de leur chef dans le magnifique appareil de la guerre, un frisson parcourut les profondes colonnes de l'armée turque, qu'on vit osciller comme un champ d'épis mûrs.

Hugues, accompagné du petit l'Anguillet qui ouvrait de grands yeux, s'était placé sur un tertre pour mieux voir.

— Et surtout, mon enfant, lui dit-il, pas un mot, pas un cri, ou il y va de nos deux têtes.

L'enfant sourit, et passant la main sur son cou :

— J'ai compris, fit-il.

A ce premier mouvement, qui avait ébranlé l'armée et qui rappelait le frémissement du cheval qui sent venir son maître, succéda un mouvement de surprise.

A côté de Kiuperli qui s'avavançait au pas lentement, serrant les rênes d'or d'un étalon blanc de neige qui piaffait sous la haute selle de velours, marchait une haquenée blanche portant une femme enveloppée de longs voiles blancs. On aurait dit un nuage léger dans un rayonnement.

Tous les yeux de l'armée s'attachèrent sur cette femme inconnue et invisible dans sa parure flottante.

C'était partout un tel silence, qu'on entendait les cris des petits oiseaux dans les arbres.

Lorsque le grand vizir, dans sa marche cadencée, fut arrivé au centre de son armée prolongée en arc de cercle, il gravit d'un bond jusqu'au sommet d'un monticule d'où ses regards en dominaient les lignes et d'où il pouvait être vu par tous ses soldats.



Là il s'arrêta, ayant toujours à son côté la femme aux voiles blancs. Le ciel bleu rayonnait sur leurs têtes. L'armée entière attendait. Quelques hennissements sonores fendaient l'espace.

Tout à coup, d'un geste vif, Achmet enleva le voile qui couvrait la tête et les épaules de l'inconnue, et l'on vit apparaître à la pleine lumière du jour un visage d'une resplendissante beauté.

Un cri d'admiration, un cri qui roula comme un tonnerre, jaillit de cent mille poitrines. Le grand vizir leva la main ; l'armée se tut.

Alors, d'une voix forte qui avait la sonorité du métal :

— Regardez cette femme ! cria-t-il ; la voilà celle qui me tient attaché à ses genoux... Est-ce que rien de plus beau a jamais frappé vos yeux ? Et comprenez-vous que pour elle, au fond du harem, on oublie la gloire et l'armée, et la guerre et le sultan ?

Une sorte de rugissement sortit de toutes ces bouches sauvages, et l'on entendit un frémissement d'armes dans tous les rangs.

— Eh bien ! reprit Achmet d'une voix tonnante, puisque vous me comprenez, vous comprenez de même qu'aussi longtemps que le sourire de cette fille du ciel rayonnera, je serai enchaîné à ses bras !... Ses lèvres ont un philtre, ses mains un talisman... Les génies l'ont faite et lui ont donné cette beauté sans pareille qui a garrotté mon cœur dans des liens qui ont la douceur du miel et la dureté du fer... C'est pourquoi il faut qu'elle meure !

Un sabre venait de briller dans sa main, et on croyait qu'il parlait encore que déjà d'un revers de l'arme terrible il faisait voler au loin cette tête charmante, objet d'un farouche enthousiasme. Un cri d'horreur retentit, formidable et subit comme une clameur, tandis qu'un jet de sang vermeil inondait la mousseline blanche de la morte. Un instant son corps resta immobile dans

cette même attitude qu'il avait tout à l'heure, puis soudain il roula sur l'herbe où il resta étendu aux pieds de la jument qui se cabrait.

— A présent le charme est rompu ! dit Achmet qui essuyait froidement la lame de son cimeterre à la crinière de son cheval.

Mais soudain, se redressant sur ses larges étriers et faisant tournoyer dans la lumière le sabre victorieux d'une esclave :

— Dieu est Dieu ! et Mahomet est son prophète... Et maintenant, à Vienne ! cria-t-il.

Alors une exaltation qui tenait du délire, une ivresse folle, une ardeur fiévreuse s'empara de l'armée. Une clameur faite de mille clameurs s'éleva dans l'air, toutes les armes brillèrent à la fois, des mains frémissantes agitèrent les étendards, et toute cette foule, saisie par le démon de la guerre, s'ébranla.

Hugues n'avait jamais assisté à rien de pareil.

Qu'était-ce que les petites armées de l'Europe en présence de cette armée où se mêlaient tous les peuples et toutes les races de l'Orient ? C'était un spectacle qui frappait l'imagination d'épouvante et faisait croire à Montestruc qu'un rêve l'emportait dans le monde des chimères. Était-on revenu au temps des invasions, quand des nations inconnues sortaient de l'horizon pour fondre sur l'empire romain ?

Les tambours battaient, les cymbales tintaient, des fanfares furieuses éclataient partout, et aux sons de cette musique sauvage les hordes de la Turquie d'Europe, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte et de l'Afrique se mirent en marche dans un désordre vertigineux où se confondaient toutes les couleurs et tous les vêtements.

Montestruc partagé entre le sentiment de l'admiration et de la terreur, à la vue de ces masses innombrables où la hache et le sabre, la lance et le mousquet, la

pertuisane et la hallebarde, le poignard et le pistolet, les longs fusils à mèche et l'arbalète, l'arc et le canon unissaient leurs éclairs, pensait aux quatre régiments de M. de Coligny et à la petite brigade de cavalerie de M. de Gassion. Un grain de sable en face d'un rocher !

Le défilé commença par les régiments réguliers d'Europe et d'Asie que commandaient les pachas d'Alep, de Roumélie, de Morée, de Bosnie, du Diarbékir, et à la suite desquels venaient les janissaires et les spahis, admirablement armés et équipés.

C'était l'élite de cette troupe qu'enflammait un esprit de haine et de destruction, et qui ne demandait qu'à mourir, pourvu qu'elle noyât la chrétienté dans un flot de sang.

Derrière ces douze mille janissaires contre lesquels on ne croyait pas qu'aucune résistance fût possible, marchaient en tumulte la foule des auxiliaires d'Europe et d'Asie, les contingents des provinces tributaires de Constantinople, les Albanais de Betros-Behi, les Transylvains de Michel Apâfy, les Moldaves et les Valaques que conduisait leur prince Gregorio Ghika, la cavalerie du grand khan de Tartarie qui avait envoyé son fils avec ses escadrons, les Arabes voisins de la mer Rouge, les Bédouins appelés des rives de la mer Morte, ceux qui venaient de la Crimée et de la Circassie, de la Géorgie et du Turkestan, les Hongrois du pachalik de Temeswar, les soldats des îles de l'archipel, les sauvages guerriers campés naguère autour de la mer Caspienne ou sur les bords de la mer Noire. Les bataillons succédaient aux bataillons, sans trêve et sans interruption, fatiguant le regard ; derrière eux, devant eux, autour d'eux roulaient les canons de bronze qui formaient la redoutable artillerie turque. Hugues en compta plus de deux cents magnifiquement attelés et que suivaient de lourds fourgons dont les essieux criaient sous le poids des boulets.



A cette cohue dont les vagues humaines poussaient les vagues s'ajoutaient des foules de serviteurs et d'esclaves à qui étaient dévolues les fonctions de cuisiniers, de bourreliers, de maréchaux ferrants, de bouchers, de tailleurs, de palefreniers, entre lesquels allaient, allongeant le col, vingt mille chameaux chargés de bagages, et trottaient dix mille bêtes de somme sur lesquelles on avait empilé des amas de provisions.

C'était comme une population ambulante qui voyageait, portant avec elle ses demeures, ses aliments et ses ustensiles.

Lorsque le grand vizir lui-même se mit en marche entouré de ses officiers, de sa garde particulière, de ses domestiques et de ses icoglans, tenant en main des chevaux de selle magnifiquement harnachés, Hugues se frotta les yeux et faillit se demander s'il n'avait pas été la proie d'une vision.

Mais revenant vite au sentiment de la réalité :

— Au mulet ! cria-t-il à l'Anguillet, et entrons en campagne avec Achmet !

Il savait maintenant le nombre des ennemis auxquels on allait avoir affaire, — cent trente mille combattants à peu près, — mais il ne savait rien encore des projets de Kiuperli. Malheureusement, de la part d'un homme dont l'énergie venait de se faire voir d'une si terrible façon, tout était à redouter.

## VIII

### L'HOMME AU CAFTAN VERT



Le soir même du jour qui avait été marqué par l'exécution de l'esclave grecque, Hugues prit à part le petit l'Anguillet :



— Il faut tout prévoir, lui dit-il ; je peux être arrêté sur un soupçon, si sûres que soient mes précautions, reconnu même, si habile, si impénétrable que te semble mon déguisement ; dans ce cas, je ne veux pas qu'un pareil sort te soit réservé...

— Et pourquoi ? dit l'enfant.

— Parce qu'il faut bien que l'on sache — M. de Coligny tout au moins — ce que je suis devenu, et ce soin te regarde. Donc, si tu me vois arrêté et conduit, soit devant un tribunal, soit en prison, arrange-toi de manière à te trouver sur mon passage. Si je siffle sans qu'aucun geste appelle ton attention, suis-moi simplement ; si tu m'entends siffler en portant la main à ma ceinture, c'est qu'un danger me menace, tiens-toi prêt alors à partir ; mais si en sifflant je porte la main à ma tête, c'est que je me saurai perdu. Sans plus attendre alors, pars et fais diligence.

— C'est bien, je partirai, répondit l'enfant.

Cependant, l'armée du grand vizir se rapprochait rapidement des positions que Montecuculli occupait avec le gros de ses troupes ; Hugues songeait déjà à s'esquiver et à rejoindre M. de Coligny pour lui communiquer les renseignements qu'il avait recueillis, lorsqu'un matin, tandis qu'il se défaisait de quelques bagatelles qui chargeaient encore le bât de son mulet, un homme vêtu d'un caftan vert, le visage assombri par une barbe épaisse, coiffé d'un turban de cachemire et les flancs pris dans une ceinture d'où saillaient les crosses de longs pistolets et le manche ciselé d'un poignard, s'arrêta en l'entendant discuter avec un chaland sur le prix d'une paire d'éperons.

— Vous êtes Italien ? demanda cet homme en attachant sur Hugues des yeux perçants.

— *Si, signor*, répondit Hugues tranquillement.

— Je vois que vous êtes marchand... Bon métier en un temps où les soldats dépensent l'argent aussi vite

qu'ils le prennent ! Vous vous appelez ?... Ce n'est pas un secret, j'imagine ?

— Non, certes !... Je me nomme Matheo Bordino.

— De quelle province de l'Italie, alors ? Moi, je suis de Raguse, en Dalmatie.

— Et moi, de Bergame.

— Ah !

Et soudain l'homme au caftan vert interrogea le faux marchand dans l'idiome bergamasque.

Pris au dépourvu, Hugues, qui n'en connaissait que quelques mots à peine, se troubla légèrement, hésita, et finit par déclarer qu'ayant quitté sa ville natale en bas âge pour suivre un colporteur, il en avait complètement oublié la langue.

— Cela se voit, répliqua le Dalmate, qui s'éloigna bientôt.

Peu d'instant après, et au moment où Montestruc regagnait son abri, quatre hommes se jetèrent à l'improviste sur lui, et, l'ayant terrassé, se mirent en devoir de le garrotter. L'Anguillet voulut sauter sur eux pour le défendre, mais Hugues, tandis que l'un de ces sbires repoussait violemment son petit compagnon d'un coup de coude dans la poitrine, lui fit signe de s'écartier, et passant auprès de lui quand on l'eut attaché de manière qu'il fût hors d'état de se défendre ou de fuir, se mit à siffler gaiement.

L'Anguillet se rasa derrière une broussaille, et de loin, profitant des moindres accidents de terrain pour ramper et se dissimuler, suivit son maître et ses gardiens.

Il arriva ainsi dans le voisinage d'une tente d'assez belle apparence où le prisonnier fut introduit.

L'Anguillet attendit, blotti derrière un pan de muraille éboulée.

Hugues, sous la tente, se trouva en présence d'un pacha dont il avait appris à connaître les fonctions

depuis qu'il marchait à la suite de l'armée turque. Ce pacha en était en quelque sorte le grand prévôt, avec un droit absolu de vie et de mort sur tous ceux qu'on amenait devant lui. Sa tête répondait de l'équité ou de l'opportunité de ses jugements et aussi de sa vigilance. Deux chaouch veillaient constamment à ses côtés.

Hussein-Pacha avait la réputation d'être un terrible justicier. Il interrogeait d'abord, après quoi il condamnait. Depuis qu'il était chargé de maintenir l'ordre dans le camp, on ne parvenait à citer que deux ou trois cas d'acquiescement prononcés par sa bouche. Quand le coupable avait répondu, — tous les accusés l'étaient pour lui, — Hussein, qui avait horreur des paroles inutiles, exprimait son opinion par un geste que les bourreaux habitués à ses manières interprétaient aisément.

Le geste de sa dextre était-il horizontal, le coupable devait avoir la tête tranchée.

Ce geste fait d'une main prompte était-il perpendiculaire, il devait être pendu.

D'ailleurs, point de réquisitoire, aucun plaidoyer. On épargnait ainsi au malheureux les lenteurs d'une vaine procédure.

Ordinairement on accordait au condamné dix minutes pour mettre ordre à ses affaires, recommander son âme à Dieu ou en appeler à la justice du grand vizir.

On se souvenait à grand'peine d'une circonstance où le jugement de Hussein-Pacha avait été cassé par Achmet Kiuperli.

L'homme qui devait mourir pendu était mort décapité.

Hugues debout devant le pacha, celui-ci caressa d'une belle main étoilée de diamants sa barbe soyeuse et parfumée, et fixant sur le captif ses yeux noirs :

— Écoute : un homme t'accuse d'être un misérable

giaour, un chien de Français, qui a pris les habits d'un marchand pour faire chez les fils du Prophète le métier d'espion. Qu'as-tu à répondre ?

— Cet homme en a menti. Je suis Italien, c'est vrai, mais un grand nombre d'Italiens sont dans ton camp, les divers États de mon pays étant en paix avec le tien.

— L'homme qui t'accuse prétend t'avoir vu dans l'armée que le roi de France envoie au secours de l'empereur d'Allemagne, comme si celui qu'on appelle Louis XIV voulait par cette imprudence augmenter le nombre de ceux que notre sabre va retrancher du milieu des vivants.

— Cet homme se trompe.

— Tu le jures ?

Hugues hésita, puis d'une voix ferme :

— Je le jure !

Le pacha frappa dans ses mains. Un pan de la tente se souleva, et l'homme au caftan vert entra.

— Approche, reprit Hussein, voici celui que tu accuses. Répète devant lui ce que tu m'as dit.

— J'ai dit que ce marchand italien n'est pas Italien et qu'il n'est pas marchand... J'ajoute qu'il est Français, gentilhomme et officier dans l'armée que le roi Louis XIV, au mépris de la paix qui existe entre la France et la Sublime-Porte, envoie au secours de l'empereur d'Autriche, qui est en guerre avec ton maître. Ce que je dis, je l'affirme... J'ai vu cet homme à Paris, je l'ai revu à Metz et à Vienne, je l'ai retrouvé à Grau.

Hugues ne perdait pas un mot de ce petit discours que l'homme au caftan vert articulait d'une voix sonore et ferme, avec un accent italien fortement prononcé. Il ne pouvait distinguer ni la forme du corps ni les traits du visage sous l'ample costume et la barbe épaisse que portait son dénonciateur. Quelque chose d'insaisissable cependant lui faisait croire qu'il l'avait rencontré autrefois. Tout en l'écoutant, il s'absorbait



dans un rapide examen et la recherche intérieure de ses souvenirs.

— Tu ne réponds pas ? dit Hussein.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que je t'ai dit, répliqua Hugues arraché brusquement à son silence.

Le pacha se tourna vers l'homme au caftan vert.

— Toi qui persistes dans ton accusation — et il y va de la vie pour celui des deux qui mentira — prêteraistu serment que tu dis la vérité ?

Le Dalmate leva sa main nue.

— Je le jure, et que le Prophète me maudisse si je te trompe !

— Il a juré, lui aussi, répondit Hussein en désignant le prisonnier du doigt.

— Ah !... fit l'autre. Eh bien ! veux-tu nous faire conduire tous les deux auprès du grand vizir ? Qu'il ait auprès de lui son bourreau, qu'il nous interroge, et que la tête de celui qui t'aura trompé soit la proie du sabre...

Malgré les habitudes sommaires de la justice turque, il était de règle, lorsque les accusés demandaient à être mis en présence du grand vizir, qu'on fît droit à leur requête.

Hussein frappa de nouveau dans ses mains, et, confiés à quatre janissaires qui venaient de paraître, Hugues et son accusateur sortirent de la tente.

Hugues jeta les yeux rapidement autour de lui. Subitement, il aperçut entre deux touffes d'herbe, derrière l'angle d'un mur en ruines, la tête d'un enfant couché par terre. A peine entrevue, elle disparut. Hugues se mit à siffler vivement l'air de la *Chaconne* tout en marchant et, faisant un effort, parvint à toucher sa ceinture du bout de ses mains garrottées.

— Eh ! pour un homme dont la tête ne tient presque plus sur ses épaules, tu as l'humeur gaie ! dit le Dalmate à Montestruc.

— Très gaie, et je l'aurai bien plus gaie encore lorsqu'un sabre aura pris la mesure de ton cou !

L'homme au caftan vert sourit et pressa le pas, mais déjà Hugues avait eu le temps de voir l'Anguillet qui rampait derrière les pierres tombées de la muraille et se glissait sur ses talons avec les mouvements onduleux et souples d'une couleuvre.

En quelques minutes, Hugues et son accusateur eurent franchi la distance qui séparait la tente d'Hussein de celle de Kiuperli.

Depuis qu'il avait, du tranchant de son sabre, coupé le lien qui l'enchaînait dans l'ombre du harem, le terrible grand vizir était tout entier aux choses de la guerre. Il fatiguait ses plus jeunes lieutenants par son activité et semblait vouloir regagner le temps perdu à Grau par l'ardeur et l'énergie qu'il déployait en toutes circonstances. Il suffisait à tout, et rien ne lui échappait.

Achmet Kiuperli rentrait d'une visite au parc d'artillerie, lorsqu'un de ses officiers lui annonça la visite des deux hommes que lui envoyait Hussein-Pacha.

— Qu'ils entrent ! répondit-il.

Une minute après Montestruc et son accusateur étaient devant lui, et en quatre mots on le mit au courant de l'affaire.

— Bien, fit-il, je saurai démêler la vérité, et je plains celui qui ne l'aura pas dite.

Se tournant alors vers l'homme au caftan vert :

— A toi d'abord... Explique-toi, reprit-il, et souviens-toi que je n'aime pas les longs discours.

— Je n'ai qu'un mot à dire... L'homme que voilà est venu de Paris à Metz et de Metz à Vienne, où il a précédé l'armée que commande M. le comte de Coligny. Je faisais dans cette dernière ville, pour le compte de Sa Hautesse, ce que lui fait ici pour le compte de son chef, car pourquoi y serait-il sous un habit qui n'est

pas le sien, s'il n'y était pour espionner ? Vous voyez que je ne déguise rien.

— Tu t'appelles ?

— J'ai plusieurs noms, selon les pays où me promènent les caprices de la guerre.

— Je ne te demande pas les noms que tu prends, mais celui que tu as.

— J'ai reçu à ma naissance celui de Orfano, marquis de Monterosso. Florence m'a vu naître.

Ce nom ne rappelait aucun souvenir à Montestruc ; et cependant un vague instinct lui disait que cet homme, acharné à le perdre, ne lui était pas inconnu.

— Ah ! fit Achmet, gentilhomme, comme on dit chez les infidèles, et Italien ! Je te remercie d'avoir trahi ton pays et ta religion pour nous.

Une rougeur subite parut sur le front du dénonciateur.

— La haine est ma patrie et la vengeance ma foi..., répliqua-t-il. Le reste ne m'est plus rien.

— Et toi, qui es-tu ? reprit Achmet, dont le regard s'était dirigé vers le prisonnier.

— Il te dira qu'il s'appelle Matheo Bordinio et qu'il exerce la profession de marchand colporteur !... s'écria le marquis de Monterosso, en faisant un pas vers le grand vizir.

— C'est la vérité, répliqua Hugues.

— Il ment !

Un frémissement parcourut le corps de Montestruc, qui arrachant la main droite des liens qui l'enchaînaient chercha à son flanc l'épée qu'il n'avait plus.

— Tu le vois ! s'écria l'Italien, il vient de se trahir... Le faux colporteur a eu le mouvement du gentilhomme et du soldat...

— C'est vrai, dit Achmet.

— Un moyen te reste, à toi qui peux tout, de savoir la vérité. Il va te jurer qu'il est vraiment Matheo Bor-

dino ; un serment ce n'est rien, demande-lui seulement de t'en donner sa parole d'honneur.

— Tu as entendu... réponds, dit Achmet.

Hugues resta muet.

— Si tu me donnes ta parole d'honneur que tu t'appelles Matheo Bordino, je te croirai... et tu seras libre... Parle.

Le marquis se pencha à l'oreille de Montestruc :

— Tu peux racheter ta vie par le déshonneur... Va donc ! et je dirai à M<sup>lle</sup> de Montluçon que, pour l'amour d'elle, tu as craché sur le nom de ton père et sur ton blason ! Va !

Hugues cette fois regarda son interlocuteur au fond des yeux :

— Qui donc es-tu ? s'écria-t-il.

— Que t'importe !... je t'ai dit mon nom. Sauve ta vie en salissant le tien !

— Eh bien, non !... s'écria Hugues qui ne se contenait plus. Je m'appelle Hugues de Montestruc, comte de Chargepaul... et c'est pour combattre ceux de ta race et de ta religion que je suis venu dans ton camp !

Kiuperli tira à demi de son fourreau le poignard qu'il avait suspendu à sa ceinture, puis le repoussant :

— A partir d'à présent ta vie m'appartient, dit-il froidement.

— Prends-la donc ! je ne te la dispute plus.

— Je la prendrai, si c'est la volonté de Dieu que tu la perdes. Mais il me plaît à moi qui suis son humble serviteur de t'offrir un moyen de la racheter...

Monterosso regarda le grand vizir d'un air étonné. Lui ! Achmet Kiuperli miséricordieux ! quel était ce miracle ?

Le grand vizir venait de se soulever nonchalamment sur le coude.

— Vois-tu ces deux hommes qui sont à mes côtés ? poursuivit-il d'un air tranquille et sans paraître avoir



remarqué la surprise du Florentin : l'un, le grand, celui qui porte un turban rouge et tient par la poignée un cimenterre à lame pesante et large, c'est le bourreau... Que je fasse un signe et ta tête ne sera pas plus difficile à trancher qu'un fil de soie... L'autre, celui qui a une robe de laine noire, et à sa ceinture de cuir un poignard à lame fine et tranchante pareille à une flamme, c'est mon tortionnaire... Que je fasse un geste, et dans cinq minutes tes os craqueront sous des pinces de fer, et tes nerfs seront tordus par les morsures du plomb fondu... Pour éviter les mains de l'un et les griffes de l'autre, tu n'as que peu de chose à faire... Raconte-moi ce que tu as vu à Vienne et ce que tu sais des armées que ce chien couronné qu'on appelle l'empereur Léopold — comme s'il y avait un autre empereur au monde que le sultan mon maître — compte opposer à mes invincibles soldats.

— Quelle mansuétude ! murmura Monterosso.

— Une trahison?... fit Hugues. Tu me connais bien mal. Fais signe à ton bourreau, je suis prêt.

— Pas encore !... je veux t'accorder le bénéfice d'une nuit qui te permettra de mieux réfléchir... Demain on te ramènera en ma présence et selon que tu répondras j'agirai.

Achmet se tourna vers Monterosso.

— Tu mérites une récompense pour le service que tu m'as rendu, reprit-il ; je te confie la garde du comte de Chargepaul... avec toi je compte qu'il ne s'échappera pas.

— Oh, non ! répliqua l'Italien.

Les quatre janissaires qui attendaient à l'entrée de la tente du grand vizir passèrent une corde autour du corps de Montestruc, et l'un d'eux la prenant par un bout, tandis que les trois autres s'armaient de leurs sabres, le cortège se mit en route. A peine hors de la tente du grand vizir, Hugues aperçut l'Anguillet qui

feignait de dormir dans l'herbe. Il se mit à siffler de nouveau en portant la main à sa tête, l'Anguillet tressaillit et, rampant le long d'une haie, s'éloigna.

— Encore ta chanson ! dit le Florentin.

— C'est une habitude, et meilleure qu'on ne croit... Je te conseille d'en user en pareille circonstance.

Ces quelques mots échangés, le marquis de Montessoro conduisit le captif dans une maison abandonnée dont les caves profondes et noires servaient de prison. On voyait dans l'une d'elles un gros anneau de fer tout neuf scellé dans le mur, et à cet anneau pendait une lourde chaîne du même métal. Un janissaire descendit dans le cachot et s'assura que la chaîne et l'anneau étaient en bon état. On voyait une cruche dans un coin avec un débris de pain dur sur un escabeau ; dans un autre quelques brins de paille. Sous la voûte de pierre, un jour pâle filtrait par une lucarne étroite que fermaient d'épais barreaux.

— Voilà ton gîte, dit Orfano à Montestruc, on ne l'ouvre jamais qu'aux personnes de qualité... C'est une faveur qu'on te fait.

Puis l'arrêtant sur le seuil :

— Tes regards m'interrogent ? reprit-il, je ne veux pas qu'ils te laissent plus longtemps dans l'incertitude... Faire languir un ami, fi donc !

Alors, d'un geste vif, enlevant la barbe qui couvrait ses joues et son menton, ainsi que le turban qui ceignait son front et le rendait méconnaissable, il exposa son visage nu aux yeux de Montestruc.

— Briquetaille ! s'écria Hugues.

— Oui, Briquetaille qui s'appelle aussi le capitaine d'Arpallières ! Tu as eu la partie belle une première fois, il y a longtemps, à la Testère, une seconde fois au cimetière des Innocents ; il fallait en profiter et ne pas me laisser dans l'Armagnac la liberté, et plus tard, à Paris, un restant de vie. Aujourd'hui la chance a

tourné... c'est moi qui te tiens, et s'il te faut ma parole d'honneur pour t'assurer que je ne te lâcherai pas, je te la donne... A présent, va et dors en paix !

Un janissaire poussa Hugues par les épaules dans l'intérieur obscur du cachot ; une lourde porte retomba sur lui, et il entendit la voix rude de Briquetaille qui plaçait des sentinelles autour de la maison.

Le lendemain, à la pointe du jour, Briquetaille en personne vint délivrer son prisonnier.

— Je vous demande pardon si je vous réveille de si bonne heure, dit-il ; mais, vous le savez, il ne faut jamais faire attendre les grands. Et puis, qui sait !... C'est peut-être pour vous l'aurore d'un beau jour... un peu de lâcheté y suffira.

— Et vous seriez en fonds pour en prêter à toute une armée, n'est-ce pas ?...

Hugues était un peu pâle ; il avait passé la nuit sans sommeil, rêvant à sa jeunesse qui semblait voisine de la mort et surtout à M<sup>lle</sup> de Montluçon qu'il ne devait peut-être plus revoir et qu'il s'était habitué dans le secret de sa pensée à croire sienne. Des soupirs quelquefois gonflaient sa poitrine. Que la vie eût été belle et délicieuse auprès d'elle ! Et maintenant, à combien de choses ne devait-il pas dire adieu ! Ce qu'il savait bien par exemple, c'est que jamais ni sa mère ni elle n'auraient à rougir de lui.

La visite de Briquetaille le surprit dans ces méditations. Chemin faisant, il rejeta la tristesse comme on se débarrasse d'un vêtement inutile, et faisant appel à tout ce que son éducation de chrétien et de soldat avait vivifié de sentiments nobles et fiers dans son cœur, il prononça intérieurement ce *Sursum corda* qui relève les âmes et retrempe les courages.

Ce fut donc le front haut qu'il se présenta devant Achmet Kiuperli.

Le grand vizir l'attendait dans sa tente, ayant



comme la veille, à sa droite le bourreau, à sa gauche le tortionnaire.

Un instant il regarda Hugues en silence, comme s'il avait voulu lui donner le temps de bien contempler le visage et l'attitude impassible de ses deux redoutables voisins. Puis, tout à coup :

— Je t'ai donné une nuit ; as-tu réfléchi ? dit-il.

— J'ai réfléchi...

— Alors tu vas parler ?

— Au contraire, je ne parlerai pas.

— C'est donc la mort ou la torture que tu as choisie ?

— Ceci est ton affaire, et c'est toi qui choisiras.

Achmet levait la main déjà ; Briquetaille, dont les yeux luisaient comme ceux d'un loup qui va à la curée, intervint subitement.

— Maintenant que Ta Grandeur a rendu justice à mes intentions, dit-il, me permets-tu d'intercéder en faveur de ce Français ? Ce que tu désires, c'est moins la souffrance que la vérité, n'est-ce pas ?

— Sans doute, répliqua le Turc qui flairait quelque diablerie.

— Cette vérité, tu peux l'obtenir sans employer le fer ou le feu, par des moyens doux dont j'ai pu étudier les merveilleux effets en Espagne, dans les tribunaux du saint-office. Point d'entêtement, aucune obstination qui tienne contre leurs vertus persuasives... Que faut-il pour amollir toute résistance ? Quelques gouttes d'eau seulement !

— Te moques-tu de moi ! Des gouttes d'eau pour vaincre cette obstination ?

— Je suis auprès de toi comme un roitelet entre les serres d'un aigle. Ce serait folie à moi de plaisanter. Ce que j'ai dit je le maintiens. Veux-tu que j'essaye ?

— Fais ce que tu voudras ; j'ai foi en ta parole.

Celui que le grand vizir connaissait sous le nom du marquis de Monterosso fit établir, par les soins d'un



charpentier, et au centre même de la pièce où il se trouvait, une sorte de potence dont l'un des bras était chargé d'un récipient tout rempli d'eau. A l'aide d'un appareil ingénieux, cette eau s'échappait du récipient qui la contenait, goutte à goutte, lentement, à intervalles réguliers, et faisait de larges taches rondes en s'aplatissant sur le sol. La chose proprement ajustée, avec le tranchant d'une lame bien affilée, le Florentin fit raser sur la tête du condamné un cercle de cheveux du diamètre d'un ducat à peu près et, le poussant sous la potence, ordonna qu'on l'attachât au poteau de manière que les gouttes d'eau, en tombant, vinssent frapper méthodiquement la surface du crâne mise à nu. Des liens passés autour des bras et du corps de Montestruc ne lui permettaient de faire aucun mouvement. Son front même était retenu à la potence par une courroie.

— Est-ce tout ? demanda Kiuperli.

— C'est tout.

— Et tu crois qu'il parlera pour un peu d'eau répandue goutte à goutte sur sa tête ?

— S'il s'obstine à se taire, ce silence lui coûtera la vie. L'eau use le rocher.

Kiuperli se fit allumer une chibouque, s'allongea sur un divan et attendit.

Les gouttes qui s'échappaient du récipient glissaient parmi les cheveux de Montestruc et traçaient le long de ses joues un petit ruisseau qu'on voyait luire et s'effacer tour à tour. Pendant la première minute il n'éprouva qu'une sensation de fraîcheur qui n'avait rien de désagréable. Puis la persistance monotone de ce petit choc qui se reproduisait à intervalles égaux occasionna dans sa tête un retentissement sourd dont l'ébranlement périodique et profond surprit le patient. Cet ébranlement dégénéra bientôt en souffrance ; elle ne durait d'abord qu'une seconde, mais les gouttes

d'eau, en continuant de tomber toujours à la même place, en prolongèrent enfin la secousse, et en la prolongeant lui firent acquérir un degré d'intensité de plus en plus pénétrante et dure. Ce ne fut bientôt plus une sensation, mais une douleur, et cette douleur, au commencement légère, s'accrut graduellement, s'accusa, s'étendit, s'élargit, et, de proche en proche, gagna toute l'étendue du crâne.

Au bout d'un certain temps la chute de cette goutte d'eau qui frappait la surface polie et lisse de la peau, avait la pesanteur d'un coup de marteau, l'inflexible pénétration d'une pointe de métal. La tête du patient en était comme traversée. Il pouvait croire dans son immobilité qu'un ennemi invisible perçait son crâne avec une vrille et l'enfonçait dans sa cervelle par vibrations successives. Ses oreilles se mirent à bourdonner ; ses artères à battre ; il ne voyait presque plus ; des flammes passaient devant ses yeux ; tout son corps ressentait la secousse imprimée à son cerveau, et de sourde la douleur devint aiguë, et continue de passagère qu'elle était. Des contractions nerveuses agitèrent alors le visage de Montestruc et la coloration fiévreuse de ses joues passait de la rougeur ardente à la pâleur livide avec de brusques transitions.

— Regarde, dit Briquetaille en s'adressant au grand vizir, commences-tu à comprendre ? et crois-tu qu'on puisse résister longtemps à un pareil supplice ?

— Oui, c'est ingénieux..., murmura le Turc en chassant de ses lèvres des nuages de fumée odorante. Si jamais un des bons Pères inquisiteurs qui exercent en Espagne me tombe sous la main, je lui en ferai tout à la fois mes compliments et l'application.

Montestruc venait de fermer les yeux. Briquetaille le toucha du doigt. Hugues les ouvrit.

— Veux-tu parler ? dit l'Italien.

— Pas plus maintenant que tout à l'heure.

— Si le récipient est vide, fais-le remplir, dit Achmet, qui se renversa nonchalamment sur les coussins de son divan.

Depuis qu'il avait perdu son esclave grecque, jamais certainement il ne s'était tant amusé. Mais Briquetaille s'inclinant :

— Je ne le conseille pas à Ta Grandeur. Continuer, ce serait peut-être amener une syncope, qui pourrait à son tour conduire ce gentilhomme à la mort.

— Eh bien ? répliqua le grand vizir, qui suivait d'un œil tranquille les spirales bleues de la fumée. Vois-tu quelque inconvénient à cela ?

— Et cette clémence qui est ta vertu favorite, n'en veux-tu plus écouter la voix ? Elle te conseillera de donner à ce jeune obstiné le loisir de faire de nouvelles réflexions... Cette nuit, il se reposera dans son cachot, et demain, avec le jour, nous recommencerons... et cette fois l'expérience sera prolongée... et il en appréciera mieux les effets.

— Fais à ta guise... Je suis bon, répondit Achmet.

On emporta Hugues, qui venait de s'évanouir, les gouttes d'eau continuant à tomber pendant que le grand vizir et Briquetaille échangeaient leurs observations.

## IX

### OÙ LES FILS SE NOUENT

ON se souvient peut-être qu'au moment où, après son entrevue avec Achmet Kiuperli, Briquetaille entraînait Montestruc vers la prison qu'il devait occuper pendant la nuit, l'Anguillet, obéissant au signal de son maître, s'était glissé rapidement à travers les interstices de la haie qui lui avait servi d'abri. Tout en profitant des

moindres accidents de terrain, des broussailles, des fossés, des ruines qu'il rencontrait sur son chemin, il s'efforçait de gagner l'extrémité du camp. Il avait réussi à n'éveiller l'attention d'aucun des soldats qui allaient et venaient de tous côtés, et à se jeter dans la campagne où il prit des allures plus vives, tantôt marchant hardiment à découvert, tantôt rampant à l'ombre d'un mur éboulé, lorsqu'il fut subitement hélé par une sentinelle qu'on voyait à l'angle d'un petit bois.

L'Anguillet pouvait répondre à cet appel, essayer de tromper la sentinelle, puis, après avoir endormi sa surveillance, gagner au pied. Mais s'il ne réussissait pas, la sentinelle ne le ramènerait-elle pas au camp ? Dans ce cas, c'en était fait de Montestruc.

Une fuite précipitée avait aussi ses inconvénients. La sentinelle, qui était armée d'un long fusil et de deux pistolets, pouvait lui envoyer une balle qui l'arrêterait court, ou, étant à cheval, se lancer à sa poursuite et l'atteindre en quelques bonds. Il fallait biaiser.

Tout en réfléchissant, l'Anguillet continuait sa marche, et, feignant d'avoir mal entendu, regardait de tous côtés, comme une personne qui cherche d'où peut venir la voix qui l'appelle. Ce qu'il cherchait véritablement, c'était un sentier couvert où il pût se jeter et prendre ses jambes à son cou.

La sentinelle le héla de nouveau.

Cette fois l'Anguillet ralentit sa marche, et, répondant comme s'il l'eût aperçue pour la première fois obliqua le long d'un monticule dont le flanc était embarrassé de pierres et de buissons :

— Me voici ! me voici ! cria-t-il.

Cette marche qui le rapprochait de la sentinelle le rapprochait aussi d'un taillis qui couvrait l'espace compris entre le monticule et le bois. Une clairière nue d'une cinquantaine de pas l'en séparait. Franchie, et c'était à son agilité d'y parvenir, il se trouvait à l'abri,



un piéton ayant toujours raison d'un cavalier dans un endroit couvert.

Quand il fut au bord de la clairière, à une distance égale de la sentinelle qui l'observait et du bois qui l'attirait, il prit son parti et, d'un élan vif, franchit la moitié de l'espace qui l'en séparait, avant que la sentinelle surprise eût le temps d'apprêter son fusil et de le mettre en joue. La balle qu'il lui envoya égratigna le sol à quelques pas de l'enfant, et la course de celui-ci le porta en un instant au bord même du taillis où bientôt il disparut dans l'épaisseur du feuillage.

La sentinelle s'était élancée au galop sur ses traces, mais le chemin n'était pas facile dans ces fourrés dont les branches et les ronces mêlées arrêtaient le cheval et aveuglaient le cavalier, tandis que le petit l'Anguillet, pareil à un chevreuil qui glisse à travers tous les obstacles, gagnait le bois où il se perdait.

En quelques minutes il en eut atteint l'extrémité opposée ; il se jeta à plat ventre sous les rameaux d'un buisson et regarda de tous côtés. Aucun cavalier ne se montra sur la lisière du bois ; devant lui la plaine était nue, une ferme incendiée brûlait à l'horizon ; mais dans un pré, à quelques centaines de pas, errait une troupe de chevaux en liberté. Sûr de n'être pas poursuivi, l'Anguillet sortit de sa cachette et prit sa course du côté des chevaux qui passaient à l'ombre d'un bouquet de noyers. Ils ne remuèrent pas à son approche, se contentant de relever la tête en hennissant. L'enfant en saisit un par la crinière, l'enfourcha lestement, noua un bout de corde autour de ses naseaux, et se servant d'une gaule qu'il avait coupée dans le bois, le fit partir au grand galop dans la direction où il avait l'espoir de rencontrer l'armée française.

Cette armée était depuis peu de temps établie sur les bords du Raab, où elle avait rejoint celle de Montecuculli, qui avait résolu d'en défendre le passage. Un

hasard était venu en aide à ces armées qui, parties de points différents, cherchaient vainement à se rencontrer et les avait enfin amenées sur le même terrain, au moment où l'on désespérait presque de les rassembler sous une seule main ; mais entre le départ de Montestruc et le retour de l'Anguillet bien des choses s'étaient passées. Les gentilshommes qui, en qualité de volontaires, avaient fait le voyage de Hongrie, selon l'expression consacrée à la cour, avaient entraîné sur leurs pas bon nombre de seigneurs allemands, et toute cette jeunesse, animée du désir de combattre, donnait au camp qui allait servir de boulevard à l'Europe l'aspect riant et gai d'une capitale en villégiature.

M<sup>lle</sup> de Montluçon n'avait eu garde de manquer une si belle occasion d'assister aux manœuvres d'une armée en campagne, lorsque surtout un si grand nombre d'aimables gentilshommes en faisaient partie. Une pensée plus intime la guidait aussi ; peut-être était-ce là qu'elle aurait enfin la bonne chance de retrouver Hugues, qui lui tenait au cœur plus qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même et dont elle n'avait plus aucune nouvelle.

En compagnie de la princesse Mamiani, elle se mit donc en route avec une escorte de cavaliers qui avaient la galanterie en non moins grande tendresse que la guerre, et son arrivée au camp, où elle apportait un renfort de jeunes épées et de joyeux courages, y fut saluée d'unanimes acclamations.

Lorsque l'Anguillet y parut, une vive agitation régnait dans le cercle des relations et des amitiés de Montestruc, et chacun les ressentait suivant la nature des sentiments que l'entrepreneur Gascon inspirait aux uns et aux autres. M. de Coligny, qui était enfin parvenu, après mille embarras, au terme de sa course, craignait que l'humeur aventureuse de son ami ne l'eût entraîné dans quelque péril dont il aurait de la peine à se tirer.

M. de Saint-Ellix tournait et retournait entre ses doigts le papier mystérieux que Hugues lui avait remis au moment du départ et grillait du désir d'en rompre le cachet. Il interrogeait la princesse Mamiani qui lui répondait par des questions, et tous deux échangeaient force conjectures qui ne les amenaient pas à la découverte de la vérité.

Coquelicot devenait sombre et maigrissait à vue d'œil. En partant seul et nuitamment pour une expédition hasardeuse, il lui semblait que son maître s'était rendu coupable d'une trahison dont il aurait à lui demander compte plus tard. Il passait ses journées à rôder autour du camp, et, comme un sergent du guet, harcelait de questions toutes les personnes qui arrivaient des pays voisins. Aucune n'avait aperçu de cavalier répondant au signalement qu'il donnait du comte de Chargepaul. Son chagrin qui s'accroissait d'heure en heure se traduisait par un laconisme épouvantable ; on ne pouvait plus lui arracher une seule parole.

Kadour ne parlait pas davantage ; mais le silence dans lequel il s'enfermait avait une autre cause. Kadour n'avait plus d'yeux, plus d'attention, plus de pensée, plus de sentiment, plus de mémoire que pour M<sup>lle</sup> de Montluçon. Une apparition avait suffi pour que tout son être intérieur en fût transformé. Elle s'était emparée de l'Arabe comme les vieilles légendes racontent que la fée Morgane se rendait maîtresse de ceux que son regard touchait. Il n'osait descendre au fond de son cœur de peur d'y découvrir la haine à la place que la reconnaissance y avait occupée.

Cette pensée que cette divinité dont la vue l'avait ébloui en aimait un autre et serait à un autre le torturait, le rendait fou.

M. de Chivry se réjouissait de cette absence prolongée de M. de Montestruc. D'abord elle lui laissait le champ libre, puis, quelque fût le motif qui avait poussé



son rival à s'éloigner, il l'exposait à s'embarquer dans quelque méchante affaire dont il serait possible de profiter pour le perdre. César n'avait plus entendu parler du capitaine d'Arpallières, ce qui lui donnait à supposer qu'il était aux troussees de Montestruc, le capitaine étant un de ces limiers qu'on ne dépiste pas aisément.

Orphise était de toutes ces personnes celle qui semblait attacher le moins d'importance à cette disparition subite du Gascon et la supporter avec le plus de tranquillité. Dans son for intérieur elle avait la certitude qu'elle était pour beaucoup dans cette absence, sinon pour tout, et que bientôt on aurait la preuve que M. de Montestruc n'avait qu'une pensée, la servir et lui plaire de loin comme de près. Cependant, quand elle était seule, elle s'avouait tout bas qu'elle aurait été fort aise de le revoir.

Cette sérénité, qui pouvait être prise pour de l'indifférence, trompait M. de Chivry. Comme la plupart des hommes qui ont fait de la galanterie la compagne de leur jeunesse, il n'avait pas une croyance bien vive dans la durée des sentiments qui font palpiter le cœur des femmes.

Un caprice avait tiré M. de Montestruc de l'ombre, un caprice pouvait l'y replonger. Il était loin de se douter alors que si M<sup>lle</sup> de Montluçon montrait un esprit si calme, et en apparence détaché de toute crainte et de toute irritation, c'est qu'elle se sentait un trésor de tendresse et d'amour en état de récompenser tous les dévouements. Elle en voulait un peu néanmoins à M. de Montestruc de ne l'avoir point avertie.

Après la mésaventure de Salzbourg, où l'intervention de M. de Saint-Ellix avait déjoué des plans si bien conçus, M. de Loudéac n'avait pas perdu son temps en vaines doléances. Son premier soin avait été d'informer la comtesse de Soissons de leur déconvenue,



pensant avec raison que celle qui avait expédié M. de Chivry à la poursuite de M<sup>lle</sup> de Montluçon ne resterait pas sous le coup d'une défaite qui ne l'atteignait pas moins que ses complices. Puisque c'était dans son amour pour une autre femme qu'elle combattait Hugues, elle ne manquerait pas de trouver un moyen de la lui arracher.

En homme habile, il avait dicté à César une lettre dont tous les mots étaient calculés pour exaspérer l'irritable surintendante et pousser sa colère jusqu'au paroxysme le plus violent.

« Madame,

« Vous n'avez point oublié certainement dans quelles conditions j'avais quitté Paris pour me mettre aux ordres d'une personne que l'on m'a autorisé à entourer de soins et sur laquelle, en fidèle sujette du roi, vous étendez votre bienveillante protection. Des rapports vous avaient donné lieu de supposer qu'elle courait quelque danger dans ce long voyage en pays lointain, où les routes ne sont point sûres. Je n'ai donc rien épargné pour l'atteindre et lui témoigner par ma présence mon zèle et mon dévouement.

« Me rapprocher de M<sup>lle</sup> de Montluçon était d'autant plus un devoir pour moi que je n'ignorais pas qu'elle était partie sans avoir obtenu ni même demandé l'assentiment du roi.

« Après de grandes difficultés surmontées avec la constance d'un bon serviteur de Sa Majesté, dont l'unique loi est de complaire à ses désirs, je suis parvenu à rencontrer M<sup>lle</sup> de Montluçon dans la ville de Salzbouurg où elle s'est arrêtée quelques jours, cédant alors à la prière d'un gentilhomme, votre serviteur, qui aurait voulu obtenir d'elle qu'elle rétrogradât d'étape en étape jusqu'au Louvre.

« Une volonté plus forte que mes raisonnements l'a

emporté et j'ai dû en sa compagnie reprendre la route de Vienne.

« Ce que votre vigilance avait prévu, madame, est arrivé.

« Une troupe de malandrins, profitant de la solitude d'un défilé sauvage, s'est tout à coup jetée sur sa suite. Nous avons dégainé, M. de Loudéac et moi, et mettions en fuite ces misérables lorsque, tout à coup, nous avons vu apparaître M. de Montestruc et ses gens que l'on ne soupçonnait point aux environs de Salzbourg.

« Je ne veux pas m'arrêter à la singulière concordance de cette attaque sur les terres d'un prince de l'Église et de la présence dans ce même pays d'un gentilhomme que l'on croyait attaché à l'armée de M. de Coligny. Mais il résulte des aveux mêmes de M. de Montestruc qu'il s'était mis à la poursuite de M<sup>lle</sup> de Montluçon, désertant ainsi la place où la faveur du roi l'avait appelé, pour obéir à un amour dont rien n'autorise la témérité et qui va peut-être contre les intentions de Sa Majesté, sans parler du mépris que cette conduite témoigne pour les conseils que vous-même avez daigné donner au comte de Chargepaul.

« Non content d'être arrivé où on ne l'appelait pas, M. de Montestruc s'est obstiné à suivre et à escorter M<sup>lle</sup> de Montluçon jusqu'à Vienne, où, par ses discours, il lui a inspiré l'idée de prolonger son séjour. Ce n'est pas tout ; à l'étonnement de tout le monde, cédant à un nouveau caprice, elle s'est brusquement décidée à se rendre au camp, où, malgré le déplaisir que me cause sa présence en un lieu si bruyant, je ne cesse pas de veiller sur elle avec le respect que me commande la parenté religieuse qui l'unit au roi.

« L'attachement que m'inspirent vos bontés pour M<sup>lle</sup> de Montluçon, ainsi que l'intérêt dont vous m'avez donné des marques en m'indiquant où était mon devoir, m'ont poussé à vous instruire de ce qui s'est

passé et de ce qui se passe encore. L'indignation que j'en ressens m'aurait déjà conduit à demander une explication à M. de Montestruc, si je n'en étais empêché par mon obéissance absolue aux ordres du roi qui a proscrit le duel entre ses sujets non moins que dans ses États.

« Ai-je besoin d'ajouter, madame, que s'il vous plaît de m'envoyer des instructions je m'y soumettrai aveuglément, bien sûr qu'elles seront dictées par votre zèle pour le service de Sa Majesté ? »

Cette lettre, qui présentait les choses sous l'aspect le plus propre à irriter la jalousie de la comtesse de Soissons et qui mêlait habilement le mensonge à la vérité, M. de Loudéac ne doutait pas qu'elle ne fût placée sous les yeux du roi.

— C'est un auxiliaire dont tes affaires ont grand besoin, dit-il à César. Ou je me trompe fort, ou cette lettre qui flattera Sa Majesté dans sa vanité et la froissera dans son orgueil aura pour effet de la faire intervenir tout à coup comme le *Deus ex machina* du poète latin. J'ai déposé la semence dans cette missive où mon esprit aime à reconnaître un chef-d'œuvre ; je laisse à l'astucieuse Olympe Mancini le soin de faire lever l'épi.

Cet épi que la ruse du chevalier prévoyait arriva sous forme d'une dépêche scellée aux armes de la surintendante de la maison de la reine.

« Monsieur, disait-elle, j'ai reçu en son temps la lettre que vous m'avez envoyée sur les divers incidents qui ont marqué votre voyage dans l'empire de Sa Majesté apostolique. Le récit que vous m'en avez fait m'a remplie d'inquiétude sur les dangers d'une entreprise et d'une situation dont la jeunesse inexpérimentée de M<sup>lle</sup> de Montluçon ne lui permet pas de prévoir les conséquences. Elles auraient, en se prolongeant, pour



effet inévitable de lui aliéner l'affection du roi, ce qui serait pour elle, après la perte de son âme, le pire des malheurs.

« Cette vive inquiétude n'est égalée que par l'indignation que me fait éprouver l'inqualifiable conduite de M. de Montestruc, qui avait reçu des témoignages de ma bienveillance et, ce qui est bien autrement précieux, des marques éclatantes de la faveur de Sa Majesté. Comment l'expliquer si ce n'est par l'emportement d'un amour coupable ? Mais une explication n'est pas une justification. Il importe de le faire revenir de cet égarement.

« M<sup>lle</sup> de Montluçon est filleule du roi, de qui, étant orpheline, elle relève, et qui seul a pouvoir de l'établir suivant les convenances de sa volonté et du rang qu'elle occupe dans la noblesse de son royaume. Toute tentative pour attirer son attention, sans en avoir au préalable sollicité l'agrément du roi, est presque un crime de lèse-majesté. C'est ce que vous avez admirablement compris, monsieur, en bon gentilhomme et en fidèle sujet, en faisant du royal parrain de celle qui doit être un jour M<sup>me</sup> la duchesse d'Avranches l'arbitre unique de votre amour, et c'est ce que M. de Montestruc a eu le tort grave d'oublier. Ai-je besoin d'ajouter à mon tour que cette obéissance et cette loyauté vous seront comptées ? »

A la dernière page un post-scriptum se lisait, par lequel M<sup>me</sup> de Soissons déclarait au comte de Chivry que le roi avait pris connaissance de la réponse qu'elle lui faisait et qu'il en approuvait le contenu.

« Sa Majesté a daigné me dire, continuait la comtesse, que j'avais fidèlement traduit sa pensée, qu'Elle vous savait gré des sentiments exprimés dans votre lettre et qu'Elle vous engageait à y persévérer. De plus Elle veut bien vous octroyer une preuve nouvelle de sa bonté en vous autorisant à La remplacer auprès



de sa filleule sur laquelle Elle vous charge de veiller avec le soin et l'attention que mérite une personne qui La touche d'aussi près. Sa Majesté compte que vous la mettez à l'abri des tentatives du sieur de Montestruc, ce qui vous assurera de nouveaux droits à sa bienveillance. »

— Avais-je tort de me fier au génie de M<sup>me</sup> de Soissons, hein ? dit Loudéac.

La lettre d'Olympe en contenait une autre signée du roi par laquelle Louis XIV confiait M<sup>lle</sup> de Montluçon à la garde de M. de Chivry, auquel il enjoignait de prendre toutes les dispositions qui lui paraîtraient les plus utiles pour garantir sa liberté, avec ordre à M<sup>lle</sup> de Montluçon de se soumettre en tout aux prescriptions de ce gentilhomme qui le représentait auprès d'elle, et de l'accepter pour guide au moment où il lui paraîtrait opportun de la ramener à la cour.

— A présent, si nous n'avons pas ville gagnée, c'est que nous serons bien maladroits ! reprit Loudéac.

Dans la joie que lui inspirait cette lecture, César eut tout de suite la pensée de communiquer à M<sup>lle</sup> de Montluçon la lettre du roi.

— Garde-t'en bien ! s'écria son confident. A la dernière heure il sera temps ! Les femmes ont toujours mille ressources dont elles savent se servir avec une singulière activité... Elle peut intéresser l'ambassadeur de France ou même l'empereur Léopold à sa cause, expédier secrètement un courrier à Paris, simuler une maladie, que sais-je ! C'est au moment même où tu voudras agir qu'il sera sage d'user de ce talisman... Jusqu'alors, qu'il reste dans ta poche...

Ce fut dans ces circonstances, un soir au retour d'une chasse offerte par un seigneur hongrois, que l'Anguillet, poussant à grands coups de gaule le cheval qu'il avait ramassé dans une prairie, tomba au milieu de la galante compagnie qui ne se séparait presque jamais

de M<sup>lle</sup> de Montluçon. Ce fut Coquelicot qui le premier l'aperçut.

— Et Dieu me pardonne ! cria-t-il, c'est le petit l'Anguillet !

L'enfant arriva sur lui en un instant, pâle, tout déchiré par les ronces et les halliers qu'il avait traversés, hâve, épuisé, haletant. Le cheval tremblait sur ses jarrets. On l'entoura. En quelques mots qui avaient peine à sortir de sa gorge desséchée, l'Anguillet raconta ce qu'il avait vu. Une pâleur mortelle se répandit sur le visage de M<sup>lle</sup> de Montluçon ; un éclair de joie brilla dans les yeux de M. de Chivry.

— Chez les Turcs... lui ! Montestruc ! cria M. de Saint-Ellix.

Il brisa le cachet du pli que Hugues lui avait remis.

— Voyez ! reprit-il en passant à Orphise le papier dont il avait pris connaissance. C'était pour acquérir une renommée qui le rendît plus digne de vous qu'il a tenté cette folie !

Des larmes parurent entre les paupières d'Orphise qui, n'y voyant plus, ne put aller jusqu'au bout.

— Ah ! le sauver ! le sauver à tout prix ! s'écria-t-elle ; s'il le faut, ce soir je serai au camp de Kiuperli et, s'il doit périr, il ne périra pas seul !

Loudéac échangea un regard avec César. L'heure approchait où il leur paraissait à tous deux qu'on devrait faire usage de la lettre du roi.

La princesse Mamiani, les yeux sombres, réfléchissait. Quoi ! tant d'efforts, un dévouement absolu, tous les périls encourus, toutes les trames déjouées, et celui pour qui tous les sacrifices lui avaient été possibles mourrait ?

Le marquis parlait de réunir quelques hommes déterminés, de se mettre à leur tête, de fondre sur le camp turc, de passer de vive force sur le ventre de ses gardiens et d'enlever le prisonnier.

— Et il aura la tête tranchée avant que vous ayez eu le temps de franchir le fossé du camp, dit Kadour.

La princesse frissonna. M<sup>lle</sup> de Montluçon arrêta ses yeux sur ceux de l'Arabe.

— Ainsi, tu crois qu'on ne peut rien faire, rien tenter ?

— Je ne dis pas cela.

— Moi, je dis le contraire, répliqua Coquelicot.

La rentrée se fit silencieusement et fiévreusement. Chacun causait avec ses pensées. Une joie cruelle débordait de l'âme de M. de Chivry ; une douleur amère remplissait celle de la princesse. Des pulsations profondes faisaient battre le cœur d'Orphise.

Loudéac se pencha à l'oreille de César :

— M<sup>lle</sup> de Montluçon ne dit rien. Méfie-toi, murmura-t-il. Femme qui se tait, femme qui médite... Il y a quelque projet sous roche.

De retour en effet dans la maison où elle avait pris gîte, M<sup>lle</sup> de Montluçon s'enferma chez elle.

— Veille sur la cage, poursuivit Loudéac, l'oiseau pourrait s'envoler.

Chivry courut chez M. le duc de la Feuillade, avec lequel autrefois, à la cour, il avait noué des relations d'amitié et qui, dans l'armée, était le premier après M. de Coligny. Il lui parla sur le ton du badinage de l'exaltation romanesque d'une jeune femme qui, trop nourrie de comédies espagnoles, voulait étourdiment se faire l'héroïne d'une aventure. Or, il avait mission de veiller sur elle et son devoir lui ordonnait de l'en empêcher.

Puis, en souriant, il exhiba la lettre du roi et la mit sous les yeux du duc de la Feuillade.

A la vue de la signature du Roi-Soleil qu'il était habitué à considérer comme un dieu, le courtisan s'inclina.

— Que puis-je pour vous rendre aisée l'obéissance que vous devez aux ordres du roi ? dit-il.

— Mettez à ma disposition quatre hommes et un caporal.

Le duc eût requis les quatre régiments de la petite armée française pour complaire à un homme qui représentait S. M. Louis XIV, et il se confondit en offres de services.

M. de Chivry remercia M. de la Feuillade, lui assurant que quatre grenadiers lui suffisaient et, à la tête de sa petite escouade, reprit le chemin du logis où campait M<sup>lle</sup> de Montluçon. Deux minutes après les quatre grenadiers étaient placés en sentinelle aux quatre angles de la maison avec ordre de n'en laisser sortir personne.

M<sup>lle</sup> de Montluçon était en train de tout préparer pour sa fuite. Rien ne lui paraissait plus naturel que de se rendre, à cheval, au camp du grand vizir, sous la conduite de deux écuyers. A quoi servirait d'aimer, si ce n'est à braver tous les dangers ?

D'une fenêtre dont le rideau était à demi soulevé, elle aperçut l'ombre des grenadiers et reconnut M. de Chivry qui, dans la vague obscurité du soir, indiquait aux sentinelles la place qu'elles devaient occuper.

Un flot de sang monta à ses joues. Elle prisonnière ! Était-ce bien possible ? Orphise voulut avoir sur l'heure l'explication de ce mystère et fit prier M. de Chivry de monter chez elle.

— Que veut dire ceci ?... dit-elle dès qu'il se montra. Est-ce contre moi que vous déployez ce beau luxe de précautions ?...

— Non pas contre vous, belle cousine, mais pour vous.

— Point de phrases, encore moins de madrigaux, s'il vous plaît... des faits... Ces sentinelles que je vois là, y sont-elles pour repousser quelque attaque que vous prévoyez ?

— Contre des attaques mon bras suffit.



— Dois-je croire alors que si j'avais fantaisie de m'éloigner, elles sont chargées de m'en empêcher ?

— Elles sont là du moins pour empêcher une imprudence.

— Vous y mettez de la franchise !... j'aime mieux cela. Ainsi, je ne suis pas libre d'aller et de venir à mon gré ?

— Cela dépend de l'usage que vous voulez faire de votre liberté.

— Voilà qui est plaisant !... Et pourquoi cela ?

— Parce qu'on a peur qu'une fois sortie, vous n'allez trop loin.

— Ah ! vous supposez que ?... Au fait, pourquoi nierais-je que telle soit mon intention ? De quel droit maintenant s'y opposerait-on ?

— Ce droit, le voici.

César, toujours poli, tira de sa poche en souriant la lettre du roi et la présenta tout ouverte à sa cousine.

— Ah ! fit-elle, je suis donc prisonnière ; et ma garde vous est confiée ?

— Et cette douce mission, je la remplirai avec un zèle auquel, plus tard, vous rendrez justice.

— Je ne le crois pas !

— Souvent femme varie ! murmura César, qui ne pouvait s'empêcher d'être impertinent jusque dans sa politesse.

— Brisons là. Je ne suis pas une Bradamante pour lutter contre vos sentinelles ; mais puis-je savoir au moins s'il me reste encore le droit de recevoir qui bon me semble ?

— Oh ! belle cousine, cette maison n'est point un cachot !

— Mais si, puisqu'il y a un geôlier.

César se mordit les lèvres, et M<sup>lle</sup> de Montluçon le congédiant du regard :

— Je ne vous retiens plus, monsieur le comte, je

sais trop le respect que je dois à Sa Majesté pour ne pas me soumettre à ses ordres... C'est au Louvre que nous reprendrons cet entretien.

M. de Chivry s'inclina froidement et sortit.

Peu d'instant après, Kadour qu'une femme de M<sup>lle</sup> de Montluçon avait prévenu était auprès d'elle. L'Arabe, pâle sous sa peau bistrée, se tenait debout devant Orphise. Un léger tremblement agitait ses lèvres.

— Si je t'ai bien compris, dit Orphise, tu as le projet de tout essayer pour sauver ton maître ?

— Tout.

— Tu as un brave cœur.

— Je ne sais pas. J'ai le cœur d'un homme qui aime et qui hait !

— Ce sont les bons. Si j'étais libre, tu ne partirais pas seul...

— Ah ! vous aussi ? Une colombe dans ce nid de vautours !

— Mais je suis prisonnière, enchaînée... Tiens ! vois ces soldats... ils me gardent !

— Tant mieux !... là-bas, c'est l'enfer !

— Tu y cours bien, toi ?

— Moi, je n'y trouverai pas d'autre péril que la mort.

— Si je ne peux pas t'y suivre, je veux du moins te venir en aide dans ton projet. L'or ne te sera peut-être pas moins utile que le fer. Tiens, prends...

M<sup>lle</sup> de Montluçon ouvrit un coffret et en tira des diamants et des perles qu'elle mit dans les mains de Kadour.

— Avec cela, continua-t-elle, on endort la vigilance, on corrompt la vertu, on assoupit la haine, on ouvre les cadenas, on brise les fers, on fait tomber les murailles...

Kadour, froidement, replaça dans la main d'Orphise

les richesses qu'elle avait tirées du coffret, et, secouant la tête :

— Le tigre n'a que sa ruse, le lion que son courage, quand ils se mettent en chasse... Ainsi ferai-je ! Et comptez que si je ne réussis pas, rien ne réussira.

— Va donc et reviens avec lui !

— Et si je le sauve, aimerez-vous un peu le pauvre esclave qui n'a que sa vie à donner et qui la donnera peut-être ?

— Je mettrai ma main dans la sienne, il sera mon ami, et je lui dirai : « Que veux-tu ? »

Les yeux de l'Arabe lancèrent deux éclairs :

— Alors si vous ne le revoyez pas, lui, c'est que moi je serai mort

## X

### LES GOUTTES D'EAU

LA nuit était tout à fait venue lorsque Kadour, à cheval, sortit des lignes françaises pour s'enfoncer dans la campagne. Des nuées qui couraient dans le ciel étoilé où s'échancrait le croissant de la lune faisaient traîner de grandes ombres sur la terre ; on n'entendait pas d'autres bruits que le hennissement des chevaux attachés au piquet ou les aboiements des chiens qui hurlaient çà et là au travers des ruines.

Deux compagnons suivaient Kadour auprès de qui se tenaient deux autres cavaliers ; l'un avait la tournure et la taille d'un adolescent, l'autre était un enfant. L'enfant, c'était l'Anguillet, qui servait de guide à cette petite troupe ; un vif rayon qui tomba sur le visage de son voisin eût permis de reconnaître dans ses traits charmants et pâlis ceux de la princesse Mamiani, qui pour la circonstance avait pris le costume d'un page.

Quant aux deux compagnons fermes sur leurs étriers, c'était Coquelicot et M. de Saint-Ellix.

Arrivés sur un tertre d'où l'on pouvait distinguer à l'horizon les feux allumés par l'armée turque, les cinq voyageurs qui composaient cette hasardeuse expédition s'arrêtèrent pour tenir conseil.

— Avez-vous réfléchi ? dit la princesse au marquis.

— Et vous, madame, avez-vous fait ce que vous me conseillez ?

— Moi ? à quoi bon ! répondit-elle, tandis qu'un sourire éclairait son visage.

— Eh bien ! moi, j'irai où vous allez.

Il caressa de la main la crinière de son cheval et regardant la princesse :

— C'est tout de même singulier... et il faut véritablement que vous m'ayez ensorcelé, reprit-il ; me voilà en campagne dans un pays sauvage sans autre but que celui de délivrer un garçon que j'ai voulu faire pendre et qui a l'impertinence de se faire aimer !... Comme c'est logique !

La princesse lui prit la main dans l'ombre claire de la nuit et la lui serrant :

— Vous savez bien qu'après lui vous êtes l'être que j'aime le plus au monde.

— Madame, quand on n'est pas le premier, en ces sortes d'affaires, la place n'y fait rien !

Il se tourna résolument vers Kadour :

— Voyons, explique-nous ton plan, tête de buis ?

— Je n'en ai pas.

— Alors, comment veux-tu réussir ?

— Il y a Dieu !

— Moi qui suis bête, dit Coquelicot, j'ai une idée... Elle doit être absurde... je vais vous la donner pour ce qu'elle vaut.

Il leva la main, et du bout du doigt comptant ceux qui l'entouraient :



— Nous voilà cinq en tout, réunis dans la même pensée et pour une même expédition, reprit-il ; pour réussir par la ruse, c'est trop ; pour réussir par la force, ce n'est pas assez. Cinq personnes qui arrivent ensemble chez les Turcs, sans avoir la mine de marchands ou de coquins, c'est fait pour éveiller les soupçons. Les soupçons en campagne, les dangers suivent, et ce qu'on m'a raconté de la justice turque me fait croire que le danger est toujours voisin de la mort. Donc, voici mon avis : nous allons nous diviser en trois bandes. Kadour qui est presque Turc, étant Arabe, et qui s'entend à parler le baragouin de ces gens-là, prendra avec lui madame la princesse qui s'engage là dans une méchante aventure, grosse de hasards.

Coquelicot venait de tourner les yeux vers la princesse ; c'était comme un appel suprême à de nouvelles réflexions.

— Passons, dit-elle.

— La chose étant bien décidée, reprit Coquelicot, et Kadour pouvant causer avec cette légion de diables aura mieux qu'aucun de nous occasion de vous venir en aide, au cas où l'on voudrait vous regarder de trop près.

— C'est bien, répondit Kadour, j'aurai la langue d'un serpent et la main d'un homme.

— Moi, je garde l'Anguillet. Il s'est frotté à ces bandits et sait par où on peut entrer dans leur repaire. Nous ferons là dedans un métier de renards et de rats, rampant, glissant et furetant, et ce sera bien le diable si nous ne découvrons pas le coin où ils ont enfermé mon maître.

— Et moi ? dit le marquis, qu'est-ce que je fais dans tout cela ?

— Vous, monsieur, vous n'entrez pas au camp.

— Par exemple !

— Je me méfie de certaines vivacités qui sont dans vos habitudes ; des impatiences vous démangeront,

auxquelles vous céderez, et qui auront pour conséquence de mettre le bourreau à nos trousses. Foin de cela ! Pour un mot nous faire tous prendre dans un coup de filet, ce serait encore plus bête que moi ! D'ailleurs, si nous venions à périr tous les quatre dans ce trou d'enfer, il est utile que quelqu'un en porte la nouvelle à M. de Coligny.

— Pourquoi faire ?

— Pour nous venger, monsieur.

— Ceci est une raison.

— Remarquez, en outre, que vous n'aurez point à vous croiser les bras. A tout corps d'armée qui est en campagne il faut une réserve ; vous serez cette réserve, une réserve de cavalerie. Cela rassure ceux qui marchent en avant. Il est utile que votre génie s'arrange pour nous découvrir des chevaux frais que vous aurez toujours en main dans quelque ravine, ou dans l'épaisseur d'un bois dont nous allons reconnaître les approches et vers où notre fuite se dirigera. Car, ne l'oublions pas, c'est la fuite qui marquera la fin de cette aventure...

— La fuite ou la mort, dit Kadour.

— Cet animal a des façons d'arrondir les phrases qui donnent le frisson ! reprit Coquelicot.

— Il a raison, répliqua la princesse d'une voix tranquille ; il faut toujours savoir où l'on va.

— Eh ! parbleu, je le sais, mais ce n'est pas la peine de me le dire ! s'écria Coquelicot.

— Un avertissement est toujours utile, ajouta le marquis moitié triste, moitié railleur. Quant à moi, il me répugne de ne pas marcher avec vous ; c'est pourquoi je ne resterai en dehors du camp que si vous me l'ordonnez, madame.

— Je vous en prie, répondit Léonora ; nous quitterons ce camp maudit, un à un peut-être, par des sentiers détournés, à pied ; nous serons peut-être poursui-

vis... des chevaux frais et dispos peuvent nous sauver. Vous serez la suprême espérance, qui sait ! le salut !

— Alors vous le voulez ?

— Je le veux.

— C'est bien ; j'obéirai.

Sa voix tremblait un peu en prononçant ces trois mots. Tout bas il ajouta :

— Savoir qu'un danger est là-bas, que vous y courez, et ne pas vous suivre ! Ne dites jamais que je ne vous ai pas aimée plus que moi-même !

Il toussa et affermissant sa voix :

— J'avais, à tout hasard, emporté dans cette valise la défroque d'un Monténégrin qui est mort d'un coup de sabre dans une escarmouche... Je vais m'en revêtir... Dans ma ceinture il y a une somme ronde en beaux louis d'or et en bons ducats de Venise ; le ducat et le louis sont deux bons compagnons de voyage. Je suis sûr qu'ils me procureront des chevaux ; ne pouvant être soldat, je serai maquignon. Choisissons à présent la ravine ou le bois. L'un dans l'autre vaudrait mieux.

Les cinq conjurés firent de nouveau quelques milles en silence. Les feux allumés sur la lisière du camp devenaient plus larges et plus clairs. On en distinguait vaguement les fumées rouges sur le fond noir de l'horizon. Des lueurs cependant blanchissaient à la base du ciel du côté de l'orient. L'aube commençait à sourire.

Ce ravin que le marquis souhaitait, l'Anguillet le découvrit. A une petite distance du camp, il lui fit voir un vallon étroit qui s'enfonçait entre les pentes d'une colline chargée d'une épaisse futaie et tout hérissée de broussailles. Un escadron s'y pouvait cacher. Un sentier y conduisait, tracé par des bergers. Déjà lui-même s'en était servi pour échapper à la sentinelle qui voulait l'interroger.

M. de Saint-Ellix s'arrêta à l'endroit où le sentier descendait dans le ravin.

— A présent, dit-il, nous allons nous séparer. Là je vous attendrai ; poussez tout droit, j'aurai les chevaux, je ne sais pas comment, mais je les aurai... Que Dieu vous garde à présent !

La princesse Mamiani se pencha vers lui :

— Embrassez-moi, dit-elle ; qui sait ! Si je ne l'aime pas, lui, je vous aimerais...

Coquelicot, qui déjà se dirigeait vers le camp turc d'une allure délibérée, s'arrêta :

— Nous oublions une chose !... dit-il. Ne faut-il pas un signal pour nous avertir les uns les autres si quelqu'un de nous, après avoir réussi dans notre entreprise, cherchait à sortir du camp ?

— C'est fort simple..., répondit l'Anguillet. Que le cri de la chouette nous serve de ralliement... Chacun de nous, la nuit venue, s'arrangera pour s'étendre à la belle étoile aux environs de la porte la plus voisine du chemin par lequel nous sommes arrivés... Nous veillerons à tour de rôle, et au premier cri de l'oiseau nocturne trois fois répété, nous serons sur pied.

— Ce petit homme est malin comme un singe !... dit Coquelicot. Est-ce convenu, Kadour ?

— C'est convenu.

Un instant après, M. de Saint-Ellix était seul ; il entra dans le ravin où le bois répandait son ombre profonde. Le jour se levait.

A quelques centaines de pas du ravin, la petite bande se divisa en deux portions égales ; Coquelicot, avec l'Anguillet, tira d'un côté ; Kadour, avec la princesse, poussa de l'autre. Un grand peuplier solitaire qui s'élevait au bord d'un champ leur servait de point de repère et leur indiquait la direction du ravin.

Lorsqu'un rideau d'arbres eut séparé Coquelicot et l'Anguillet de Kadour et de la princesse, l'Arabe, ralentissant sa marche, se tourna vers sa compagne.

— En prenant le parti de me suivre, êtes-vous bien



décidée à *tout* ? lui dit-il en appuyant sur cette dernière syllabe.

— Qu'entends-tu par ce mot ?

— Il s'explique de lui-même. J'entends ne reculer devant rien. Tout, c'est le hasard, l'inconnu... et, si dures qu'elles soient, en accepter les conséquences.

Une ombre de rougeur, pâle comme la feuille d'une rose naissante, passa sur le visage de la princesse. Puis d'une voix grave :

— Marche, je te suis ! reprit-elle.

Nous avons laissé Hugues au fond du cachot où Briquetaille l'avait reconduit après la question qu'il avait subie et dont son évanouissement avait marqué la fin.

A l'heure même où ses amis se dirigeaient vers le camp de Kiuperli, après avoir abandonné le marquis dans sa ténébreuse retraite, la porte du cachot s'ouvrit et Hugues vit entrer Briquetaille.

Son bourreau avait le teint frais et l'œil souriant.

— Comment Votre Seigneurie va-t-elle ce matin ? dit-il. J'espère qu'elle n'a point passé une trop mauvaise nuit ?... Le gîte certainement n'est pas digne d'elle, mais que faire en ces temps de discorde et dans un pays où l'on n'a aucune idée des agréments de la vie !... Rien que des sauvages par ici ! Ah ! la Hongrie est loin de Paris !

Il tira à lui une botte de paille qui traînait devant la porte et s'étant assis commodément :

— Vous plaît-il que nous causions ?... Non !... Ne vous gênez pas, je causerai tout seul. Vous n'ignorez point que dans une heure ou deux la petite opération va recommencer... vous savez, l'opération des gouttes d'eau... Une belle invention, n'est-ce pas ?... et point sale, point grossière, mais délicate et propre, telle qu'on peut l'appliquer honnêtement à un gentilhomme de votre naissance. Mais peut-être avez-vous fait des ré-

flexions sages qui rendront l'emploi des gouttes d'eau inutiles ? Vous vous déciderez à faire au profit de l'armée turque ce que vous vouliez faire au profit de l'armée française... Ce sera pile au lieu de face... Un peu de honte est bientôt bue, allez !

— Vous en savez quelque chose, dit Montestruc.

— Ah ! vous avez recouvré la parole ? Tant mieux... Nous poursuivrons donc l'entretien, et votre intervention y mettra plus de variété, un dialogue étant toujours plus gai qu'un soliloque.

Briquetaille s'allongea sur la botte de paille, et prenant une attitude :

— Admirez-vous comme moi, seigneur comte, les singuliers retours de la fortune ?... Un jour vous m'avez tenu en équilibre sur un arbre, à la Testère ; aujourd'hui je vous tiens en prison dans une cave, en Hongrie. Un jour vous avez lâché des chiens contre moi, aujourd'hui je lâche le bourreau contre vous. Un jour vous m'avez étendu presque mort sur la fange de Paris, aujourd'hui je vous suspendrai au bras d'une potence de bois sec ; je me suis relevé vivant de cette chute, vous descendrez mort de cette élévation. La chance va et vient... Mais il y a une lacune dans votre éducation... on ne vous a point appris à profiter de l'occasion. Tout est là !... Vous pouviez vous débarrasser de moi... vous avez négligé de le faire... Faute grave !... Vous me permettez de ne pas la commettre... De mon côté je comprends votre mélancolie... Perdre avec la vie, quand on est jeune, une fiancée belle et riche, c'est une extrémité à laquelle on ne se réduit pas sans regret... Et le pire, c'est qu'abandonnée par l'un, elle tombera dans les bras de l'autre... Oh ! celui-là ne la lâchera pas... C'est un homme que M. le comte de Chivry !

Ce mot fit passer un léger frisson sur le visage de Montestruc ; Briquetaille sourit.

— Cela vous déplaît-il que je fasse l'éloge de votre

rival ? Un moyen vous reste de le supplanter... Une délation, et vous êtes libre... une délation, et vous retournez auprès de M<sup>lle</sup> de Montluçon... un pas de plus, abjurez... De délateur et d'espion, passez renégat et, en récompense de cette double trahison, Achmet Kiuperli est homme à vous nommer pacha, ce qui vous permettra d'enlever votre maîtresse et de lui offrir à Constantinople un sort digne d'elle. Une idée !... Offrez-la à Sa Hautesse... et vous pouvez prétendre à tout.

Hugues, qui jusqu'alors avait regardé Briquetaille, tourna sa tête vers la muraille d'un air de dégoût. Celui-ci se leva.

— Qui ne dit mot consent, assure un proverbe, reprit-il ; moi je traduis le proverbe autrement : Qui ne dit mot refuse. Nous allons donc retourner aux lieux où hier Votre Seigneurie a passé quelques instants. Kiuperli s'impatiente peut-être. Il paraissait prendre un plaisir extrême à ce spectacle de gouttes d'eau se battant contre un crâne... Or il ne faut jamais s'exposer à réveiller l'impatience d'un grand vizir... C'est malsain. Ces sortes de personnages se vengent des petits ennuis qu'ils endurent par de grosses méchancetés... Courons donc !

Ils ne coururent pas, mais dans le même appareil que la veille le captif et son guide arrivèrent dans la salle où le grand vizir rendait sommairement la justice. Achmet les attendait en effet tout en dégustant un sorbet.

— Il ne faut pas en vouloir à ce jeune homme s'il est un peu en retard, dit Briquetaille. Un instant il a été visité par l'ange des bonnes inspirations, puis les mauvais instincts l'ont de nouveau emporté. J'ai tout lieu d'espérer qu'en le soumettant à une nouvelle épreuve, son âme s'ouvrira au repentir.

De nouveau Montestruc fut lié au poteau dans la même attitude que la veille, et bientôt, une à une, len-



tement, pesamment, les gouttes d'eau recommencèrent à tomber sur son crâne, endolori déjà par les longues secousses qu'il avait supportées.

Le supplice durait à peine depuis quelques minutes lorsqu'un Arabe entra dans la salle suivi d'un jeune esclave couvert de vêtements blancs et dont le visage disparaissait sous un léger tissu de gaze. — L'Arabe s'avança résolument vers le divan sur lequel Achmet était assis, tandis que l'esclave s'appuyait au mur de la salle comme si tout à coup les forces lui eussent manqué.

Kiuperli, à la vue de ces deux étrangers, s'était à demi soulevé sur son coude.

— Qui es-tu ? que veux-tu ? dit-il à celui qui s'était montré le premier.

— Tu le sauras quand nous serons seuls... Fais d'abord retirer cet homme, répondit Kadour en désignant Briquetaille du geste.

— Tu sais que si l'on me dérange inutilement, on n'a pas à se réjouir longtemps de l'avoir fait ?

— Je le sais.

Achmet fit un signe ; au lieu de s'éloigner, Briquetaille s'avança.

— Prends garde, Achmet, s'écria l'aventurier, tu ignores d'où vient cet homme qui veut rester seul avec toi ; les chrétiens te redoutent vivant... Ils l'ont peut-être dépêché vers toi pour t'assassiner...

Kadour froidement prit le sabre et les pistolets qui étaient à sa ceinture et les jeta devant lui.

— Je n'ai plus d'armes, reprit-il, et toi, grand vizir, si tu ne m'écoutes pas, le jour de la prochaine bataille, et elle ne saurait se faire attendre, tu t'en repentiras.

Kiuperli réfléchit une minute ; les gouttes d'eau tombaient toujours, mais l'émotion qui s'était emparée de Montestruc à la vue de Kadour était telle qu'elle avait presque anéanti la sensation de la douleur. Un léger



tremblement agitait le jeune esclave dans ses vêtements de laine blanche.

— Mais celui-là qui reste immobile..., ajouta Briquetaille en désignant l'esclave, qui me répond de lui ?

— Un enfant ! fit Kadour.

Et d'un geste tranquille écartant le pan du burnous qui l'enveloppait, il découvrit une main fine et un bras délicat et blanc comme ceux d'une femme.

— Va ! dit Achmet, le regard tourné vers Briquetaille.

L'esclave insensiblement se rapprocha de Montestruc, tandis que Briquetaille, qui avait peine à réprimer un geste de colère, obéissait à regret et s'éloignait.

— Parle à présent, nous voilà seuls, continua le grand vizir.

Au comble de l'étonnement, Hugues dévorait Kadour des yeux. Pourquoi était-il là ? Qu'avait-il à dire ? Que voulait-il faire ?

— J'arrive du camp des chrétiens, dit alors l'Arabe ; j'étais là quand les régiments que le roi de France envoie au secours de son frère, l'empereur d'Allemagne, ont rejoint, avec M. de Coligny, l'armée que Montecuculli a réunie pour s'opposer à ta marche victorieuse sur Vienne. On n'attend plus que l'arrivée d'une brigade de cavalerie qui a pris, venant d'Italie, la route du Tyrol. Si tu veux me livrer cet homme, qui est là contre ce poteau, je te dirai, le nombre exact des soldats que tu auras à combattre bientôt, et quelles positions ils occupent en ce moment.

— Misérable ! s'écria Hugues que le doigt de Kadour désignait.

L'enfant qui était entré avec Kadour, lentement s'était rapproché du prisonnier et se penchant vers lui :

— Attends ! murmura-t-il si bas que sa voix étouffée par les plis du voile n'avait pas plus de force qu'un soupir.

— Et pourquoi le veux-tu cet homme ? demanda Kiuperli.

— Parce que je le hais !

— Ah !... fit le grand vizir.

— J'étais à lui ; il m'a fait subir les plus cruelles humiliations... il m'a infligé les plus durs traitements... il m'a fait bâtonner comme un noir, moi qui suis fils de cheick... ; mon dos et mon bras portent encore la marque des coups que j'ai reçus... Regarde !

D'un geste vif, Kadour mit à nu ses bras et ses épaules et fit voir à Kiuperli les traces blanches qu'avaient imprimées sur sa peau les flagellations que le marquis de Saint-Ellix ne lui avait pas épargnées.

— Tu mens ! cria Hugues.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! murmura la même voix à son oreille.

— Mais ce n'est pas tout, reprit l'Arabe, la blessure qui fait saigner la chair se guérit avec le temps, mais la blessure qui déchire le cœur ne se ferme jamais. Il est une femme qui m'a rendu fou, qui m'a pris mon sommeil et ma liberté, une femme dont la vue fait couler du feu dans mes veines, que la nuit je vois en rêve, qui le jour me poursuit de son souffle invisible, une femme pour laquelle je commettrais des crimes...

— Je sais cela ! murmura Kiuperli d'une voix sourde.

— Eh bien ! cette femme, elle doit être à lui. Donne-moi cet homme pour que jamais sa main ne l'approche ! Donne-le-moi pour que ce même supplice qu'il m'a fait subir, il le connaisse à son tour... Mon cœur est une plaie... J'arracherai le sien de sa poitrine et j'en ferai couler le sang goutte à goutte !

La véhémence de son geste, l'accent terrible de sa voix firent tressaillir l'enfant : les yeux de Kadour brillaient comme des charbons ardents sous son front pâle.

— Et si je te le livre, tu me diras le nombre des soldats qui sont devant moi et quels points ils occupent ?

— Tout, l'emplacement de leurs batteries, les villages qu'ils ont fortifiés, les redoutes qu'ils ont élevées, à quelle place tu trouveras leur cavalerie, par quel endroit tu peux les surprendre dans leurs lignes, et le gué par lequel tu pourras fondre sur eux à l'improviste, je te l'indiquerai !

— Traître ! hurla Montestruc.

— Tu sais, dit Achmet, que ces secrets que tu veux me vendre, il est un moyen de les connaître sans que tu aies à mettre un prix à tes complaisances ?

— Lequel ?

— J'ai là un chaouch. Que je lui fasse un signe et ta tête tombera de tes épaules, si ta langue reste muette.

— Fais-le venir.

Kiuperli frappa dans ses mains trois coups. Un soldat, vêtu de rouge et qui portait à la ceinture un large cimenterre à poignée d'argent dans son fourreau d'ébène, entra. Du doigt le grand vizir lui montra Kadour.

— Cet homme est à toi, dit-il ; fais-lui plier le genou et, s'il s'obstine dans son silence, au premier coup que je frapperai dans mes mains, tire ton sabre du fourreau ; au second, lève ton bras ; au troisième, fais tomber la tête de cet homme.

— C'est bien, dit le bourreau, qui posa lourdement sa main sur l'épaule de Kadour.

L'Arabe ploya le genou. Pas un muscle de son visage n'avait tressailli. Il regardait fièrement Kiuperli, tandis que Montestruc le regardait lui-même. On n'entendait dans la salle que le bruit sec que faisaient les gouttes d'eau en tombant sur le crâne du prisonnier.

Le grand vizir frappa dans ses mains. Le bourreau saisit son arme par la poignée et la tira du fourreau.

— Voici que la mort approche, reprit Achmet.

— Va toujours, répondit Kadour.

De nouveau le grand vizir frappa dans ses mains. La

lourde lame du cimenterre brilla dans un vif rayon de soleil qui entraît par une fenêtre et traçait une bande lumineuse dans la chambre. Ce fut comme un éclair de feu qui enveloppa la tête du bourreau.

— Encore une minute, et l'ange aux ailes noires t'aura touché, dit Achmet.

Un sourire de dédain passa sur les lèvres de Kadour et froidement il courba la tête.

Il y eut un moment de silence durant lequel la poitrine oppressée de Montestruc ne respira plus. L'enfant, qui était resté auprès de lui, saisit le poteau d'une main comme pour se soutenir. On ne voyait plus luire ses yeux derrière le voile.

Tout à coup Achmet fit un signe et le sabre du bourreau s'abaissa.

— Tu es un homme, dit-il en s'adressant à Kadour, relève-toi et prends ce chrétien ; je te le donne... tu peux le tuer à ton gré... A présent parle.

Kadour marcha tranquillement vers le poteau et défit les liens qui garrottaient son maître.

— Laisse-moi mourir et tais-toi, dit Hugues.

— Non !

Une main légère se posa sur le bras de Montestruc, tandis que d'un doigt mystérieusement levé l'enfant effleurait ses lèvres et faisait signe au prisonnier de se taire. La dernière corde qui retenait Hugues au poteau venait de tomber à ses pieds. Kadour s'avança vers le divan sur lequel Kiuperli était assis, et froidement, d'une voix haute et claire, en présence de Montestruc qui ne perdait pas un mot de tout ce qu'il disait, il raconta en détail tout ce que son séjour au camp de Montecuculli lui avait permis de voir. Sa mémoire fidèle ne laissait rien dans l'oubli, ni des dispositions des troupes, ni le nombre d'hommes auxquels la garde des divers postes avait été confiée, ni le nom et la force des régiments qui composaient l'armée des confédérés,



ni la quantité et le calibre des pièces qu'ils pouvaient mettre en ligne. Le grand vizir l'écoutait hochant la tête à chaque mot, tandis qu'un secrétaire qu'il avait fait appeler prenait des notes à son côté.

— Est-ce tout ? demanda Achmet quand Kadour se tut.

— Tout.

Achmet frappa dans ses mains.

Bientôt après, Briquetaille qu'on était allé chercher parut devant lui. Son premier regard, regard de haine et de colère, fut pour Hugues qu'on venait de détacher du poteau d'où l'eau s'échappait encore goutte à goutte, et tombait dans le vide. Il se méfiait par instinct de cet Arabe qui l'avait délivré.

— Tu vas prendre le meilleur cheval de mes écuries et partir sur-le-champ pour le camp des chrétiens..., dit le grand vizir. Informe-toi, regarde, menace ou corromps... après quoi tu reviendras. Si les renseignements que tu auras obtenus sont conformes à ceux que cet homme m'a donnés, il sera libre et je puiserai pour lui dans mes coffres autant d'or qu'il voudra. S'il m'a trompé, sa tête me répondra de son mensonge ; mais comme je n'ai qu'une parole, en ton absence, pour se distraire, il pourra user contre ce gentilhomme français qui lui appartient, de la potence ou du sabre, du pal ou du bâton à sa fantaisie... Toi, va.

— Un mot cependant, répliqua vivement l'Italien.

— Un mot soit, mais fais vite.

— Tu sais que cet homme était à M. de Montestruc, hier encore... Hier encore, il le servait, hier encore il combattait à son côté...

— Je le sais... Si c'est là ce que tu avais à me dire, ce n'était pas la peine de parler... Encore une fois, va.

Briquetaille connaissait trop Kiuperli pour essayer plus longtemps de le faire revenir sur sa résolution. On ne discutait jamais avec lui, on obéissait.

A peine hors de la maison, sa rage s'exhala en sourdes imprécations.

— Ah ! se dit-il, j'aurais dû le tuer d'un coup ! Le tombeau est la seule prison d'où l'on ne sorte pas. Ce Montestruc ne sera-t-il pas libre quand je reviendrai ? Voilà ! j'ai voulu trop de raffinement à ma vengeance... La torture c'était bien, la mort c'était mieux !... Il a parlé du cordon et du pal ; mais cet Arabe qui, lui, ne veut parler qu'en mon absence, est-il sincère ?... Ne veut-il pas sauver ce damné Montestruc ?... Hier, j'avais mon ennemi entre mes mains... aujourd'hui il s'en est échappé... S'il m'arrive encore de le ressaisir, ah ! je jure bien cette fois de lui ouvrir le ventre !

Le cheval choisi et sellé, Briquetaille se rendit en toute hâte vers un endroit du camp où se tenaient, au milieu de marchands forains et de colporteurs attirés par l'appât du gain, une foule de gens sans aveu, baladins et coureurs d'aventures, propres à tous les métiers. Il avisa dans un coin battant les cartes un homme auquel il fit signe de la main.

Carpillo, car c'était lui, se leva. Depuis l'aventure de Salzbourg, l'homme de la comtesse de Soissons ne quittait plus Briquetaille auquel il avait reconnu des qualités supérieures et il s'était attaché à sa fortune.

— Est-il mort ? demanda-t-il à son chef de file quand il fut auprès de lui.

— Le Montestruc ? il me glisse entre les doigts !... gronda Briquetaille. Un autre l'a, un Arabe que tu connais, un nommé Kadour...

— Oh ! oh ! il y a quelque diablerie là-dessous...

— J'en ai peur... Je ne sais quelle histoire il a racontée à Kiuperli, et en récompense le grand vizir lui abandonne le prisonnier...

— Et toi ?

— Moi je pars... ordre de Kiuperli qui veut savoir si l'Arabe n'a pas menti.

— Bien ! l'obéissance aveugle et muette ou une cravate de chanvre autour du cou... Il n'y a pas à hésiter... Quel est mon rôle dans tout cela ?

— Aie l'œil sur l'Arabe et surtout sur son prisonnier, qu'il a tiré de mes griffes. Si tous deux tentaient de s'échapper du camp... alerte ! et tire sur eux comme sur des chiens !... Tu as tes hommes ?

— Ce qui reste de la bande ramassée au *Bœuf couronné* ? Oui.

— Bon ! fais bonne garde...

— Ta cause n'est-elle pas la mienne à présent ? Tu es à M. de Chivry, je suis à M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons. Pars, je veille.

Cependant Hugues avait été remis à Kadour, et tous deux sous la garde de deux janissaires venaient d'être dirigés vers la demeure d'Hussein-Pacha.

Chemin faisant, Kadour se rapprocha de l'enfant qui n'avait pas cessé de l'accompagner et tout bas, se penchant à son oreille :

— J'ai sa vie, mais je n'ai pas sa liberté, dit-il.

— Je sais.

— J'ai fait ce que j'ai pu ; à toi de faire le reste.

La princesse Mamiani — car c'était elle qui avait pris les vêtements légers d'un jeune esclave — eut un rapide frémissement sous son voile.

— Quel homme est-ce que cet Hussein-Pacha chez lequel on nous conduit ? reprit-elle.

— Un homme pareil à tous les hommes ; un mélange de bien et de mal, capable des meilleures choses et des pires.

— Jeune ou vieux ?

— Il y a des hommes vieux déjà à trente ans, d'autres jeunes encore à cinquante. Sa barbe est poivre et sel, mais il a conservé sous cette première neige les passions d'un autre âge.

— Allons toujours.

Et la princesse Mamiani retomba dans son silence.

Peu d'instants après, les janissaires à qui la garde de Hugues avait été confiée le remettaient aux mains d'un officier qui appartenait à la maison d'Hussein-Pacha. L'un d'eux alors, désignant Kadour du geste :

— Le chrétien est à l'homme que voilà. Il peut tout sur lui, tout excepté le rendre libre... Quant à cet homme, ton maître en répond.

— C'est bien, dit l'officier.

En ce moment, un cavalier à barbe grise, le corps ceint d'un cachemire d'où pendaient des armes magnifiques, sortait de la maison à demi ruinée entre les murs de laquelle Hussein avait fait jeter quelques divans et des tapis. La selle de son cheval, qui piaffait tenu en main par deux noirs, était constellée de pierres. On s'écartait sur son passage avec un sentiment de respect et de terreur. La princesse regarda ce nouveau venu avec attention et le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait lentement.

— C'est singulier ! murmura-t-elle. Est-ce la première fois que mes yeux ont vu ce visage ?

Elle porta la main à son front et parut réfléchir, absorbée dans une rêverie muette.

— Tu viens de voir Hussein-Pacha, dit Kadour en la touchant du bout du doigt.

La princesse tressaillit, et reprenant sa marche à son côté :

— Ce soir je lui parlerai, répondit-elle.

Hussein, disparu dans le tumulte du camp, l'officier à qui le janissaire avait parlé toucha du doigt Kadour :

— Que fais-tu de ce chrétien ? dit-il. Sa vie, qui t'appartient, veux-tu la prendre ?

— Non, pas encore. Je ne me déciderai qu'après avoir vu ton maître.

— Alors il faut qu'il rentre dans le cachot où il était encore ce matin. Quant à toi, tu peux attendre.



— Nous attendrons, murmura la princesse, qui s'assit sur un quartier de pierre.

Et silencieusement elle ramena sur sa tête un pan du burnous qui l'enveloppait.

## XI

### L'ENCHANTERESSE

L'OMBRE commençait à s'étendre sur le camp. De longues files de cavaliers y rentraient, chargés de butin et poussant devant eux des bestiaux qui remplissaient les chemins de leurs beuglements. Çà et là on allumait des feux de bivouac, et dans leurs clartés mobiles on apercevait confusément la silhouette noire des sentinelles et les formes vagues des chevaux qui s'ébrouaient et tournaient autour des piquets. Les soldats se couchaient auprès des feux ou rangés en cercles causaient entre eux des incidents de la journée, à demi-voix, comme s'ils avaient été invités au silence par l'obscurité. Quelquefois cependant un rire bruyant sortait de ces groupes épars. Des officiers passaient, portant des ordres. Lentement, à l'agitation du soir succédait le calme de la nuit.

Un homme qui avait les armes et les vêtements d'un soldat valaque parut alors auprès de la maison crevassée qui servait de logement à Hussein-Pacha, et se laissant tomber sur un tertre de gazon d'où l'on pouvait voir aisément ce qui se passait aux environs, se coucha dans l'herbe, la tête sur une souche, le corps enveloppé d'une longue cape de laine à larges raies.

De la place qu'il occupait, le Valaque distinguait comme deux taches blanches les formes indécises de Kadour et de son compagnon immobiles sur la pierre

où ils se tenaient l'un à côté de l'autre. Bientôt un cavalier s'arrêta à la porte de la maison, et mit pied à terre tandis que deux nègres, qui le suivaient, accouraient pour saisir le cheval par la bride.

A la vue d'Hussein-Pacha, Kadour et la princesse s'étaient levés. Le Valaque, qui ne perdait pas un de leurs mouvements, à son tour dressa la tête du milieu des herbes où il était couché, et à la clarté d'une torche qu'un soldat venait d'allumer aperçut distinctement l'Arabe dont le visage brun apparaissait dans une auréole de lueurs rouges :

— Ah ! Kadour !... fit-il. Lui, je le reconnais... mais l'autre ?

Ses regards s'attachèrent sur son voisin, dont les traits restaient cachés sous les plis du burnous de laine. Les contours vagues de sa taille frêle ne rappelaient rien à son souvenir.

— Qui sait !... murmura-t-il enfin. Le petit l'Anguillet peut-être... Briquetaille cependant ne m'en a point parlé.

Il les vit alors marcher ensemble derrière Hussein-Pacha et entrer à sa suite dans la maison. Le serviteur qui portait une torche les y avait précédés ; un instant le reflet d'une lumière pourpre flotta sur les marches du perron qu'ils venaient de franchir, puis tout s'éteignit, et le Valaque ne vit plus que l'ombre d'une sentinelle qui marchait devant un soupirail.

Soudain il se laissa glisser parmi les herbes qui couvraient les pentes molles du tertre, et sans bruit gagna l'un des angles de la maison voisine. Enseveli dans l'ombre qu'elle projetait, il se leva et en fit le tour. A sa taille souple, à son profil anguleux, à la mobilité de ses yeux inquiets comme ceux d'un fauve à l'affût, l'un des hommes enrôlés par Briquetaille à Salzbourg n'eût point hésité à reconnaître son digne lieutenant, le seigneur Carpillo.

Le mur d'une cour fermait la maison, un mur haut, nu, impénétrable. Bien sûr qu'il n'y avait pas d'autre issue que la porte qui ouvrait sur la façade de cette maison, Carpillo retourna par le même chemin à son poste d'observation et de nouveau s'étendit dans l'herbe, les yeux tournés vers les marches du perron.

La sentinelle allait et venait toujours devant le soupirail.

— Là est M. de Montestruc, se dit Carpillo.

Cependant Hussein-Pacha venait de disparaître au fond d'une galerie, derrière les plis lourds d'une draperie un instant soulevée.

— Voici le moment, dit Kadour à l'oreille de la princesse qui marchait dans son ombre, es-tu prête ?

— Tu vas voir.

Elle fit quelques pas hardiment dans la direction de la galerie et se trouva subitement en présence d'un nègre qui, le bras étendu, lui en fermait le passage.

— Que veux-tu ? dit cet homme.

— Voir ton maître.

Le nègre laissa briller ses dents blanches dans un sourire.

— C'est l'heure où Hussein dort, reprit-il ; attends le soleil de demain et tu le verras.

— Je n'attends jamais, répondit la princesse qui fit un pas.

Elle venait de glisser la main sous le burnous de laine blanche et de prendre à son corsage une épingle d'argent.

— Regarde, reprit l'esclave, tu ne seras pas au milieu de cette galerie que tu seras morte.

Et du geste il lui montra un molosse qui, le poil hérissé et laissant voir ses crocs dans un reniflement, venait de sortir de l'ombre et se tenait devant elle, grondant sourdement.

— C'est l'ami d'Hussein, reprit le nègre, il me con-

naît, et si je touchais un pan de cette draperie, j'aurais bientôt ses mâchoires dans mes entrailles.

— N'est-ce que cela ?... A ton tour, regarde.

Elle marcha droit au molosse, et avec ce magnétisme tout-puissant d'une volonté qui s'impose, les yeux dans ses yeux, calme, impassible et froide, le fascina dans son immobilité menaçante. Déjà il ne grondait plus. Alors, sans le perdre du regard, pâle et hautaine, s'inclinant vers l'animal qui courbait sa forte échine, elle passa sur sa grosse tête sa main armée de l'épingle et en piqua légèrement la peau velue.

— Va et dors ! dit-elle en se relevant.

Le molosse oscilla comme un lion qu'une balle aurait frappé et, se traînant, tomba lourdement dans un coin ; sa tête roula entre ses pattes et il resta immobile comme s'il eût été changé en pierre. Le nègre effaré sauta sur lui ; le corps énorme du molosse qu'il essaya de soulever retomba inerte.

— Que tu l'appelles où que tu le frappes, rien n'y fera, dit la princesse ; je lui ai dit de dormir, il dort... A présent, si tu ne veux pas tomber à côté de ce chien et dormir d'un éternel sommeil, conduis-moi vers ton maître.

Une clarté blanche qui entrait par un pan de muraille crevassée, enveloppait la princesse d'une lueur flottante qui donnait à sa forme indécise une apparence fantastique. Il vit son bras nu, son geste hautain, et, tremblant, souleva la draperie.

A sa vue, Hussein sauta sur ses armes.

— Une femme est là qui veut te parler, dit l'esclave ; est-ce une femme ?... Je crois, moi, qu'elle vient du pays des esprits. Elle a fait un signe et ton chien s'est couché à ses pieds comme un agneau. Mais tiens, la voilà !

Hussein avait devant lui une forme voilée qui, tout entourée de vêtements amples et flottants, se dressait



dans la clarté pâle d'une lampe comme une apparition.

Partagé entre un sentiment de crainte et de curiosité, le pacha porta la main sur la crosse d'un pistolet, mais sans le soulever :

— Qui es-tu ? dit-il.

L'inconnue tourna sa main vers le serviteur qui l'avait introduite ; Hussein fit un signe, le serviteur disparut.

D'un geste lent et doux, la princesse alors fit tomber à ses pieds le burnous qui l'enveloppait, et fit voir aux yeux éblouis de Hussein un visage d'une merveilleuse beauté. Les tresses de ses cheveux noirs, où s'enroulaient des chaînes d'or, descendaient jusque sur sa poitrine dont les blancheurs roses se devinaient sous la transparence soyeuse d'une étoffe de gaze, retenue autour des seins par deux épingles, l'une d'or, l'autre d'argent.

Un cri d'admiration s'échappa des lèvres du pacha qui sauta sur ses pieds.

— Me reconnais-tu ? demanda la princesse Mamiani.

— Si je t'avais vue une fois, ne fût-ce que pendant une minute, je ne t'aurais jamais oubliée, et je te demande qui tu es.

— Ce n'est pas une fois que tu m'as vue, mais dix fois, mais cent fois...

— Toi ?

— Oui, moi... Tu t'appelles Hussein-Pacha, Hussein Abdallah Djamil, fils de Mohammed Ibrahim Djamil qui était d'Andrinople, où ton père, après avoir été forgeron, était devenu séraskier !

— Comment sais-tu ?...

— Attends ! Tu n'as pas toujours été ce que tu es à présent, l'un des chefs redoutés d'une armée terrible, mais au contraire vaincu, prisonnier, malade et n'ayant plus que l'apparence de la vie... Si l'on écartait le vé-

tement qui couvre ta poitrine, l'on y verrait encore la trace de la balle qui l'a trouée, et là, sur ton épaule et sur tes bras, les déchirures faites par les sabres de ceux qui t'ont renversé. Lorsqu'on t'a relevé à demi mort, ton sang fuyait par dix blessures...

— C'est vrai !

— Tu commandais alors une galère prise à l'abordage par les chevaliers de Malte dans les eaux de Raguse. Si l'on t'épargna, ce fut dans l'espoir d'une rançon et aussi grâce à l'intervention d'un noble Vénitien à qui ton courage avait inspiré la pitié.

— Oui ! oui ! on allait me jeter par-dessus bord. Il y avait comme des nuages devant mes yeux, mais je tenais encore la poignée de mon sabre brisé. « Donnez-moi ce mourant, dit le Vénitien à ceux qui voulaient me précipiter dans le vide. — Prends-le, répondit un chevalier qui avait les mains rouges de sang. C'est presque un cadavre dont je te fais cadeau... » Ah ! le cadavre s'est bien vengé depuis lors !

— On t'amena à Venise, et un château dont les terrasses se miraient dans les eaux de la Brenta te reçut. Que de jours et de nuits as-tu passés entre la vie et la mort ! Il y avait là une petite fille qui chaque matin et chaque soir entraît chez toi... Elle te parlait doucement, pleurait quand elle voyait les linges rouges autour de tes blessures, t'apportait des oranges et des grenades, chantait en s'accompagnant de la guitare pour te distraire, et ta main s'appuyait sur son épaule quand tu essayas de marcher pour la première fois...

— Je la vois encore ! s'écria Hussein, je la vois avec ses yeux grands et doux, pareils à des fleurs lumineuses, ses longs cheveux plus fins que la soie et qui laissaient derrière elle une odeur suave ; ses petits pieds dont le bruit léger me réjouissait le cœur, ses mains roses qui faisaient que je ne souffrais plus quand elles me touchaient... J'entends sa voix gaie qui me disait

tant de choses bonnes et ravissantes... Elle était ma joie et ma consolation... Sa présence me faisait oublier que j'étais vaincu et captif... Bien des années se sont écoulées depuis ces jours lointains, et souvent encore, la nuit, je vois en songe celle qui s'appelait Léonora.

— Eh bien ! regarde-moi donc ! et dis-moi si tu ne la reconnais plus celle que tu nommais ton bon génie, là-bas, au bord de la Brenta ?

Hussein tourna le visage de la princesse vers les rayons de la lampe, et les mains sur ses épaules, se pencha vers elle pour la mieux voir. Subitement il se rejeta en arrière.

— Quoi ! cette petite fille, c'est toi ?... Oui, tes yeux me parlent, et je retrouve le sourire de sa bouche sur tes lèvres !...

— N'est-ce pas elle, dis, qui s'est jetée dans les bras de ton hôte pour lui demander qu'il te laissât partir sans condition ? N'est-ce pas elle qui a fait qu'on t'a rendu à la liberté et aux tiens ? Et te rappelles-tu ce que tu lui as dit, toi, le jour où l'on t'a crié : Va ! Est-ce vrai qu'en regardant la porte ouverte et devant la porte la route libre, tu t'es penché vers elle et, prenant sa petite main que tu as posée sur ton front, tu as juré de faire ce qu'elle te demanderait, si tu la revoyais jamais, ou ce qu'on te demanderait en son nom, si tu ne la revoyais pas ?

— C'est vrai !

— Quoi que ce fût, quoi qu'elle voulût, t'en souviens-tu ?

— Je m'en souviens ! Parle. Ordonne !... je suis prêt... S'il faut renverser une ville, j'en abattrai les murailles ; verser à tes pieds tous les trésors des Indes, j'irai les arracher au palais de Delhi ; soumettre à tes lois une province, dis-moi sous quel ciel elle se cache et j'y cours ; si tu veux être reine, je me ferai roi pour te donner une couronne. J'ai des esclaves, j'ai des sol-

— J'ai des palais, j'ai du fer et de l'or. Commande, j'obéis. Pour toi, rien ne me sera impossible.

Tout en parlant, Hussein s'était dirigé vers la princesse d'un pas vif, les mains tendues. Déjà son souffle ardent effleurait son visage, déjà ses doigts avides caressaient le tissu de soie qui serrait sa taille.

— Tu parles à la femme, Hussein, et c'est l'enfant qui t'interroge.

Le turc, malgré lui, fit un pas en arrière.

— L'enfant ! l'enfant ! Est-ce ma faute à moi si la femme est si belle que je ne vois plus que sa beauté ? s'écria-t-il. Je te regarde et mon sang brûle ; je respire, et le parfum qui s'échappe de ta bouche m'enivre ! Quand une biche entre dans la tanière du lion, que veux-tu que fasse le lion ? Il la dévore ! Tu entres chez moi, je t'y prends et je t'y garde !

Il étendit les bras comme pour la saisir. Elle recula d'un bond et la main sur l'épingle d'or qui brillait à son corsage :

— Encore un pas, fit-elle, et je dirai à Hussein-Pacha qu'il est un traître et un lâche, un lâche parce qu'il s'empare d'une femme qui s'est fiée à sa loyauté ; un traître parce qu'il ment à sa parole.

Hussein poussa un rugissement de bête fauve. Ses yeux et ceux de la princesse échangeaient des flammes comme ceux de deux duellistes qui se provoquent et se mesurent du regard.

Mais c'était un homme, et le premier il céda.

— Eh ! que veux-tu donc ? parle et hâte-toi ! ta beauté me rend fou !

— Je veux la liberté d'un homme.

— Quel homme ?

— Celui qui ce matin appartenait à la mort et qui maintenant appartient à un Arabe.

— N'est-ce pas la même chose, si ce qu'on m'a rapporté est vrai ?



— Fais d'abord ce que je te demande, nous verrons après.

Hussein vit le sourire de la princesse.

— Où il y a une femme, il y a de la ruse, reprit-il. Tu étais là quand l'Arabe, m'a-t-on dit, a parlé à Kiuperli. L'arracher à une mort imminente était ce qu'il y avait de plus pressé. A présent qu'il vit tu songes à le rendre libre ?

— Je veux que tu fasses ici pour lui ce qu'une femme a fait pour toi à Venise. Le reste t'importe peu.

Hussein-Pacha lentement avait repris possession de lui-même.

— J'ai promis, j'obéirai, reprit-il avec effort.

— A présent, je te retrouve tel que je t'ai connu.

Léonora appuya doucement sa main sur le bras d'Hussein.

— Remercie Dieu, qui t'a fait généreux, ajouta-t-elle. Un pas de plus, tout à l'heure, et tu étais mort.

— Tu m'aurais tué, toi, avec cette petite main ! Mais tu n'as même point d'armes ?

— Qui sait ? fit-elle en touchant du bout de son ongle rose la petite épingle d'or piquée dans la gaze de son vêtement. Il y a des épingles qui valent des poignards !

Hussein passa gravement sa main dans sa barbe, et regardant l'épingle :

— Ce sont là, dit-il, des maléfices et des sorcelleries dont les chrétiens ont le secret. N'as-tu pas tout à l'heure d'un mot dompté un chien qui a la férocité du tigre ?

Il passa la main dans sa barbe et parut réfléchir, les yeux toujours fixés sur la princesse.

— Cet Arabe qui était tout à l'heure avec toi, ou l'as-tu laissé ?

— Là, dans cette galerie.

— Bon ! le chrétien est en prison ici même... attends.

Il frappa dans sa main, le nègre parut, et le pacha lui donna ordre de conduire en sa présence Kadour et le prisonnier.

— Une chose résolue, reprit-il, il n'en faut jamais remettre l'exécution au lendemain pour ne pas donner au malheur le temps d'arriver.

Quelques instants après, le nègre reparaisait conduisant M. de Montestruc et Kadour qui s'observaient mutuellement, l'un, triste et méfiant, l'autre, silencieux et sombre.

— Celui qui possède le cœur d'une femme a un ange invisible à son côté..., dit Hussein en s'adressant à Hugues. Une femme a voulu que tu fusses libre, tu vas l'être.

De nouveau le vieux pacha se tourna vers le nègre, et murmura quelques mots à son oreille.

Le nègre sortit et bientôt après il revenait, suivi de deux serviteurs qui jetaient au milieu de la pièce un lourd paquet d'où ils tirèrent un grand nombre de vêtements de toute espèce.

— Choisissez, reprit Hussein, et habillez-vous à la hâte ; quand on joue une partie où il y va de la vie, il ne faut négliger aucune précaution. Des gens vous ont vus tout à l'heure peut-être, qui pourraient vous reconnaître, et c'est inutile.

— Hussein est de ceux qui pensent à tout, dit Léo-nora.

— Non, il pense à toi. Pourquoi réveiller, en sortant de chez Hussein-Pacha, l'attention de ceux qui vous ont rencontrés entrant chez Achmet Kiuperli ?

La princesse, Montestruc et Kadour obéirent sans discuter. Kadour, qui regardait Hugues à la dérobée, eut soin de jeter sur ses épaules un costume pareil par la forme et la couleur, à celui qu'il lui vit prendre. Ce détail échappa à l'attention de Montestruc qui agissait en toutes choses comme un homme qui a fait le sacri-

fiée de sa vie. Quant à la princesse, elle n'avait d'yeux que pour celui qu'elle voulait sauver à tout prix ; seul, Hussein-Pacha prit garde à ce que faisait l'Arabe.

— Oui, se dit-il, quand un chasseur poursuit un lièvre, une double piste l'égare.

Il fut surpris, cependant, de voir Kadour s'envelopper d'une cape couleur de brique, alors que Montestruc en prenait une de couleur verte.

Cette métamorphose opérée, Hussein souleva le pan d'une tapisserie jetée devant l'une des fenêtres et regarda du côté de l'orient. A l'époque de l'année où l'on était arrivé, le jour paraissait de bonne heure ; déjà une bande couleur d'opale blanchissait à l'horizon ; les étoiles pâlissaient dans le ciel profond.

— Voici l'heure où la surveillance est le moins active, dit Hussein, l'heure où les sentinelles luttent avec le plus de difficulté contre le sommeil... La fraîcheur du matin engourdit le camp : il faut en profiter pour partir.

Déjà il prenait la tête du petit cortège, lorsque se ravisant :

— Et vos chevaux ? dit-il en se tournant vers Léonora.

— Nous sommes entrés au camp à pied, pour exciter moins d'attention, répondit-elle.

— Sortez-en de même... Le bruit d'une troupe de cavaliers en marche pourrait éveiller trop de dormeurs... Je suis là, il est vrai, et, fallût-il passer sur le ventre d'un escadron, vous y passerez... mieux vaut cependant éviter un tumulte.

Au moment où, rangés derrière Hussein, tous trois parurent sur le seuil de la maison, le camp semblait véritablement engourdi. Les feux de bivouac, qu'on oubliait d'entretenir, s'éteignaient l'un après l'autre, et ne projetaient plus que des lueurs incertaines ; on apercevait dans leurs vacillements des groupes de sol-

dats immobiles, dans toutes les attitudes d'un lourd sommeil. Aucun bruit ne s'échappait des tentes ; plus de rires, plus de chants. Parfois, un soldat qui rêvait laissait courir une imprécation sur ses lèvres ; un autre soulevait sa tête appesantie, puis la laissait retomber pesamment sur le dos d'un voisin, plus inerte qu'une souche : des hennissements de chevaux, qui sentaient venir le matin, troublaient seuls le silence.

— Tout ira bien, dit Hussein, qui fit signe d'avancer aux deux janissaires qui le précédaient.

S'il avait regardé avec plus d'attention, tandis qu'il poussait droit vers l'une des portes du camp, il aurait peut-être remarqué qu'un soldat, qu'on pouvait prendre à son costume pour un Valaque, venait de se laisser rouler sur la pente herbue d'un tertre voisin et rampait derrière un rideau de broussailles avec la souplesse silencieuse d'un chacal.

La ligne droite que suivaient Hussein et sa petite troupe coupait un chemin au bord duquel flambait un reste de feu d'où jaillissaient encore quelques flammes. Le Valaque, ou, pour mieux dire, Carpillo, se blottit à l'abri d'une cépée et vit passer sur la blancheur du chemin, éclairé d'un jet de lumière, deux hommes qui portaient un même bonnet de fourrure au front et une même casaque sur le dos. L'un avait sa cape à demi pendante sur l'épaule ; l'autre jetait la sienne négligemment sur le bras.

Carpillo souleva sa tête entre deux branches et les accompagna longtemps du regard.

— Oui, oui, murmura-t-il, même défroque, mais j'ai des yeux pour voir ! le maître a le manteau rouge, le valet le manteau vert. Si vite qu'ils aillent, ma balle les reconnaîtra.

Si quelque sentinelle faisait mine d'arrêter la bande, avant qu'elle eût poussé un cri d'alarme, l'un des janissaires, se hâtant, lui parlait bas à l'oreille, et l'on passait.



Si d'aventure on rencontrait une patrouille conduite par un officier, Hussein se faisait reconnaître, et sabres et mousquets s'inclinaient.

Derrière eux, dans l'ombre, se glissait toujours Carpillo.

Trois fois, chemin faisant, Kadour avait poussé le cri de la chouette avec une telle perfection, que Carpillo trois fois tourna la tête de tous côtés pour voir si quelqu'un de ces oiseaux, amis des chasses nocturnes, ne volait pas dans le ciel pâissant. Une quatrième fois Kadour poussa le même cri avec plus de force.

— Qui donc attend-il ? se demanda Carpillo, qui avait fini par ne plus s'y tromper.

Un homme et un enfant, vêtus de la fustanelle blanche des Arnauts, se montrèrent tout à coup derrière un pan de muraille éboulée, tous deux essouffés comme s'ils avaient fait une marche rapide, et sans parler, suivirent Kadour. Le cri de la chouette ne se fit plus entendre.

« Coquelicot maintenant avec l'Anguillet... toute la bande ! pensa Carpillo. Ils sont ici comme chez eux ! Ils étaient pris comme dans une souricière, et c'est le chat qui leur en ouvre la porte ! »

Bien sûr qu'Hussein n'avait pas d'autre but que celui de les aider dans leur évasion, Carpillo prit sa course dans la direction du coin où il avait réuni les hommes de sac et de corde qui, après l'échauffourée des défilés de Salzbourg, s'étaient attachés à la fortune du capitaine d'Arpallières. Les fugitifs étaient à pied ; ils ne pouvaient manquer de s'élancer par le plus court vers le camp des impériaux, il aurait bientôt fait de les atteindre.

— M. de Montestruc a le manteau rouge, Kadour le manteau vert, cela me suffit, répétait-il en se hâtant.

Hussein, en effet, venait d'arriver à l'une des ouvertures ménagées sur la ligne des travaux de campagne

qui mettaient l'armée turque à l'abri d'une surprise. Il se fit reconnaître et sortit du camp. Quand il en fut à quelque distance, il s'arrêta :

— Suivez ce ruisseau, dit-il ; sa pente vous conduira vers l'endroit où sont les vôtres ; j'ai tenu ma promesse. Que Dieu vous guide !

— Et toi ? dit la princesse.

— Moi ? Tout à l'heure, je dirai tout à Kiuperli. Je ne sais pas mentir.

— Mais s'il te fait trancher la tête ?

— Il en a le droit, peut-être même est-ce son devoir. Avec un tel homme, c'est pile ou face. Inflexible ou généreux. A ma place, et lié comme je l'étais par une parole, il aurait agi comme je l'ai fait. Et puis, qu'importe ! Toute vie est suspendue à un fil qui ne casse que lorsque Dieu le permet ! Il s'est servi de toi, il y a vingt ans, pour me faire vivre ; il se servira de Kiuperli s'il veut que je meure.

— Et cela pour moi ! murmura la princesse.

Hussein la prit à part :

— Oui, pour toi ! mais cela n'est rien ! La chose qui me surprend moi-même, c'est que j'ai pu me vaincre après t'avoir vue ! Je te regarde et je ne le comprends pas ! Je n'avais qu'à fermer les bras pour t'avoir tout entière et tu es libre ! Le miracle, le voilà... Il est et il reste inexplicable... C'est une fascination que j'ai subie et cela tient du prodige... mais si demain je te retrouvais dans les mêmes conditions, je ne répondrais plus de rien... Va-t'en et ne regarde pas en arrière !

Il posa ses deux mains sur les épaules de Léonora et plongeant ses yeux tout pleins de flammes sombres dans ses yeux humides :

— Sommes-nous quittes à présent, dis ?

— Oh ! oui...

— Alors prie ton Dieu qu'il ne te ramène plus en ma présence... Va !

Il étendit la main vers le couchant et s'éloigna à grands pas dans la direction du camp où Kiuperli l'attendait.

Une lumière blonde commençait à se répandre dans la campagne. Le camp se réveillait comme une fourmilière.

— Par ici, et suivez-moi tous, murmura tout à coup Coquelicot, qui s'était glissé vers Hugues. L'Anguillet, qui a plus d'esprit dans son petit doigt que beaucoup de braves gens gros et gras dans toute leur personne, m'avait dit que bon gré mal gré on vous sauverait. « Une femme s'en mêle, comprenez-vous ? » m'avait-il soufflé dans l'oreille, et il avait ajouté : « Une femme, ça n'a l'air de rien, et c'est plus fort que cent mille Turcs ! » Je ne comprenais guère, mais j'avais une telle envie de croire qu'il ne se trompait pas, que j'ai tout de suite agi comme s'il avait eu raison... C'est pourquoi je suis allé trouver M. le marquis au fond du ravin où nous l'avions laissé, et qu'à présent il est tout près d'ici, derrière ce rideau d'arbres. Dans trois minutes, nous serons à cheval ; dans un quart d'heure, hors d'atteinte.

Ils pressèrent le pas. Mille sentiments contraires agitaient l'âme de Montestruc. Il était libre, mais cette pensée qu'il devait la liberté à une trahison l'exaspérait contre Kadour et contre lui-même. De quel air affronterait-il le regard de M. de Coligny et que lui servait à présent d'avoir tous les secrets de l'armée turque, si Achmet Kiuperli avait tous les secrets de l'armée impériale ?

— Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas laissé mourir ! s'écria-t-il. Je devrais te remercier et je te maudis !

— Hugues ! murmura la princesse avec l'accent du reproche.

— Laisse ! dit Kadour, je vois le fond de sa pensée, mais demain peut réparer ce que hier a fait.



— Kadour a raison..., poursuivit Coquelicot, la mort seule est irréparable. Donc, réjouissez-vous d'être en vie !...

Ils venaient de franchir le rideau d'arbres vers lequel ils dirigeaient leur course. L'Anguillet, qui les avait précédés, poussa un coup de sifflet d'une façon particulière. À ce signal, un coup de sifflet répondit et, subitement, le marquis sortit d'un fourré.

— Enfin ! s'écria-t-il, je comptais les minutes... elles me paraissaient plus longues que des jours de jeûne !... Nous voilà tous. Vite à présent... les chevaux sont là, et nous jouerons de l'épéon.

M. de Saint-Ellix s'enfonça dans un sentier qui filait au travers d'un fouillis inextricable de broussailles et, dans l'épaisseur d'un massif, leur fit voir les six chevaux, sellés et bridés, qui grattaient la terre autour d'un chêne.

Hugues se débarrassa de son manteau pour aider la princesse à se mettre en selle, tandis que Coquelicot et l'Anguillet passaient en revue, rapidement, les sangles et les courroies.

— Il est des circonstances, disait Coquelicot, où la vie d'un honnête homme dépend d'un ardillon qui casse ou d'une boucle qui tient ferme.

Kadour profita de ce moment pour ramasser le manteau rouge de son maître et jeter sur les épaules de celui-ci le manteau vert dont lui-même venait de se dépouiller. Cela fait, et comme s'il eût craint que Montestruc ne prît garde à cet escamotage :

— En route à présent ! cria-t-il.

À l'instant où Coquelicot et l'Anguillet poussaient leurs compagnons vers le rideau d'arbres derrière lequel M. de Saint-Ellix les attendait, un homme à cheval qui marchait en tête d'une troupe de cavaliers venait de les apercevoir. Lui-même sortait du camp et gagnait la campagne au galop, suivi de tous les siens.



Carpillo, car c'était lui, sourit :

— À présent ils sont à moi, se dit-il ; cette broussaille n'est pas vaste... en quelques minutes ils en auront atteint l'autre bord... c'est moi qui les y recevrai !

Il divisa sa troupe en deux bandes, se mit à la tête de l'une et lança l'autre de manière à envelopper le taillis entre les deux pointes d'un arc de cercle.

— Et que le premier d'entre nous qui découvrira les fugitifs tombe dessus ! cria-t-il.

Les deux bandes se séparèrent et coururent en sens inverse en partant à fond de train.

## XII

### CHASSE A L'HOMME

MAIS quelle fut la surprise de Carpillo lorsqu'au lieu d'une troupe de fugitifs à pied, qu'il croyait n'avoir plus qu'à massacrer au détour du bois, il aperçut une troupe de gens à cheval qui avaient déjà pris de l'avance sur lui et qui galopaient de manière à rendre la poursuite incertaine. A la distance où il se trouvait, de l'œil il ne pouvait reconnaître les traits de ceux qui fuyaient à toute bride, encore serrés en peloton, mais les deux manteaux, dont les vives lueurs éclairées par un clair rayon du soleil levant brillaient sur le chemin, lui permettaient de savoir à qui il avait affaire.

— Ai-je bien fait de remarquer la couleur de ces deux manteaux ! se disait-il avec complaisance.

Puis se dressant sur ses deux étriers :

— Cent ducats à celui qui le premier atteindra ces coquins ! s'écria-t-il.

Et, comme s'il eût voulu gagner les cent ducats qu'il venait de promettre au plus rapide, il enfonça ses deux

éperons dans le ventre de son cheval, qui partit comme une flèche.

Lorsqu'un souffle de vent dispersait la poussière soulevée par cette course effrénée, des éclairs subits en sortaient qui faisaient comprendre à Carpillo que les fugitifs étaient en état de se défendre.

— Des armes et des chevaux ! Où donc ces damnés coquins les ont-ils trouvés ? se dit-il.

Mais cette découverte ne ralentit pas la poursuite. Les cent ducats donnaient des ailes à toute cette canaille.

On aurait dit une volée de vautours poursuivant une volée de faucons.

Le chemin dans lequel Hugues et ses compagnons s'étaient engagés traversait une vaste lande semée de taillis épais et coupée de sentiers tracés par les troupeaux.

— Vous savez que s'ils nous atteignent, c'est la mort pour toi, l'esclavage pour elle?... dit Kadour tout bas à Montestruc.

— Je le sais.

— Alors laissez-moi faire... j'ai mon idée... et que personne ne s'occupe de moi.

Kadour qui depuis quelques instants retenait la bride de sa monture, tout en observant Carpillo du coin de l'œil, se jeta tout à coup dans l'un des sentiers ouverts parmi les buissons. En deux minutes un rempart de feuillage le sépara du reste de la bande.

Ce qu'il avait prévu arriva.

A peine Carpillo eut-il aperçu le manteau rouge dans une direction autre que celle que suivait le gros des fugitifs, qu'il tourna bride et se précipita sur ses traces.

— A moi, vous autres, à moi ! cria-t-il.

Cinq ou six hommes répondirent à cet appel.

Et la course, pour s'être divisée en deux parts, ne continua pas avec moins de furie.

Kadour, qui ne poussait plus son cheval avec la même ardeur qu'on lui avait vue tout à l'heure, commençait à perdre du terrain. Carpillo s'en aperçut et redoubla de vitesse. Mais lorsque déjà il calculait de l'œil la distance qui les séparait encore pour savoir si une balle de mousquet ne la franchirait pas, l'Arabe, sûr que rien alors ne ramènerait plus son ennemi sur les traces de Montestruc, rendit les rênes à sa monture et se mit en un instant hors de toute atteinte.

— Bandit ! murmura Carpillo.

Deux fois Kadour recommença ce même jeu ; puis, son sang s'échauffant, il y prit goût. Sa main nerveuse décrocha le mousquet qui pendait le long de la selle, et, s'arrêtant à l'angle d'une cépée, la crosse à l'épaule, il attendit que le gros des assaillants fût en vue. Un cavalier parut précédant Carpillo de quelques pas ; Kadour lâcha le coup et l'homme roula sur la croupe du cheval.

L'Arabe joyeux se mit debout sur ses étriers, et faisant tournoyer son fusil au-dessus de sa tête, à la mode des guerriers de son pays, poussa un cri de triomphe et s'éloigna au grand galop.

Les gens de Carpillo faisaient mine de s'arrêter autour de leur camarade étendu par terre.

— Laissons les morts ! sus aux vivants ! cria leur chef.

Une seconde fois Kadour s'arrêta, et une seconde fois un des cavaliers acharnés à le poursuivre vida les arçons.

Saisi par la fièvre de la bataille, Kadour se mit à charger de nouveau son fusil. L'instinct de sa race batailleuse l'avait reconquis.

Mais Carpillo, de son côté, voulait en finir avec cet adversaire insaisissable, si prompt à fuir, si habile à tuer. Il donna ordre à ses hommes de se tenir prêts, et, la main sur le mousquet, attendit, l'œil sur le cavalier

au manteau rouge. Il le vit bientôt ralentir son allure et raccourcir la distance qui les séparait.

— Attention vous tous ! reprit Carpillo, et tous faites comme moi !

Au moment où Kadour, encouragé par ses premiers succès, se retournait à demi sur la selle et, levant le canon de son mousquet, épaulait, quatre coups partirent, précédant le sien, et son cheval soudain plia les jarrets. L'Arabe le releva d'un coup d'éperon. Le cheval fit quatre bonds, puis fléchit de nouveau et roula dans la poussière. Un hurra accueillit cette chute et presque aussitôt trois cavaliers entouraient l'Arabe qui, dégageant sa jambe prise sous le cheval abattu, se dressait sur ses genoux.

Le premier qui arriva sur lui, le sabre haut, se pencha vivement sur la selle dans l'espoir de lui fendre la tête d'un seul coup. Kadour s'était déjà armé d'un pistolet qu'il lui déchargea en plein visage ; son adversaire fit la culbute et faillit tomber sur ses épaules. L'Arabe se glissa entre les jambes du cavalier qui le suivait et enfonça la lame de son poignard jusqu'à la garde dans le ventre du cheval qui hennit de douleur, se cabra et se renversa en arrière, écrasant son maître sous son poids. Un troisième ennemi restait en selle, le pistolet et le sabre au poing. Plus souple qu'une panthère, Kadour évita la balle qui le cherchait, et d'un bond sautant en croupe, noua ses deux mains autour du cou de Carpillo, car c'était lui qu'il avait maintenant à combattre.

Un instant l'Italien se débattit comme un serpent pris dans les serres d'un aigle, cherchant à mordre son adversaire, à se dégager de son étreinte, à le lacérer avec la pointe d'un poignard qu'il avait arraché de sa ceinture par un mouvement convulsif ; mais portés au hasard, et d'avant en arrière, ces coups frappaient souvent dans le vide ou, s'ils déchiraient les vêtements et



les chairs de l'Arabe, ne parvenaient pas à lui faire lâcher prise. Le cheval épouvanté par les saccades et les efforts de cette lutte qui s'agitait sur son dos s'emporta. Kadour ferma plus étroitement ses doigts maigres autour du cou de Carpillo qui râlait, et pesant sur ses épaules le coucha sur le pommeau de la selle. Les yeux du misérable tout injectés de sang sortirent de leur orbite, il chancela, un dernier spasme le parcourut tout entier, ses bras détendus lâchèrent un fer inutile, et, sans force, glissèrent le long de son corps ; sa tête blême roula sur son épaule, et Kadour n'eut plus qu'à imprimer une dernière secousse à sa masse inerte pour se mettre à sa place et chausser l'étrier. Un instant il regarda le corps de Carpillo étendu dans une ornière ; un cri de joie féroce jaillit de ses lèvres, et il reprit sa course effrénée.

Tandis que l'Arabe entraînait derrière lui Carpillo et une partie de sa bande, ceux qu'il avait abandonnés continuaient leur fuite. Coquelicot risqua un coup d'œil du côté des cavaliers qui les poursuivaient. Il ne compta que cinq ou six hommes. Se tournant alors vers M. de Saint-Élix, qui d'une main impatiente tourmentait le pommeau de son épée :

— M'est avis, monsieur, dit-il, que la dame que nous avons l'honneur de ramener en pays chrétien aurait une mauvaise opinion de notre chevalerie si nous la laissons plus longtemps exposée à l'indiscrétion de ces drôles. Que vous en semble?... Deux contre six, la partie est égale !...

— Tu as, parbleu ! raison. Les voyages te donnent de l'esprit, Coquelicot !

— Non pas deux, mais trois contre six, s'il te plaît, marquis, s'écria Hugues qui avait saisi au vol cette conversation.

— Non pas trois, mais quatre, si vous le voulez bien, ajouta la voix douce de l'Anguillet...

— Tiens ! notre David qui veut tuer son petit Goliath ! dit Coquelicot. Moi je suis d'avis qu'il faut toujours gâter les enfants... Viens donc ça, mon bonhomme, nous allons rire...

Les quatre alliés, en deux secondes, se rangèrent, le mousqueton et le pistolet au poing, en travers de la route, qui faisait un coude en cet endroit. On entendait à quelque distance rouler le tonnerre de la poursuite.

— Attention, dit Coquelicot qui, ayant eu l'idée de cette embuscade, voulait en avoir la direction ; dès que cette canaille débouchera en face de nous, feu tous ensemble, puis chargeons-la !

La chose fut faite comme il l'avait arrangée. A peine les hommes de Carpillo se montrèrent-ils au travers d'un nuage de poussière, que quatre coups de feu tirés dans le tas les accueillirent. L'un des cavaliers tomba, un autre, qui avait une balle dans le corps, s'accrocha à la selle pour ne pas rouler à son côté. Mal remis de leur surprise, leurs compagnons, qui tiraient les pistolets des fontes, se virent soudain assaillis par quatre paires de bras au bout desquels luisaient quatre rapières. Ils lâchèrent leurs coups au hasard et se débâtèrent, mais pas assez promptement pour que l'un d'eux ne fût chatouillé dans le dos par la pointe d'une épée ; les autres précipitèrent leur course, et Coquelicot, qui riait aux éclats, resta maître du champ de bataille.

— Moi qui suis si bête, dit-il, puisque j'ai eu une idée, ce qui m'étonne, je veux en avoir deux. Un général d'armée qui connaît son métier ne compromet pas un succès par une imprudence. L'ennemi en déroute, je crois inutile de le poursuivre, et je propose de battre en retraite.

— Bien parlé ! s'écria le marquis ; Coquelicot unit la prudence de Fabius à la fougue de Scipion... J'opte pour qu'on suive ses conseils.

Le reste du chemin se fit sans encombre, mais silencieusement. Malgré l'heureux dénouement de cette expédition hasardeuse, Montestruc pensait à l'accueil que lui ferait M. de Coligny lorsqu'il apprendrait qu'une délation avait mis le grand vizir au courant des positions occupées par l'armée impériale ; le marquis observait la princesse à la dérobée avec un mélange tout méridional de tendresse, de pitié, de colère et d'attendrissement ; la princesse de son côté, revenue de l'excitation qui l'avait soutenue au moment des périls extrêmes, était tombée dans une sorte d'abattement plein de tristesse. Des larmes intérieures coulaient sur son cœur ; après avoir arraché à la mort celui qui marchait à son côté, elle souhaitait presque que la mort vînt la délivrer de la vie.

Coquelicot pensait à son compagnon d'aventures, mais Coquelicot connaissait l'Arabe de longue date et le savait homme à se tirer des plus fâcheuses rencontres. Quant à l'Anguillet, qui venait de faire ses premières armes, il avait l'heureuse confiance de son âge.

A l'heure où l'enfant aperçut les premières tentes de l'armée des alliés rangée sur les bords du Raab, la vue d'un cavalier qui se dirigeait obliquement vers eux de toute la vitesse de son cheval lui prouva que cette confiance ne l'avait pas trompé. Kadour était devant lui. Avec Coquelicot qui venait aussi de le reconnaître l'Anguillet s'élança à la rencontre de l'Arabe. Ils l'accablèrent de questions. Pour toute réponse Kadour secoua son manteau rouge troué par le plomb et l'acier, et frappant, sur sa poitrine çà et là tachée de sang, cria :

— Vivant !

— Mais eux, les autres ?

— Morts !

Et froidement il reprit sa place derrière Hugues.

Le départ de Montestruc, son absence, ce qu'on avait appris par les révélations du petit l'Anguillet du danger



dans lequel il s'était précipité par esprit de chevalerie, avaient répandu une émotion singulière parmi ses compagnons d'armes. On désespérait presque de le revoir. Le bruit de l'entreprise tentée par le marquis, encore entourée d'un vague mystère et où l'on savait que la princesse Mamiani était mêlée, en augmentait la vivacité. Il n'était plus question que de cette aventure dans le camp.

Orphise n'était pas la moins troublée des personnes qui s'en occupaient. Elle avait signifié à M. de Chivry, qui la pressait de le suivre à Paris, que jamais elle ne quitterait la Hongrie avant de savoir ce que M. de Montestruc était devenu. A l'air de son visage, à l'accent de ses réponses, il comprit qu'il eût fallu employer la violence pour la faire céder. Il recula devant cette extrémité, contre laquelle toute la jeunesse ralliée autour de M. de Coligny eût protesté. Chaque matin donc et chaque soir M<sup>lle</sup> de Montluçon, toujours suivie de César qui l'escortait avec un mélange d'ironie et de soumission, se mêlait aux batteurs d'estrade qui parcouraient les environs, en quête des aventuriers, et ne les quittait qu'à la limite où les promenades dégénéraient en escarmouches.

La nouvelle du retour de Montestruc à qui la princesse Léonora et le marquis de Saint-Ellix faisaient cortège, se répandit comme une traînée de feu dans tout le camp. On accourut de toutes parts, officiers et soldats lui faisaient fête. Des mains joyeuses serraient les siennes ; on l'étouffait d'embrassements, des cris le saluaient. Le tumulte, qui allait grossissant, parvint aux oreilles d'Orphise. Elle tressaillit.

— Dieu ! fit-elle, si c'était lui !

Elle courut à son balcon et le vit, poussé, pressé par la foule qui agitait en l'air des chapeaux par centaines. Tout le sang de son cœur monta à ses joues. En un instant Hugues eut mis pied à terre et monta l'escalier.



— Coligny me pardonnera, si l'amant dérobe cinq minutes au soldat, se disait-il.

Hugues rencontra M<sup>lle</sup> de Montluçon qui courait au-devant de lui. Elle avait les yeux pleins de larmes et ne pouvait parler. Il la contemplait avec ravissement.

— Ah ! cruel, dit-elle enfin, quel mal vous m'avez fait !

La foule qui s'était arrêtée devant la maison remplissait l'air de ses acclamations ; on criait : « Vive M. de Montestruc ! » Sous les yeux du héros souriait un visage qu'illuminaient tous les rayonnements de l'amour ; Hugues avait la jeunesse, la popularité conquise par le courage, une carrière ouverte où la gloire était promise à tous les efforts, il lui sembla que son cœur, trop petit pour contenir tant de bonheur, allait éclater et il plia le genou devant Orphise comme s'il eût succombé sous le poids de son ivresse.

Derrière Hugues, bien des amis rencontrés à Paris et à Metz étaient montés bruyamment, ceux-ci entourant la princesse, ceux-là pressant le marquis de questions. Kadour restait à l'écart, perdu dans le nombre. Le visage sombre, il regardait Orphise. Il avait joué sa vie pour lui rendre celui qu'elle aimait, et maintenant elle ne se souvenait même pas de son existence. Pour lui pas un sourire, pas une pensée ; elle ne se demandait même pas s'il était revenu ou s'il était mort. Que lui importait la vie de cet inconnu ! C'était l'oubli dans toute sa férocité naïve. Comme ces princesses d'Orient pour qui des esclaves vont chercher au fond des mers et disputent aux abîmes les perles dont se pare leur beauté, elle avait sa perle ; que lui faisait l'être sans nom qui pour la lui donner avait bravé la mort !

Une sueur d'angoisse passa sur le visage de Kadour, tandis que M<sup>lle</sup> de Montluçon tendait la main à Montestruc pour l'engager à se relever. On s'éloigna. En ramenant Hugues vers la porte, Orphise aperçut l'A-

rabe qui se retirait. Un instant elle arrêta sur son front basané un regard indécis, puis, hésitante, le reconnut.

— Ah ! c'est toi !... fit-elle. Te voilà revenu avec M. de Montestruc... Tant mieux !

Elle passa. Un regard incertain, une parole banale, c'était tout ce que son dévouement avait obtenu. Il se rappela le moment où son cheval, blessé à mort, s'était abattu sous lui, l'instant où le bourreau lui avait fait ployer le genou ; qu'était-ce que la révolte de tout son être à cette minute où son âme impassible jetait un adieu à la vie, si on la comparait à l'écroulement muet qui se faisait en lui. S'être offert en holocauste et n'être presque pas aperçu !

Hugues triomphant, radieux, poussa chez M. de Coligny, qui avait été prévenu de son arrivée et qui l'attendait. A sa vue il lui ouvrit les bras.

— Pas encore !... dit Montestruc. La bataille peut commencer bientôt et vous n'avez pas une heure à perdre pour faire changer de front à toute l'armée. Le grand vizir en connaît toutes les positions comme Montecuculli lui-même. Craignez qu'il ne vous y surprenne, s'il se met en marche demain !

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'on n'arrache pas la vie d'un prisonnier des mains de cet homme qu'on appelle Achmet Kiuperli sans y laisser quelque chose de soi... J'ai dû la mienne à une trahison... Quelqu'un qui avait le secret de nos forces l'a livré pour payer la rançon du sang...

— Qui ?

— Celui-là a cru bien faire... Il est à moi... je le couvre... mais s'il faut un coupable à la justice militaire, me voici.

Kadour, qui s'était glissé à la suite de Montestruc chez le général en chef des troupes françaises, s'avança et l'écartant du geste :

— Laissez-moi parler... S'il y a un coupable, c'est

moi... Un jour, l'homme que voilà m'a tiré de l'esclavage et m'a fait libre... Ce jour-là, je me suis dit que mon sang lui appartenait... Hier il allait mourir... un moyen me restait pour le sauver, un seul, car eussé-je tué Achmet Kiuperli, cela n'eût point suffi... J'ai dit tout ce que je savais, et on a délivré mon maître des mains du bourreau pour me le donner... Ce que j'ai fait hier, je le ferais aujourd'hui, je le ferais demain... Prends ma vie si tu la veux... Quant aux révélations pour lesquelles l'ami que je t'ai rendu a jeté tant de malédictions sur ma tête, que t'importe !... Ce ne sont plus que des mots aujourd'hui... Vraies tout à l'heure, elles seront menteuses lorsque le grand vizir se présentera pour te combattre, et lui-même se prendra au piège où il croit te faire tomber... Tu as une nuit devant toi, c'est assez.

— Il a raison ! s'écria M. de Coligny.

Puis se retournant vers l'Arabe :

— Tu t'appelles Kadour, je crois ?

— Oui, Kadour.

— Ce que tu as fait, on ne le récompense pas avec de l'argent. Que veux-tu ?

— Rien.

Coligny prit sur une table un riche poignard oriental qui traînait parmi des papiers et qui lui avait été donné à Paris par le comte Strozzi.

— Tiens, dit-il, prends ceci et porte cette arme en souvenir de cette journée. Ne regarde pas les pierres qui brillent autour de la poignée ; la lame est d'acier trempé à Damas et ne trompe pas.

Kadour prit le poignard et le passa à sa ceinture.

— Merci, dit-il.

Coligny le regarda s'éloigner.

— Si j'étais roi et qu'un tel homme m'eût rendu le service qu'il t'a rendu, je le nommerais général d'armée ou je le ferais fusiller.

Et passant son bras sous celui de Montestruc :

— Parle maintenant ; qu'as-tu vu là-bas, s'il est vrai, comme on me l'a dit, que le souvenir d'une légende héroïque t'ait conduit chez les Turcs ?

Hugues raconta par le menu tout ce qu'il avait appris pendant son séjour au milieu de l'immense armée du grand vizir. Ce dénombrement d'hommes et de chevaux, d'armes et de nations, qui rappelait les vieux récits des guerres antiques, fit froncer le sourcil à M. de Coligny.

— Mais c'est une avalanche ! s'écria-t-il.

— Et cette avalanche roule vers nous, traînant après elle deux cents canons. Avant quarante-huit heures peut-être en sentirons-nous le choc.

— Et pour lui résister et en rompre la furie, quelques poignées d'hommes seulement !

M. de Coligny passa la main sur son front.

— Les détails que tu me donnes sur l'organisation formidable de cette armée et les éléments qui la composent sont trop importants pour que celui qui commande à nous tous n'en soit pas informé. Viens avec moi chez Montecuculli.

### XIII

#### LES PENSÉES NOIRES

Le général à qui l'empereur d'Allemagne avait confié la dernière armée qui pût servir de rempart à l'empire reçut immédiatement Hugues et M. de Coligny. Il écouta attentivement le rapport de Montestruc qui ne lui cacha rien des révélations de Kadour.

— Passons, dit froidement Montecuculli ; si Kiuperli ne savait rien, je ne saurais rien non plus... partant



quittes. Toute la question est de savoir à présent lequel de lui ou de moi profitera le mieux des renseignements qu'il a obtenus, et avec l'aide de Dieu j'espère bien que ce sera celui qui défend la bonne cause !

Il insista pour avoir des détails précis sur le nombre et la qualité des contingents divers qu'il allait avoir à combattre. Les choses et les chiffres se casaient dans sa tête à mesure qu'il en entendait le dénombrement.

— Voilà qui est clair, reprit-il, il est le torrent, je suis la digue. Que le torrent fasse une brèche à la digue et c'en est fait, non seulement de l'empire d'Allemagne, mais peut-être de la chrétienté.

— C'est pourquoi il faut fortifier cette digue de façon que rien ne l'ébranle, répliqua M. de Coligny.

— Certes ! et c'est à quoi nous allons nous employer en braves gens que nous sommes !

Il parut réfléchir, le doigt posé sur une carte étalée au milieu d'une table.

— Tenez, continua-t-il, c'est là que le choc aura lieu... à cet endroit où la rivière trace une courbe, là où s'élèvent les murailles du couvent de Saint-Gothard. Vous savez que Kiuperli, qui remontait la rive gauche du Danube, a brusquement changé de direction, et, croyant nous gagner de vitesse, court vers le Raab. S'il passe le Raab, Vienne est perdue. Ses coureurs lui auront dit qu'un gué existe du côté de Sackelsberg. Il voudra en tenter le passage. Vainqueur, il a devant lui l'Allemagne ouverte. Mais c'est là que je l'attendrai... Après tout, le nombre est souvent un désavantage, bien que parfois il soit bon d'avoir ce désavantage de son côté, ajouta-t-il en souriant. Dans cette foule que Kiuperli traîne après lui, il n'y a de vraiment redoutables que ses janissaires et ses spahis.

— L'artillerie aussi, dit Hugues. Deux cents pièces de canon !

— Quand vous aurez vieilli comme moi sur les champs

de bataille, jeune homme, vous saurez que ces engins de guerre font plus de bruit que de besogne... Beaucoup crient qui ne mordent pas.

— Et je me rappellerai toujours avec orgueil que c'est sous les ordres d'un glorieux chef tel que vous que j'aurai appris à les connaître.

— Quant au reste, c'est une cohue, terrible peut-être si on se laisse effrayer par ses clameurs sauvages à la première heure de l'attaque, mais qui lâche vite pied si on leur tient tête. Les vieux soldats que j'ai sous la main me connaissent ; ils seront comme un mur, un mur vivant. Vous, monsieur de Coligny, vous avez sous vos ordres les meilleurs gentilshommes de la noblesse de France ; c'est le roi Louis XIV qui les a désignés pour nous prêter le secours de leur épée. Je compte donc sur vous et sur eux comme sur moi-même.

— Et vous avez raison, monsieur le comte.

— Mais en présence de la partie difficile que nous allons jouer, j'ai besoin de croire que chacun en me reconnaissant pour chef m'obéira aveuglément.

— Je vous le jure.

— C'est bien, monsieur, allez ! Demain vous recevrez mes dernières instructions.

L'ombre s'étendait sur la campagne lorsque Montestruc quitta la tente du comte de Montecuculli. Il admirait ces jeux de la Providence qui veut quelquefois que les destinées d'un peuple et d'un empire reposent sur un seul homme. Il venait de voir face à face un de ces redoutables élus et se sentait plein de respect pour ce mélange de courage, de modestie et de ferme résolution avec lesquels il acceptait cette lourde tâche de sauver un pays sans en méconnaître les périls et les difficultés.

Le silence se faisait partout. On n'entendait plus que le cri des sentinelles, et dans l'éloignement le galop de quelque batteur d'estrade qui courait la plaine. Des incendies teignaient çà et là l'horizon de lueurs rouges,

et ces clartés sinistres faisaient comprendre que déjà l'armée turque envoyait des cavaliers tartares en éclaireurs. Nul ne pouvait savoir combien de jours encore séparaient la petite armée chrétienne de sa rencontre décisive avec les masses pesantes que la nuit cachait dans ses ténèbres.

Hugues rentra dans sa tente, et après avoir donné une pensée à M<sup>lle</sup> de Montluçon, un souvenir à sa mère, s'endormit du sommeil tranquille du soldat qui, en voyant venir la journée sanglante et glorieuse qui sera peut-être la dernière pour lui, a la volonté profonde de faire son devoir jusqu'au bout.

A cette même heure, Kadour venait brusquement de quitter Coquelicot, qui s'attardait dans un bouchon fait de branchages auprès de quelques camarades auxquels il racontait leurs aventures. Un certain nombre de flacons vides, semés par terre autour d'eux, indiquait que le récit avait été arrosé de copieuses libations. L'inflexible Arabe, l'esprit chargé de pensées noires, avait trempé ses lèvres dans un verre pour en chasser les assauts ; puis, las de ces bruits et de ces rires, il s'était enfui comme un fauve qu'irrite la présence des hommes.

Une forme lumineuse dansait devant ses yeux. Il en reconnaissait les lignes harmonieuses et la beauté. Ses cheveux qui pour d'autres étaient invisibles, pour lui flottaient au clair de lune, semblables à des fils de soie couleur d'or. Il en aspirait les parfums, il en sentait la douceur sur ses joues. Cette vision agitait ses bras blancs dans la nuit comme un cygne ses ailes. Il apercevait ses yeux pareils à des étoiles bleues qui luisaient dans l'ombre. La fièvre le gagnait.

— A lui, elle est à lui ! répétait-il en marchant.

Et les battements lourds de son cœur répondaient à ses tempes et le fatiguaient.

Errant à l'aventure, en proie à ces mille démons qu'éveille la jalousie, il arriva à la tente où déjà Hugues



avait demandé le repos. Le petit l'Anguillet dormait sur le seuil, roulé dans son manteau, son visage rose tourné vers la lune ; il souriait comme si l'astre paisible eût versé à sa jeunesse des rêves doux avec sa clarté.

Kadour le regarda l'espace d'une minute. Une expression de tristesse poignante passa sur son visage mêlée à de la colère.

— Moi aussi je dormais avant de l'avoir rencontrée, se dit-il, et maintenant que je l'ai vue, c'est du feu que j'ai dans le cœur... il me brûle !

Il souleva un pan de la toile et, s'étant glissé sous la tente, chercha un coin pour s'étendre. Mais l'insomnie l'y attendait et, dans cette ombre où il était enseveli, toujours la même image rayonnante flottait autour de lui avec des sourires qui le rendaient fou.

« Et il est là celui qui l'aura ! pensait-il, j'entends son souffle ! »

Il se dressa sur les genoux et se mit à ramper dans la direction d'un rideau qui pendait au milieu de la tente et la séparait en deux parties. Il en prit l'un des bouts, l'écarta et passa la tête. Hugues dormait sur un tapis, profondément. Kadour, se traînant sur les mains et les genoux, se dirigea vers lui. Sa marche lente ne soulevait pas plus de bruit que le passage d'un félin sur le sable muet du désert.

Quand il fut auprès de Montestruc, l'une de ses mains chercha dans les plis de sa ceinture le poignard que lui avait donné M. de Coligny et le tira du fourreau. Il leva le bras, la tête penchée sur le dormeur. Une sueur de mort perlait son front. On voyait ses dents luire dans un sourire féroce, et sur sa tête l'éclair blanc de l'acier.

Tout à coup quelque chose d'humide mouilla ses yeux, un soupir gonfla sa poitrine ; une larme qui venait de paraître entre ses cils, grossit lentement, glissa, et, de ses paupières amollies, tomba sur le front de Montestruc qui fit un mouvement. Quelque chose s'a-



gita dans le cœur de l'Arabe, et lourdement son bras s'abaissa jusqu'à ce que sa main eût rencontré le tapis sur lequel elle resta immobile. Hugues s'éveillait, ses lèvres murmurèrent des sons vagues comme ceux que le songe arrache à la pensée, et il ouvrit les yeux.

Son regard encore incertain s'arrêta sur Kadour.

— Que fais-tu là ? dit-il doucement.

— Tu parlais dans ton sommeil, répondit l'Arabe d'une voix sourde, il m'a semblé que tu te plaignais, et je suis venu... Que de dangers qui rampent dans la nuit !

— Oui, je me rappelle à présent ; je rêvais qu'un serpent s'était glissé vers moi et qu'il allait me mordre au cœur !...

— Dors tranquille, maintenant, je veille.

— Et Coquelicot ?

— Il chante.

— Pauvre Coquelicot ! qui sait si bientôt !... Et moi-même, et toi, Kadour, qui sait !...

Hugues rejeta un de ses bras sous sa tête déjà reprise par le sommeil et ferma les yeux.

— Moi, je sais, murmura Kadour.

Et il s'accroupit aux pieds de son maître, le poignard à sa ceinture, la tête entre ses deux mains.

Il avait vu passer l'ange de la Mort dans l'ombre de sa pensée.

Le matin venu, Hugues, à sa première visite sur le front du camp, aperçut un groupe de gentilshommes qui jouaient aux dés sur un tambour. Il s'approcha.

— Pas de chance ! dit l'un des gentilshommes, en jetant le cornet avec lequel il venait d'amener le nombre quatre.

— Que joue-t-on par ici ? demanda le Gascon.

— Au fait, vous ne savez pas... Regardez ; tout à l'heure vous allez comprendre.

Le jeu continuait avec des chances diverses. Les

gentilshommes qui amenaient plus de dix se mettaient d'un côté, ceux qui amenaient moins se plaçaient d'un autre. Puis le jeu reprenait entre ceux de la première catégorie.

En ce moment, l'un des joueurs poussa un cri.

— Tenez, le voilà ! fit-il en étendant la main dans la direction de la plaine.

Hugues tourna la tête.

Un cavalier turc arrivait à fond de train. Quand ce cavalier fut à une distance qui permettait de le mieux voir, Hugues remarqua qu'il était vêtu d'habits magnifiques et qu'il portait des armes étincelantes. Son cheval faisait voler l'écume en agitant son mors et ses rênes chargés de pierres précieuses.

— Figurez-vous, dit l'un de ceux qui avaient perdu, que presque chaque jour, depuis que nous sommes en campagne, ce mécréant se présente devant l'armée, un matin sur le Danube, un matin sur le Raab, et caracole en nous défiant... Nous avons enfin obtenu de nos chefs la permission de répondre à son défi et nous jouons entre nous pour savoir lequel aura l'honneur de le combattre. Les vaincus ont juré de se tenir à l'écart. Je compte, hélas ! parmi ceux-ci... Vous allez voir que c'est de Vautreil qui l'emportera... Depuis une heure, c'est toujours lui qui amène le plus haut point !

L'officier qui parlait se pencha sur le tambour qui servait de table.

— Eh ! tenez, reprit-il en désignant du geste un jeune gentilhomme, voilà ce diable d'homme qui gagne encore ! à lui tout à l'heure de monter à cheval.

— Eh ! eh ! moi je n'ai pas joué et je n'ai rien juré ! pensa Montestruc.

Il s'éloigna sans souffler mot, courut à son quartier, et, sautant à cheval, franchit d'un bond le fossé qui séparait le camp de la plaine où s'ébattait le cavalier turc.

Quand les gentilshommes qui maniaient les dés le virent s'élançer à sa rencontre, l'épée haute, mille cris le saluèrent, ceux-là gaiement furieux, ceux-ci pleins d'encouragement.

— Ah ! le traître ! cria M. de Vautreil, qui venait encore de l'emporter et ne comptait plus devant lui que deux adversaires.

— Ah ! l'heureux drôle ! dit un autre, qu'il a bien fait de ne pas jouer ; il est resté libre !

— Le brave garçon ! cria un vieux capitaine. Voyez, il n'a que son épée et un poignard. Point de pistolets à sa ceinture, ni aux fontes de la selle.

Et d'une commune voix, laissant là dés et cornets, toute cette jeunesse qui l'enviait lui souhaita bonne chance !

— Franc jeu ! messieurs, répondit Hugues qui se retourna sur la selle en saluant de la main ceux qui l'acclamaient, et quoi qu'il arrive... laissez-moi seul... un contre un !

Et il reprit sa course.

Bientôt mille spectateurs se rangèrent sur les re-tranchements pour assister aux péripéties de la lutte qui allait s'engager à proximité de tous les yeux.

Les deux adversaires couraient l'un vers l'autre avec une ardeur égale. Quand ils ne furent plus qu'à une faible distance, le Turc tira un pistolet des larges plis de sa ceinture et fit feu.

Hugues, qui avait vu le mouvement, se coucha sur l'encolure de son cheval et la balle siffla dans le vide.

— Bravo ! cria-t-on, lorsqu'on le vit se relever et brandir joyeusement son épée.

Une minute après le Français et le Turc s'abordaient corps à corps.

Hugues avait affaire à un beau jeune homme qui montait une bête superbe. La bride nouée sur son cou brillant, la crinière flottante, elle obéissait à la pression

des genoux et à la voix, se dérobaît, fuyait, revenait et tourbillonnait autour de Montestruc, comme si elle avait eu sa part de haine et de furie.

De sa main droite le Turc tenait un cimenterre qui jetait au soleil levant des éclairs bleuâtres ; de sa main gauche une dague large et recourbée qui lui servait tout à la fois à l'attaque et à la parade. Les coups pleuvaient, mais si rapidement qu'ils fussent portés des deux parts, partout le fer rencontrait le fer. Parfois cependant la pointe de l'épée ou le tranchant du cimenterre faisaient voler des lambeaux d'étoffe tachetés de gouttelettes de sang. Les chevaux se déchiraient à coups de dents.

La foule attentive, qui regardait de tous ses yeux, restait muette ou poussait parfois des clameurs qui passaient sur elle comme un vent d'orage sur un champ d'épis et la faisaient onduler.

Tout à coup le Turc, qui avait pris du champ, revint sur Hugues avec la rapidité de la foudre, et, faisant pirouetter son cheval au moment où il le menaçait sur le flanc droit, passa brusquement sur le flanc gauche et fut sur lui comme un éclair.

La lame bleue du cimenterre s'abattit. On crut voir le chrétien fendu en deux, un cri jaillit de mille bouches, mais Hugues, avec une agilité de panthère, s'était précipité sur l'herbe, et l'acier traversant le vide coupa net l'arçon de la selle, laissant une entaille profonde sur le dos du cheval. Tout le corps du Turc s'était porté en avant pour donner plus de force à cette attaque, mais avant qu'il pût se relever et reprendre son assiette, d'un vigoureux coup d'estoc Hugues l'avait atteint au bras gauche, qui lâcha le poignard et tomba sans force à son côté.

Un cri de triomphe salua cette riposte heureuse, et les mille spectateurs battirent des mains en revoyant Montestruc en selle debout et le front haut.



Le combat recommença avec une ardeur nouvelle. Hugues ne laissa plus à son ennemi le temps de se reconnaître et de respirer. Malgré les bonds fougueux du cheval arabe, il le pressait, le serrait, l'assaillait. En face de cette furie, le Turc perdait de son assurance et de son sang-froid. Il se dérobaît, et l'impétuosité de ses attaques mollissait. Hugues s'en aperçut et redoubla d'efforts. Le cimenterre n'était plus si prompt à repousser les menaces de l'épée. Il vit le moment propice, fondit sur son adversaire, qui se troublait, évita la parade et lui porta un coup qui devait le traverser de part en part. Mais la pointe du fer rencontra les durs anneaux d'une cotte de mailles cachée dans les amples vêtements de soie et vola en éclats.

Hugues n'avait plus à la main que le tronçon d'une arme inutile. Le Turc, à son tour, se jeta sur lui. On le crut perdu ; un cri d'effroi parcourut la foule comme un frisson et s'éteignit. Mais Hugues avait senti le péril. Laissant tomber la garde de son épée brisée, il venait de s'emparer de son poignard, et souple et rapide comme l'anguille qui se tord, il évita le choc de l'ennemi ; de sa main libre, il le saisit par le poignet et le renversant sur le dos de son cheval, de l'autre lui plongea dix pouces d'acier dans la gorge.

— Tue ! tue ! cria Hugues victorieux.

Une immense clameur s'éleva des retranchements et roula comme un tonnerre quand on vit le Turc vaciller sur la croupe de son cheval, les bras pendants. Une secousse fit perdre l'équilibre à ce corps inanimé d'où la vie s'échappait avec des flots de sang, et il roula pesamment sur l'herbe rougie.

Le cheval effaré s'arrêta et vint flairer le corps de son maître.

Un cavalier qui venait de franchir le fossé accourut, se dirigeant de toute la vitesse de sa monture vers le lieu du combat. C'était Kadour. Son visage assombri

portait encore les marques des luttes violentes et des insomnies orageuses de la nuit. Arrivé auprès de son maître, il sauta sur le gazon et se mit en devoir de dépouiller le vaincu de ses armes. Il avait ramassé le cimenterre et le poignard à lame recourbée, dénoué l'épais ruban et le cachemire à larges plis qui lui servait de ceinture, et lié le cheval arabe au sien, lorsque un dernier coup d'œil ramena sa vue sur le Turc gisant dans l'immobilité rapide de la mort.

Ce qui n'était tout à l'heure qu'un cadavre venait de se soulever sur le coude, et le regard fixe, la bouche ouverte par un sourire d'agonie, d'une main animée par le dernier effort à la haine, il ajustait Montestruc avec un pistolet qu'il avait tiré de sa poitrine. Kadour fit un bond de tigre et se jetant au-devant de son maître inattentif :

— Prends garde ! cria-t-il.

Le coup partit. Kadour tressaillit.

— Tu es frappé ! dit Hugues qui tremblait déjà pour celui qui l'avait couvert de son corps.

— Non ; une égratignure seulement.

Déjà on entourait le vainqueur de toutes parts. Le Turc, après ce suprême effort, exhalait son dernier soupir dans une convulsion, puis restait immobile et livide. Les riches dépouilles enlevées et assujetties sur le cheval du mort, Hugues s'adressa à Kadour :

— Porte tout cela à M<sup>lle</sup> de Montluçon, à qui j'en fais hommage... Tu lui diras ce que tu as vu.

L'Arabe s'inclina et s'éloigna sans répondre. Il venait soigneusement de ramener autour de son corps les plis de son large vêtement de laine.

Au nom du comte de Montestruc, la porte de M<sup>lle</sup> de Montluçon s'ouvrit devant Kadour, qui avait fait la route lentement.

— Ah !... fit-elle en l'apercevant. Et ton maître ?

— Mon maître m'a envoyé en avant, répondit Ka-

dour d'une voix faible ; il me suit sans doute. Il vient de combattre et de vaincre. Ses amis l'entourent et le félicitent... Voyez là-bas ce cheval à la robe blanche ; c'est le cheval de l'ennemi qu'il a terrassé ; il en porte les armes.

— Et lui, rien ?

— Lui ? Oh ! non ! Quelques gouttes de sang... ce qu'il en faut pour prouver que le combat n'était pas sans péril... Mais dans la lutte il a brisé son épée...

— Je veux de ma main lui en donner une autre. Dis-lui qu'il se hâte et qu'il vienne la recevoir.

Elle chercha sur une table parmi des objets épars comme si elle eût voulu trouver quelque chose à offrir au messager. Comme elle se retournait une bourse d'or à la main, Kadour étendit le bras.

— Oh ! non, pas cela ! fit-il d'une voix éteinte.

Orphise le regarda étonnée. Kadour s'appuyait des épaules à la muraille ; il était d'une pâleur de mort.

— Qu'as-tu donc ? reprit-elle, on dirait que tu chancelles... Es-tu blessé ! dis ?

L'Arabe écarta les plis du burnous et lui fit voir sur sa poitrine une large plaque rouge tout humide.

— Dieu ! fit-elle en joignant les mains.

— Ne me plains pas, reprit-il doucement, je meurs.

Orphise voulut appeler ; il la retint.

— Vous souvient-il de ce que vous m'avez dit un soir où, les yeux pleins de larmes, vous remplissiez mes deux mains d'or et de diamants ? Mon maître était prisonnier d'Achmet Kiuperli, en péril de mort ; moi j'allais partir.

— Oui, oui ! je me rappelle.

— Si tu le ramènes, m'aviez-vous dit, tu seras mon ami ; je mettrai ma main dans la tienne, et je te dirai : Que veux-tu ?

— C'est vrai... je m'en souviens !... Tu es revenu, tu l'as sauvé... et je ne t'ai même pas regardé.

— Oui, les yeux vont où va le cœur !

— Mais te voilà... Parle à présent. Que veux-tu ?

Kadour ramassa en gros plis l'étoffe du burnous sur la blessure qui saignait.

— Donne-moi ta main.

Orphise la lui tendit. Il la prit entre les siennes et la posa sur son front. Un tressaillement le saisit, il plia les genoux, et tenant toujours cette main fine et blanche, la fit passer de son front blême à ses lèvres mourantes, qui s'y collèrent.

— Laisse-moi mourir ainsi ! murmura-t-il.

Un bruit se fit sur l'escalier. On entendit la voix de Montestruc. Une ombre se répandit sur le visage de l'Arabe ; il lâcha la main de M<sup>lle</sup> de Montluçon, mordue au cœur par une émotion poignante, et il resta agenouillé au pied du mur, les yeux clos, la bouche muette.

Orphise courut vers Hugues et lui fit voir son pauvre compagnon.

— Il se meurt... regardez... c'est pour vous !

Hugues se rappela le mouvement qu'avait fait Kadour après le coup de pistolet tiré par le Turc et sa réponse laconique.

— Ah ! le malheureux ! dit-il en courant à lui.

On emporta l'Arabe, qui ne donnait presque aucun signe de vie. Hugues avait voulu l'accompagner. Coquelicot et l'Anguillet, prévenus, accoururent. Kadour sourit en les voyant, puis secouant la tête :

— Nous avons mangé ensemble le pain et le sel, dit-il. Nous étions trois, vous ne serez plus que deux.

Il partagea ses armes entre ses fidèles compagnons, puis les pria de le laisser seul avec son maître, et comme ils pleuraient en le quittant :

— Pourquoi pleurer ? leur dit-il. On est dans la vie comme une sentinelle sur un rempart... Quand la mort vient, c'est que la faction est finie : il ne faut pas pleurer.



Resté seul avec Montestruc, Kadour lui fit signe d'approcher.

— Dieu fait bien ce qu'il fait, reprit-il avec effort, ne me regrette pas. L'ange du mal m'avait touché de son aile ; j'avais l'esprit plein de pensées noires ; elles m'assaillaient comme une nuée d'oiseaux nocturnes. Tu sais, la nuit dernière, quand tu m'as trouvé auprès de toi, je t'ai dit que je veillais sur ton sommeil ; je mentais, j'étais là parce qu'un démon me poussait. J'avais la main armée d'un poignard, et mon bras s'était levé : je voulais te frapper au cœur.

— Toi ! Oh ! c'est la fièvre qui te fait parler !...

— Non... c'est ma conscience... Moi qui t'aimais, je te haïssais ! une femme est entre nous... Depuis que je l'ai vue, je ne m'appartiens plus... Toujours elle devant mes yeux, avec sa beauté rayonnante, ses cheveux d'or qui lui font une couronne...

— M<sup>lle</sup> de Mont...

— Ne la nomme pas !... J'ai eu le sang empoisonné par la jalousie !... Le crime m'a effleuré... J'en ai senti le souffle sur mon âme... J'ai appelé la mort pour me punir... Elle est venue et m'a purifié. Mais il vaut mieux que je m'en aille. Si je restais dans la vie... qui sait !

Il courba la tête, et au mouvement de ses lèvres, Hugues comprit qu'il priait. Il regardait avec un sentiment de pitié profonde et de tristesse amère ce sauvage qui l'avait servi, qui avait eu son heure d'égarement, et qui volontairement s'était précipité dans la mort pour le sauver et rentrer dans le bien. Que de jours bons et mauvais n'avaient-ils pas traversés ensemble ! C'était le premier compagnon de sa jeunesse qui s'en allait et qui emportait avec lui une part de sa vie. Lui-même ne tomberait-il pas en chemin avant de toucher au but qu'il poursuivait ?

Soudain Kadour s'agita dans un frémissement.

— Tu lui diras que je meurs content parce que sa main a touché la mienne !

Ses yeux se fermèrent, et laissant tomber ses bras :

— Dieu est Dieu ! murmura-t-il.

Il ne remua plus, et Hugues, ayant posé la main sur son cœur, sentit qu'il avait cessé de battre.

## XIV

### CEUX QUI RESTENT ET CEUX QUI PARTENT

A L'HEURE même où Kadour expirait, le chevalier de Loudéac était en conférence avec M. de Chivry.

— Sais-tu ce qui se passe, tandis que le Montestruc occit des Sarrazins, comme autrefois le beau Tancrede ou Richard Cœur-de-Lion ? lui dit-il ; des coureurs ont apporté la nouvelle que tout s'apprête pour une bataille qui peut éclater demain, et dans laquelle nous courons le risque d'être pris, toi et moi, comme des poissons dans la nasse. Tu me regardes d'un air qui semble me dire : Eh bien ! quel malheur y aurait-il à cela ?

— Sans doute !

— Le malheur serait de perdre la vie juste au moment où il serait utile de la garder...

— Ce qui signifie ?

— Qu'au lieu de m'exposer à être coupé en quatre par un vilain Turc, si j'étais à ta place je profiterais des pleins pouvoirs dont tu es revêtu pour ramener M<sup>lle</sup> de Montluçon au Louvre par le plus court chemin.

— La veille d'une bataille ?

— La veille on est debout ; le lendemain on peut être par terre, et alors il est trop tard.

— Que pensera-t-elle de moi ?

— Elle pensera que l'amour qui te consume te pousse à faire le sacrifice de ta réputation... Et il n'est pas de femme qui ne pardonne les folies ou les fautes, les imprudences ou les crimes dont elle est la cause. Es-tu donc en reste de phrases pour lui démontrer que, quoi que tu fasses, c'est elle seule qui t'inspire ?

— Non, certes !

— Alors, laisse le Gascon que tu sais à ses façons de paladin, et, tandis que la chevalerie errante le retient en Hongrie, toi, va demander conseil à M<sup>me</sup> de Soissons, qui saura bien te faire nommer duc par la grâce de M<sup>lle</sup> de Montluçon.

— Entre nous, j'y ai bien pensé, répondit César, mais j'étais retenu par une fausse honte... Reparaître à la cour lorsque tant de gentilshommes sont en Hongrie, lorsque tous ceux qui, par malechance, sont restés à Paris ont les yeux tournés vers ce pays !...

— Foin de ces scrupules ! Tu te retrancheras derrière la volonté du roi comme derrière un bouclier... Je connais Sa Glorieuse Majesté ; tout ce qu'on fait pour lui plaire est bien fait ! Elle n'est pas éloignée de croire à sa divinité, et ton départ de l'armée passera, habilement exploité, pour un sacrifice fait à son désir. Le roi t'en saura gré. Quant aux railleurs, s'il s'en trouve, n'es-tu plus homme à leur dire deux mots au coin d'un mur ?

— Oh ! du moment qu'il ne s'agit pas de Montestruc !...

— Très bien ! je te comprends, le vainqueur du capitaine d'Arpallières est le seul que tu redoutes... A plus forte raison convient-il de le laisser dans un pays où les boulets vont pleuvoir. Ils passent pour tout le monde... Qui sait ! il en passera un peut-être qui le rencontrera... Que de choses arrangées alors par dix livres de fer ! Tu es le serviteur du roi, l'ami de la comtesse de Soissons, le mari de la duchesse d'Avran-

ches, duc et pair, car en ta faveur on ne peut refuser des lettres patentes qui érigent ton duché en pairie, et bientôt chevalier des ordres de Sa Majesté. Arrivé là, tu peux prétendre à tout. Le présent est assuré, grâce aux relations qu'un bon conseil a su te ménager à la cour de l'empereur Léopold, et l'avenir, avec les chances qu'on peut convertir en réalités, ne le paraît pas moins... Que peux-tu désirer de plus ? Quant à ton Pylade, le chevalier de Loudéac, ici présent, il ramassera les miettes de ton festin, et il sera content.

— Je me rends, répliqua Chivry, qui ne demandait qu'à se laisser convaincre.

— Alors, un mot encore. Puisque tu adoptes le plan que je te propose, il ne faudrait pas quitter l'Autriche sans avoir vu de nouveau Son Excellence le ministre de l'empereur Léopold.

— Le vieux Porcia ?

— Eh sans doute ! On peut avoir besoin de lui à Paris comme à Vienne... Qui sait d'ailleurs s'il n'a pas des instructions dernières à te communiquer ! Tu as l'oreille du maître, il est sage d'en profiter... et certains mots qui sont tombés dans une conversation me donnent à penser que le ministre, qui ne regarde pas moins du côté de la France que du côté de la Hongrie, a conçu une combinaison pour laquelle il aura besoin de ton concours.

— Tu as raison, je lui parlerai.

Il ne fut pas difficile à Chivry de joindre Porcia, qui faisait parfois des visites au camp où l'appelaient de temps à autre les réclamations de Montecuculli, dont l'armée manquait d'approvisionnements. Le vieux ministre parut enchanté lorsque César lui fit part de son projet de ramener M<sup>lle</sup> de Montluçon à Paris.

— Cela se trouve à merveille et d'autant plus, dit-il, que j'allais vous adresser la prière d'y retourner promptement.



— Puis-je avoir l'espérance de vous y rendre service ?

— Un très grand ! Vous avez sans doute remarqué aux fêtes de la cour une personne qui ne le cède même pas à M<sup>lle</sup> de Montluçon en beauté ?

— M<sup>me</sup> la baronne de Steinfeld ?

— Elle-même. Elle se rend à Paris.

— Ce qui veut dire peut-être qu'elle s'y rend parce que vous l'avez engagée à s'y rendre ?

— Je l'avoue ; or, je connais vos relations avec M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons, à qui je l'adresse. Vous voudrez bien joindre vos bons offices aux siens pour qu'elle soit présentée à la reine et au roi.

— Au roi surtout.

— Je vois que vous m'avez compris. M<sup>lle</sup> de la Vallière, qui a tant d'empire sur l'esprit du roi, a le tort de ne point s'occuper de politique. Une favorite qui agirait de façon à cimenter l'alliance de la maison de Habsbourg avec la maison de Bourbon et à la faire durable rendrait un service éminent aux deux pays où elles règnent. La faveur de mon souverain en saurait reconnaître l'importance.

— Je connais l'inépuisable bonté du cœur de Sa Majesté.

— En se tournant du côté d'un gentilhomme tel que vous, elle ne s'égare pas, elle récompense le mérite.

— M<sup>me</sup> de Steinfeld part-elle prochainement pour Paris ?

— Elle vous y précédera... Mais, si cela rentrait dans vos convenances, je tiendrais à ce que votre arrivée concordât presque avec la sienne. Vous sauriez donner à son entrée au Louvre l'importance d'un événement et l'entoureriez de vos avis, vous qui connaissez le terrain, sur la conduite qu'elle aurait à y tenir.

— Je partirai le jour qu'il plaira à Votre Excellence de m'indiquer.

— Alors, veuillez ne pas perdre un jour. Sa Majesté

l'empereur mesurera votre zèle et son désir de vous être agréable à votre diligence.

— M<sup>me</sup> de Steinfeld est-elle prévenue de l'intérêt que je vais lui porter ?

— Elle compte vous rencontrer chez M<sup>me</sup> de Soissons.

César ne manqua pas de faire part de cet entretien au chevalier, qui battit des mains avec enthousiasme.

— Excellente affaire ! cria-t-il, et dont nous saurons tirer pied ou aile, soit que nous la servions, soit que nous la démasquions. Avais-je raison de t'engager à revoir le vieux Porcia ! Il y a toujours quelque chose à gagner avec les personnes qui ont du goût pour les intrigues... A présent, ne perds pas une minute, presse M<sup>lle</sup> de Montluçon et ne t'arrête pas à ses homélies... Écoute, salue et pars.

Toute chose bien concertée, César se rendit chez Orphise, qu'il trouva occupée à nouer un nœud de ruban qu'elle avait brodé à la garde d'une épée, et lui fit part de la résolution à laquelle il s'était arrêté.

— Ah ! fit-elle d'un air souriant, un départ à la veille d'une bataille !... C'est beaucoup de prudence, ce me semble !

— On n'en saurait trop avoir quand il s'agit d'une personne qui m'a été confiée par le roi.

— Ah ! c'est pour moi ?

— Et pour qui serait-ce, s'il vous plaît ? Le sort des armes pourrait nous être contraire, et, dans le désordre d'une déroute, mourant à vos pieds, je ne pourrais vous empêcher de tomber aux mains des Turcs. Vous, emmenée en captivité !... Vous, dans un sérail !... Vous, la filleule de Louis XIV, livrée à quelque pacha ! Tout mon sang se glace à cette idée... Non, non, mon devoir est de vous mettre à l'abri, et à ce devoir sacré je sacrifierai tout.

— Même cette réputation d'un indomptable courage dont on vous voyait faire parade autrefois ?

César pâlit ; mais froidement :

— Le service du roi passe avant tout.

— Alors, permettez que j'envoie cette épée à qui ne pousse pas si loin le dévouement à des ordres de cour.

M<sup>lle</sup> de Montluçon frappa sur un timbre, et, d'une voix ferme, s'adressant au laquais qui venait d'entrer :

— Cette épée à M. le comte de Chargepaul, de la part de M<sup>me</sup> la duchesse d'Avranches. Allez.

— Maintenant, monsieur, je suis à vos ordres, étant votre prisonnière, reprit Orphise en se tournant vers son cousin qui n'avait pas bronché.

Il s'inclina comme si c'eût été la reine qui eût parlé, et, sortant :

— Un jour, madame, vous me rendrez justice, dit-il.

A la première nouvelle du départ de M<sup>lle</sup> de Montluçon, la princesse Mamiani accourut.

— Quoi ! dit-elle, vous partez ! et dans un tel moment !

— Voyez ! Suis-je libre ? répondit Orphise en lui montrant les quatre grenadiers qui se tenaient en faction autour de son logis.

— Ah ! je comprends... encore M. de Chivry. Alors, je vous accompagne.

Orphise, émue, l'embrassa.

— A quoi suis-je redevable d'un pareil dévouement ? reprit-elle. C'est vous que je trouve à Salzbourg ! C'est vous encore qui pour moi retournez à Paris. Cette merveilleuse sympathie qui vous attache à ma fortune, comment, pourquoi est-elle née ?

— Ne cherchez pas, répondit Léonora en lui rendant son baiser. Je suis d'un pays où l'on croit aux influences mystérieuses. Nos astres se rencontrent peut-être dans une conjonction qui m'ordonne de vous aimer et de veiller sur vous partout et toujours. Je vous aimerai donc et je veillerai sur vous aussi longtemps qu'un souffle animera ma poitrine.

Sans plus attendre, Léonora fit prévenir M. de Saint-Ellix.

— C'est bon ; je vais donner ordre qu'on apprête mon cheval, répliqua le marquis. J'ai fait la route en tournant le dos à Paris, je vais la refaire en tournant le dos à Vienne.

— Et la bataille ?

M. de Saint-Ellix tira ses moustaches ; c'était chez lui le signe de la méditation.

— Attendez ! reprit-il après un instant de silence, j'ai une méthode souveraine pour me tirer d'embaras.

Il sortit un louis de sa poche et le jeta en l'air.

— Si c'est face, je me bats ; si c'est pile, je fuis, dit-il.

La pièce d'or tombée, ce fut face qui se fit voir.

— Allons, c'est l'épée qui l'emporte... je reste, dit-il.

— Et si cependant la chance eût été contraire... vous désertiez donc... vous ?

— J'aurais recommencé, je crois, et il aurait bien fallu à la fin que pile cédât la place à l'autre côté de la médaille... Et cependant, vous sur cette route maudite... je ne suis pas tranquille, foi de gentilhomme.

— Rassurez-vous... Les gens de mon cousin l'évêque de Salzbourg sont encore ici... Je m'en ferai une escorte.

On n'a pas oublié que Briquetaille avait été envoyé en reconnaissance vers les lignes de l'armée alliée par Achmet Kiuperli, à la suite des déclarations faites par Kadour. Il en avait reconnu les positions avec ce mélange d'audace et de ruse qui faisait le fond de son caractère, et, bien muni de renseignements, il s'en revenait par le plus court, poussant son cheval qui commençait à souffler un peu, lorsqu'il aperçut de loin, sur la route, un corps qui semblait agité par un reste de mouvements convulsifs.



« Quelque blessé qui râle ! » pensa Briquetaille sans plus d'émotion.

Le spectacle d'un moribond, agonisant dans la poussière ou la boue, n'était point rare en ce pays et n'était pas fait pour surprendre et encore moins pour attendrir l'aventurier. Cependant, un sentiment de pitié se glissa dans son âme endurcie, et, prenant un pistolet à sa ceinture :

— Je lui casserai la tête en passant pour qu'il ne souffre point trop longtemps, se dit-il, cela me portera bonheur.

Comme il n'était plus qu'à une vingtaine de pas du pauvre diable, il lui parut que ce qu'il avait pris pour des convulsions était le résultat d'une marche oscillante pleine de secousses et de contorsions, telle qu'on aurait pu l'attendre d'un serpent brisé par le milieu.

Le moribond rampait sur le ventre, s'aidant quelquefois des coudes et des genoux ; il avait la face bleue, une sorte de bave suintait sur ses lèvres. Un peu plus loin gisait le cadavre d'un cheval, et plus loin encore un ou deux points noirs piquaient le chemin avec des tournures de morts couchés dans des ornières.

— Bon ! se dit Briquetaille, il y a eu massacre céans ; je vais achever celui-ci... Il faut être secourable à son prochain.

Il levait son pistolet et visait à la tête toujours courant, lorsqu'au moment de lâcher la détente quelque chose lui fit croire qu'il avait déjà aperçu le visage qui grimaçait sous ses yeux. Il se pencha pour mieux voir, reconnut Carpillo et poussa un cri en repoussant le pistolet dans sa ceinture.

Une seconde après, il avait mis pied à terre et soulevait entre ses bras le moribond, qui ouvrit démesurément ses paupières alourdies. Une sorte de sourire hideux éclaira son visage tuméfié ; il voulut parler, mais, dans le râle qui avait peine à sortir de sa bouche,

Briquetaille ne saisissait que des sons vagues et rauques. Carpillo s'agita, et, pesant de tout son poids sur l'un de ses coudes, d'un doigt nerveux et lourd il traça sur la poussière du chemin ces deux mots : « Venge-moi. »

— Parbleu ! s'écria Briquetaille, j'espère bien que nous nous vengerons de compagnie ! Tu es un trop bon camarade pour que je ne fasse pas quelque chose pour toi !

Il le chargea sur ses épaules, et, le portant vers un ruisseau voisin, trempa dans l'eau fraîche le visage et les mains du misérable. Après quoi, l'ayant étendu sur l'herbe, au soleil, il le frictionna vigoureusement avec quelques gouttes d'eau-de-vie qu'il tira d'une gourde qu'en homme de précaution il portait toujours sur lui. Petit à petit l'élasticité revint aux membres de Carpillo, la respiration à sa poitrine. Sa gorge où le sang commençait à circuler plus librement, laissa échapper des mots plus clairement articulés. Bientôt il leva son poing en l'air, et, avec une effrayante expression de haine :

— Vois-tu, capitaine, je lui arracherai le cœur !

— Bon ! répondit l'autre, à cette bonne parole, je vois que tu es sauvé... Je vais te prendre en croupe et tu me raconteras ton histoire.

Mais, en apprenant comment Hugues de Montestruc avait été tiré du camp où il espérait le retrouver, ce fut au tour de Briquetaille de pousser un cri de fureur.

— Encore ! hurla-t-il, il me glissera donc toujours entre les mains comme une anguille !... Et dire que je l'ai tenu et qu'il dépendait de moi de lui ouvrir le ventre... Ah ! triple sot !

— L'occasion perdue se retrouve quelquefois..., dit Carpillo. Attendons. Toi et moi nous avons été arrachés à la mort ; un jour, nous arracherons notre ennemi à la vie.

De retour au camp du grand vizir, Briquetaille lui

rendit compte du résultat de sa mission. Les renseignements qu'il lui apportait confirmaient en tous points ceux que Kadour avait donnés. Dès le soir même, par ordre du général en chef, l'armée levait le camp et pliait ses tentes.

Ce que le général en chef de l'armée impériale avait prévu arrivait de point en point. Après avoir quelque temps manœuvré le long du Danube, cherchant une issue pour se précipiter sur Vienne, le grand vizir, voyant qu'il ne pouvait tromper la vigilance de son adversaire ou le forcer dans ses lignes, s'était tout d'un coup précipité vers le Nord et voulait tenter le passage du Raab, après quoi aucun obstacle ne devait plus arrêter sa marche triomphante sur la capitale de l'Autriche ; mais le temps qu'il avait perdu à Grau était bien perdu ; ses plus habiles marches ne pouvaient, malgré leur rapidité, mettre en défaut le coup d'œil de Montecuculli, qui, dès lors accru des contingents du Rhin et de la division française, était résolu, malgré la disproportion des forces, à accepter la bataille. Seulement il ne voulait la livrer que dans des circonstances et sur un terrain que lui-même aurait choisis. De là des marches et des contre-marches durant lesquelles les deux adversaires s'observaient. Elles les poussaient fatalement vers le point que le doigt du capitaine à qui le sort des armes de l'Autriche était confié avait indiqué à M. de Coligny.

Les escarmouches de plus en plus vives et plus nombreuses qui mettaient aux prises les coureurs et les partisans des deux armées faisaient comprendre qu'on se rapprochait de plus en plus du lieu de l'action décisive.

Le 24 juillet 1664, au moment où des tourbillons de fumée signalaient à l'horizon zébré de lueurs pourpres, l'approche des bandes innombrables que le sultan lançait contre l'Allemagne, Montecuculli, à la tête des



troupes combinées, passait le Raab en bon ordre et prenait position sur la rive gauche du fleuve, où, par surcroît de fortune, il fut rejoint par la brigade de cavalerie de Gassion, que la petite armée française accueillit par mille cris d'allégresse. C'était de bon augure à l'heure du choc suprême.

Devancé dans sa marche, Achmet Kiuperli remonta le Raab, cherchant les gués que ses cavaliers tartares avaient reconnus. Il hésitait et tâtonnait, pressé d'une part par les ordres du sultan qui lui envoyait courrier sur courrier, et craignant de tenter une attaque de vive force avec une rivière à traverser. Ces divers mouvements prirent quelques jours. Enfin le 31, il campa en face d'un couvent bâti sur un îlot situé au milieu du Raab et appela autour de lui le gros de son armée.

Dès la nuit même, et dans la certitude d'une action générale pour le lendemain, Montecuculli achevait de disposer ses troupes pour ne rien donner à la surprise et au hasard. Toutes ses mesures prises, les officiers qui portaient ses ordres, non moins que ceux qui l'entouraient, purent remarquer qu'un cercle de flammes rendues éclatantes par l'épaisseur de l'ombre roulait vers eux, allongeant ses pointes rouges comme des bras de feu prêts à les enlacer.

L'incendie précédait l'armée turque, qui semblait vouloir se refermer sur les chrétiens et les anéantir dans son étreinte.

A cet endroit, le Raab traçait une courbe dont l'évasement formait une espèce de cirque entouré de hauteurs boisées. A la pointe du jour, le spectacle que présentait l'armée turque, placée au milieu de ce cirque, en face des lignes impériales, était bien fait pour frapper l'imagination.

Au centre s'élevait la tente recouverte de soie oramoisie du grand vizir. En longues lignes, et reliées entre elles par une galerie que protégeait une muraille





flottante de soie verte, s'étendaient les vastes tentes de ses principaux officiers. Non loin de là, sur la droite, et magnifiquement ornées, se dressaient celles des pachas de Bosnie, d'Alep et de Damas. Une foule d'autres couvraient la plaine, chargées d'étendards et de queues de chevaux agitées par le vent. On en voyait au loin qui se profilaient jusqu'à l'horizon. Au milieu de cette ville de toile inondée de soleil, allaient et venaient, caracolant sur les plus magnifiques chevaux que l'Orient avait pu fournir, les escadrons épars des spahis, tous vêtus de vestes de soie bariolées des plus vives couleurs. On aurait dit des fleurs mouvantes passant dans la lumière et s'y jouant.

Plus près de la rivière, et s'agglomérant en masses profondes, se rassemblaient les redoutables janissaires, cette force vive de l'empire ottoman. Aucune troupe encore n'avait pu résister au choc de ces robustes fantassins qui pouvaient se servir mal des mousquets à mèche dont on avait chargé leurs épaules, mais qui poussaient droit devant eux, le sabre à la main, et, malgré la fusillade, malgré les boulets, aux cris de « Allah ! » renversaient tout ce qui tentait de s'opposer à leur marche. Les plus vieilles bandes ne les voyaient pas sans frémir. Auprès de cette milice, les bataillons albanais s'apprêtaient dans une confuse agitation, et tout au loin, partout, des tourbillons d'Asiatiques et d'Africains fauves allaient et couraient, brandissant des armes inconnues et s'animant les uns les autres.

Ce qui augmentait l'étrangeté de ce spectacle, c'était le nombre immense de chameaux qu'on apercevait de tous côtés, balançant leurs têtes maigres et mêlant leurs cris rauques à ce grand bruit d'une armée qui s'ébranle. Parmi les chrétiens rangés sur l'autre rive, quelques-uns prenaient ces bêtes velues pour des éléphants et craignaient d'avoir à subir leurs lourdes attaques. Au travers de cette cohue retentissante faite

d'hommes et d'animaux circulaient des chariots attelés de buffles sur lesquels d'énormes canons allongeaient leurs cols de bronze. Les canonniers se tenaient debout, à côté, leurs mèches allumées, caressant de la main les monstres d'airain qui, montés sur pivot, menaçaient de leur gueule à volonté les quatre pans de l'horizon. Des éclairs, des clameurs sortaient de ce mouvement qui semblait rouler avec lui des tempêtes.

## XV

### LA BATAILLE

Le canon avait grondé la veille presque sans interruption, couvrant la rive gauche du Raab d'une grêle de projectiles. Le feu avait continué pendant une partie de la nuit.

Au point du jour, il recommença avec une nouvelle furie.

— Entends-tu cette musique ? dit Coquelicot au petit l'Anguillet, à qui ces violentes décharges faisaient passer de petits frissons dans le corps ; cela t'indique que l'on va entrer en danse...

De toutes parts les soldats gagnaient au bord de la rivière les postes de combat qui leur étaient assignés. Coligny, avec ses Français, occupait l'aile gauche où l'on supposait que l'effort principal de l'ennemi se porterait. Au centre se trouvaient les troupes des cercles, sous les ordres du margrave de Bade. Montecuculli, qui s'était réservé le commandement suprême, formait l'aile droite avec la petite armée impériale. Quelques milliers d'hommes allaient ainsi recevoir le choc formidable de toutes les forces de l'empire ottoman.

Coquelicot, qui se sentait en verve, prodiguait à la

fois les conseils à l'Anguillet et les invectives à l'armée turque :

— Vois-tu par ici ces hommes qui caracolent sur de petits chevaux crépus ? s'écriait-il, ce sont des Tartares !... Fi ! les vilaines gens ! Ces barbares se servent d'armes qu'on ne rencontre plus en pays civilisés, si ce n'est dans les vieilles images qui ornent les vieux bouquins... Ne te laisse pas prendre par ces coquins, mon petit ami ; ils t'embrocheraient avec leurs flèches... Là-bas, ces diables noirs qui se démènent, hurlant à pleingosier, ce sont des nègres... Sont-ils laids, hein ? On raconte qu'ils arrivent de l'Éthiopie et qu'ils mangent les chrétiens gras après les avoir fait rôtir... Ils ne feraient qu'une bouchée de ta petite personne... Tous ces chenapans en casaques rouges, bleues, vertes et jaunes, qui ont des sabres en demi-lune, j'ai idée que ce sont des Chinois... On dit qu'ils habitent un pays enfermé entre quatre murailles... Et ce tas de païens qui se pressent autour de ces gros chariots qui portent des canons sur des fourchettes, qu'en dis-tu ? Leur intention est de nous mettre en marmelade, et les voilà déjà qui soufflent sur les mèches de leurs mousquets... Le diable vous mettra ce soir dans sa marmite, face de mécréants !... Quant à cette forêt de piques et à ces broussailles de cimenterres, elles sont portées par des Sarrasins qui ont pour habitude de couper les oreilles aux personnes dont ils ont tranché la tête... Je t'en préviens, l'Anguillet... donc sauve l'une si tu veux sauver les autres... Tout le reste, vois-tu, c'est un ramassis de voleurs et de brigands qui n'ont ni foi ni loi... des Arabes, des Circassiens, des Barbaresques, des Persans, qui sont pirates sur mer et bandits sur terre... Satan se met à rire quand il les regarde...

Au plus fort de cette homélie que Coquelicot appuyait d'une pantomime expressive, Hugues vint à passer.

— Qu'as-tu donc à tant t'agiter, mon vieux cama-



rade ? lui dit-il, est-ce un effet de l'ardeur guerrière qui te pousse ?

— Je ne sais si c'est l'ardeur guerrière ; mais je m'agite pour me faire croire à moi-même que je m'amuse.

Un effroyable coup de tonnerre l'interrompit. Une batterie de quatorze pièces que les Turcs avaient établie pendant la nuit au sommet de l'arc de cercle formé par la courbe du Raab, venait d'être démasquée et nettoyait la rive qui lui était opposée, ouvrant des trouées parmi les recrues allemandes. Une troupe de janissaires, qui avait passé la rivière sans être aperçue à la faveur d'un petit bois, se jeta en avant avec mille cris sauvages, et les soldats du margrave déjà ébranlés lâchèrent pied, abandonnant la rive dont la garde leur était confiée.

— Bon ! cria Coquelicot, le bal vient de commencer, et voilà déjà cinquante danseurs par terre !

L'attaque en effet se dessinait sur toute la ligne.

Animé par ce premier succès, le corps des janissaires se porta en avant, tout entier, ceux-ci se jetant à la nage résolument, le cimenterre aux dents, ceux-là pris en croupe par les spahis qui gagnaient la rive opposée en quelques bonds. En un instant, un fleuve d'hommes traversa la rivière, et des milliers de Turcs, déjà sûrs de la victoire, se ruèrent sur les régiments des cercles démoralisés et surpris par la furie de cette charge.

Ce qui restait encore en ligne fut rompu par la violence du premier choc. Les janissaires, dédaignant de se servir de leurs mousquets, les avaient jetés et fondaient sur leurs adversaires, le sabre au poing. Sur leurs flancs tourbillonnaient les spahis. Les régiments de Nassau et de Kilmanseg, que Montecuculli s'était hâté de détacher de son corps d'armée pour venir en aide aux troupes des cercles, ne tinrent qu'un instant, et bientôt, déconcertés par la chute du comte de Nassau qui tomba frappé d'une balle, et taillés en pièces, ils



cédèrent au nombre. Le centre était rompu. Les janissaires n'avaient plus devant eux qu'une masse éperdue et confuse qu'ils poussaient l'épée dans les reins et que les comtes de Waldeck et de Hollach essayaient vainement de ramener au combat ; leur marche irrésistible les porta jusqu'au village de Grossdorf, qu'ils enlevèrent.

Les escadrons et les bataillons qu'on lançait dans la mêlée y disparaissaient comme de la cire molle dans une fournaise, sans même parvenir à faire de cette déroute une retraite. La cavalerie, épouvantée à la vue des cadavres décapités qui encombraient les rives du Raab et traçaient comme un sillon sanglant jusqu'aux premières maisons du village conquis, refusait de suivre le comte de Hollach qui en réclamait le concours. Une poignée d'officiers luttait encore et se faisaient massacrer ; avec eux le vieux général de l'artillerie Fugger, qui s'était lancé en avant pour ranimer les siens, succombait dans son duel corps à corps avec un pacha couvert d'une cotte de mailles, comme en portaient jadis les guerriers de Saladin.

De minute en minute la situation devenait plus critique. L'armée chrétienne était comme rompue en deux tronçons. La bataille semblait perdue, et, la rivière traversée, les troupes allemandes dispersées, le grand vizir, qui observait tout du haut d'un monticule, expédiait des courriers à Belgrade et à Constantinople pour porter au sultan la nouvelle de son triomphe. Mais cette prompte victoire même avait mis le désordre dans les rangs des janissaires moins occupés alors à poursuivre leur succès qu'à piller et à massacrer. Les Albanais et les spahis, à l'envi, dépouillaient les morts et achevaient les blessés. Le combat faisait place à la tuerie et la tuerie n'en laissait plus à la discipline.

Du côté de Montecuculli aussi bien que du côté de Coligny, on mettait ce temps à profit. Celui-ci, qui

hâtait ses préparatifs pour reprendre l'offensive, vit accourir Montestruc les habits en lambeaux.

— Je me suis tiré de la mêlée je ne sais comment, dit-il ; si des secours n'arrivent pas promptement, c'en est fait du margrave de Bade et de ses Allemands. Le village de Grossdorf, qui en couvrait le centre, est enlevé. Les Turcs n'ont plus que des morts devant eux ; ils leur coupent la tête qu'ils plantent au bout des piques.

— Eh bien ! prenez avec vous les régiments de Turenne et de Grancey et tombez sur cette canaille. Si rien ne menace mes lignes, que je n'ose dégarnir davantage, bientôt je vous suivrai.

Montestruc se précipita vers Grossdorf, que déjà l'incendie dévorait. Aux approches des maisons en flammes, il rencontra un renfort de troupes impériales que le général en chef envoyait au secours du margrave de Bade. C'étaient les régiments de cavalerie Lorraine et Schneidau et les régiments d'infanterie Supare et Taxis, suivis par le contingent suédois, que semblait animer l'ardeur martiale des vieilles bandes de Gustave-Adolphe. Ce fut comme une digue qui arrêta l'avalanche de l'armée turque et rétablit le combat.

Les fuyards eurent le temps de se reconnaître. Quelques-uns à la voix de leurs chefs se rallièrent et suivirent deux lieutenants de Montecuculli, Kilmanseg et Schmidt, qui les encourageaient à venger la mort de leurs camarades. Allemands et Français rentrèrent dans le village, pêle-mêle, à la suite des Turcs refoulés. On se disputait la possession de Grossdorf, rue par rue, maison par maison. Les coups de feu partaient des fenêtres et des lucarnes ; les portes enfoncées, on se battait à l'arme blanche. Des deux parts on ne faisait point de quartier. Qui tombait ou se rendait était passé au fil de l'épée.

Des janissaires qui s'étaient barricadés dans une

grande maison, à l'extrémité du village, s'y défendaient avec fureur. A toutes les sommations qu'on leur faisait de mettre bas les armes, aux promesses d'avoir la vie sauve, ils répondaient par des décharges de mousqueterie. Ceux de leurs adversaires qui tentaient de briser les portes à coups de madriers ou d'assaillir les fenêtres à l'aide d'échelles qu'ils appliquaient contre les murs, roulaient par terre. Les Turcs étaient là dedans comme dans une citadelle.

— On ne peut cependant pas sacrifier dix chrétiens pour un païen ! s'écria Coquelicot qui rôdait autour de la maison, comme un chacal autour d'une basse-cour.

Une balle arriva et, ricochant contre une borne, atteignit à la tête l'Anguillet qui chancela. Coquelicot pâlit et le prit dans ses bras.

— Ce n'est rien, dit l'enfant enorgueilli de voir son sang couler, vois, la balle a glissé.

C'était vrai ; la peau seule était fendue.

— Ah ! les coquins ! ils me payeront la peur qu'ils m'ont faite ! s'écria Coquelicot rassuré mais furieux.

Il courut vers une maison voisine où une grenade avait allumé le feu, arracha un tison aux débris qui flambaient et, revenant du même pas, malgré la fusillade, grimpa le long d'un vieux treillage qui garnissait l'une des façades de cette forteresse improvisée et enfonça le tison dans la toiture faite de planches et de paille. Tout prit feu comme un paquet d'allumettes et bientôt un tourbillon de flammes gagna les greniers. En cinq minutes, la maison parut toute rouge. Les janissaires enfermés dans cette fournaise s'agitaient autour des fenêtres comme des démons.

— Rendez-vous ! leur cria-t-on.

Ils répondirent par des hurlements et des imprécations.

Des combles, le feu gagna le premier étage. Les janissaires descendirent au rez-de-chaussée.



Une fois encore, un parlementaire leur offrit la vie sauve.

Au cri de « Allah ! » des têtes farouches qui vomissaient l'injure et des poings crispés armés de longs pistolets parurent aux lucarnes et aux soupiraux. Un pétillage de balles en sortit aussitôt.

La toiture et les planchers de la maison s'effondrèrent. Un tourbillon d'étincelles monta vers le ciel. Une porte s'ouvrit et une poignée d'hommes, noirs de poudre, sanglants, défigurés, se ruèrent sur les assaillants, qui les reçurent à la pointe du sabre et de la baïonnette. Bientôt il ne resta plus un soldat vivant de la garnison.

— Et voilà comment l'incendie peut quelquefois remplacer avantageusement le boulet, dit philosophiquement Coquelicot en frappant sur l'épaule de l'Anguillet.

Cependant Montestruc venait de monter sur une éminence d'où la vue embrassait le cours du Raab. Des légions d'ennemis le traversaient sous la protection des quatorze pièces qui faisaient un feu d'enfer. Fantassins et cavaliers se rangeaient en bon ordre sous les étendards et, à peine formés, marchaient à la bataille. C'étaient comme les vagues d'une mer ; les bataillons poussaient les bataillons.

— Ils étaient dix mille, ils vont être cent mille, dit Coquelicot.

Les yeux écarquillés par la terrible magnificence de ce spectacle, l'Anguillet ne cessait pas de regarder cette marée d'hommes qui s'avancait avec un bruit formidable, et dans son saisissement oubliait d'essuyer le sang qui coulait de sa blessure goutte à goutte.

— Si cela continue, reprit Coquelicot, ils vont passer sur nous comme une herse sur un champ et nous ratisser jusqu'au dernier.

Hugues saisit par le bras M. de Saint-Ellix qui venait



d'apparaître à son côté, l'habit déchiré, une épée rouge à la main.

— Je ne sais rien de tel que les janissaires pour vous distraire des princesses en voyage, disait le marquis tout en s'essuyant le front baigné de sueur.

Hugues qui le secouait, l'interrompit :

— Cours chez le généralissime et dis-lui simplement ce que tu as vu ; moi, je vais prévenir M. de Coligny qui doit être en peine de ses deux régiments.

Ils se séparèrent, poussant au galop droit devant eux, au travers des morts et des blessés qu'on voyait gisant partout.

Maîtres du village à demi consumé et qu'enveloppaient des nuages de fumée, Allemands et Français qui sentaient venir l'orage s'employèrent activement à creuser des fossés et à élever des retranchements pour mettre Grossdorf à l'abri d'une attaque. Le contingent de Souabe qui n'avait point encore donné arriva et fut mis en première ligne. Le canon grondait toujours et les boulets achevaient d'abattre les pans de muraille calcinés par le feu.

Montecuculli et Coligny, amenés par Saint-Ellix et Montestruc, se rencontrèrent avec le margrave de Bade sur un point central des lignes où les principaux chefs les rejoignirent en un instant. Réunis auprès d'un bouquet d'arbres, ils y tinrent un conseil de guerre improvisé.

Un général arriva, l'épée sur la cuisse, haletant.

— Si l'on veut sauver ce qui reste de l'armée, il n'y a pas une minute à perdre, dit-il, il faut sonner la retraite et attendre des renforts dans une autre position...

— Battre en retraite, reculer ? quand j'ai encore l'épée au fourreau ! s'écria Montecuculli. Y pensez-vous, monsieur ?

— Le Raab est passé, le centre est rompu ; que sont

devenus les contingents des cercles ? Leurs débris flottent épars çà et là... Voyez vous-même...

— Les meilleurs de mes régiments n'ont point encore donné ; j'ai ma cavalerie intacte, Grossdorf est en notre pouvoir.

— Et tout ce qu'il y a d'Albanais, de spahis, de Valaques et de Hongrois dans l'armée du grand vizir, s'apprête à le reprendre... On aperçoit là-bas leurs masses qui s'ébranlent... Si nous sommes anéantis, c'en est fait de l'empire d'Allemagne !

— Et pourquoi le serions-nous, monsieur ? s'écria Coligny. Deux de mes régiments ont seuls été engagés ; j'ai toute ma cavalerie sous la main, et cette cavalerie, sous M. de Gassion que voilà, fera rudement son devoir, je vous en répons ; j'ai de plus tous mes volontaires qui n'ont point brûlé une amorce ni donné un coup d'épée... Demandez à M. de la Feuillade ce qu'il en pense !...

— Vive Dieu ! répondit le duc ; si je proposais à cette vaillante jeunesse, la fleur de la noblesse française, de tourner le dos à l'armée turque, elle me passerait sur le corps, et, l'épée haute, au cri de « Vive le roi ! » tomberait sur cette vermine.

— Bien parlé ! dit Montecuculli.

Coligny se tourna vers Hugues :

— Toi qui as vu les choses de près, ami Montestruc, dis-nous où elles en sont... Te semblent-elles désespérées, ou en passe d'être rétablies ?

— Tant qu'on a du sang dans les veines et du fer dans les mains, rien n'est perdu pour les gens de cœur. Pourquoi notre courage ne serait-il pas à la hauteur du péril ? On a vu dans l'antiquité de petites armées en disperser d'innombrables. Avec l'aide de Dieu, nous aurons la même fortune. Le premier effroi a disparu. Les recrues qui avaient fui, assourdies par les clameurs de ces mécréants, ont été ramenées au combat par

l'exemple de quelques vieux soldats. Les meilleurs n'ont point encore pris part à la fête, et déjà les janissaires ont reculé. Réunissons-nous donc en colonnes, et que des deux parts on tombe sur les flancs de cette cohue. Nous la traverserons comme un boulet un bloc d'argile... Mais il n'y a pas un instant à perdre. Cette houle vivante va se heurter à Grossdorf ; c'est à Grossdorf que se jouera la partie, et souvenons-nous qu'il y a l'Europe à défendre, l'honneur à sauver !

La parole émue de Montestruc électrisa l'assemblée. Montecuculli, qui l'avait attentivement écouté, le remercia d'un sourire.

— Nous sommes tous de braves gens, reprit-il. Si donc c'est l'avis des officiers qui m'entourent, comme c'est le mien, de prendre l'offensive, que chacun se mette à la tête de ses régiments, et tous ensemble fondons sur l'ennemi ! Dieu donne la victoire à qui combat pour la bonne cause et fait son devoir !

Le général en chef avait mis l'épée à la main. M. de Coligny et M. de la Feuillade l'avaient imité. Leur exemple entraîna tous les autres, et chacun courut à son poste aux cris de « Vive l'empereur ! Vive le roi ! »

Il avait été convenu que les deux ailes quitteraient en même temps leurs lignes de défense où la crainte d'être tournées par l'armée turque, si supérieure en nombre, les avait jusqu'alors maintenues, et que d'un même élan elles l'assailleraient par la gauche et par la droite, poussant au plus épais, droit devant elles. Il était à croire que les Turcs, pris entre deux feux et embarrassés par leur nombre, ne résisteraient pas à la furie de ce choc suprême.

— Faut-il que je fasse des vœux pour perdre la vie dans cette rencontre ? dit à Hugues M. de Saint-Ellix, qui du doigt tâta la pointe de sa rapière.

— Que parles-tu de mourir ? Nous allons vaincre, mon ami !



— Tu veux donc que je traîne ma misérable existence encore pendant quelques années?... Que ta volonté soit faite ! J'abrègerai celle de quelques Sarrasins pour me consoler.

En les voyant tirer chacun de leur côté, l'épée au poing et le visage en feu, Coquelicot comprit que l'heure décisive était proche. Tapant alors du doigt sur la joue de l'Anguillet :

— Tu as peut-être vu quelquefois des confitures d'abricots, dit-il. Eh bien ! mon garçon, tu vas voir une marmelade d'hommes où d'honnêtes chrétiens et d'abominables Turcs tiendront l'emploi des poires et des pommes.

Ayant ainsi parlé, le brave garçon aux cheveux rouges promena un regard rapide sur le demi-cercle où des combattants s'entassaient, où le canon tonnait, où un nuage de fumée ondulait, zébré çà et là par les reflets rouges de l'incendie, et d'où montait un vacarme effroyable fait de mille bruits terribles, et Coquelicot, qui était philosophe à sa manière, se demanda par quel hasard, par quelle fantaisie ou par quelle fatalité, huit ou dix peuples étaient accourus du fond de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique pour se rencontrer en face d'un petit couvent de Hongrie, au bord d'une rivière inconnue, dans le seul but de s'y livrer au divertissement d'un massacre général.

Hors d'état de trouver une réponse satisfaisante à cette question, Coquelicot prit le parti sage de n'y plus penser et suivit son maître, qui déjà galopait au loin.

Il était temps que l'ordre de Montecuculli fût exécuté. Grossdorf venait d'être abordé, et déjà les Turcs y étaient entrés comme un coin de fer dans un tronc d'arbre. Le poids même des bataillons forçait les premiers bataillons à s'avancer. Ce fut alors que l'armée impériale et l'armée française s'ébranlèrent.

Il était en ce moment à peu près quatre heures de



l'après-midi, et la bataille durait depuis six heures déjà. En même temps que le signal de l'attaque était donné sur les deux ailes, le centre, renforcé de quelques troupes fraîches et des compagnies décimées qu'on était parvenu à rallier, prenait l'offensive de son côté.

L'impatience, la colère, la furie, la haine, toutes les plus violentes passions remplissaient le cœur de tous ces hommes qui parlaient dix langues diverses et qui allaient se heurter poitrine contre poitrine, fer contre fer. Kiuperli observait tout du haut de ce même monticule d'où il pouvait embrasser l'ensemble de la bataille. L'orgueil le gonflait à la vue de ses janissaires et de ses Albanais qui venaient de franchir les fossés et les retranchements établis à la hâte en avant du village, où quelques maisons achevaient de brûler. Hussein-Pacha menait l'avant-garde. Tout à coup un flot de cavalerie apparut sur l'un des côtés de Grossdorf et tomba l'épée haute sur les premiers rangs de cette redoutable infanterie qu'elle troua du premier élan. A la vue de ces hardis jeunes gens, vêtus de beaux habits, élégamment poudrés, Kiuperli ne put retenir un cri de surprise.

— Qu'est-ce donc que ces belles filles ? s'écria-t-il d'un air d'ironie.

Mais il lui fut aisé de voir que ces belles filles dont il se moquait n'avaient peur de rien. Les volontaires venaient d'entrer dans le cercle infernal.

Ils fonçaient sur les Turcs, tandis que le duc de la Feuillade, à la tête de l'infanterie et de quatre escadrons, donnait dans le village. La mêlée devint horrible. Tous criaient : « En avant ! en avant ! » et renversaient des rangs entiers de ceux qui criaient : « Allah ! Allah ! »

Le duc lui-même conduisait la charge. Tout pliait devant lui. Un tumulte nouveau s'éleva du milieu de ce tumulte sans cesse grossissant et il y eut comme un mouvement de reflux dans la multitude des Turcs dont

la masse devenait flottante. C'était la grosse cavalerie impériale qui faisait sa trouée, conduite par le vieux général Spork, un des plus rudes hommes de guerre de l'Allemagne. La tête découverte, il évoquait Dieu entre chaque coup de sa lourde épée.

Pris entre les reîtres allemands et les volontaires français, chargés par les mousquetaires du duc de la Feuillade et sabrés par la cavalerie de Gassion, pressés de toutes parts, harcelés et rompus sur leur front par les contingents de Souabe et de Suède, les janissaires commencèrent à reculer.

Hussein-Pacha, qui était prompt aux résolutions extrêmes non moins qu'aux vives attaques, reconnut d'un coup d'œil le péril de la situation et, voyant plier ce rempart d'hommes jusqu'alors inflexibles, il réunit autour de lui les pachas des divers corps de troupes engagés, et leur intima l'ordre de les ramener derrière les retranchements qu'ils avaient élevés le matin même pour se donner un point d'appui, après avoir traversé le Raab. Quant à lui, rassemblant sous sa main quelques compagnies d'Albanais, il se lança contre les chrétiens, afin de laisser à son armée le temps d'opérer son mouvement de retraite et de concentration.

Au plus fort de la mêlée, un flot de combattants porta Hussein à côté de Montestruc. Le Turc leva un pistolet et, le visant :

— Une femme n'est plus entre nous... Prends garde ! lui cria-t-il.

Le coup partit ; mais Hugues, qui s'était jeté de côté, évita la balle et, allongeant le bras, piqua la gorge nue de son adversaire de la pointe de son épée ; mais, la retirant d'un geste vif avant qu'elle en eût déchiré l'épiderme :

— Je ne frappe pas qui m'a sauvé ! dit-il.

Et il passa avec la rapidité de l'éclair.

Revenant vingt fois à la charge comme un sanglier

qu'une meute harcèle, Hussein, forcé à la retraite, ramena ce qui lui restait d'Albanais derrière l'enceinte qu'il avait indiquée à ses lieutenants ; il y trouva son armée à demi ralliée et prête à faire une résistance désespérée.

Les mousquetaires de la Feuillade arrivaient au bord du fossé au moment où Hussein en personne le franchissait.

— La rivière est là derrière eux, s'écria le duc, qui brandissait son épée rouge de sang ; et, puisqu'ils l'aiment, faisons boire de l'eau à ces mécréants !

Il mit pied à terre, s'arma d'une pique, et, se mettant à la tête de ses fantassins, le premier il s'élança à l'assaut de l'escarpement. Gentilshommes et mousquetaires le suivirent.

Hugues regarda autour de lui. Un moyen existait peut-être de venir en aide à cette attaque téméraire par une habile diversion.

— Viens !... cria-t-il tout à coup au marquis. Je crois que j'ai une idée.

Sa course impétueuse le mena du côté du Raab, à l'endroit où la ligne des retranchements préparés par les Turcs en rejoignait la courbe. Il avait remarqué la veille qu'à ce même endroit un grand marécage s'étendait au bord de la rivière, et que, se croyant suffisamment protégés par cet obstacle naturel, les janissaires avaient négligé de fermer l'enceinte de leurs fortifications de campagne. Un espace restait libre entre le fossé et la rivière, dont les sinuosités étaient voilées par un épais rideau de saules.

Quand il fut arrivé au bord de la rivière, Hugues montra le marécage à Coquelicot, et, s'y jetant :

— Je vais chercher un gué parmi cette vase et ces flaques d'eau ; cherche de ton côté, et, si tu trouves, tu pourras te vanter un jour d'avoir joué un vilain tour à ces coquins !



— Bon, j'y suis ! répondit Coquelicot qui poussa son cheval au travers des roseaux.

— Moi, je m'ennuie quand je reste seul, ajouta M. de Saint-Ellix qui l'imita.

L'Anguillet ne souffla mot et entra dans le marais.

La bataille faisait rage en ce moment autour des retranchements vers lesquels de nouvelles masses de combattants ne cessaient d'affluer ; l'artillerie turque, augmentée de ces lourdes pièces que des buffles traînaient après eux, couvrait la plaine de boulets et de paquets de mitraille qui passaient par-dessus la tête des janissaires et tombaient au loin. L'attaque était furieuse, la résistance acharnée.

Montestruc, le marquis de Saint-Ellix, Coquelicot et l'Anguillet allaient de çà de là, traçant des zigzags à travers le marais et dérochant leur marche derrière le rempart mouvant des saules. Les balles perdues ou les grenades qui faisaient jaillir l'eau autour d'eux n'interrompaient pas leurs recherches. Ils avançaient, puis reculaient, faisant des brisées aux places où ils découvraient un terrain solide.

Hugues n'était plus qu'à une vingtaine de pas de l'échancrure qui mettait la plaine en communication avec l'intérieur des retranchements, lorsqu'il s'arrêta.

— J'ai trouvé ! cria-t-il.

— Moi aussi, répondit la voix de Coquelicot.

— Et moi, j'ai eu la chance de rencontrer beaucoup de trous, dit à son tour le marquis.

On aperçut alors un bras qui agitait un chapeau au-dessus d'une grosse touffe de joncs, au point même où l'épaulement de la tranchée ouverte par les Turcs s'arrêtait brusquement.

— Parbleu ! l'Anguillet ! murmura Coquelicot ravi.

C'était le petit l'Anguillet en effet qui s'était glissé jusqu'à cette place en rampant et qui, caché dans une broussaille, regardait ce qui se passait dans l'intérieur



du camp. Bientôt il quitta son poste d'observation et, courant vers Hugues que M. de Saint-Ellix venait de rejoindre :

— Ils sont bien trop occupés là-bas pour qu'aucun d'eux s'avise de tourner la tête de ce côté-ci. Nous entrerons chez eux comme sur la place publique, dit-il.

— Nous allons donc prendre le camp turc à nous quatre ? dit le marquis.

— Tu vas voir ! répliqua Hugues.

De nouveau il traversa le marécage, et, avisant une compagnie de cavalerie qui sabrait quelques fugitifs, il courut vers l'officier qui la commandait.

— Monsieur, lui dit-il, vous plaît-il d'en finir avec la résistance de ces mécréants ?

— Que faut-il faire ?

— Prendre en croupe autant de fantassins que nous en pourrons ramasser et me suivre ; dans un quart d'heure, vous me direz des nouvelles de cette promenade.

Le capitaine eut bientôt fait de rallier quelques pelotons d'infanterie, et chaque cavalier, portant en croupe un ou deux mousquetaires, se lança dans le marais à la suite de Montestruc et de Coquelicot qui servaient de guides.

Sans coup férir, cette première compagnie, grossie d'une compagnie nouvelle gagnée par l'exemple, arriva à l'endroit dont l'ouverture avait été reconnue. Les fantassins mirent pied à terre.

— Nous voici au cœur de la place, dit Hugues.

— Et il ne nous reste plus qu'à chanter pouille à cette vilaine engeance, répondit le capitaine.

— A présent, permettez que j'allume un feu de joie pour célébrer notre bienvenue ! reprit Montestruc.

Avec l'aide de Coquelicot et de l'Anguillet, qui le comprenaient à demi mot, Hugues eut bientôt fait de mettre le feu à un amas de broussailles et de roseaux

secs qui flambèrent comme des gerbes de paille. Un vent assez vif qui soufflait en poussait la fumée vers la partie des retranchements où l'on se battait.

— Maintenant, au galop, et *tue ! tue !* cria Hugues.

En deux minutes la petite troupe qu'il menait à la charge tomba sur un bataillon turc qui, tout surpris de cette attaque imprévue, lâcha pied et se débanda en poussant mille cris. Montestruc, sans donner aux fugitifs le temps de se reconnaître, les poursuivit l'épée au dos et arriva sur un autre bataillon qui ne tint pas mieux.

Cette déroute, les cris que poussaient les fuyards, la vue des cavaliers français qui frappaient d'estoc et de taille, le pétilllement de l'incendie qui gagnait de proche en proche et envoyait partout des nuages de fumée, jetèrent le trouble dans l'armée turque prise à revers ; elle oscilla comme un arbre que bat un coup de vent et s'ouvrit.

— Parbleu ! dit Hugues, il faut que j'apprenne à nos amis de là-bas qu'il dépend d'eux d'en finir d'un seul coup.

Il s'empara d'un guidon tombé des mains d'un mourant et s'élança sur la crête de l'épaulement. Là, debout, la tête nue, agitant les plis du drapeau et d'une voix joyeuse :

— A moi ! et le camp est à nous ! cria-t-il.

Des clameurs lui répondirent et un flot de mousquetaires se jeta sur la partie des retranchements où, malgré la fusillade, Montestruc avait pris pied.

Les bataillons turcs, déjà ébranlés par la cavalerie qui les chargeait en flanc et en queue, abandonnèrent la défense. Le désordre et la confusion se mirent partout ; les janissaires par centaines abandonnèrent leurs rangs et, jetant les armes, se précipitèrent du côté de la rivière, dont les abords furent bientôt encombrés par une foule en désordre et frappée d'une terreur panique.

Un dernier effort amena l'armée impériale et l'armée française dans l'intérieur des retranchements où le duc de la Feuillade, qui combattait à pied, entra l'un des premiers, sa pique à la main. Coligny, qui, non loin de là, traversait le fossé l'épée haute, arriva sur la crête de l'épaulement, et, courant vers Hugues, qui tenait toujours son drapeau, l'embrassa à la vue de tous les gentilshommes qui le suivaient.

— Tu as bien mérité du roi, ami Montestruc ! s'écria-t-il. C'est toi et ton heureuse inspiration qui ont décidé de la victoire.

Et il se lança contre un gros d'Albanais qui essayaient de résister.

Cependant, le gouverneur de Bosnie qui était beau-frère du sultan, et le pacha de Bude, s'efforçaient de rallier autour d'eux les bandes qui tenaient encore, et à pied, le cimeterre au poing, encourageaient ceux qui faisaient tête à l'ennemi, frappant ceux qui se sauvaient, bravement tentaient de rétablir la bataille. Mais, s'ils réussissaient à former un régiment, un choc en rompait les rangs presque aussitôt, et l'armée turque se dispersait comme s'échappent au hasard les mailles d'un filet déchiré par le milieu.

En l'espace de quelques instants, elle fut acculée au bord du Raab. Une rivière coulait entre le massacre et le salut ; l'armée vaincue s'y jeta tout entière. Cavaliers, fantassins, les janissaires, les spahis, les Albanais, les Valaques, les Rouméliotes, les Égyptiens s'y confondaient dans un effroyable pêle-mêle, cherchant à gagner l'autre bord. Ceux qui perdaient pied s'accrochaient à la queue des chevaux ou disparaissaient tout à coup. Le Raab, grossi par une pluie d'orage qui avait inondé les montagnes voisines, poussait des paquets de morts contre les vivants. Pour employer l'énergique expression d'un historien contemporain, la rivière ne fut bientôt plus qu'un cimetière flottant. Des foules



éperdues s'y débattaient ; il en sortait des clameurs d'épouvante.

Le grand vizir, qui assistait à l'effondrement de son armée et qui prévoyait le sort qui l'attendait lui-même lorsque la nouvelle en parviendrait à Constantinople, courut vers le rivage où cette cohue abordait et de ses mains furieuses se mit à frapper les premiers qu'il rencontra.

En ce moment, un pacha tout ruisselant d'eau qui se teignait en rose en passant sur ses blessures, parut devant lui.

— Traître ! lui cria Kiuperli, si tu crois par la fuite échapper à la mort, ta lâcheté ne t'aura rien fait gagner !...

Et d'un coup de cimeterre il lui fendit la tête.

Mais ses cris, ses fureurs, les imprécations et les menaces dont il accablait les fugitifs, les efforts désespérés de quelques officiers qui l'entouraient, rien ne put arrêter le torrent, et, comme une épave est emportée par les vagues, il fut entraîné par cette multitude qui laissait derrière elle une traînée de blessés et de morts.

A sa suite galopèrent la cavalerie de Gassion et les volontaires qui achevaient d'en culbuter les masses affolées.

Bientôt après l'étendard aux armes impériales flotait sur ce même monticule où Kiuperli avait planté sa tente.

Les chefs de l'armée, rassemblés autour de ses plis, regardaient fuir au loin ce qui restait des bandes innombrables qui devaient ouvrir l'Allemagne au successeur de Mahomet.

Montecuculli, radieux, s'approcha de Coligny.

— Monsieur, dit-il en l'embrassant, l'empereur, mon maître, remerciera le roi de France du secours qu'il lui a prêté ; mais, moi, je tiens à honneur de vous dire



qu'une large part de cette victoire est due à la valeur des vôtres.

Ses yeux tombèrent sur Montestruc qui essuyait son front.

— Ah ! c'est vous, monsieur, qui tout à l'heure, debout sur la crête de l'épaulement, nous appeliez ? Un homme qui appuie ses paroles de telles actions mérite toutes les récompenses.

— Tu auras la tienne, dit Coligny.

Hugues chercha des yeux Coquelicot, qui tout à l'heure était à son côté ; il l'aperçut errant au bord de la rivière et retournant les morts dont il vidait fort proprement les poches. L'Anguillet, allant et venant non loin de là, l'imitait de son mieux.

— Que fais-tu là ? dit Hugues.

— Monsieur, j'ai remarqué que tout le monde vieillissait ; alors, moi qui suis si bête, j'ai pensé que mon tour viendrait. C'est pourquoi je débarrasse ces mécréants d'un argent mal gagné, à cette fin de m'acheter quelque maisonnette dans le voisinage de la Testère pour y établir honnêtement M<sup>me</sup> Coquelicot, si jamais je rencontre une femme qui mérite de porter ce nom.

Il soupira à cette pensée d'une épouse qu'il ne connaissait point encore, et, retournant à ses morts :

— Vous ne sauriez croire, monsieur, combien ces gens-là ont la bourse bien garnie ; point de ceinture qu'on ne déplie sans qu'il en pleuve de l'or. Voyez ! j'ai engagé le petit l'Anguillet à faire comme moi. Ça lui donnera le moyen d'avoir une cabane pour ses vieux jours et d'y monter son ménage.

Montestruc vit venir à lui M. de Saint-Ellix qui, d'un air triste, faisait luire au soleil, en la tournant entre ses doigts, une chaîne de pierreries qu'il avait enlevée au turban d'un pacha dont il avait ouvert la gorge d'un revers de sa rapière.

— Ces diamants ne te rappellent-ils rien ? dit-il ; ils

me font songer aux beaux yeux d'une belle princesse, et ce souvenir me jette dans une mélancolie extrême. Hélas ! la chaîne qui me lie à son adorable personne est plus dure que ces pierres, et jamais, je le sens, je n'en romprai les anneaux magiques !

Vers le soir, à l'heure où les vautours commençaient à s'abattre sur la plaine obscurcie, un homme assis sous un arbre, à l'écart, regardait au loin. Quand un cavalier traversait un champ désert, il se dressait et cherchait dans l'ombre qui se faisait profonde à reconnaître sa forme incertaine. Bientôt le cavalier s'éloignait et disparaissait. L'homme alors reprenait sa place sur les racines de l'arbre et de nouveau promenait ses regards partout. Un cheval attaché derrière un pan de mur, à quelques pas, grattait l'herbe de ses pieds et parfois hennissait.

— Oui, tu t'impatientes comme moi..., disait Carpillo. Mais attends encore... Il m'a promis de venir, la bataille terminée, et, s'il n'est pas mort, il viendra.

En ce moment, un cavalier parut au sommet d'un tertre d'où sa grande taille se détachait en noir sur l'horizon que le crépuscule expirant teignait de lueurs rouges. Carpillo se leva et poussa, en le scandant d'une façon particulière, un cri long, aigu, strident, qui fendit l'espace. Le cavalier soudain descendit le tertre au galop, et, franchissant comme une flèche la distance qui le séparait de Carpillo, fut sous le couvert de l'arbre en un instant. Ses vêtements déchirés, et çà et là souillés de sang, indiquaient qu'il avait pris une rude part à la bataille.

— Eh bien ! capitaine, demanda Carpillo, quelles nouvelles ?

— Mauvaises !... La bataille est perdue pour les Turcs. Kiuperli est en fuite, Hussein mort... Ceux-ci, je ne les regrette pas. Ils tenaient Montestruc et l'ont laissé vivant... Tant pis pour eux.

— Les Turcs, Kiuperli, la bataille, que me fait tout cela ?... C'est de lui et de lui seul que je te parle !

Briquetaille leva le poing vers le ciel.

— Ah ! tonnerre ! s'écria-t-il, il m'a sans cesse et toujours échappé ! Vingt fois j'ai cru le tenir, tantôt au bout de mon pistolet, tantôt au bout de mon épée... et, chaque fois, le plomb pas plus que l'acier n'a pu l'atteindre... Un flot d'imbéciles qu'une sottise furie poussait à s'égorger se jetait entre nous... Chaque fois, un homme a payé pour lui, Turc ou chrétien, spahi ou mousquetaire... Ai-je frappé !... j'en ai les mains rouges de sang. Regarde !

Une imprécation sortit de ses lèvres exaspérées. Carpillo sourit.

— Si bien que de tout ce sang que tu as versé, pas une goutte n'est sortie de ses veines ? Avais-je raison de t'engager à faire comme moi ? Foin des batailles où la brutalité des boulets ne respecte personne !... Tu pouvais y laisser tes os... Et la dette de ta haine qui l'aurait payée ? Vois-tu, quand on a une vengeance à couvrir, il faut être ménager de sa personne et ne l'exposer qu'à bon escient... Tu es sorti vivant de cette bagarre... c'est une bonne chance... A présent, que comptes-tu faire.

— Et toi, quelle est ta pensée ?

— Retourner à Paris... Tu sais que M. de Chivry y ramène M<sup>lle</sup> de Montluçon... Ils sont en route déjà. Où va le printemps va l'hirondelle... M. de Montestruc ne restera pas longtemps en Hongrie...

— Et puis la Hongrie ne m'a pas été propice... Je l'y ai tenu entre mes griffes comme le diable tient un damné, et je n'ai pas su l'y garder... Ce n'est pas là qu'il doit mourir !...

— En route alors !... La besogne ne chômera pas à Paris... N'y retrouverons-nous pas M. de Chivry... ?

— Et M<sup>me</sup> de Soissons ?... En route donc !

Deux minutes après, les deux cavaliers, côte à côte, poussaient leurs chevaux vers le pan de l'horizon où le soleil venait de s'éteindre derrière un rideau de nuages noirs.

## XVI

## LES BONTÉS DU ROI

Le lendemain de la bataille, et tandis que les soldats des deux armées s'occupaient activement à ramasser les richesses abandonnées par les Turcs dans leur fuite et de tous côtés éparses, belles étoffes de soie, armes de prix, harnachements magnifiques, monnaie d'or et d'argent, bijoux, tentures et tapis, Coligny réunissait autour de lui les principaux chefs de l'armée, et avec eux ce duc de la Feuillade qui avait, après lui, le commandement, et que les Turcs, terrifiés par son audace et son heureuse vaillance, avaient entre eux surnommé l'Homme de fer.

— Je vous ai rassemblés, leur dit-il, pour vous faire part d'un projet qui me tient fort au cœur, et que vous approuverez, je l'espère.

— Ne l'espérez pas !... ayez-le pour certain ! s'écria le duc. Après ce qu'on vous a vu faire, que pouvez-vous proposer qui ne soit conforme à l'honneur et à l'équité ?

— Il est de notre devoir de déposer aux pieds du roi, qui a eu la glorieuse pensée de cette expédition, le signe visible du triomphe de ses armes, c'est-à-dire les drapeaux conquis sur l'ennemi. Un officier sera chargé de les porter au Louvre. Une si belle mission ne devrait être confiée qu'à un officier général, et, cependant, je vais vous proposer d'en investir un simple capitaine.



Un peu surpris, quelques-uns des assistants échangèrent un coup d'œil.

— Entre vous qui êtes égaux par le rang et l'éclat des services rendus, je serais embarrassé de faire un choix, poursuivit Coligny, j'ai donc regardé à côté. Il y a là un capitaine, un volontaire dont le courage n'a été surpassé par personne, qui n'a reculé devant aucun hasard pour remplir son devoir, qui a étonné les plus vieux soldats par son audace, qui, après s'être inspiré d'un exemple royal pour pénétrer dans le camp des Turcs comme un renard, y est rentré comme un lion...

— Le comte de Montestruc ! s'écria M. de la Feuillade.

— Vous l'avez nommé ! Croyez-vous que celui-là soit digne de nous représenter tous ? Tous nous avons joué notre vie, mais il l'a jouée dix fois ! Si donc je ne me suis pas trompé en le choisissant, tous me donnez-vous votre approbation ?

— Oui ! oui ! tous ! cria-t-on de toutes parts.

— C'est donc convenu, messieurs, Hugues de Montestruc ira dire au roi que ses fidèles soldats de l'armée de Hongrie ont bien mérité de la France !

M. de Coligny se hâta de porter à Hugues cette bonne nouvelle, et, en souriant :

— J'imagine que l'occasion te semblera bonne de revoir un peu plus tôt M<sup>lle</sup> de Montluçon ?

— C'est vrai ! je ne fais rien qu'elle ne soit au fond de ma pensée. Elle est mon but.

— Je le sais, répondit Coligny, qui soupira.

Et, passant la main sur son front, il ajouta :

— Moi aussi, j'ai été comme toi... moi aussi, j'ai aimé, et sincèrement et du plus profond de mon âme... Que de rêves alors ! quel feu ! quel enthousiasme ! quelle ardeur de dévouement !... Que c'est loin tout cela !... Aujourd'hui, l'ambition a remplacé l'amour,

mais jamais triomphes et grandeurs ne me rendront les chères émotions d'autrefois !

On n'a pas oublié que M<sup>lle</sup> de Montluçon, sous la conduite de M. de Chivry, avait repris le chemin qui devait la ramener en France. On n'a pas oublié non plus que la princesse Mamiani s'était jointe à cette petite caravane sous prétexte que des affaires les rappelaient à Paris. Mais, cette fois, M. de Chivry, animé d'une pensée nouvelle, les entourait l'une et l'autre d'égards, de prévenances et de soins. Jamais chevalier chargé d'escorter sa dame ne se montra plus respectueux, plus attentif. C'était un homme tout confit en paroles douces et en attentions délicates. Il ne sortait jamais de la réserve la plus exquise et se montrait heureux quand on l'avait récompensé d'un sourire ou d'un remerciement. Orphise, qui l'avait vu, à Vienne et en Hongrie, altier, presque impérieux, roide et hautain, ne le reconnaissait plus.

— Cette bonhomie m'inquiète, disait-elle à Léonora.

— Je le comprends... il est si différent de lui-même !... mais que sait-on ? peut-être la grâce l'aurait-elle touché.

Orphise secouait la tête. Pour l'éprouver et savoir si quelque bouillonnement ne le trahirait pas, elle lui parlait souvent de M. de Montestruc et le faisait en termes élogieux. César, soudain, renchérissait sur ses éloges. Si elle disait qu'il était brave :

— Brave ? répliquait-il, tout le monde l'est parmi ceux qui portent l'épée ; lui, c'est un vaillant !

Si elle vantait son humeur gaie et son esprit :

— Le comte de Chargepaul ? s'écriait-il, s'il n'était pas gentilhomme et soldat, il serait poète !

Si elle le comparait à un preux de la Table ronde, il le comparait aux plus grands modèles de l'histoire et de la poésie. Point de louange qui le prît au dépourvu ; c'était pour son admiration complaisante, tantôt le

Tancrede de la *Jérusalem délivrée*, tantôt le brave Roger des poèmes de l'Arioste, tantôt Alcibiade, le héros cher aux Athéniens.

— A présent, mon inquiétude se change en terreur, dit Orphise à la princesse Mamiani.

Cependant, à la couchée, M<sup>lle</sup> de Montluçon trouvait toute chose arrangée à sa guise, silencieusement, sans que jamais M. de Chivry se prévalût de sa situation pour devenir importun, ou de sa politesse empressée pour solliciter un remerciement. Il se montrait en toute occasion si obligeant, si discret, si désireux de prévenir sans affectation les désirs de la belle voyageuse dont il avait la garde, que les préventions de celle-ci s'affaiblirent peu à peu et qu'au moment où elle toucha la terre de France, il n'en restait plus aucune trace.

— C'est un miracle, disait Orphise qui s'en voulait presque de ses anciennes duretés ; le loup s'est fait berger !

Ce fut dans ces heureuses dispositions d'esprit que M<sup>lle</sup> de Montluçon regagna Paris et rentra dans son hôtel de la rue des Rosiers, où M. de Chivry eut toute permission de la visiter.

Le premier soin de César, après l'avoir remise aux mains de ses gens et saluée avec toutes les marques du respect et de la soumission, fut de courir chez M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons, qui l'attendait avec une vive impatience. Sur-le-champ elle s'enferma seule avec lui.

— J'avais grande hâte de vous voir, lui dit-elle ; puisque rien n'a réussi de ce que nous souhaitions, ce que nous n'avons pu enlever de haute lutte, il faut l'obtenir par la ruse. J'ai préparé le terrain en votre absence. Le roi vous réserve un bon accueil. En faisant valoir habilement le sacrifice que vous avez imposé à votre courage de quitter l'armée au moment où l'on allait se battre, et cela dans le but unique d'obéir au désir de Sa Majesté, vous pouvez tout emporter. Vous



aurez un allié sûr auprès du roi, comptez-y. Mais, si je vous sers, c'est à une condition absolue.

— Laquelle ?

— Vous savez le vieux proverbe : « Donnant, donnant. » Vous me servirez comme je vous sers.

— Comment ?

— En m'aidant de toute votre influence, de toute votre audace, de tout votre dévouement dans tout ce que j'entreprendrai pour renverser la favorite.

— M<sup>lle</sup> de la Vallière ?

— Elle-même. J'ai déjà creusé ma sape. Elle renvoyée de la cour, exilée dans un couvent, qui sait, tout devient possible... Il n'y a quelquefois qu'un hasard entre les plus hautes ambitions et les plus hautes fortunes ! Que j'arrive où je tends, et ceux qui m'auront servi pourront prétendre à tout ! Je désire que vous soyez le premier parmi ceux-là.

— Je le serai.

— Et vous ne reculerez devant rien pour assurer mon triomphe, en accablant celle qui s'est mise en travers de mes projets ?

— Mettez-moi à l'œuvre, et vous verrez !

— Bien... Ah ! cette la Vallière, cette Louise de la Baume le Blanc, je la hais !... comme je hais M. de Montestruc !... Elle m'a blessée dans mon orgueil comme lui m'a blessée dans mon amour-propre... Tous deux ont oublié que j'étais femme et Italienne !... Je ne m'arrêterai que quand je les verrai par terre, elle comme lui, lui comme elle, la favorite et l'aventurier, dans les larmes et le sang, humiliés, perdus, abandonnés ; l'une oubliée dans une cellule, l'autre peut-être !...

— Très bien ! dit César, qui regardait complaisamment Olympe, voilà comment je comprends la haine, implacable, éternelle !

Il se rapprocha d'Olympe et, baissant la voix :

— Vous avez vu une étrangère, n'est-ce pas, une



Autrichienne qui vous est adressée par un ministre fort avant dans les bonnes grâces de l'empereur Léopold ?

— La baronne de Steinfeld ?

— Elle-même.

— Oui, certes ! sa beauté me rappelle celle que chantent les poètes et dont ils aiment à parer les divinités. Nous avons causé à mots couverts. Elle est ambitieuse et cupide. Je crois que nous pouvons compter sur elle. Je l'ai engagée à ne pas me voir souvent pour ne pas faire croire à une intimité qui éveillerait des soupçons, mais sous main j'ai préparé les voies. Elle n'agira que d'après mes conseils et les vôtres. Déjà le roi désire la connaître, tant j'ai paru émerveillée de ses charmes. Nous profiterons d'une absence de sa douce Louise qu'un nouvel accès de piété va peut-être éloigner de la cour pour la présenter au Louvre et jouer notre va-tout !

César sourit et, baisant la main de la comtesse :

— Il fait bon de respirer l'air des cours, reprit-il ; je m'en sens tout ragailardi ! Là-bas, ce n'étaient que coups de canon, coups de fusil, coups de sabre, un tas de vilaines brutalités qui défigurent les hommes avant de les tuer ! Ici, de belles intrigues, de délectables rivalités, des luttes d'autant plus terribles qu'elles sont plus silencieuses, des trahisons qui se trament derrière des sourires, des ambitions qui creusent leurs galeries parmi les fêtes et les jeux, des perfidies, des embûches, des pièges traversés par des amours, suscités par des haines, un va-et-vient perpétuel d'espérances enchantées et de craintes corrosives, des baisers qui trompent, des œillades qui mentent, des parfums qui vous enivrent, des caresses qui égarent ou aveuglent, des galanteries qui ne cessent que pour recommencer sous de nouvelles formes et brûlent pour de nouveaux objets, et une loterie attrayante de chutes et de victoires qui tiennent l'esprit en haleine et le cœur en gaieté !

— Le cœur ? répéta Olympe avec un regard d'ironie.

— C'est le mot qui m'est venu aux lèvres... Je n'y tiens pas ; mettez-en un autre si un autre vous plaît mieux.

— Laissons cela. Je suis ravie de vous voir en si belle disposition. Saluez le roi à son grand lever et demandez la faveur d'une audience. Il ne dépendra pas de moi que vous n'ayez ville conquise.

M. de Chivry n'eut garde de manquer aux instructions de M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons, qu'il savait une personne avisée et de bon conseil. Il se présenta au Louvre, où Sa Majesté daigna le retenir auprès d'elle et lui demander des nouvelles de l'expédition de Hongrie. César en profita pour prier le roi de le recevoir en son particulier.

— Eh bien, monsieur, répondit Louis XIV, demain, à l'issue de la messe, vous aurez toute liberté de m'entretenir.

Olympe fut informée de la faveur que César avait obtenue. Elle réfléchit un instant.

— Cette promptitude à vous accueillir doit vous prouver, dit-elle, que des amis vous ont bien servi en votre absence ; jouez serré à présent et poussez ferme... Il y a une certaine audace qui ne déplaît pas aux rois... Je m'arrangerai pour parler à notre maître à tous aujourd'hui même.

Le lendemain, à l'issue de la messe, M. de Chivry suivit le roi dans son cabinet. Après lui avoir rendu compte de l'état des choses au moment où il avait quitté Vienne, il passa au sujet qui l'intéressait plus particulièrement.

— Le roi avait eu la bonté de me charger d'une mission, dit-il, j'ai mis tout mon zèle à lui obéir, et j'ose croire que je n'ai pas démerité de sa bienveillance.

— Je me plais à le reconnaître.

— Et cependant, sire, Votre Majesté me permettra-

t-elle un aveu ? Elle ne saura jamais ce qu'il m'en a coûté pour lui obéir. Oui, sire, malgré mon respect profond pour son auguste volonté, j'ai presque hésité.

— Comment cela ? Je m'explique mal cette hésitation de la part d'un gentilhomme tel que vous.

— Si Votre Majesté daigne m'écouter, elle me comprendra, j'espère, et mieux encore, m'excusera.

— Parlez, monsieur.

— Deux armées étaient en présence, sire. L'une allait combattre pour le roi. Je porte l'épée et je suis d'une famille qui a coutume de verser son sang pour le service de celui que Dieu a placé sur le trône de France. Désserter la bataille à l'heure même où mille gentilshommes allaient y courir à l'ombre des fleurs de lis ! Ah ! mon cœur s'est serré !... J'entendais battre le tambour, sonner le clairon !... C'est alors, sire, que j'ai hésité et que je me suis demandé où était mon devoir.

— Ah !

— Mais cette hésitation, si elle a été douloureuse, a été courte. Ma conscience m'a répondu que, pour un gentilhomme de mon nom, l'honneur se confondait avec l'obéissance. Si ardent que fût mon désir de partager les périls où tant d'autres se précipitaient, de contribuer par mon courage à accroître la gloire de votre couronne, j'ai tout fait céder, mes scrupules, mes regrets, mon impatience, à cette pensée que j'appartenais à Votre Majesté tout entier, corps et âme, du moment qu'elle avait daigné jeter les yeux sur moi pour me donner un ordre. J'ai remis au fourreau l'épée que j'en avais à demi tirée ; j'ai refoulé mes soupirs, j'ai fermé l'oreille à l'appel de la victoire, et, me tenant pour assez récompensé par l'insigne honneur de complaire à la volonté du roi, j'ai mis ma gloire à fuir avec l'empressement qu'en d'autres circonstances j'aurais mis à me jeter contre ses ennemis !

— Vous avez bien fait, monsieur et je vous en estime



davantage. C'est toujours ainsi que le roi doit être et veut être servi.

— M<sup>lle</sup> de Montluçon est à Paris, chez elle, repentante, je crois, de s'être, par son étourderie, exposée à mécontenter Votre Majesté, et prête à se jeter à ses pieds pour obtenir son pardon. J'ai veillé sur elle comme sur un trésor qui m'était recommandé par le roi. N'est-ce pas vous dire, sire, que je serais mort cent fois avant de lui laisser perdre un cheveu de la tête.

— Peut-être, monsieur, reprit le roi avec un sourire de bonté, étiez-vous soutenu dans ce dévouement chevaleresque par un sentiment dont la confiance m'a été faite, si j'ai bonne mémoire ?

— Je le reconnais, sire, et j'ose même avouer que ce sentiment n'a fait qu'augmenter par la vue quotidienne d'une personne que Votre Majesté désigne à l'attention de tous par la bienveillance dont elle l'entoure. Cette bienveillance est comme une auréole qui l'enveloppe et l'illumine. Mais j'ajoute que ce sentiment n'aurait pas été assez fort pour me décider à m'éloigner du champ de bataille où flottaient les drapeaux de Votre Majesté, s'il avait été seul.

— Allez, monsieur, je m'en souviendrai. Un roi est toujours heureux de savoir comment il peut récompenser le zèle d'un sujet qui l'a servi comme vous m'avez servi.

Une expression de joie rayonnante brillait dans les yeux de César quand il reparut chez M<sup>me</sup> de Soissons, à laquelle il raconta son entretien avec le roi.

— Bon ! dit-elle, la poire est mûre, il ne faut plus que secouer la branche pour qu'elle tombe entre vos mains. Je m'en charge.

Elle eut un sourire méchant sur les lèvres.

— Que M. de Montestruc moissonne là-bas des lauriers ; ici, vous cueillerez des myrtes !... Et c'est lui qui en payera les frais.



Cependant un bruit vague, un de ces bruits que le vent semble apporter sur ses ailes, se répandit à Paris, proclamant qu'une victoire avait été l'heureux dénouement de la campagne de Hongrie. Aucun courrier n'était arrivé, on ne savait rien, et pourtant on tenait la nouvelle pour certaine. La guerre terminée, M. de Montestruc pouvait reparaitre à la cour subitement. M<sup>me</sup> de Soissons manda M. de Chivry auprès d'elle.

— Vous savez ce qu'on raconte ? dit-elle.

— Oui... Une bataille livrée... une victoire remportée... Ce n'est qu'une rumeur encore... Vingt mille hommes qui se heurtent contre cent mille ont bien des chances contre eux.

— Agissons cependant comme si c'était une vérité... L'impossible arrive quelquefois, et le Montestruc est homme à n'avoir rencontré aucun boulet en son chemin...

— Les boulets sont quelquefois maladroits, en effet.

— Si donc il leur a échappé, il ne faut pas qu'il trouve M<sup>lle</sup> de Montluçon libre, et il dépend de gens habiles comme vous et moi qu'elle ne le soit plus... Vous, en profitant de l'occasion ; moi, en la faisant naître.

— Commencez, je continuerai.

— Trouvez-vous ce soir au jeu de la reine... Si le roi est en belle humeur — et fiez-vous à moi pour le deviner — dirigez-vous de mon côté quand vous me verrez porter mon éventail à mes lèvres.

— S'il les touche, voilà un éventail que je ferai mettre dans mes armes, dit galamment César en baisant la main d'Olympe.

— Faites-y attention et ne me perdez pas de vue, reprit-elle en riant ; un peu de mélancolie, l'air d'un homme accablé de tristesse ne nuirait pas à votre attitude.

— Bon ! fit-il, j'aurai sur le visage la livrée de la désolation.

Ainsi que M<sup>me</sup> de Soissons l'avait prévu, le roi montra au jeu de la reine un front radieux, comme s'il eût tenu pour véridique le bruit qui s'était répandu à la cour. Il lui paraissait impossible que l'événement donnât un démenti à la nouvelle qui lui promettait une victoire ; la destinée en devait la confirmation à sa grandeur naissante. La bataille de Saint-Gothard était comme un nouveau Rocroy pareil à celui dont l'éclat avait marqué l'aurore de son règne.

Déjà des courtisans, parmi ceux qui réglai<sup>ent</sup> leur conduite sur l'air de la cour, s'empressaient d'adresser à Louis XIV leurs hommages et leurs félicitations. Le monarque ayant le visage content, tous avaient un visage joyeux. Ce n'était que sourires sur toutes les bouches. Comment le sort des armes pouvait-il ne pas être favorable à une expédition dont le roi avait eu l'idée ? Il avait dit : « Je sauverai l'empire d'Allemagne », et l'empire d'Allemagne était sauvé.

La surintendante de la maison de la reine eut l'art de s'approcher du roi et de l'attirer à l'écart. A l'une des extrémités de l'appartement errait seul M. de Chivry, morne et la tête baissée. Olympe dirigea l'attention du roi de son côté.

— Au milieu de la joie générale, et l'éprouvant avec cette même vivacité que tout bon sujet de Votre Majesté doit ressentir, dit-elle, le pauvre comte de Chivry a l'âme affligée. Il m'en faisait confiance ce matin encore, et en termes qui m'ont touchée.

— Ah ! et peut-on savoir ce qui l'afflige ?

— Je crois que Votre Majesté n'ignore pas quels sentiments il professe pour une personne qu'elle-même honore de sa protection. Or, M. de Chivry ne peut s'empêcher de penser que des faveurs royales vont se répandre sur les vainqueurs de cette bataille annoncée par la renommée, et, tout en se réjouissant d'avoir fait ce que l'obéissance lui commandait, il sait que son

absence de Hongrie ne lui permet pas d'en obtenir aucune. Sa Majesté, qui a le cœur si haut, n'estime-t-elle pas qu'il serait de sa générosité de lui accorder la récompense que son respect l'a mis en passe de ne point espérer ? Il en est une qui comblerait tous ses vœux...

— J'y avais songé, dit le roi.

M<sup>me</sup> de Soissons porta le bout de son éventail à ses lèvres. César, qui la guettait du coin de l'œil, vit ce mouvement et s'approcha.

— Remerciez Sa Majesté qui a, je crois, l'intention de vous donner une preuve éclatante de sa bienveillance, reprit Olympe.

M. de Chivry s'inclina d'un air de surprise jouée.

— Je ne suis pas cependant de ceux qui ont rien fait pour la mériter, répondit-il avec un soupir.

— Monsieur, dit le roi, vous m'avez obéi, c'est assez. Je vous autorise à vous présenter chez M<sup>lle</sup> de Montluçon et à lui dire que ma volonté est que vous soyez duc d'Avranches par le don de sa main que je vous fais.

— Ah ! sire ! murmura César.

L'émotion lui coupa habilement la parole, et sa reconnaissance ne put être exprimée que par son attitude. Il restait courbé sur la main du roi, vers laquelle il inclinait ses lèvres avec les marques du plus profond respect.

Quand il se releva, son visage rayonnait. Il chercha des yeux Loudéac et l'aperçut.

— Salue un duc, lui dit-il à l'oreille.

— Avais-je raison ? répliqua le chevalier. A d'autres la fatigue et la sottise de faire leur chemin à travers la poussière et la fumée, les périls et le sang d'un champ de bataille !... Aux avisés le plaisir de marcher à la fortune parmi les magnificences et les splendeurs des galeries royales !...

Une rumeur se fit tout à coup et on vit le cercle des courtisans onduler avec toutes les marques de la surprise et de l'admiration. Une femme d'une éclatante beauté venait de paraître et le nom de M<sup>me</sup> la baronne de Steinfeld courait de bouche en bouche.

M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons, qui était allée au-devant d'elle, se dirigea vers le roi et, s'inclinant devant lui :

— J'ai pris les ordres de Sa Majesté, qui m'a autorisée à lui présenter M<sup>me</sup> la baronne de Steinfeld. Émue des mêmes sentiments de reconnaissance qui animent tout un peuple, elle a voulu porter à la cour de France les compliments de la cour d'Autriche.

Le roi accueillit l'étrangère avec cette grâce noble et accomplie qui en faisait le gentilhomme le plus courtois du royaume. On s'écarta autour d'eux. Il lui offrit la main et la conduisit à une place d'honneur où l'entretien se prolongea. Les yeux d'Olympe lançaient des flammes. Elle se rapprocha de César, et, jouant avec son éventail :

— Tous les hasards sont pour nous. La duchesse de la Vallière nous cède le terrain par sa retraite imprudente. Elle pourrait ne plus le reconquérir ! Alors disparaîtrait l'obstacle vivant qui ne permet pas à mon ambition de prendre l'essor. Voyez l'empressement du roi ! n'est-il pas d'un bon augure ? Mais je ne veux pas trop donner à l'espérance. J'ai trop vu de retours cruels de la fortune pour ne pas m'armer de toutes les précautions... Vous souvient-il de ce que je vous ai dit ?

— Comme si c'était hier que vous m'aviez parlé.

— Et vous êtes toujours dans les mêmes dispositions ?

— Toujours.

— Je puis donc compter sur vous ?

— Demain comme aujourd'hui... N'eussé-je pas ma parole engagée, mon intérêt vous répond de mon dévouement.



— Ainsi quand je vous dirai que le moment d'agir est venu... ?

— Je vous répondrai : « Je suis prêt. »

— Sans regarder aux moyens que j'emploierai pour réussir ?

— En politique comme en amour, il n'y a que le but qui compte.

— Vous irez loin, monsieur le duc.

— C'est parce que je vous suivrai, madame la comtesse.

Olympe et César échangèrent un coup d'œil et se séparèrent. M. de Chivry n'avait pas hésité dans ses réponses et les avait faites aussi nettes, aussi catégoriques que pouvait le désirer M<sup>me</sup> de Soissons ; mais au fond du cœur il était résolu à conformer sa conduite aux circonstances, dévoué jusqu'à la mort, ingrat jusqu'à l'oubli, selon qu'elles seraient pour ou contre son alliée.

## XVII

### ENTRE QUATRE MURS

EN attendant que le sort eût prononcé, César se présenta le lendemain même à l'hôtel de M<sup>lle</sup> de Montluçon et se fit annoncer. Ainsi qu'il l'avait fait depuis son retour d'Allemagne, il se renferma dans son rôle de douceur et de modestie.

— Je vous apporte, chère cousine, dit-il, une nouvelle qui me remplirait de joie si je pouvais croire seulement que vous l'accueillerez sans peine.

— Je vous répondrai quand vous aurez parlé. Mais comment voulez-vous que j'accueille autrement qu'avec plaisir une nouvelle qui vous donne, à vous, tant de contentement ?

— C'est que nos sentiments ne sont pas les mêmes. J'ai vu le roi hier, et c'est en son nom que je viens.

— Il n'y a rien là jusqu'à présent qui puisse m'affliger beaucoup.

— Il m'a ordonné de vous dire, belle cousine, qu'il avait pour agréable de disposer du duché d'Avranches en disposant de votre main.

— Ah !... fit Orphise qui pâlit. Mais continuez... Je suppose que vous n'avez pas encore tout dit au sujet de cette mission que le roi vous a confiée ?

— Je l'avoue.

— Eh bien ! j'écoute.

— Sa Majesté a daigné ajouter que son désir était de vous voir m'accorder votre main.

— Et vous avez répondu ?

— Que j'étais soumis aux ordres de Sa Majesté.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites... Mais, sans aller plus loin, permettez-moi de vous dire à mon tour que, si grande que soit l'autorité du roi, elle ne va pas jusqu'à disposer du cœur de ses sujettes.

— Voilà ce que je craignais ! répliqua César d'un air contrit. Mais, avant de vous engager dans la résistance, peut-être serait-il opportun de réfléchir aux conséquences où elle peut vous entraîner. Vous ne prétendez pas me contraindre à condamner une volonté qui me fait entrevoir un bonheur tel que je n'osais l'espérer ; mais songez que vous n'êtes pas comme tout le monde, la plus grande non moins que la plus humble Française, non seulement sujette de Sa Majesté, mais encore sa filleule — et qu'en cette qualité, vous êtes plus particulièrement invitée à l'obéissance.

— Mon cher cousin, je sais tout ce que je dois au roi. Mon sang, mes biens, ma vie, sont à lui ; mais ses droits ne vont pas jusqu'à s'étendre sur ma personne.

César étouffa un soupir.

— Je voudrais pouvoir m'effacer de ce débat ; mon

cœur, hélas ! s'y refuse. Vous savez s'il a jamais nourri d'autre projet que celui de vous appartenir ; mais, je vous en prie, songez à vous, songez au péril que vous encourriez si vous braviez le ressentiment du roi... Songez qu'il est le maître !...

— Brisons là, monsieur. Le roi peut me retirer tous les biens, tous les privilèges que je tiens de ma naissance... mais mon cœur est à moi...

M. de Chivry ouvrait la bouche pour répondre ; d'un geste fier, Orphise l'arrêta :

— Ne prenez pas la peine d'insister, ce serait inutile... Je vous autorise à mon tour à dire au roi que vous m'avez vue et que vous m'avez trouvée inébranlable dans ma résolution de disposer de mon sort à ma guise.

Orphise allait se retirer. Se ravisant, elle arrêta ses regards hautains sur M. de Chivry :

— Peut-être aurais-je le droit de vous rappeler que vous m'aviez promis d'attendre que mon choix se fût librement manifesté entre deux prétendants qui avaient même visée. Vous en souvenez-vous ?

— Je m'en souviens... mais le roi a parlé. Sa voix lie et délie.

— Allez, monsieur le comte, je ne vous retiens plus.

M. de Chivry s'en retourna par le plus long en son logis ; il réfléchissait.

— Il est clair, se disait-il, qu'elle ne m'aime pas et qu'elle l'aime, lui ; mais elle est duchesse et m'ouvre à deux battants la porte de la fortune : donc, je passe outre. Une fois comtesse de Chivry et moi duc d'Avranches, elle est à moi, et, si son cœur reste à M. de Montestruc, j'aurai sa personne. Je préfère ma part à la sienne... Elle est plus orgueilleuse qu'une patricienne de la vieille Rome, ma belle cousine, mais on se lasse de lutter quand on est jeune, et à la longue on cède. Je n'irai pas faire le paladin, et, dans un stupide

accès de dévouement ridicule, renoncer aux avantages que me donne la faveur royale... Je touche au port... un effort encore et j'y entre... J'étais le messenger du roi auprès d'elle, je serai son messenger auprès du roi.

Le soir même, il était au Louvre, l'air pensif, la tête basse.

Le roi, qui l'aperçut, lui fit signe d'approcher, et, passant dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Quoi ! seul ici, monsieur, et à mon étonnement de ne pas voir M<sup>lle</sup> de Montluçon s'ajoute la surprise de vous voir cet air sombre ?

— C'est que j'apporte de mauvaises nouvelles ; c'est moins le regret de ne pas toucher le cœur de celle que Votre Majesté me destinait qui m'afflige, que la douleur de la trouver si entièrement opposée à ses desseins.

— Expliquez-vous, monsieur ; M<sup>lle</sup> de Montluçon... ?

— Refuse absolument de se soumettre aux ordres du roi.

— Une révolte alors ?

— J'osais à peine le dire à Votre Majesté. Dans l'égarément de sa pensée, elle va jusqu'à jurer qu'elle acceptera le pire traitement plutôt que de se soumettre à ce que désire le roi... Je n'ai vu personne pousser plus loin l'esprit coupable de l'indépendance... C'est moins l'amour de son cousin qu'elle repousse, que la volonté du roi, son maître, qu'elle méconnaît.

Une rougeur légère passa sur le visage de Louis XIV.

— Monsieur, reprit-il avec hauteur, si pénible que soit cette mission pour le parent de M<sup>lle</sup> de Montluçon, c'est vous que je charge de lui signifier que ma volonté est qu'elle se retire dans une abbaye jusqu'au jour où sa soumission et son repentir lui en ouvriront les portes.

— J'obéirai, sire, et, avec l'aide de Dieu, ma cousine rentrera dans les bonnes grâces de Votre Majesté.



César se retira d'un pas discret, sans rien laisser percer de son secret contentement.

— Une cellule entre quatre murs, ou un tabouret à la cour ; elle cédera ! se disait-il.

Peu de jours après, M<sup>lle</sup> de Montluçon prenait, en compagnie de M. de Chivry, le chemin de l'abbaye de Chelles, où le roi avait ordonné qu'elle fût internée jusqu'à résipiscence.

— Vous me voyez navré, chère cousine, disait César ; jamais plus amère, plus pénible, plus dure mission ne m'a été confiée ; j'en ai le cœur malade. Ma seule consolation est d'avoir fait tout au monde pour vous épargner les ennuis d'une pareille séquestration. J'aurais été jusqu'au sacrifice de ce qui a été l'espoir de toute ma vie, mais ce sacrifice même n'aurait fait qu'irriter la colère du roi. Aux premiers mots que j'ai balbutiés dans ce sens, il m'a interrompu. J'ai dû me soumettre. Mais qu'allez-vous devenir derrière ces hautes murailles ? Quelle retraite profonde pour votre jeunesse ! Je bénirai de mes larmes le jour où un mot vous en ouvrira les portes !

— Gardez ces larmes pour une meilleure occasion, mon cousin, je suis d'un sang à ne pas faiblir devant les épreuves ; et ma jeunesse, comme vous dites, s'accommodera d'un peu de silence.

L'abbesse de Chelles vint recevoir M<sup>lle</sup> de Montluçon, et, après avoir lu les instructions royales dont M. de Chivry était porteur, la conduisit dans le pavillon qui devait lui servir de logement.

Un dernier sentiment de pitié avait respecté en elle les droits qu'elle tenait de sa naissance et de son abandon. On avait laissé auprès d'Orphise deux ou trois personnes de son entourage, entre lesquelles se trouvait Criquetin. A peine installée dans le pavillon où elle devait passer des jours dont le nombre lui était inconnu, elle écrivit rapidement quelques mots qu'elle

confia à celui de ses serviteurs sur qui elle croyait pouvoir le plus compter et le chargea de les faire tenir à M. de Montestruc, fallût-il pour cela pousser jusqu'à Vienne et même jusqu'en Hongrie. Criquetin jura de ne point s'arrêter qu'il ne l'eût rencontré.

Malheureusement, M<sup>lle</sup> de Montluçon avait compté sans M. de Loudéac. C'était un homme qui pensait à tout, aux choses surtout qui pouvaient nuire à ceux qu'il n'aimait pas. A peine le messenger de celle qui devait être un jour la duchesse d'Avranches avait-il fait une centaine de pas en dehors de l'enceinte de l'abbaye, qu'il fut enveloppé, saisi et dépouillé par des estafiers qui semblaient avoir, tant ils y mirent de dextérité, une longue habitude de ces sortes d'expéditions.

Carpillo, qui les commandait, ne se tenait pas d'aise.

— Premier coup de filet, première capture, se disait-il ; un homme et un petit papier ! Avais-je raison de vouloir revenir à Paris, et que je savais bien que M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons ne laisserait pas mes petits talents inoccupés ! Cet imbécile dans ma gibecière. Cela entretient la main. Nous pelotons en attendant partie.

Ravi de son succès, Carpillo mit d'abord Criquetin en lieu sûr, entre les quatre murailles d'une chambre d'auberge où le pauvre hère eut tout loisir de méditer sur les inconvénients des voyages ; après quoi, il s'empressa de porter le billet dont les poches du laquais avaient été débarrassées au chevalier qui avait eu l'idée de cette arrestation. M. de Loudéac était en conférence avec César chez M<sup>me</sup> de Soissons.

Le billet que Carpillo lui remit ne contenait que ces trois lignes :

« Je suis enfermée dans l'abbaye de Chelles, pour être restée fidèle à ma promesse. — Je ne compte plus, après Dieu, que sur vous ; accourez promptement. »

— C'est à merveille ! s'écria le chevalier ! Voilà un billet qui arrive à propos... Je ne l'aurais pas dicté autrement ! Court, précis et clair. Il faut qu'il parvienne promptement à son adresse.

— Quoi ! tu veux que ce traître de Montestruc soit informé de la retraite où par nos soins soupire M<sup>lle</sup> de Montluçon ? demanda César au comble de la surprise.

— Eh ! sans doute ! Et voilà M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons qui sera entièrement de mon avis ! Tu es convaincu, n'est-ce pas, que le Gascon se mettra en route aussitôt qu'il aura dégusté ces mots tracés par la main qui lui est chère ?... Un appel à son courage et à son amour ! Juge donc !

— C'est clair comme eau de roche !... dit Olympe avec un rire aigu. Il partira comme une hirondelle !

— Et son premier soin sera de tout mettre en œuvre pour pénétrer dans l'abbaye, où l'objet de sa flamme gémit en captivité...

— Je le suppose, dit Chivry.

— C'est là que je l'attends ! Ce sera bien le diable si je ne parviens pas à l'embarquer dans une méchante affaire où ce sera à nous de l'enlacer si bien qu'il n'en sorte plus, si ce n'est en qualité de prisonnier d'État ou mieux encore, mort.

— Mort en effet est préférable, murmura doucement César.

— Je ne sais pas ! Prisonnier, on peut traiter des conditions pour le racheter de la Bastille ou de Pignerol... tandis que mort, la belle peut s'obstiner dans une fidélité non moins éternelle que ridicule.

— Eh ! voilà une pensée qu'une femme vous envierait, dit Olympe.

— C'est mon métier de les deviner, madame.

— J'opine alors pour le cachot, reprit César.

— C'est pourquoi il faut se hâter de renvoyer sur les grandes routes l'homme et le billet, afin qu'ils puissent



promptement, l'un portant l'autre, s'acquitter de leur commission auprès de M. de Montestruc... Plus vite ils arriveront, plus vite il reviendra.

Carpillo, mis au courant de cette résolution qu'il approuva, retourna en toute hâte auprès du messenger d'Orphise, et, lui rendant le billet dont il l'avait dépouillé, s'excusa en termes polis, mettant l'affaire sur le compte d'une méprise et le priant, en guise de dédommagement, de vouloir bien accepter un bon souper et quelques pièces rondes.

— La police a mission de veiller à tout, et c'est ce qui fait qu'elle rend tant d'honnêtes services, dit-il en terminant sa petite homélie ; mais, quand elle se trompe, elle reconnaît son erreur et l'accompagne d'une offrande.

Criquetin remercia l'alguazil de son mieux, empocha l'argent, dégusta le souper et se remit en route, bénissant la Providence qui lui avait fait rencontrer de si honnêtes gens.

A partir de ce moment, une surveillance sévère, mais discrète, fut établie autour de l'abbaye.

M<sup>lle</sup> de Montluçon avait indiqué par le menu à Criquetin l'itinéraire qu'il devait suivre pour ne pas manquer le cavalier auquel il avait affaire. Il n'était pas en peine de le reconnaître, l'ayant vu mainte et mainte fois auprès de sa maîtresse à Paris, et de retrouver son chemin, ayant été avec elle du voyage de Hongrie. Il fila avec bon train, sifflant entre ses dents et partagé entre le mécontentement d'avoir été jeté sur le carreau d'une chambre nue au début de son excursion en pays lointain, et le plaisir d'entendre sonner dans sa poche des pièces blanches en honnête quantité qui rendaient un son joyeux.

Si quelque curieux avisé eût regardé sous le nez les individus qui, parés de costumes divers, rôdaient nuit et jour autour de l'abbaye, il eût peut-être reconnu à



son profil de fouine et à son œil fauve ce même Carpillo laissé pour mort un jour sur un grand chemin voisin du Danube. A défaut de rancune, et c'était une vilaine plante qui poussait de longs rameaux dans son cœur, l'Italien, pour se rappeler Montestruc, à qui Kadour avait appartenu, n'avait besoin que d'éprouver à certaines heures les désagréments d'une douleur entêtée qui le gênait entre le menton et les épaules... Cette douleur faisait rentrer la strangulation dans ses nombreux rêves de vengeance.

A côté de lui, ce même curieux n'aurait pas manqué de reconnaître de temps à autre une espèce de spadassin à cou de taureau qui ne dédaignait pas à l'occasion de lui tenir compagnie, et par les soins duquel Carpillo avait recruté sa bande, choisie avec la sagacité d'un maître parmi les vauriens les plus déterminés de Paris.

Ce grand diable, qui ne marchait jamais sans une formidable rapière à poignée de fer, c'était Briquetaille en personne, qui donnait à tout le coup d'œil du maître.

Mais, cela fait, Briquetaille se réservait pour les grandes circonstances, c'est-à-dire pour M. de Montestruc en personne, et laissait les bagatelles de l'espionnage à ses amis.

Criquetin en route, un soir à la tombée de la nuit, étant à se reconforter honnêtement dans une hôtellerie du pays d'Alsace, aux dépens d'un jambon et d'un pot de bière, vit entrer dans la cour de cette hôtellerie trois cavaliers entre lesquels, à travers la poussière qui les enveloppait tous, il crut reconnaître l'homme qu'il cherchait. Il jeta sa fourchette, et, s'en approchant, tandis que des garçons d'écurie, houspillés par un valet à mine écarlate, s'empressaient de mettre la provende sous le nez des chevaux :

— Monsieur le comte de Montestruc, je crois ? dit-il.

— Lui-même... Que lui voulez-vous ?

— Je vois bien que monsieur le comte ne me reconnaît pas.

— Parbleu ! cria Coquelicot, tu te nommes Criquetin et tu es à M<sup>lle</sup> de Montluçon ?

— Ah !... fit Hugues, qui dressa l'oreille. Parle vivement !

— Ma maîtresse, pour laquelle je me ferais jeter au feu, m'a chargé de rejoindre monsieur le comte, dussé-je courir à franc étrier jusqu'en pays barbare, et de lui remettre ceci.

Ainsi parlant, il présentait un papier à Hugues.

— Eh ! que ne le disais-tu plus tôt ! s'écria celui-ci.

Mais à peine eut-il jeté les yeux sur le billet qu'il devint pâle comme un mort.

— Eh ! Coquelicot ! hurla-t-il, des chevaux et en route !

— Comment ! déjà ? répondit l'honnête serviteur, qui venait de plonger sa tête dans une auge pleine d'eau pour en enlever la poussière qui lui faisait un masque.

— Tiens ! regarde !

— Ah ! diable ! fit Coquelicot.

Grâce à des pouvoirs qui lui avaient été remis et où se trouvaient accolés les noms de Porcia et de Coligny, Montestruc avait toute autorité pour requérir des chevaux frais en tel nombre qui lui conviendrait.

— Chaque minute que nous perdons, c'est peut-être une souffrance qu'elle endure, reprit Hugues ; dépêchons et poussons ventre à terre, droit devant nous !

En un instant, on eut amené quatre chevaux sellés et bridés, et la bande, augmentée de Criquetin, qui avait résolu de suivre M. de Montestruc en tous lieux, quelque regret qu'il éprouvât de quitter un pays où de si belles tranches de jambon étaient arrosées de si bonne bière, partit à fond de train et disparut dans la nuit.

Trois ou quatre jours après, ils étaient tous les quatre aux environs de Lagny. Hugues voulait pousser jus-

qu'à l'abbaye même ; mais, par le conseil de Criquetin, qui connaissait les habitudes de la maison, il se résigna à attendre dans une méchante auberge que, par les soins de ce fidèle serviteur, M<sup>lle</sup> de Montluçon eût été prévenue de son arrivée.

— Monsieur le comte doit comprendre, lui dit Criquetin pour le contraindre à prendre patience, que l'on n'entre pas dans une abbaye comme dans la grande place d'un village... S'il est un moyen de voir ma maîtresse, à qui je vais rendre compte du succès de ma mission, soyez assuré qu'elle saura bien le découvrir.

Il ne fallait pas moins que cette assurance pour amener Hugues à rester tranquille tandis que Criquetin s'éloignait.

— Monsieur, ajouta Coquelicot, si vous m'en croyez, vous mettrez ce temps à profit pour que votre personne soit en état d'être reçue par une si noble dame. Vous avez bien plutôt l'air d'un malandrin que d'un gentilhomme ? La poussière vous a fait un vilain visage et la boue un vêtement de mauvaise apparence.

Si en ce moment, et l'esprit tout à Orphise, on avait rappelé à Montestruc qu'il était chargé par le chef de l'armée française qui venait de combattre en Hongrie d'une mission pour Sa Majesté le roi Louis XIV, on l'aurait fort surpris ; mais certainement on n'aurait pas réussi à le tirer de l'auberge.

Il ne s'était pas encore débarrassé de ce masque et de ce vêtement dont parlait Coquelicot, lorsque Carpillo, tout essoufflé, mais le visage illuminé par l'expression de la joie la plus vive, se présenta devant le chevalier de Loudéac, auquel il fit part de l'arrivée de Criquetin et du retour de Montestruc.

— Je les ai vus tous deux comme je vous vois ! s'écria-t-il. Le maître est descendu dans une méchante auberge où j'ai des gens à moi qui m'avertiront de tout ce qu'il fera. Le valet s'est dirigé vers l'abbaye... Je



n'ai pas cru devoir le faire arrêter avant d'avoir pris les instructions de Votre Seigneurie.

— Et tu as bien fait ! C'est la partie décisive qui va se jouer... Ne donnons rien au hasard et ne frappons qu'à coup sûr. Tout d'abord courons chez M. de Chivry, à qui je communiquerai le plan que j'ai conçu.

Le visage de César s'épanouit à leur vue.

— Je gage, rien qu'à vous regarder, que vous m'apportez une bonne nouvelle ? Vive-Dieu ! j'en avais besoin ! Ce métier de correspondant auquel me condamne le vieux Porcia me prend sur les nerfs... Il me tarde d'en être délivré et j'aurais déjà jeté le secrétariat aux orties n'étaient les traîtrises du pharaon.

— Tout vient à point à qui sait attendre ! répondit Loudéac.

Et, se frottant les mains, il instruisit César de tout ce qu'il avait appris de la bouche de Carpillo.

— L'avais-je assez prédit ? reprit-il. Voilà le poisson qui rôde autour de la nasse... Encore un peu de temps et il y tombera.

— Et alors ? dit Chivry.

— Alors, le reste me regarde et te regarde... J'ai tout un plan dans la tête, un plan qui ferait honneur au plus astucieux génie de la création... On ne sait pas où l'on peut mener un homme avec quelque bout de papier ! Le Montestruc l'apprendra à ses dépens. Et c'est sur quoi je veux conférer avec le seigneur Carpillo, qui me comprendra à demi mot.

— Crains-tu que je ne sois indiscret ? dit César.

— Point... Mais je redoute les exagérations de ta délicatesse... Tu as une conscience fertile en scrupules, et la mienne, moins prompte à s'alarmer, me suggère des projets contre lesquels tu vas peut-être t'armer en guerre...

— Ne t'effraye pas... Mon amitié fera taire ces scrupules dont tu parles... Ouvre-moi ton cœur.



— Eh bien ! cher ami, que dirais-tu d'un stratagème qui, en rompant les liens qui t'attachent, toi, au ministre de l'empereur Léopold, ferait de Montestruc l'agent secret du vieux Porcia ?

— Comment cela ?

— Un homme ne peut-il pas se glisser sans bruit dans la chambre où le comte de Chargepaul a pris gîte ?

— Moi, par exemple, interrompit modestement Carpillo.

— Cet homme, muni de quelques lettres compromettantes que nous aurons soin de lui procurer, en choisissant parmi celles dont nous avons une ample provision, grâce à cette manie d'écrire dont le ministre autrichien est saisi, aura soin de les perdre dans les poches des vêtements dudit sieur Hugues de Montestruc.

— Je m'en charge, reprit Carpillo qui avait la mine d'un chat qui boit du lait.

— Il en égarera aussi dans les armoires de cette chambre où notre voyageur dort. De plus, on fournira à ce même Montestruc, en feignant de l'oublier, une occasion de s'embarquer dans quelque affaire obscure qui le mènera imprudemment entre les murs de cette abbaye où le sort qui nous protège veut que M<sup>lle</sup> de la Vallière se soit retirée.

— Bravo ! cria Carpillo saisi d'enthousiasme. Une intrigue se noue où l'on mêle habilement le nom de la favorite à celui de M. le comte de Chargepaul. Une apparence suffit et notre homme compromis est perdu.

— Tu m'as compris !... s'écria le chevalier ravi. Lever les yeux sur la favorite, voilà un de ces crimes qu'un roi, surtout quand il s'appelle Louis XIV, ne pardonne jamais !

— Sans doute, dit César, mais ce crime, parviendrons-nous à pousser Hugues à le commettre ?

— Il importe peu qu'il le commette !... L'important

est que le roi en ait le soupçon... M<sup>lle</sup> de Montluçon n'est-elle pas dans la même retraite que M<sup>lle</sup> de la Vallière... C'est un coup de la destinée dont nous pouvons, dont nous devons tirer parti !... Les amants n'ont-ils pas eu de tout temps la rage d'écrire ?... Je gage que Marc-Antoine écrivait à Cléopâtre non moins que Pétrarque à Laure ? Un billet s'égaré, on le saisit et, la jalousie aidant, un monarque arrive aisément à croire que ce qui s'adressait à l'une était destiné à l'autre... Laisse faire le hasard et Carpillo, et l'abbaye de Chelles est l'écueil où la fortune de notre ennemi fera naufrage ! Tu seras duc, César !

— Que l'enfer t'exauce, chevalier, et ce duc fera tout pour toi !

— Oh ! moi, répondit Loudéac qui ne pouvait s'empêcher de penser toujours et sans cesse à la princesse Léonora, je ne demande à la fortune que de me faire prince pendant quelques heures !

— C'est donc véritablement un amour ?

— Non, c'est une rage !

Cependant, et tandis que Hugues attendait dans la modeste chambre d'une modeste auberge, à l'enseigne des *Trois Pigeons*, que M<sup>lle</sup> de Montluçon le mandat auprès d'elle, M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons ne perdait pas de vue ses projets. Elle s'était prise pour la jeune baronne de Steinfeld d'une tendresse admirable et s'employait avec une grâce sans pareille à ce qu'elle fût de toutes les fêtes et de tous les ballets de la cour. Elle ne parlait jamais de l'étrangère que pour la comparer aux divinités de l'Olympe. C'était Hébé, c'était Diane, c'était Vénus. Le sourire du roi et son air de satisfaction quand elle s'exprimait avec cette ardeur complaisante donnaient à croire qu'il partageait le sentiment de l'ambitieuse surintendante.

Un soir, au jeu de la reine, on apprit que M<sup>me</sup> de Steinfeld aurait l'honneur de figurer dans un divertis-

sement nouveau où le roi devait paraître. Lui-même avait donné ordre de la porter sur la liste des personnes désignées.

La baronne entra en ce moment, parée d'ajustements magnifiques et toute étincelante de pierreries qui seyaient à sa beauté d'un type oriental. Le roi galamment se dirigea vers elle et lui offrit la main pour la conduire à sa place, où il n'arriva que lentement.

— Enfin, je touche au but ! soupira M<sup>me</sup> de Soissons, qui n'avait rien perdu de cette marque d'attention.

Ce même soir, Carpillo, mis en belle humeur par la pensée de ce que M. de Loudéac attendait de son habileté, fit si bien, que, sans être aperçu de Coquelicot et de l'Anguillet, il réussissait à s'introduire dans l'auberge des *Trois Pigeons* et, par une fenêtre basse qui donnait sur une arrière-cour, à pénétrer dans la chambre de Montestruc. Il s'y glissa comme un chat et en sortit comme un oiseau.

Un de ses gens qui faisait le guet remarqua qu'il riait beaucoup au retour en sautant par-dessus le mur qui fermait l'arrière-cour.

Criquetin de son côté ne manquait pas de rendre de petites visites à Montestruc auquel il portait de petits messages de sa maîtresse. M<sup>lle</sup> de Montluçon cherchait un moyen de recevoir Hugues pour se concerter avec lui sur les mesures à prendre dans la conjoncture difficile qu'ils traversaient l'un et l'autre ; mais ce n'était point une chose aisée, personne n'étant admis dans l'intérieur de l'abbaye si l'on n'était porteur d'une permission royale. Il fallait se résoudre à employer la ruse. Un enlèvement, si M<sup>lle</sup> de Montluçon y consentait, ne répugnait pas à l'amour de Montestruc. Aimé d'Orphise, que lui faisait le reste ? Il ne serait pas duc à la cour, mais il serait heureux partout.

La difficulté était d'amener une personne si fière à cet éclat qui ne pouvait manquer d'attirer sur elle la



disgrâce du roi. Hugues, qui se sentait un cœur disposé à l'aimer sans partage, uniquement, et à tout jamais, et un courage à lui conquérir un rang partout où la fortune le pousserait, ne désespérait pas de l'y décider. Il ne s'épargnait donc pas en flots d'éloquence que Criquetin fidèlement portait à leur adresse, mais il comptait sur une entrevue qui lui était promise plus que sur cent lettres. La voix qui parle n'est-elle pas toujours mieux écoutée que la main qui écrit ?

Un soir, le ciel parut tout noir. L'orage éclata et la pluie se mit à tomber à flots. Criquetin parut tout à coup dans la chambre où Hugues attendait, avec une impatience de plus en plus vive, l'heure qui devait l'amener aux pieds d'Orphise.

— C'est pour cette nuit, dit Criquetin d'un air joyeux. Montestruc sauta sur ses pieds.

Il allait donc la revoir enfin, celle pour laquelle il eût joué sa vie cent fois !

— Comment ? à quelle heure ? où ? cria-t-il.

— Vous me suivrez tout à l'heure, bien empaqueté dans un manteau de couleur sombre.

— Avec l'Anguillet sur le flanc droit et le camarade que voici sur le flanc gauche, dit Coquelicot.

— Sans personne, ni d'un côté, ni de l'autre, s'il vous plaît ! reprit Criquetin. Pourquoi pas une compagnie de gendarmes avec une escorte de laquais portant des lanternes et des torches.

— Criquetin a raison ; nous irons seuls. Après ?

— Je vous quitterai à l'angle d'un mur que je connais, vous y demeurerez jusqu'à ce que vous entendiez tomber une pierre tout auprès de vous... Tâchez la muraille alors... Vous y rencontrerez une corde à nœuds qui vous aidera à grimper... Un homme sera de l'autre côté du mur pour vous attendre et vous conduire au pavillon d'une personne que tous ceux qui la servent estiment et adorent.



Hugues eût volontiers embrassé Criquetin. Il regarda par la fenêtre. L'ombre s'épaississait.

— Est-ce le moment ? fit-il en mettant la main sur un manteau.

— Encore un peu de temps... Il faut qu'il fasse assez noir pour qu'un chat ne puisse distinguer une souris d'un perroquet. Trop de précautions ne sauraient nuire.

Pour abréger l'attente qui lui était imposée, Montestruc se mit à songer aux charmantes choses que lui dirait Orphise, et déjà il se préparait à ne rien négliger pour l'arracher à sa prison, fallût-il y porter le feu.

— En route ! cria tout à coup Criquetin, qui venait de soulever un rideau de la fenêtre.

Jamais Hugues ne trouva parole plus douce et voix plus harmonieuse. Il se leva et fut sur les talons du laquais en une minute, l'épée au flanc, et le visage caché par les plis d'un grand manteau.

— En cas d'accident, battez en retraite de ce côté-ci ! lui coula Coquelicot à l'oreille.

## XVIII

### LA SOURICIÈRE

LA nuit était sombre comme le fond d'un abîme. La pluie avait cessé, mais les grandes nuées épaisses qui couraient dans le ciel en cachaient toutes les étoiles sous l'opacité de leur rideau. Criquetin, qui se dirigeait dans cette obscurité comme s'il eût eu des prunelles de feu, eut bientôt fait d'atteindre le pied de la longue muraille qui tournait autour des jardins de l'abbaye, et gagna l'angle qu'il avait indiqué à M. de Montestruc.

— Nous y voici, dit-il ; à présent, ne bougez plus... j'espère ne pas vous faire attendre trop longtemps.

Criquetin s'éloigna, et Hugues resta seul dans son coin.

S'il avait mis une attention soutenue à regarder autour de lui quand il avait quitté l'hôtellerie des *Trois Pigeons*, peut-être eût-il remarqué qu'un homme marchait dans l'ombre sur ses pas et ne le perdait jamais de vue, comme s'il avait eu à sa disposition le sens et le flair d'un chien de chasse. Quand cet homme, qui agissait avec la prudence silencieuse d'un félin en quête d'une proie, fut bien assuré que le Gascon restait immobile à la place où il s'était arrêté, il s'établit derrière le tronc d'un arbre d'où il pouvait tout voir sans être découvert.

En ce moment, une lueur se fit dans la nuit. Un coup de vent déchira le voile épais des nuages, et des étoiles parurent, qui rendirent moins sombre l'obscurité.

Quelques minutes se passèrent dans un profond silence, puis le bruit d'une pierre tombant sur des cailloux se fit entendre. L'homme qui était aux aguets pencha la tête en avant et vit confusément Montestruc se hisser le long du mur, en atteindre le faite et disparaître de l'autre côté.

— Oh ! oh ! fit-il.

Soudain, en prenant mille précautions, il rampa vers la partie du mur où Montestruc n'était plus en sentinelle, en tâta la surface avec soin et rencontra sous sa main une corde à nœuds qui n'avait point encore été retirée.

— Bien ! dit-il, le loup est dans la bergerie ; il n'en sortira que muselé.

Sans plus attendre, il se dirigea vers la dernière maison d'un hameau qu'on voyait à quelque distance de l'abbaye, frappa trois coups sur le contrevent d'une fenêtre d'où filtrait un rayon de lumière ; une porte s'ouvrit et Carpillo apparut dans la clarté d'une salle basse.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'agent de M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons.

— Il y a que l'homme que nous surveillons vient de pénétrer par escalade dans les jardins de l'abbaye, à l'endroit où ils font une saillie brusque en face du pavillon habité par M<sup>lle</sup> de Montluçon. Le laquais qui accompagnait M. de Montestruc et qui avait pris sa course du côté de la porte d'entrée, lui a jeté une corde à nœuds qui a permis à celui-ci de franchir le mur d'enceinte. Je suis venu vous avertir sans perdre une minute.

— Et tu as bien fait, mon vieux Sanguinetti !... Il y a quelque conspiration sous roche, un rendez-vous peut-être, peut-être un enlèvement... Mais j'y aurai l'œil ?

Carpillo se tourna vers un groupe de quatre ou cinq drôles qui battaient les cartes autour d'une table.

— Vous rappelez-vous, mes braves, ce que je vous ai dit en vous accueillant sur la recommandation du capitaine d'Arpallières, il y a quelques jours ?

— Parbleu ! répliqua l'un des joueurs en se levant, vous avez dit : « Si quelqu'un d'entre vous a envie de gagner cent pistoles en risquant sa peau contre un cavalier que je connais, qu'il apprête son bras et son épée. » J'ai répondu : « Je suis prêt ! » Et me voilà.

— Si même il fallait jouer ta vie cette nuit ?

— Sur-le-champ, si cela vous plaît !

— Bon ! c'est dit, et, puisque tu as la rapière au flanc, mon bon Dietrich, moi, j'ai l'or dans ma poche.

Il y plongea la main et la retira pleine de pistoles.

— Elles sont à toi si tu exécutes mes instructions à la lettre... Si maladroitement tu meurs, cette somme servira à faire dire des messes pour le repos de ton âme... Écoute-moi bien à présent. Tu vas t'embusquer dans l'épaisseur d'un bouquet d'arbres qui n'est qu'à vingt pas du mur dont parle Sanguinetti... Si un homme

saute à bas de ce mur, tire ta rapière et fonds sur lui en appelant à l'aide ; nous serons sur toi en un moment. Mais défends-toi ferme ! l'homme est brave et il a la main solide !

— Pardieu ! je ne suis pas manchot ! fit Dietrich en retroussant les manches de sa veste, qui laissèrent voir un assemblage nouveau de veines, de muscles et de tendons en saillie tordus autour d'un poignet robuste. Et puis on ne gagne pas cent pistoles sans risquer quelque chose !

— Les braves qui seront en surveillance le long des jardins, çà et là, parce que je ne veux pas que notre homme s'échappe d'un côté tandis que tu l'attendras de l'autre, arriveront l'épée au poing, et, mort ou vif, nous l'aurons.

La bande se leva, vidant le fond des verres et avalant d'un trait ce qui restait au fond des bouteilles.

— Un mot encore, dit Carpillo, on m'a fortement recommandé d'avoir ce gaillard-là plutôt vif que mort... Je ne sais pourquoi, par exemple...

— Un caprice ! murmura Dietrich.

— Et ridicule, ajouta Sanguinetti.

— Donc, ne le tuons pas trop, voulez-vous ?

Ce Dietrich, qui était Suisse de naissance et homme de précaution, passa le doigt sur le fil de sa lame, en toucha la pointe, et satisfait de cet examen, sortit le premier. Il arriva bientôt au bouquet d'arbres que Carpillo lui avait assigné pour poste d'observation, et, après s'être assuré que la corde à nœuds était toujours à sa place, ce qui pouvait faire supposer que personne encore n'était sorti des jardins, il se blottit dans l'ombre projetée au loin par le massif d'arbres. Tout était silence autour de lui.

A peine M. de Montestruc avait-il touché la terre de l'autre côté du mur qu'une main s'empara de la sienne. Il reconnut Criquetin et le suivit sans parler au travers



d'un dédale de charmilles et de quinconces jusqu'à la porte d'un pavillon qui s'entr'ouvrit sans bruit.

— Est-ce vous ? dit une voix qui tremblait un peu.

Hugues fit un pas et se trouva en présence de M<sup>lle</sup> de Montluçon, qui l'entraîna dans une petite pièce où, malgré la résolution de son caractère et son grand courage, elle tomba à demi pâmée dans un fauteuil. Hugues fut à ses pieds en un instant. Les baisers dont il couvrait ses mains l'eurent presque aussitôt ranimée.

— Hugues ! cher Hugues ! murmura-t-elle, j'étais bien sûr que vous ne m'abandonneriez pas !

— Moi ! Et que me fait la vie si vous ne la partagez point avec moi !

Les premières minutes furent données aux protestations d'une tendresse mutuelle, à des serments d'invincible amour, à des aveux qui avaient le même charme pour la bouche qui les répétait que pour l'oreille qui les entendait. Puis, cette émotion un peu calmée, Hugues voulut être mis au courant des circonstances qui avaient déterminé l'entrée de M<sup>lle</sup> de Montluçon dans l'abbaye de Chelles.

Elle lui raconta tout dans le plus grand détail, et les assiduités respectueuses de M. de Chivry, et l'ordre du roi, et sa résistance, et la signification qui lui avait été faite de s'enfermer dans une retraite absolue si elle n'obéissait pas.

— Et c'est parce que je vous aime que je suis ici, dit-elle en finissant.

— Mais je vous en tirerai, chère âme, et dès demain je vous...

— Un enlèvement, n'est-ce pas ? toujours votre projet, celui dont chacune de vos lettres me parlait ?

— Et pourquoi non ? J'ai bien réfléchi, allez ! N'est-ce pas le moyen le plus sûr de nous réunir pour toujours ?... Un prêtre bénira notre union, et, comtesse

de Chargepaul, vous serez libre... Cette pensée que vous êtes en prison à cause de moi, Hugues de Montestruc, me désespère, elle m'est odieuse, elle pèse à mon cœur... Cédez à ma prière ! On agit par la violence contre vous, pourquoi n'agirions-nous pas par la ruse contre tous ?

— Jamais !... Mon père a tout souffert pour laisser à sa fille unique un nom sans tache... je veux le conserver intact... Si le roi oublie ce qu'il doit à la mémoire de ce père vénéré, je ne dois pas oublier, moi sa sujette, ce que je dois au roi.

— Mais alors, qu'attendez-vous de moi ?

— Le réconfort de savoir que vous m'aimez et que vous me serez fidèle jusqu'à la mort ; j'y puiserai la force de résister à toutes les obsessions... puis encore le soin de plaider ma cause... Je suis entrée ici la tête haute, j'en veux sortir de même.

Hugues étouffa un soupir, puis, se remettant :

— Puisque vous ne consentez pas à me suivre, dites-moi ce que vous voulez que je fasse. Je suis prêt à vous obéir aveuglément. Faut-il parler au roi ?

— Oui, peut-être, mais pas vous.

— Et qui alors ?

— M<sup>lle</sup> de la Vallière... Elle a tout crédit sur son esprit... Elle est bonne, je le sais ; elle a, malgré la faveur qui l'entoure, conservé un cœur tendre accessible à la pitié... En toute occasion, elle m'a témoigné un intérêt bienveillant... Si je puis être sauvée, c'est par elle que je le serai.

— Eh bien ! je parlerai à M<sup>lle</sup> de la Vallière.

— Au moment où un ordre du roi m'a enlevée de Paris, elle-même, dit-on, venait de quitter la cour pour une de ces retraites dont elle a l'habitude... C'est une circonstance qui vous permettra de l'aborder plus facilement...

— Elle a aimé, elle aime encore... En lui parlant le

langage d'un cœur où l'amour règne en maître, je suis sûr qu'elle consentira à m'entendre...

Sans attendre la réponse d'Orphise, Hugues se mit devant une table et écrivit à M<sup>lle</sup> de la Vallière une lettre où les sentiments qui débordaient de son cœur éclataient sans contrainte. Elle se terminait par ces mots :

« Donnez une heure à un pauvre malheureux que le désespoir déchire et qui mourra, si vous ne lui accordez la faveur d'épancher à vos pieds l'expression ardente et sincère de l'amour dont son cœur est plein... »

Quand il eut terminé, glissant le papier dans sa poche :

— Où qu'elle soit, demain, M<sup>lle</sup> de la Vallière aura cette lettre, reprit-il.

— Si vous ne réussissez pas à l'intéresser à notre cause, à la grâce de Dieu !... Le don de ma main n'ira jamais sans celui de mon cœur, mais je ne la donnerai pas non plus sans l'assentiment de celui qui a sur moi une double autorité, celle du souverain et celle de mon père qu'il représente.

Hugues eût préféré certainement un bon enlèvement qui eût soustrait Orphise aux obsessions d'un autre amour, mais il avait l'âme assez élevée pour comprendre la délicatesse des sentiments que lui exprimait M<sup>lle</sup> de Montluçon. Il se soumit donc.

— Il sera fait comme vous le voulez, dit-il ; mais, quoi qu'il arrive, sachez que jusqu'à mon dernier souffle, je suis à vous tout entier.

Il fallut se séparer enfin. Que de choses encore n'avait-il pas à lui dire avant d'abandonner cette main qu'il avait prise et qu'elle lui laissait, et qu'il éprouvait de peine à repasser cette porte qui s'était ouverte pour lui ! Hugues disparut enfin derrière Criquetin qui le pressait de le suivre et de nouveau il s'enfonça sous les ombrages du jardin. Ils arrivèrent sans encombre à la

place où les empreintes de deux pieds enfoncés dans l'herbe molle se voyaient au pied du mur ; une petite échelle ramassée dans un hangar voisin permit à Hugues de grimper sur le faîte ; la corde y était encore attachée aux branches d'un gros lierre, il s'y suspendit et bientôt toucha le sol de l'autre côté.

— M'y voici ! cria-t-il.

Criquetin ramena la corde à lui et disparut. Hugues prit sa course dans la direction de l'auberge, où il avait laissé Coquelicot et l'Anguillet, mais à peine avait-il fait dix pas qu'un homme se dressa devant lui, brusquement, et, la rapière au poing, lui cria :

— Rendez-vous !

Hugues fit un saut de côté et, tirant son épée, riposta par une attaque.

— A moi ! cria l'homme à la rapière.

On sait qu'un coup de vent avait fendu le rideau des nuées ; l'ombre s'était à demi dissipée, et, dans la vague transparence de la nuit, Hugues distinguait confusément le visage d'un spadassin bien assis sur ses cuisses, vigoureux, et tenant de la main gauche, ramassé autour de sa poitrine, un manteau qui lui servait de cuirasse. Sa main droite, protégée par un gantelet de cuir, maniait lestement un fer large et solide.

Déjà on entendait dans l'obscurité flottante un bruit de pas qui se rapprochaient.

— Eh ! eh ! fit Montestruc, il faut se hâter !

Il se rassembla, tâta son adversaire par une feinte, recula, puis tout à coup se fendit et, avec la violence irrésistible d'un ressort qui part, enfonça quatre pouces de fer dans le corps de Dietrich.

— Touché ! cria le Suisse, qui rendit un flot de sang par la bouche.

Il tomba lourdement sur le sol, et Hugues sauta par-dessus son corps.

Mais, comme il passait à l'angle du bouquet d'arbres



où Dietrich s'était embusqué, il fut assailli par quatre ou cinq hommes auxquels un grand et robuste gaillard servait de chef. Fondant sur lui à l'improviste, ils l'entourèrent si bien qu'il ne put faire usage de son épée et, malgré une résistance désespérée, resta désarmé entre leurs mains.

En un instant, il fut garrotté, fouillé, dépouillé de tout et entraîné vers une voiture qui attendait dans un chemin creux.

L'homme qui avait été le plus prompt à l'attaque et dont la force avait surpris Hugues, s'approcha et, se découvrant :

— Me reconnaissez-vous ? C'est toujours moi, votre ami Briquetaille, à Paris comme en Hongrie. La chance a tourné, ce me semble, et, cette fois, je crois, nos vieux comptes seront réglés.

Hugues le dévisagea du regard.

— On voit bien que le comte Orfano Monterosso n'est pas seul ! répliqua-t-il avec l'accent du mépris. Je plains ses aïeux.

Briquetaille porta vivement la main à son poignard, mais Carpillo intervenant :

— Laissez ce jeune coq... on lui réserve un traitement qui ne lui permettra plus de chanter.

Il aida ses compagnons à jeter le prisonnier dans la voiture et, poussant Briquetaille vers un cheval :

— Vous aurez le plaisir de nous escorter, reprit-il. Il y a un certain Coquelicot dont je me méfie. Moi, je monte sur le siège.

Il prit le fouet des mains du cocher qui tenait les brides et, allongeant deux coups vigoureux aux flancs des haridelles :

— A Paris ! cria-t-il.

Sanguinetti, à qui il avait donné ses instructions à l'oreille, se dirigea rapidement vers l'auberge où Mon-testruc avait pris gîte.

Coquelicot cependant, qui trouvait le temps long, venait de sortir, et, l'esprit troublé par des idées vagues d'embûches et de guet-apens auxquels il pensait toujours depuis l'affaire de la rue des Arcis, s'en allait du côté des jardins de l'abbaye. Il venait d'entendre une rumeur confuse qui lui semblait provenir d'une lutte dont il n'apercevait pas les acteurs et pressait le pas lorsqu'il vit passer au galop une voiture aux portières de laquelle se tenait un grand cavalier, la rapière au poing. Un autre cavalier la précédait, un troisième la suivait.

— Tiens ! tiens ! fit-il en se grattant le front.

Il précipita sa marche, déjà inquiet, et, parvenu dans le voisinage de cette partie des murs du jardin qui traçaient un angle saillant, il fut attiré par une sorte de râle sourd qui sortait d'un fossé. Il se pencha, aperçut un blessé qui se tordait dans l'herbe et le souleva à demi. La barbe rousse de ce malheureux qui se mourait était tout inondée de sang noir.

— Hum ! reprit Coquelicot, qui venait d'entr'ouvrir les habits du moribond, voilà un coup que je connais !

Il était un peu embarrassé, l'homme ne répondant à aucune de ses questions, lorsqu'au poids de ce corps inerte qui pesait lourdement sur ses bras et ne remuait plus, il crut comprendre qu'il avait cessé de vivre. Il le recoucha aussitôt sur le revers du fossé et reprit sa course.

Des traces de pas conduisirent Coquelicot au bord du petit bosquet d'où les assaillants s'étaient précipités sur son maître. L'herbe foulée portait les traces d'une lutte acharnée. Point de cadavre aux environs, point de taches de sang non plus sur cette herbe. Une idée soudaine illumina son esprit d'une clarté sinistre.

— Malédiction ! s'écria-t-il, ils l'ont enlevé !

Il allait courir vers l'auberge des *Trois Pigeons* lors-

qu'il vit venir à lui le petit l'Anguillet. L'enfant paraissait tout essoufflé et respirait à peine.

— Qu'est-ce ? demanda Coquelicot qui sentit son effroi redoubler.

— J'étais là à vous attendre, allant et venant sur le pas de la porte. Trois ou quatre hommes de mauvaise mine sont arrivés à petit bruit comme des renards en chasse... Je me suis glissé derrière un tas de fagots, ayant reconnu du premier regard l'un des coquins qui rôdaient dans la rue du Petit-Musc, à Paris.

— Et alors ?

— Deux d'entre eux sont entrés dans la maison d'un pas délibéré, deux autres sont restés en dehors, à l'affût. Je ne bougeais non plus qu'une souche et retenais mon souffle. Au bout d'un instant, ceux qui avaient poussé la porte en gens qui agissent en maîtres sont revenus et, traînant l'aubergiste qui tremblait de tous ses membres, ont paru l'interroger. L'un des coquins portait un paquet sous le bras, et, frappant dessus, semblait content. Au bout de cinq ou six minutes, celui qui avait le paquet s'en est allé avec un nouveau venu qui amenait un cheval. Cette fois, j'ai reconnu l'uniforme de la maréchaussée.

— Bon ! ça recommence ! Et ces gens-là ont-ils dit quelque chose que tu aies pu entendre ?

— Non... Des mots sans suite... Ah ! si... ce lambeau de phrases : *On le tient !...*

— C'est cela !... Ils l'ont pris dans un guet-apens ! Et puis ?

— Les trois qui restaient se sont mis en sentinelle autour de la maison, avec des allures qui m'ont fait supposer qu'ils méditaient d'y faire une arrestation.

— La nôtre, pardieu !

— Quand j'ai vu ça, je me suis mis à ramper sur le ventre derrière une haie, et, grâce à ma petite taille, j'ai pu leur échapper sans qu'ils m'aient aperçu ; une

fois hors d'atteinte, j'ai pris mes jambes à mon cou, et me voici ; mon avis est qu'il ne faut pas retourner dans cette souricière.

— C'est le mien aussi... Mais il faudrait bien savoir ce qu'ils ont fait dans la maison et quel est ce paquet qu'ils en ont emporté.

— C'est bien à quoi j'avais pensé. La haie que j'ai suivie pour venir jusqu'ici passe derrière la maison. J'étais sûr qu'il n'y avait plus personne à l'intérieur... Je me suis introduit dans la petite cour, et, de là, en m'aidant d'un treillage collé au mur, j'ai pu grimper jusqu'à la fenêtre de la chambre qui servait de logement à M. de Montestruc.

— Tu es un brave garçon, mon petit l'Anguillet.

— Non, je suis un gamin !... Ça m'amuse de grimper comme un chat... Plus rien dans la chambre ; les armoires ouvertes ; pas un vêtement, plus un papier.

— Une visite domiciliaire !... ah ! les coquins ! si j'en tenais seulement deux ou trois sous la main !

— Oui, mais vous n'en tenez pas un seul. Donc, le plus sage est de déguerpir d'ici pour venir en aide à notre maître, qui aura certainement besoin de nous.

— On voit bien que tu n'es pas bête comme moi !... Tirons au pied, et cherchons quelque part un endroit où nous puissions nous concerter sans avoir la crainte d'être nous-mêmes escamotés.

— Nous le trouverons chez M<sup>me</sup> la princesse Mamiani.

— Ce petit diable n'est jamais embarrassé... Oui, tu as raison ; à part moi, j'y pensais un peu... Elle nous a déjà servis, elle nous servira encore.

L'Anguillet ne s'était pas trompé dans ses prévisions : les affiliés de Carpillo avaient fait main basse sur tous les objets qui avaient appartenu à M. de Montestruc et, chargés de ce butin, s'étaient hâtés de regagner Paris sur les pas de leur chef.



Peu d'heures après, Carpillo et Briquetaille, qui avaient remis Hugues aux mains de Lorédan avec mission de le conduire en personne au Châtelet, se rendaient chez M. de Chivry, auquel ils faisaient part du résultat de leur expédition. Loudéac battit des mains.

— Lui, jeté dans un cachot, sous l'inculpation d'un meurtre, c'est beaucoup déjà ; mais est-ce tout ?

— Non ! il y a ceci encore, que nous avons trouvé dans les meubles et jusque dans les habits du coupable. Vous me direz ce que vous pensez des jolis petits morceaux de prose que voici.

Tout en parlant, Carpillo étalait sur la table autour de laquelle Chivry et Loudéac étaient assis un certain nombre de papiers qu'ils reconnurent à première vue. Ils échangèrent un coup d'œil.

— Vous comprenez, j'imagine, le parti qu'on en peut tirer... J'ai eu soin d'y mêler diverses pièces d'une écriture qu'un habile homme, que M. le chevalier de Loudéac estime particulièrement, imite à ravir, quand sa dextérité et son dévouement peuvent servir une cause juste et suffisamment rémunératoire.

— Et Votre Seigneurie remarquera en outre, poursuivit Briquetaille, que l'homme qui s'est emparé de tous ces documents et des pièces de conviction qui les accompagnent, appartient au corps royal de la maréchaussée, et qu'il peut témoigner en justice. C'est mon ami Lorédan qui m'a fourni ce gaillard-là. Sa déposition impartiale et véridique sera d'un grand poids dans cette affaire.

— Le fer est chaud, il faut le battre ! cria Loudéac enthousiasmé.

César se rendit sur-le-champ auprès de la comtesse de Soissons qu'il mit au courant de ce qui s'était passé pendant la nuit. Elle était radieuse de son côté.

— Tout marche à souhait, dit-elle ; ces retraites auxquelles se livre M<sup>lle</sup> de la Vallière de temps à autre lui

seront plus funestes qu'elle ne le suppose. Il ne faut pas laisser inoccupé un roi tel que Louis XIV ! Vous n'ignorez pas que la présentation de M<sup>me</sup> de Steinfeld à la cour allait à merveille. Sa réputation de beauté n'a point paru exagérée. Elle a charmé tous les yeux. Vous savez encore que le roi a daigné la désigner parmi les dames de la cour qui doivent paraître dans un divertissement où il veut figurer en personne. Lui-même a pris soin de choisir le travestissement qu'elle doit porter et a fait remettre chez la belle étrangère un assortiment de riches étoffes de diverses couleurs comme un témoignage de l'admiration que lui inspirait sa personne et de son désir de la retenir en France. M<sup>me</sup> de Steinfeld a répondu discrètement qu'il suffisait d'un ordre du roi pour lui faire croire qu'elle n'avait jamais eu d'autre patrie que le pays où l'on voit les Tuileries et le Louvre. Elle sera des Compiègne et des Fontainebleau. La foule des courtisans qui entourent l'astre naissant indique déjà qu'ils prévoient l'aurore d'un nouveau règne. Tous s'inclinent devant son éclat. Encore quelques journées semblables, et, guidée par mes conseils, la baronne de Steinfeld l'emportera. La favorite que je déteste sera détrônée, et il y aura à sa place une favorite qui nous devra tout. Elle avec nous, rien ne nous sera plus impossible.

— C'est comme si le diable en personne était à notre dévotion ! dit Loudéac ravi.

— Dieu vous entende ! murmura César.

## XIX

### COMÉDIE ET COMÉDIENNE

TANDIS que M. de Chivry et M<sup>me</sup> de Soissons s'abandonnaient à l'espoir d'un triomphe prochain, Montes-

truc, amené subitement au Châtelet, y subissait un premier interrogatoire auquel l'un des assesseurs du lieutenant criminel procédait en personne.

Des soldats de la maréchaussée se tenaient au fond de la salle où il avait été conduit ; un greffier courbé sur sa plume écrivait près d'une petite table. Hugues, dont les vêtements en désordre portaient encore la trace des luttes qu'il avait soutenues, était assis sur un banc de bois, en face du juge. Il regardait de tous côtés, ne comprenant rien à l'aventure qui l'avait jeté en un tel lieu.

— Vous vous appelez ?

— Hugues de Montestruc, comte de Chargepaul.

— Votre qualité ?

— Officier au service du roi.

— Vous jurez de dire toute la vérité et rien que la vérité ?

— Je jure du moins de ne dire que la vérité.

— Je prends acte de cette réticence qui sera consignée au procès-verbal de cet interrogatoire. D'où arriviez-vous en dernier lieu ?

— De la Hongrie, où Sa Majesté avait envoyé une armée pour répondre à l'appel de son frère, l'empereur d'Allemagne. J'avais été chargé d'une mission de confiance par M. le comte de Coligny, général en chef de cette armée.

— Et c'est pour cela sans doute que l'on vous signale dans une auberge de campagne, tout auprès de l'abbaye de Chelles ?

Cette fois, Montestruc garda le silence.

— Écrivez, greffier, que l'accusé refuse de répondre.

On entendit la plume du greffier crier sur le papier plus rapidement.

— Je dois vous prévenir, monsieur, que ce silence ne m'empêchera point de passer outre à l'interrogatoire, poursuit le magistrat qui le questionnait. Il aggravera

peut-être votre situation déjà si mauvaise. Un rapport que j'ai là sous les yeux constate que, dans la nuit qui vient de s'écouler, vous vous êtes rendu coupable d'un meurtre...

— Il n'y a pas eu de meurtre !... s'écria Hugues vivement. Quelqu'un s'est jeté sur moi, dans l'ombre, l'épée à la main... je me suis défendu.

— L'homme que vous avez frappé était un soldat de la maréchaussée à son poste d'observation. La rencontre a eu lieu dans le voisinage de l'abbaye de Chelles, à quelques pas des murs qui en ferment les jardins. Par quel hasard vous trouviez-vous là à cette heure ?

De nouveau Montestruc garda le silence.

— Vous vous taisez ? Bien ! nous aurons peut-être le moyen de savoir ce qui vous y amenait. Ce soldat que vous avez frappé ne vous avait-il pas engagé à le suivre ?

— Il m'avait crié : « Rendez-vous ! » en se jetant sur moi. Ma première pensée a été de me mettre en défense. Presque aussitôt il tombait.

— Peut-être votre devoir eût-il été de le suivre. C'est ce que la justice aura à examiner ; mais à cette accusation de meurtre portée contre vous, une autre plus grave encore vient s'ajouter.

— Une autre ? dit Hugues.

— Voici des papiers qui ont été saisis dans la chambre que vous occupiez à l'hôtellerie des *Trois Pigeons*. Quelques-uns même se trouvaient dans la poche de vos vêtements. Les reconnaissez-vous ?

Hugues fut amené devant la table sur laquelle ces objets étaient étalés.

— Je reconnais les vêtements ; les papiers, non.

— Cependant, en voici deux ou trois qui sont écrits par vous.

Hugues examina ces papiers avec plus d'attention.



Puis, les repoussant :

— C'est bien mon écriture, en effet, mais j'affirme que jamais ma main n'a tracé les lignes que voici.

— Vous prétendez alors que ces pièces sont l'œuvre d'un faussaire ?

— De qui seraient-elles puisqu'elles ne sont pas de moi ?

— Voilà un moyen de défense qui ne me paraît pas sérieux. La justice néanmoins en appréciera la valeur. Voulez-vous prendre connaissance de ces pièces diverses ?

— A quoi bon ? un tissu de calomnies et d'abominables lâchetés. Ma vie entière proteste contre de semblables infamies.

— On prendra note de ce refus. Vous pouvez vous retirer.

L'interrogatoire était terminé. Montestruc fut ramené dans le cachot qu'il occupait au milieu des vastes bâtiments du Grand-Châtelet. Quelques jours à peine le séparaient de toutes les ivresses de la victoire, quelques heures de tous les enchantements de l'amour.

Cependant Coquelicot et l'Anguillet avaient regagné Paris au plus vite, et s'étaient rendus chez la princesse Mamiani, qu'ils trouvaient vivant dans une retraite presque absolue. Elle songeait déjà à retourner en Italie, à s'y enfermer dans quelque couvent pour attendre la mort, ne voulant pas guérir de l'amour qui l'avait blessée. Mais, avant de disparaître, elle avait besoin de voir Hugues encore une fois et d'emporter cet espoir, quoi qu'il advînt, qu'elle ne serait pas oubliée. Retirée dans sa solitude, elle s'inquiétait de l'absence de toute nouvelle. Celles qu'elle apprit de la bouche même de Coquelicot l'épouvantèrent. Cette attaque sous les murs même de l'abbaye où M<sup>lle</sup> de Montluçon avait été conduite, cette arrestation, cette visite domiciliaire qui l'avaient suivie à si peu d'intervalle, tout lui révélait

l'existence d'un plan dès longtemps conçu. Il ne lui fut pas difficile d'y reconnaître la main de la comtesse de Soissons et de son acolyte, le comte de Chivry.

— Ah ! mon pauvre Coquelicot, s'écria-t-elle, nous avons affaire à de terribles adversaires !

— Désespérez-vous déjà, madame ?

— Je ne désespère jamais, mais il faut nous attendre à des luttes et à des difficultés contre lesquelles nous n'aurons pas trop, toi de tout ton dévouement, moi de toute mon énergie. Ce qu'il nous importe de savoir à présent, c'est l'endroit où l'on a enfermé ton maître et de quel crime on l'accuse.

— Moi qui suis si bête, je tâcherai d'avoir de l'esprit dans cette occasion, répondit Coquelicot, qui s'efforçait de sourire en s'essuyant les yeux, et remarquez, madame, qu'il m'en faudra pour trois, Kadour étant mort et M. de Coligny absent... Maintenant ce qu'il faut d'abord, c'est de l'argent.

— Puisez dans ma bourse.

— Quand j'aurai le talisman qui fait parler toutes les bouches — et, dès ce soir, je me mettrai en chasse — il me sera plus facile d'obtenir les renseignements dont nous avons besoin.

— Toi, cherche en bas, moi je chercherai en haut... Mais ne crains-tu pas pour toi-même les perfidies et les ressentiments des ennemis qui s'acharnent contre M. de Montestruc ?

— Oh ! que si ! mais il y a longtemps que je suis expert dans l'art de faire de Coquelicot un saltimbanque ou un chiffonnier, un soldat d'aventure ou un marchand forain !... Bien avisé sera celui qui mettra la main sur moi... sans compter que j'ai toujours dans mes poches des joujoux qui savent aboyer et mordre !

On se sépara là-dessus en se promettant de se revoir tous les jours et de n'agir jamais qu'après s'être concerté.

Le premier soin de la princesse fut de se rendre chez la surintendante de la maison de la reine. Mais la comtesse, qui avait été avertie par Chivry de la présence de Léonora à l'affaire de Salzbourg, de son attitude à Vienne et de l'entreprise hardie qui, en Hongrie, l'avait conduite au camp d'Achmet Kiuperli, se tint sur ses gardes et, pressée de questions, feignit de tout ignorer. Et, comme la princesse lui manifestait sa surprise :

— Cela vous étonne ? dit-elle.

— Je ne m'en défends pas !

— Oh ! moi, je suis femme, tout à fait femme, je ne m'en cache point. L'amour et la haine ne durent pas plus dans mon cœur que les marguerites dans un pré. Tout y fleurit et tout y passe. J'ai aimé M. de Montestruc et je l'ai détesté ; tout est oublié à présent, la haine comme l'amour.

— Elle l'exècre plus que jamais, pensa la princesse.

Elle dut s'éloigner cependant sans avoir pu rien tirer d'Olympe. Elle espérait être plus heureuse au Louvre, où quelque chose avait sans doute pénétré des événements de la veille. Mais des bruits qui avaient circulé dans la journée donnaient vaguement à cette affaire un caractère si singulier de gravité, que tout le monde se renferma dans un silence d'autant plus impénétrable qu'il était calculé.

On avait prononcé tout bas le mot de crime d'État. Il n'en fallait pas davantage pour inspirer de la prudence aux plus étourdis.

Coquelicot et l'Anguillet, de leur côté, avaient inutilement rôdé dans Paris, autour des prisons, faisant boire les guichetiers et causer les concierges. Ils n'avaient recueilli que de vagues indices. L'oreille basse, ils retournèrent à l'hôtel de la princesse, qu'ils trouvèrent non moins attristée qu'eux. Ce qui la tourmentait le plus, c'était l'air radieux de M. de Chivry qu'elle avait vu au cercle de la reine.



— Il faut que M. de Montestruc soit perdu pour que son rival soit si joyeux, dit-elle à Coquelicot.

Tout à coup Coquelicot se frappa sur le front :

— Sommes-nous bêtes !... Pardon, madame, suis-je bête !... s'écria-t-il. Est-ce qu'il n'y a pas Brisquette ?

— Brisquette ?... répéta la princesse. N'est-ce pas une fille que M<sup>me</sup> de Soissons avait à son service ?

— Eh ! oui ! une jolie fille, gaie comme un pinson et fine comme une mouche, qui a follement aimé M. de Montestruc, au temps où nous courions la campagne dans l'Armagnac ; elle a plus d'esprit dans le petit doigt de sa petite main que je n'en ai, moi, dans toute ma personne... des pieds à la tête !

— C'est elle, je m'en souviens, qui m'a prévenue de ce qui se tramait entre M<sup>me</sup> de Soissons et M. de Chivry, lorsque ton maître et toi vous étiez à Metz.

— Vous voyez bien ! c'est elle encore qui nous tirera de peine, et c'est à elle que j'aurais dû m'adresser tout d'abord.

— Et tu crois qu'une soubrette pourra nous être utile dans une affaire autour de laquelle on fait silence ?

— D'abord, madame, ce n'est pas une soubrette seulement, c'est une femme... N'est-ce pas une femme qui a expédié le pauvre Pascalino à Metz ? N'est-ce pas une femme qui a envoyé M. de Coligny en Hongrie ? N'est-ce pas une femme que j'ai vue chez les Turcs, dans la maison d'Hussein-Pacha ? N'est-ce pas une femme qui était à Salzbourg ?... Quand une femme a tout embrouillé, une femme vient qui débrouille tout.

— Tu as peut-être raison, Coquelicot ; va donc voir Brisquette. Elle et M<sup>me</sup> de Soissons, c'est peut-être le poison et le contre-poison.

Mais Brisquette, sur laquelle Coquelicot comptait pour arracher son maître au sort qui le menaçait, n'é-



tait plus chez M<sup>me</sup> de Soissons. Il y avait deux ou trois mois déjà qu'elle en était sortie. Un frisson parcourut le corps du pauvre garçon à cette nouvelle.

— Pourvu qu'elle n'ait pas suivi un dragon ! se dit-il.

L'exclamation, faite à demi-voix, avait été entendue.

— Oh non ! fit le laquais auquel Coquelicot s'était adressé ; j'ai oui dire qu'elle était devenue une grande dame à sa façon.

— Une grande dame, Brisquette ?

— Eh oui ! une comédienne !

L'adresse d'une comédienne se trouve toujours aisément dans une ville telle que Paris. Bien que Brisquette, en montant sur les planches, eût changé de nom, il ne fallut guère plus d'une heure à Coquelicot pour dénicher la demeure de M<sup>lle</sup> du Mail. Il s'y présenta hardiment. Un petit laquais l'arrêta sur le seuil de la nouvelle associée de messieurs les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Coquelicot jugea à son insolence de l'importance que Brisquette avait prise depuis son entrée dans cette honorable compagnie ; ne voulant point être en reste d'impertinence avec ce drôle qui tranchait du personnage, il le tira par l'oreille en lui jetant au nez un beau louis d'or qu'il accompagnait d'un bout de papier sur lequel il avait écrit au crayon ces simples mots : *De la part de M. de Montestruc, Coquelicot.*

— Voilà qui est parler ! cria le petit laquais qui se frottait le museau.

Brisquette accourut, le bout de papier à la main, et, laissant derrière elle le petit laquais tout ébahi, saisit par les deux mains Coquelicot, qu'elle entraîna dans sa chambre.

— Ah ! mon pauvre Coquelicot, que je suis aise de te revoir ! s'écria-t-elle, en renvoyant d'un geste hautain deux femmes qui s'empressaient autour d'elle. Ta présence me rappelle mille souvenirs charmants ! Que ne sommes-nous encore à Auch, au temps où ton maître

descendait si gaillardement la grande Pousterle pour l'amour du minois que voilà !... J'ai appris beaucoup de choses depuis lors, mais je ris beaucoup moins aussi ! Aujourd'hui, je suis comédienne et fort en faveur auprès du beau monde... et mon cher Hugues est un brillant capitaine qui revient de Hongrie, les mains chargées de lauriers, le cœur plein d'espoir, et que la cour attend pour lui prodiguer mille récompenses !

— Hélas ! mon pauvre maître est en prison et en passe de n'en sortir que pour perdre la tête !

— Que me dis-tu là ? s'écria Brisquette tout effarée.

— La vérité, Brisquette. Ah ! pardon ! je voulais dire mademoiselle.

— Va toujours ! M<sup>lle</sup> du Mail n'existe pas pour toi ; c'est bon pour les marquis.

— Eh bien ! ma pauvre Briquette, M. de Montestruc, à son retour de Hongrie, a été enlevé et il a disparu. Tout ce que certains indices me donnent lieu de croire, c'est qu'il est dans quelque cachot, sous l'inculpation d'un crime qui peut entraîner la peine de mort.

— Lui ! Hugues ? cria Brisquette, qui joignit les mains. Ah, par exemple ! tuer le seul homme que j'aie véritablement aimé. Nous verrons bien !

— J'étais bien sûr que cela vous émouvrait de le savoir en peine !

— Moi !... mais il n'y a que lui au monde à qui je m'intéresse !... Les autres, vois-tu, avec leurs belles phrases et leurs billets doux, autant de pierrots dont je m'amuse... Mais laissons là les autres... il s'agit de lui !... L'important, pour que je sache à quelle porte frapper, c'est de ne rien ignorer des choses qui le concernent.

Elle se fit expliquer en grand détail tout ce que Coquelicot savait sur les circonstances qui avaient accompagné et suivi l'enlèvement de M. de Montestruc, et cela fait, réfléchissant :

— C'est clair, dit-elle, c'est M. de Chivry — en voilà un que je n'ai jamais aimé — qui a mené l'affaire de M<sup>lle</sup> de Montluçon. C'est encore lui qui mène l'affaire de mon cher Hugues. Hugues n'est-il pas la barrière vivante que son ambition rencontre en chemin ? Il a fait enfermer la dame, il veut faire disparaître l'obstacle... rien de plus logique... mais une femme est là !

— Deux, Brisquette, deux !

Elle le regarda et souriant :

— Ah ! oui, M<sup>me</sup> la princesse Mamiani, je gage ?

— Elle-même !

— Un grand cœur !... et une rivale que j'adore. Mais je lui ferai voir qu'une comédienne, quand elle s'en mêle, vaut une princesse. Il m'est revenu quelque chose aux oreilles de ce qu'elle a fait en Hongrie.

— Pardine ! elle a tout fait !...

— Eh bien ! moi, je ferai je ne sais quoi à Paris ; mais, d'abord, je veux savoir où on a enfermé mon pauvre ami, et je le saurai.

— Et quand le saurez-vous, Brisquette ?

— Pas plus tard qu'aujourd'hui même, ou demain, si je ne trouve pas le lieutenant criminel chez lui, tout à l'heure...

— Vous connaissez donc un si grand personnage ?

— Est-ce qu'une comédienne ne connaît pas tout le monde !

Brisquette sonna, se fit accommoder, manda sa chaise et partit, après avoir donné rendez-vous à Coquelicot pour le lendemain à pareille heure.

— Allons ! se dit Coquelicot, ainsi qu'un fameux empereur romain dont j'ai lu autrefois l'histoire, je puis dire que je n'ai pas perdu ma journée. Voilà une princesse et une comédienne en campagne pour M. de Montestruc... Tout n'est pas encore perdu !

Brisquette ou M<sup>lle</sup> du Mail, comme on voudra l'appeler, n'avait pas trop compté sur l'influence qu'elle

tenait de son titre de comédienne. Le piquant de sa physionomie, la grâce fine et spirituelle de son jeu, le charme de son visage, la malice de son sourire, la vivacité de son esprit, lui donnaient ses libres entrées partout. Elle n'avait qu'à faire passer son nom, toutes les portes s'ouvraient.

Le lieutenant criminel laissa se morfondre dans son antichambre deux marquis, un comte et quelques demi-douzaines de gentilshommes qui attendaient en compagnie de trois ou quatre dames en belles toilettes. M<sup>lle</sup> du Mail passa par les couloirs secrets, resta près de trois quarts d'heure avec le terrible magistrat dont le nom faisait trembler tout Paris, et s'en retourna par le même chemin, suivie par l'homme à la robe sombre qui souriait et baisait ses mains nues.

— Est-ce tout ? lui dit-il au moment de la saluer.

— Oh ! que nenni ! je reviendrai. Mais vous savez ce que vous m'avez promis ?

— De faire traîner l'affaire en longueur ? Pour vos beaux yeux, je gagnerai quelques jours... trois ou quatre.

— Cinq ou six ?

— Va pour six.

— Alors, vous me reverrez le cinquième.

— Avancez de vingt-quatre heures, et cela vous en vaudra peut-être quarante-huit.

— Marché conclu ! dit la comédienne en riant.

Elle se sauva d'un pied leste, et, se jetant dans sa chaise :

— Ces hommes à longue robe, reprit-elle, sont tous gourmands comme des chats ! On leur donne des gouttes de lait, ils en veulent une tasse !

Elle poussa là-dessus un grand soupir.

— Méchante affaire ! Une accusation de haute trahison, des papiers compromettants, et ce silence obstiné qui laisse planer mille soupçons sur lui ! Le nom de



M<sup>lle</sup> de la Vallière mêlé à tout cela ! Le roi informé et furieux ! Et, pour se défendre, son innocence, ce qui n'est rien, et ma protection, ce qui n'est pas grand'chose !

Mais les réflexions philosophiques, si pénibles qu'elles fussent, n'étaient pas de nature à émouvoir une personne du caractère de Brisquette. Plus les obstacles devenaient nombreux et difficiles à vaincre ou à tourner, et plus elle se sentait disposée à combattre. Elle était, avec ses allures vives, de ces personnes légères d'apparence et de conduite qui ont des sentiments profonds. Hugues, c'était sa jeunesse, et tout ce qu'il y avait de meilleur en elle se réveillait à ce nom.

Brisquette, qui avait vu et touché les papiers saisis dans la chambre et sur les vêtements de Montestruc, faisait comme les personnes que soutient une foi absolue ; malgré le témoignage de ses yeux, elle ne croyait pas que ce loyal soldat qu'elle avait aimé, ce brave gentilhomme qui lui avait donné tant de preuves de droiture, pût être l'agent soudoyé de la maison d'Autriche, le complice honteux des plus basses intrigues. Il était clair pour elle qu'on l'avait mêlé à son insu à toutes ces vilénies ; elle le savait innocent, elle l'aurait affirmé, la tête sur le billot ; mais comment arriver à faire passer cette conviction dans l'âme des juges ? comment démasquer l'instigateur de ces lâchetés, de ces perfidies, de ces trames odieuses au bout desquelles la vie d'un homme était suspendue ? C'était à coup sûr M. de Chivry, et M. de Chivry était peut-être le vrai coupable, celui à qui appartenaient tous ces papiers.

Ce que Brisquette s'expliquait moins, c'était la lettre adressée à M<sup>lle</sup> de la Vallière, qu'on avait saisie sur Hugues et où certaines expressions pouvaient faire croire à un grand amour.

— Cela s'expliquera, se disait-elle ; mais, en atten-

dant, c'est une audace que le roi ne lui pardonnera jamais... On a l'exemple de Fouquet pour cela !...

La présence de Montestruc dans cette abbaye, où M<sup>lle</sup> de la Vallière faisait retraite et où un témoin l'avait vu pénétrer, donnait un corps aux accusations qui le menaçaient. Pour que le vrai motif de cette présence fût expliqué, il fallait qu'un témoin autorisé se dévouât, et il n'y en avait qu'un, M<sup>lle</sup> de Montluçon elle-même. Mais comment l'avertir du péril que M. de Montestruc courait ? Une lettre suffirait-elle pour lui en faire comprendre l'étendue et l'imminence ? Et cette lettre même lui parviendrait-elle dans une maison autour de laquelle rôdaient tant de figures patibulaires ?

— Il faut donc que quelqu'un lui parle, se dit-elle.

Dans la journée, Brisquette fit part à Coquelicot et à l'Anguillet de ce qu'elle avait appris chez le lieutenant criminel. Les deux fidèles serviteurs se regardèrent d'un air effrayé. Ces mots de trahison et de crime de lèse-majesté sonnaient à leurs oreilles comme un glas de mort.

— Vous voilà comme moi tout à l'heure, dit-elle à Coquelicot, qui se répandait en imprécations toutes les fois que le nom de M. de Chivry ou de M<sup>me</sup> de Soissons venait aux lèvres de Brisquette ; seulement, je dissimulais mieux que vous.

— Laissez-moi écumer, Brisquette, cela soulage.

— Écume, mon bon Coquelicot, écume à ton aise, mais trouvons un moyen pour démasquer un traître expert en toute sorte de scélératesses.

L'Anguillet se grattait le front.

— Il y en a peut-être un ? murmura-t-il en rougissant beaucoup.

— Tu crois ? lequel ?

— Vous souvient-il, mon ami Coquelicot, de ce coquin que vous avez tiré de peine aux environs de Salzbouurg ?...

— Le nommé Pimprenelle ?... Voilà encore un gibier de potence à qui j'ai eu tort de laisser la vie... c'était lui rendre l'occasion de mal faire.

— Qui sait !... Il vous a donné son adresse en vous jurant de se mettre corps et âme à votre disposition, si seulement vous lui faisiez parvenir un bout de papier sur lequel il y aurait écrit tout en haut son nom, tout en bas le vôtre, et au milieu ce mot : Salzbourg.

— Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !

— Je dirai comme l'Anguillet, moi ; qui sait ! dit Brisquette, il y a quelquefois de bons diables dans l'enfer !

— Ce Pimprenelle, continua l'Anguillet, appartenait à ce bandit qui s'appelle Briquetaille.

— Un démon à face d'homme ! grommela Coquelicot.

— Au service de ce brigand, poursuivit l'Anguillet, qui était prodigue d'épithètes quand il s'agissait de Briquetaille, Pimprenelle doit avoir appris toute sorte de métiers fort utiles dans des affaires tortueuses comme celle qui nous occupe. Il saura démêler d'où part le coup et nous donner un bon conseil... peut-être même un coup de main.

— Avez-vous l'adresse de cet homme ? demanda Brisquette.

— Parbleu ! je l'ai logé dans une case de mon cerveau... rue des Canettes, à l'enseigne du *Rat qui file*. L'hôtesse, m'a-t-il dit, a des bontés pour lui.

— Il faut rendre visite au *Rat qui file*, et le plus vite possible... Et si Pimprenelle s'y trouve, lui graisser la patte... je ne sais rien qui attache cette sorte de gens comme un fil d'or.

Coquelicot prit sur la table une plume et un chiffon de papier, et, de sa plus belle écriture, griffonna aux deux extrémités et au centre de la page les trois mots magiques qui devaient lui faire rencontrer Pimprenelle.

## XX

## LA LIGUE DES FEMMES

SA résolution bien arrêtée de venir en aide à M. de Montestruc en tout ce qui serait en son pouvoir de faire, Brisquette n'avait pas hésité à se rendre auprès de la princesse Mamiani pour lui dire ce qu'elle attendait du dévouement de M<sup>lle</sup> de Montluçon, qui seule par sa déclaration pouvait faire tomber la colère du roi.

Dès les premiers mots, la princesse l'arrêta :

— Je l'avais compris comme vous et, de mon propre mouvement hier, je me suis présentée à l'abbaye de Chelles, répondit-elle.

— Bien cela ! Et alors ?

— Grâce à l'éclat de mon titre et de mon nom, j'ai été reçue par la supérieure, qui m'égale presque par la naissance ; mais si poliment qu'elle m'ait accueillie, j'ai acquis la certitude qu'il n'était pas possible de parler à M<sup>lle</sup> de Montluçon. Depuis l'aventure du jardin, il lui est même interdit de recevoir aucune lettre. Pour être admis dans le pavillon qu'elle habite, il faut une autorisation spéciale.

— Eh bien ?

— On n'en délivre à personne.

— A personne ? vous en êtes sûre, princesse ?

— C'est la supérieure elle-même qui me l'a dit, en ajoutant : « N'essayez pas, c'est impossible. »

— Madame la supérieure se trompe ! s'écria Brisquette, cette permission, je l'aurai !

— Comment ?

— Je ne sais pas, mais je l'aurai, foi de Brisquette.



Dès le jour suivant, et, tandis que Coquelicot se dirigeait vers la rue des Canettes, Brisquette, pimpante et leste, retournait chez le lieutenant criminel.

Le magistrat mit un empressement aimable à la recevoir, mais il avait sur le visage une expression de gravité qu'il essayait vainement de dissimuler sous un sourire.

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous annoncer, ma charmante, dit-il en la conduisant vers un fauteuil ; ordre est donné de poursuivre la chose vivement et de faire passer l'accusé devant la grand'chambre du conseil, à bref délai.

— Comment entendez-vous ce mot ?

— Dans son acception la plus mauvaise... Le jugement sera rendu dans quarante-huit heures, peut-être.

— Le jugement !... c'est-à-dire une condamnation ?

Le lieutenant criminel baissa la tête sans répondre.

— Vous ne voyez aucun moyen de l'empêcher ?

— Aucun... à moins cependant qu'une personne dont le témoignage, par la position qu'elle occupe, ne puisse être suspecté, ne vienne déclarer elle-même que c'est pour elle que M. de Montestruc s'est introduit dans les jardins de l'abbaye... Tout le ressentiment du roi tomberait peut-être alors... et l'on pourrait attendre le retour de M. de Coligny pour expliquer le reste.

Un frisson de joie passa sur le visage de Brisquette.

— Et M. de Coligny à Paris, on pourrait gagner du temps ?...

— Or, qui gagne du temps a une chance double pour tout gagner.

— Si le respect que je dois à la justice ne me retenait, je crois que je vous embrasserais, monsieur le lieutenant criminel !

— Il ne faut rien exagérer, mademoiselle, pas même le respect.

Brisquette en souriant lui tendit ses deux joues roses. Et, cela fait, sans façon, comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde :

— Et maintenant, donnez-moi bien vite une permission en bonne et due forme pour voir librement et sans témoins M<sup>lle</sup> de Montluçon.

Le lieutenant criminel sauta sur son siège.

— Une permission ! Y pensez-vous ? Il y a défense absolue d'en remettre à qui que ce soit !... Si je venais à transgresser cet ordre, j'y jouerais pis que ma place.

— Alors, c'est impossible ?

— Impossible tout à fait !

— A aucun prix ?

— Aucun.

Brisquette se tordit les mains ; des larmes, de vraies larmes vinrent à ses yeux.

On gratta à la porte. Un huissier entra, précédant une jeune fille qui avait la mine discrète et les paupières baissées.

— J'en demande pardon à monsieur le lieutenant criminel, dit-elle ; mais c'est pour ce papier qui m'a été promis et sans lequel je ne puis pas entrer à l'abbaye de Chelles.

— C'est bien, mademoiselle ; veuillez attendre, je vais l'expédier.

La jeune fille s'inclina et sortit.

— Est-elle heureuse cette péronnelle qui n'a qu'à demander pour être servie ! s'écria Brisquette, qui pleurerait toujours.

Le lieutenant criminel la regarda, hésita ; puis, à demi-voix :

— Écoutez, ma toute belle, votre douleur me touche si fort qu'il n'est rien que je ne tente pour la calmer.

— Vous feriez cela, vrai ? s'écria Brisquette au comble de la joie.

— Chut ! pas si haut !... La reconnaissance n'a pas besoin de parler pour se faire comprendre.

— Je me tais. Vous disiez donc ?

— Un moyen se présente peut-être d'arriver jusqu'à M<sup>lle</sup> de Montluçon... Vous venez de voir cette jeune fille... Elle est désignée pour remplacer auprès de la personne que vous désirez voir une femme de chambre tombée malade subitement... Obtenez d'elle, aux conditions qu'il vous plaira d'y mettre, qu'elle vous cède le papier qui lui ouvrira les portes de l'abbaye. Je fermerai les yeux et ne saurai rien... Une fois maîtresse du laisser-passer que je signe, le reste ne me regarde plus et j'ignore comment vous vous l'êtes procuré.

Cette fois, Brisquette sauta au cou du magistrat sans lui en demander la permission.

— Signez vite ! cria-t-elle après.

Le lieutenant criminel signa, et, sonnait :

— Faites entrer cette personne qui attend.

L'huissier, qui était ressorti, reparut en ramenant la jeune fille et se retira.

— La pièce est grande, vous pouvez causer... je n'entends pas, souffla le lieutenant criminel à l'oreille de Brisquette.

Il se remit à son travail, remuant force papiers sur sa table, et Brisquette s'avança vers la soubrette, qui se tenait immobile :

— Mademoiselle, lui dit-elle en lui présentant d'une main une feuille de papier parafée et timbrée, et de l'autre une bague ornée d'un brillant, voici cette permission qui vous est due ; si vous ne teniez pas à vous enfermer sitôt dans une abbaye où tout est silence et ennui, on sait une personne qui serait disposée à vous offrir ce bijou pour orner la jolie main que voilà.

— C'est une proposition qu'on peut discuter ; mais,

si vous voulez causer... je sors, madame, répondit la soubrette qui jeta sur Brisquette un regard futé.

— Monsieur, dit Brisquette en faisant une profonde révérence au lieutenant criminel, deux personnes qui ont également à vous remercier vous saluent respectueusement.

Quand on fut sur le quai, à l'abri de tout regard curieux, la jeune fille, à qui la comédienne avait offert un solitaire, ralentit sa marche, et, levant les yeux :

— Madame, reprit-elle, la bague que vous m'avez présentée, c'est pour la main... mais pour la personne qui se sert de cette main, qu'y a-t-il ?

— Le plaisir d'avoir fait une bonne action et cette bourse où il y a cinquante louis d'or.

— La bonne action me décide, dit la soubrette qui prit la bourse et tendit le papier timbré du sceau royal.

On fit un échange, et la fille à la mine discrète tira de son côté, tandis que Brisquette, sa permission dans la main, remontait dans sa chaise joyeusement.

Elle eut bientôt fait de se procurer des vêtements d'indienne et un petit bonnet de percale qui lui donnaient l'apparence d'une grisette, et, prenant place dans un coche qui faisait le service entre Paris et Lagny, elle partit lestement, tenant sous son bras un petit paquet de hardes.

Les plis de sa coiffe tirée sur le front, le fichu de cotonnade chastement croisé sur sa poitrine, son air de modestie, eussent trompé le regard le plus clairvoyant. A quelques centaines de pas de l'abbaye, dont le conducteur du coche lui indiqua les bâtiments derrière un rideau d'arbres, elle mit pied à terre, et, suivant un chemin qui passait à une petite distance de l'auberge des *Trois Pigeons*, elle arriva bientôt à la porte de la pieuse maison où, d'une main hardie, elle tira la chaînette d'une cloche.

— Je m'appelle Justine Forbin, dit-elle à la sœur



tourière qui la reçut, et je viens pour M<sup>lle</sup> de Montluçon, à laquelle on m'a recommandé d'offrir mes services... Voici mon papier.

La permission était en règle ; la physionomie tranquille et l'air étonné de Justine prévenaient en sa faveur. Quelques minutes après, et avec l'assentiment de la mère abbesse qui avait été consultée, elle fut introduite dans le pavillon de M<sup>lle</sup> de Montluçon.

Elle trouva Orphise à demi couchée sur une chaise longue, pâle, l'œil fiévreux. C'est à peine si celle-ci jeta un regard indifférent sur la nouvelle venue.

— Vous vous appelez Justine, m'a-t-on dit ; c'est fort bien, murmura-t-elle ; vous aurez soin de mon linge. Quant à mes robes, c'est inutile, je ne m'habille plus.

Brisquette, vivement, alla vers la porte et la ferma à double tour après s'être assurée que la sœur qui l'avait conduite s'était éloignée. Puis, revenant sur ses pas.

— Il n'y a pas ici de Justine ; je m'appelle Brisquette ; je suis du même pays que M. de Montestruc, et il faut que vous le sauviez.

— Dieu bon ! s'écria Orphise qui lui saisit les mains, est-il en danger ? Que faut-il que je fasse ? Parlez... je suis prête.

— J'en étais sûre ! Vous avez un vrai cœur de femme, vous ! Écoutez-moi donc !

Penchée vers Brisquette, tenant toujours les deux mains de la comédienne sur ses genoux, les yeux dans ses yeux, Orphise ne perdait pas une parole du récit qui lui était fait et qui lui révélait des événements dont pas un seul n'était venu à sa connaissance.

— Pas plus que moi, continua Brisquette, vous ne croyez aux accusations lancées contre M. de Montestruc. Et vous savez mieux que moi pourquoi il s'est aventuré dans les jardins de l'abbaye !

— Qui donc le saurait, si ce n'est celle qui vous écoute et qui l'y a appelé ?

— Aurez-vous le courage d'en faire la déclaration véridique devant les juges assemblés ?

— En doutez-vous ? Mais comment arriver jusqu'à eux ? Suis-je libre ici ?

— Vous pouvez en sortir.

— Ah ! vous m'en apportez l'autorisation !... reprit Orphise avec élan. Donnez vite alors !

— Hélas ! non, cette autorisation, je ne l'ai pas, mais je vous apporte les moyens de vous en passer. Nous sommes de la même taille à peu près... vous prenez mes vêtements... je prends les vôtres... je feins d'être indisposée et m'enferme... vous sortez tranquillement, les mains dans les poches... Si la sœur qui garde la porte vous interroge, vous lui jetez mon nom : « Justine Forbin » ; elle le connaît, et vous passez.

— Oh ! je n'hésite pas ; mais vous ?

— Oh ! moi... que voulez-vous qui m'arrive ? Je suis comédienne de profession, et une comédienne se tire toujours d'affaire !

Orphise avait retrouvé subitement toute sa vivacité et toute son ardeur. Le changement de costume se fit sur l'heure. En se couvrant des vêtements de Brisquette, M<sup>lle</sup> de Montluçon eut soin d'en prendre la tournure et les manières délibérées.

— Point d'embarras, et de l'audace surtout ! lui dit Brisquette. Tandis que je ferai la grande dame qui a des vapeurs, riez au nez des gens et filez comme une alouette...

— Que puis-je faire pour reconnaître un tel service ?

— Sauvez M. de Montestruc, et je serai payée.

Tout arriva comme Brisquette l'avait prévu. Portant la robe et les ajustements de M<sup>lle</sup> de Montluçon, elle fit quelques pas dans les jardins avec la fausse Justine pour être bien remarquée des personnes qui

s'y promenaient, et rentra lentement dans son pavillon tandis que celle-ci poussait vers la loge de la sœur tourière. La religieuse qui avait la garde des portes l'arrêta au passage.

— Voyez, fit-elle gaiement, rien dans les mains, rien dans les poches, ni lettre, ni poulet ; une bourse seulement pour acheter les objets de toilette dont ma maîtresse a besoin... Si M<sup>lle</sup> de Montluçon est un peu coquette, il ne faut pas lui en vouloir... elle est jeune et n'est point encore dans les ordres.

Trois minutes après, la porte s'était ouverte et elle trotta dans la campagne sans regarder derrière elle. Un voiturin, à qui elle s'adressa dans le village qu'elle trouva sur sa route, attela un vigoureux cheval à une carriole, et on partit.

— Un louis si vous allez vite, trois louis si vous allez très vite ! lui dit-elle au moment où l'homme prenait son fouet.

— Vous allez voir ! dit le villageois, rien que pour l'amour de vos jolis yeux, j'irai ventre à terre.

Il ne mentait pas, le cheval eut des ailes ; mais, si rapide que fût sa course, il semblait à Orphise qu'on n'arriverait jamais.

Quand M<sup>lle</sup> de Montluçon arriva devant le Grand-Châtelet, la cour était en séance ; une grande foule remplissait la salle d'audience, et, les yeux attachés sur M. de Montestruc, paraissait étonnée qu'un jeune homme de si bonne mine fût accusé de crimes si bas. L'espionnage, la délation avec un regard si fier, ce n'était pas possible. Cependant, l'avocat du roi avait requis l'application de la peine capitale, lorsqu'un tumulte se fit au fond de la salle et tout à coup on vit apparaître au milieu des rangs du menu peuple qui s'ouvraient une femme d'une éclatante beauté qui, pâle et le front rayonnant, la tête haute, alla se placer auprès de Montestruc.



— Orphise ! s'écria Hugues.

— Oui, cette Orphise que vous aimez et qui vous aime ! dit-elle hardiment.

Alors, se tournant vers les juges qui la regardaient, éblouis en quelque sorte par sa jeunesse, l'éclat de sa beauté, la touchante audace de sa démarche :

— Je suis M<sup>lle</sup> de Montluçon, duchesse d'Avranches, et je viens déclarer, au nom de la vérité, devant la justice, que si le gentilhomme que voilà est entré dans les jardins de l'abbaye de Chelles, c'est qu'il y venait pour moi qui l'y avais appelé. Et cet aveu, je le fais sans crainte, hautement et sans rougir devant Dieu qui m'entend, parce que, dans la paix et la liberté de mon cœur, j'avais fait de Hugues de Montestruc que voilà mon fiancé !

Tirant alors de son doigt un anneau qu'elle passa à celui du prisonnier :

— Devant tous ici, je vous donne ma main et vous engage ma foi, reprit-elle. Je ne sais de quel crime on vous accuse, mais je me porte caution pour vous et mon honneur répond du vôtre. Donc, acquitté ou condamné, mais toujours innocent, ma main est à vous, prenez-la !

A cette fière déclaration, un grand mouvement se fit dans l'assemblée ; le peuple ému battait des mains ; les dames de la cour, qui avaient voulu se donner le régal d'un spectacle, s'étaient levées, et, entraînées par la nouveauté de cette action, entouraient M<sup>lle</sup> de Montluçon ; les plus jeunes l'embrassaient. Les juges eux-mêmes, embarrassés, se consultaient. Des gentilshommes vinrent serrer la main de Montestruc, s'associant par une marque publique d'estime au témoignage si courageusement porté par l'héroïne de cette scène inattendue.

Une condamnation dans de telles circonstances était impossible. L'avocat du roi déclara lui-même qu'il fal-



lait, en présence d'un fait si considérable, surseoir au jugement et en référer à Sa Majesté, qui ordonnerait un supplément d'enquête ou prononcerait sur le fonds même de l'accusation.

Un tumulte joyeux accueillit cette déclaration ; et M<sup>lle</sup> de Montluçon fut ramenée comme en triomphe à son hôtel tandis qu'une troupe de gentilshommes faisait escorte à Montestruc reconduit dans sa prison.

On n'a pas oublié cependant que Coquelicot et l'Anguillet avaient pris le chemin de la rue des Canettes pour déposer entre les mains de l'hôtesse du *Rat qui file* un papier sur lequel le nom de Pimprenelle était griffonné. Ce *Rat qui file* était un cabaret borgne dont la devanture, ornée de rideaux rouges rendus bruns par l'âge et la fatigue, s'ouvrait sous une enseigne représentant un rat à la mine benoîte occupé à filer le lin d'une quenouille. Ce lin semblait rapporter gros à la maîtresse du logis, si l'on en jugeait par la mine de la dame qui était grasse, rebondie, haute en couleur et de belle prestance.

— Pimprenelle ? je sais ce que c'est ! fit-elle en souriant. Il aura le papier.

— Veuillez lui dire, madame, que nous reviendrons demain au petit jour.

— Venez plutôt sur le coup de midi. C'est l'heure où mon pensionnaire s'éveille. En ce moment, il est en affaire par la ville.

— Va pour midi, répliqua Coquelicot.

Cette heure tardive lui donna une haute opinion des affaires auxquelles Pimprenelle se livrait. Elles devaient aimer l'ombre.

Le lendemain, au premier coup de midi, Coquelicot et l'Anguillet poussaient la porte du *Rat qui file*.

— Veuillez me suivre, messieurs, leur dit l'hôtesse à la joue fleurie qu'égayait un double menton, Pimprenelle m'a invitée à ne point vous faire attendre.

Elle passa devant eux, et, pénétrant au fond d'une arrière-salle, monta un escalier de bois dont les marches chancelaient et craquaient sous son poids ; arrivée au sommet, elle introduisit les deux amis dans une pièce assez propre où Pimprenelle, les yeux encore chargés de sommeil, achevait de s'étirer. L'hôtesse poussa un volet, et un rayon de soleil tomba sur le lit du compagnon.

Il passa à trois ou quatre reprises la main sur ses paupières alourdis, allongea les bras, et ouvrit en un formidable bâillement une mâchoire qui semblait avide d'engloutir quelque chose.

— Je vois ce que c'est, dit l'hôtesse qui contemplait Pimprenelle avec des yeux complaisants.

Elle emplit un verre de belle taille d'un petit vin blanc qui riait au soleil et le lui présenta. Les bâillements se fondirent en un sourire et Pimprenelle avala d'un trait le contenu du verre. Alors, faisant claquer sa langue contre son palais :

— Voilà qui est fait ! dit-il.

Se tournant soudain vers les deux visiteurs qui se tenaient debout près du lit :

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs ? je suis tout oreille.

— D'abord me reconnaissez-vous ? dit Coquelicot.

Pimprenelle considéra un instant son interlocuteur.

— Ventre-Mahom ! s'écria-t-il alors, comment pourrais-je avoir oublié un homme qui a donné un coup d'eau-de-vie à un misérable qui s'attendait à recevoir un coup de poignard ! Touchez là, s'il vous plaît !

Il allongea son bras maigre et donna à Coquelicot une poignée de main dont la vigueur rassura complètement celui-ci sur l'amélioration de sa santé.

— Vous venez sans doute pour causer d'affaires ? reprit Pimprenelle d'un air engageant.

— C'est une affaire en effet qui nous amène.

— Sérieuse ou badine ?

— Sérieuse.

— Attendez alors.

Il appliqua un coup de poing solide sur la cloison, ce qui était sa manière d'appeler. L'hôtesse, qui discrètement s'était retirée, parut bientôt au sommet de l'escalier.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon ami ? dit-elle.

— Presque rien, chère Cocotte ! Cinq ou six bouteilles seulement pour nous rafraîchir !

— Déjà ? fit Coquelicot épouvanté.

— Laissez, répliqua Pimprenelle ; si je ne me rince pas un peu l'estomac le matin, je n'ai pas l'entendement clair.

— Il a raison, poursuivit l'hôtesse qui minaudait, le vin est le passe-partout qui lui ouvre l'armoire aux idées.

Cocotte disparut de nouveau avec une agilité qu'on n'aurait point attendue de sa corpulence, et revint peu d'instant après, les bras et les mains chargés de verres et de flacons respectables, qu'elle plaça sur une table. Pimprenelle s'était levé et s'habillait à la hâte.

A côté de la maîtresse rutilante du *Rat qui file*, il avait la tournure d'un manche à balai à côté d'une dame-jeanne. Il était tout en profil, elle était tout en rondeur.

Cocotte, que la vue de son hôte affriolait, s'employait à lui présenter ses chausses et ses bas, sa cape et ses bottes, avec des mines de chatte amoureuse et clignant de l'œil. Pimprenelle la récompensait de son empressement par de petites tapes qu'il appliquait sur la fraîche rotondité de ses joues et de ses épaules. Debout enfin et tout habillé, il remplit et vida son verre coup sur coup et mit la première bouteille à sec.

— Commençons, fit-il alors, et ne négligez aucun

détail ; les détails sont les chandelles qui éclairent les événements.

Coquelicot lui raconta les choses par le menu depuis la rencontre que son maître et lui avaient faite de Criquetin au pays d'Alsace jusqu'au moment où M. de Montestruc avait été enlevé sous les murs de l'abbaye de Chelles.

— Bon ! bon ! entre camarades on m'a déjà touché quelques mots de cette affaire... Bien conduite, ma foi, et qui fait honneur à ceux qui l'ont entreprise !... Un nommé Sanguinetti avec qui j'ai trinqué dans divers cabarets, s'en est ouvert l'autre soir dans une maison honnête où nous entrons parfois. Il riait beaucoup, ce cher Sanguinetti ! Un joli garçon qui a de l'avenir si la potence ne l'arrête pas. Il y a du capitaine d'Arpallières là dedans !

— Vous croyez ?

— Pardieu ! J'en mettrais la tête de Cocotte au feu. Partout où la dague et la rapière piquent et tuent, il a la main... et avec lui un Italien du nom de Carpillo qui était à M<sup>me</sup> de Soissons.

Tout en parlant, Pimprenelle buvait coup sur coup. Déjà trois bouteilles gisaient sur le flanc, ayant rendu l'âme. Une quatrième était à demi morte, et ce que l'aimable Cocotte avait annoncé se vérifiait. L'esprit du buveur devenait de plus en plus lucide, et, d'induction en induction, il débrouillait tous les fils de l'affaire.

— Qui dit le capitaine d'Arpallières dit le chevalier de Loudéac, reprit-il, et qui dit le chevalier de Loudéac, dit le comte de Chivry ; deux bandits en habits de gentilshommes ! Je me suis frotté à bien des métiers, moi qui vous parle, et les bons compagnons tels que vous sont rares... Si l'on a trouvé des papiers compromettants dans la chambre de M. de Montestruc, c'est qu'on les y a mis ; et qui avait intérêt à les y mettre, s'il vous plaît, sinon ce même M. de Chivry ? Et je gage



qu'il les a tirés de sa poche, où ils n'étaient pas pour rien.

Il acheva la bouteille et décoiffa un nouveau flacon.

— Le beau serait que le vrai coupable ce fût lui ! Sans cela d'où tirerait-il l'argent qu'il dépense ? Nous autres qui battons le pavé de Paris du matin au soir à la recherche d'un écu, nous savons cela ! Et puisqu'il doit être le coupable, c'est qu'il l'est. Ça vous étonne, ce que je dis là ? C'est ma logique qui parle. Voilà bel âge qu'il a croqué sa légitime, et deux ou trois héritages, mangeant le vert et le sec en homme qui a l'appétit formidable. Les cartes en ont pris une bonne part, et un chœur de passions endiablées le reste... Quand j'ai vu notre homme au retour du voyage de Hongrie, éclabousser le pauvre monde et mettre à la porte les usuriers grassement remboursés ou rossés d'importance selon qu'il était en belle ou mauvaise humeur, ça m'a fait faire des réflexions. A présent, n'en doutez pas, nous avons mis le doigt sur le pot aux roses.

Après cette conclusion magnifique, Pimprenelle but à petites gorgées, lentement, la liqueur vermeille qu'il épanchait du flacon caressé par sa main et, de l'air d'un philosophe qui réfléchit, consultait son verre comme un livre.

— Le beau de s'être frotté à la police, reprit-il, c'est qu'on a plus d'une corde à son arc. J'ai appris comment on passait l'inspection d'un appartement et des meubles qui le garnissent. C'est pourquoi il faudra que je rende visite à celui de M. de Chivry. Une politesse en vaut une autre, comme on dit ; il m'a payé d'un coup de sa rapière là-bas du côté de Salzbourg, je le lui rembourserai par un coup de Jarnac à Paris... Laissez-moi seulement le choix du jour et de l'heure.

— C'est que nous sommes pressés ! hasarda Coquelicot.

— Bon ! alors, on se hâtera.

## XXI

## MINE ET CONTRE-MINE

BIEN des événements s'étaient passés à la cour pendant que Brisquette et Coquelicot étaient en campagne. La princesse Mamiani, qui connaissait M<sup>lle</sup> de la Vallière et savait qu'on pouvait intéresser son cœur à une cause noble et juste, était retournée à l'abbaye de Chelles, non pas cette fois pour voir M<sup>lle</sup> de Montluçon, mais pour parler à la favorite, qui avait fait choix de cette pieuse maison, comme on sait, pour s'y plonger dans la retraite. M<sup>lle</sup> de Montluçon, qui vivait dans un grand isolement, ignorait qu'elle eût pour voisine une personne d'un rang si considérable. Il faut dire aussi que M<sup>lle</sup> de la Vallière, ne voulant pas être exposée aux importunités d'une foule de gens qui, dans un but d'ambition ou de curiosité, n'auraient pas hésité à l'y poursuivre, avait tenu la chose secrète autant qu'il avait été en son pouvoir de le faire.

Mais Brisquette, introduite dans l'abbaye de Chelles, ne tarda pas à percer ce mystère et en donna avis à la princesse, qui, sur le conseil de la comédienne, ne perdit pas une heure pour se rendre auprès de M<sup>lle</sup> de la Vallière et forcer l'entrée de sa cellule.

Mise en présence de celle qui devait être un jour sœur Louise de la Miséricorde, elle lui tint le langage le plus propre à émouvoir une femme qui avait l'âme à la fois ardente et douce. Les mots d'amour, de tendresse, de fidélité, de dévouement, d'infortune, frappaient ses oreilles, en même temps qu'avec une habileté calculée Léonora lui peignait en termes voilés la sensation produite à la cour par l'apparition de M<sup>me</sup> la baronne de

Steinfeld et les progrès qu'elle semblait faire dans l'esprit du roi.

— M<sup>me</sup> la baronne de Steinfeld ? qu'est-ce donc que cela ? demanda M<sup>lle</sup> de la Vallière d'une voix qui décelait une secrète émotion.

— Une étrangère, une Autrichienne ; on la dit fort belle ; on en parle déjà comme d'une reine.

La princesse ne crut pas nécessaire d'insister davantage et glissa, voyant déjà dans les yeux de celle qui l'écoutait que le double sentiment de l'amour et de l'amour-propre s'était réveillé. Elle ramena l'entretien sur Montestruc, en faisant remarquer à M<sup>lle</sup> de la Vallière qu'une démarche prompte pouvait rendre au roi un fidèle serviteur indignement calomnié, en même temps qu'à M<sup>lle</sup> de Montluçon un fiancé poursuivi par la haine de M<sup>me</sup> de Soissons.

— Ah ! M<sup>me</sup> de Soissons aussi ! s'écria M<sup>lle</sup> de la Vallière avec une nuance d'amertume et de ressentiment.

Le résultat de cet entretien conduit avec un art tout féminin fut la résolution prise par M<sup>lle</sup> de la Vallière de retourner subitement à Paris, où elle assura que son appui serait tout acquis à M. de Montestruc.

— Et il ne dépendra pas de moi qu'il ne soit libre bientôt, ajouta-t-elle, si je puis encore quelque chose sur l'esprit du roi.

Le jour même où l'on apprenait l'audacieuse entrée de M<sup>lle</sup> de Montluçon dans la salle redoutable du Grand-Châtelet, le bruit se répandit à Paris que M<sup>lle</sup> de la Vallière venait de reparaître à la cour.

Le jour où l'héroïne du château de Vaux s'y montra, le fameux divertissement où Louis XIV devait figurer à côté de M<sup>me</sup> de Steinfeld avait été dansé, et l'étrangère pouvait croire, aux attentions dont le roi l'entourait, qu'elle était voisine de la toute-puissance.

Un bal était donné en son honneur au Louvre. La



joie du triomphe étincelait dans ses yeux. Assurée d'être servie par elle, M<sup>me</sup> de Soissons ne mettait plus de frein à ses espérances. Mais, au plus fort des rêves dans lesquels son ambition se berçait, on lui annonça tout à coup la présence de M<sup>me</sup> la duchesse de la Vallière.

— Tant mieux !... dit-elle en payant d'audace, je ne m'attendais pas à ce plaisir de la voir en personne assister à son humiliation...

— Qui sait ! répliqua Chivry, à son triomphe peut-être...

Olympe sourit, et, lui montrant la baronne dans tout l'éclat de sa beauté :

— Voici le printemps, reprit-elle ; l'autre, c'est l'automne ; et la saison nouvelle marche la première.

Malheureusement pour les calculs de M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons, la baronne de Steinfeld avait des violences de tempérament et de race qui s'accommodaient mal de ces luttes où l'on combat avec des sourires et des coquetteries, où l'on triomphe par le manège de l'astuce. Surprise en pleine victoire, — elle le croyait du moins, — elle perdit le sentiment de la mesure et ne dissimula pas le dépit que lui causait le retour d'une rivale qui semblait tout à coup sortir de l'ombre pour la braver.

Elle venait de paraître à l'extrémité d'une galerie, cherchant le roi, le front haut, le regard en feu, la lèvre frémissante, lorsqu'un flot de courtisans, s'écartant avec toutes les marques du respect et de l'empressement, livra passage à M<sup>lle</sup> de la Vallière, qui s'avancait émue, rougissante, les yeux partagés entre la tendresse et l'inquiétude.

Un mouvement instinctif porta le roi au-devant de celle que précédait une rumeur de sympathie. En dehors de la coterie d'Olympe Mancini, la duchesse n'avait que des amis à la cour, gagnés à sa cause par sa douceur, sa réserve, sa bonté.



Elle s'inclina devant le roi, et, d'une voix tremblante :

— Je n'ai pas été maîtresse du sentiment qui m'a ramenée à la cour, dit-elle ; si j'ai eu tort de céder à la voix qui m'y rappelait, un regard de Votre Majesté me l'apprendra, et j'irai, sans me plaindre, pleurer dans une éternelle solitude l'amer regret de lui avoir déplu.

Un soupir s'échappa de ses lèvres douces qui semblaient ne pouvoir plus articuler un son, et de ses prunelles bleues un long regard illuminé d'une flamme pénétrante glissa vers le roi. Déjà elle avait reconquis son empire.

— Une seule chose m'avait déplu, madame, répliqua-t-il en présentant sa main à la duchesse : c'était de ne plus vous voir dans ces lieux où tout me rappelait votre présence.

— Ah ! sire ! murmura-t-elle.

Le sourire qui parut tout à coup sur son visage, et qui en éclaira les grâces aimables, toucha le cœur du roi. Ce profond égoïste sentit alors combien il était aimé, et quelque chose en lui fut remué. Il entraîna M<sup>lle</sup> de la Vallière dans l'embrasure d'une fenêtre et pendant quelques minutes l'entretint avec un air d'empressement où la courtoisie ne tenait que la seconde place.

Le cercle des courtisans s'était écarté. Des chuchotements étouffés couraient partout. Hors d'elle-même, la baronne de Steinfeld traversa la galerie dans toute sa longueur et, sans s'arrêter aux regards d'étonnement qui la poursuivaient, d'un pas hautain s'éloigna et sortit.

— Eh bien ! murmura César à l'oreille d'Olympe, avais-je raison de craindre ?

— Ah ! cette Louise avec ses airs de sainte !... Mais attendez, répondit M<sup>me</sup> de Soissons d'une voix sourde, le roi ne s'est pas encore approché de la baronne... Il

lui parlera tout à l'heure et alors c'est à elle, c'est à nous que la victoire restera.

— M<sup>me</sup> de Steinfeld ? Vous n'avez donc pas remarqué qu'elle vient de se retirer à l'instant ?

— Ruse de guerre ! Elle ne s'est retirée que pour appeler sur elle l'attention et le désir du roi.

Les vingt-quatre violons du roi venaient de préluder. Les couples se formaient pour le menuet. Tous les yeux cherchèrent M<sup>me</sup> de Steinfeld, qui devait figurer dans le quadrille royal. Un maître des cérémonies s'élança de tous côtés à sa poursuite pour la prévenir. Le roi, qui venait de quitter la fenêtre où il avait conduit la duchesse, fit quelques pas vers la porte par où la baronne avait disparu. Un certain mécontentement paraissait sur son visage, lorsque l'étrangère qu'il s'étonnait de ne pas voir s'arrêta devant lui soudain et, sans s'excuser d'avoir failli le faire attendre, d'un air où l'on sentait les bouillonnements de la colère :

— Sire, dit-elle, je ne rentrerai dans la salle de bal où j'ai eu l'honneur de figurer aux côtés de Votre Majesté que lorsqu'une autre en sera sortie !

Sa voix vibrante, qui portait loin, fit passer un frisson dans le cercle des auditeurs. Mille regards s'entre-croisèrent dans le silence universel.

— Ah ! malheureuse ! murmura Olympe accablée.

— J'avais cru jusqu'à présent, répliqua le roi, que moi seul je donnais des ordres ici.

Et Louis XIV froidement se retira sur ce dernier mot, laissant l'étrangère, blême et décomposée, immobile à sa place. En une minute, elle resta seule. Les plus empressés à la saluer tout à l'heure et à l'entourer de leurs adulations furent les premiers à s'écarter. On eût dit qu'un coup de foudre l'avait frappée.

Folle de rage, livide et se traînant à peine, M<sup>me</sup> de Steinfeld se dirigea vers l'escalier du Louvre, cherchant du regard un bras pour y poser sa main. Personne

n'osait plus même entendre cette supplication muette. Seule, la comtesse de Soissons s'avança vers elle d'un air d'audace, et, l'accompagnant :

— Courage ! lui dit-elle à voix basse ; quand on est jeune et belle comme vous, rien n'est jamais perdu. Demandez un entretien au roi...

— Quoi ! après ce qui vient de se passer, vous voulez... ?

— Je veux que vous l'emportiez... Une couronne vaut bien la peine d'un effort...

— Mais que lui dirais-je, si par hasard il me recevait encore ?...

— Et que sais-je ! Prenez conseil de votre désespoir... Dites-lui que vous avez été folle, que vous l'aimez, que vous mourrez s'il ne vous pardonne pas... pleurez, pleurez surtout... Il est roi, Louis XIV, mais il est homme... Ah ! de belles larmes appuyées d'une parole éloquente, vous ne savez pas tout ce qu'elles peuvent !... Voyez ce qu'a pu l'autre avec son sourire d'ange et son regard d'adoration... Luttez ! luttez, vous dis-je !

— J'essayerai, murmura l'étrangère.

— Et tenez ! il n'est rien que je ne tente pour vous... Venez chez moi demain... je m'arrangerai pour que le roi y paraisse... A un signal que je donnerai, tombez à ses genoux... et ne vous relevez que pardonnée, c'est-à-dire victorieuse...

Mais le lendemain une nouvelle se répandit au Louvre dès le matin, qui fut un dernier coup de foudre pour tous ceux qui espéraient la chute de M<sup>lle</sup> de la Vallière. On apprit que, pendant la nuit, M<sup>me</sup> la baronne de Steinfeld avait reçu ordre de partir, et que déjà elle avait pris le chemin de la frontière.

M. de Chivry courut chez M<sup>me</sup> de Soissons, hors de lui.

— Eh bien ! vous savez la nouvelle ? lui cria-t-il, notre belle étrangère chassée et notre indestructible Montestruc presque délivré !



— La sotte ! qui se permet un esclandre quand elle n'est pas sûre de la victoire !

— Un capitaine d'aventure qui trouve à point nommé les plus grandes dames du royaume pour lui venir en aide !

— Mais il ne sera pas dit que je me tiendrai pour battue !... fallût-il aller jusqu'à l'emploi des armes les plus terribles... elle succombera, cette Louise exécrée !

— Et, s'il doit triompher, il n'aura que le cadavre de celle qu'il médite de m'enlever !

— Alors, vous êtes bien résolu à pousser les choses jusqu'au bout ?

— Aussi loin que vous le voudrez.

— Bien ! courez d'abord au Louvre et voyez le roi. Vous prendrez conseil des circonstances. Après, nous agirons. Je suis à vous, soyez à moi.

Un grand émoi régnait au Louvre lorsque M. de Chivry y parut. On y était sous le coup de la surprise causée par la nouvelle inopinée de l'ordre de départ intimé à M<sup>me</sup> de Steinfeld, qu'un carrosse avait été chercher à son hôtel sous la conduite d'un exempt. On en causait tout bas, mais un autre motif augmentait l'émotion générale. On ne savait pas encore comment le roi accueillerait le récit de ce qu'avait fait M<sup>lle</sup> de Montluçon au Grand-Châtelet ; le maître n'avait point parlé, et dans le doute on se gardait d'exprimer aucune opinion sur une aventure que les plus hardis qualifiaient simplement de coup de tête. On se rappelait que Louis XIV ne les aimait pas ; et ce qu'on savait du départ de M<sup>me</sup> de Steinfeld, astre disparu aussitôt qu'arrivé, faisait craindre qu'il n'accueillît pas favorablement la nouvelle de cette équipée.

Le premier mouvement du roi, informé de l'événement du jour, fut, en effet, l'indignation. Il ne parlait de rien moins que d'enfermer l'audacieuse personne qui avait méconnu son autorité, dans une forteresse





pour le restant de sa vie, tout comme s'il se fût agi d'un criminel d'État. Il fut heureux pour M<sup>lle</sup> de Montluçon que M<sup>lle</sup> de la Vallière, redevenue en un jour plus en faveur que jamais, se trouvât là.

— Quoi ! sire, tant de rigueur parce qu'elle a aimé ! dit-elle.

— Elle a bravé mon commandement.

— Je l'avoue et l'en blâme ; mais n'est-ce pas pour obéir à l'amour, un maître à qui les souverains cèdent quelquefois.

Le regard qui accompagna ces paroles était fait pour toucher le roi. Son front assombri s'éclaira.

Un gentilhomme de service s'approcha en ce moment de l'embrasure où il causait avec M<sup>lle</sup> de la Vallière et lui annonça que M. de Chivry sollicitait l'honneur de saluer Sa Majesté.

— Eh bien ! dit le roi, voilà quelqu'un qui a le droit d'être entendu ; que M. de Chivry décide.

— Vous savez ce qui se passe ? reprit-il en se retournant vers M. de Chivry, qui déjà attendait, courbé devant la majesté royale.

— Je l'ai su au moment où j'arrivais au Louvre pour présenter mes respects au roi.

— Je voulais faire un exemple qui apprît à tous que j'entends être obéi ; mais M<sup>lle</sup> de la Vallière incline vers la clémence... Je suis trop bon gentilhomme pour ne pas tenir compte de son opinion... Quel est votre avis, monsieur ?

— Je gage que la générosité de M. de Chivry le fera pencher de mon côté ? dit M<sup>lle</sup> de la Vallière en le regardant.

Entre un roi qui déjà faiblissait dans sa résolution, et une favorite remontée au faite de la puissance et qui insistait, un courtisan tel que César ne pouvait hésiter.

— Le cœur de madame la duchesse l'a toujours bien

inspirée, répliqua-t-il en s'inclinant vers M<sup>lle</sup> de la Vallière d'un air de galanterie respectueuse.

— Alors, monsieur, et je vois que je n'avais point trop auguré de la générosité de vos sentiments, vous approuveriez la résolution que j'oserais soumettre au roi ?

— J'y souscris sans la connaître, bien sûr qu'elle conciliera ce qu'on doit de respect aux volontés de Sa Majesté avec la pitié qui est permise pour un mouvement impétueux de jeunesse.

— Comme vous l'avez deviné, cette résolution conciliera tout.

— Parlez donc, madame, reprit le roi.

— A mon avis, ce qu'il y aurait de mieux en cette occurrence, ce serait de renvoyer M<sup>lle</sup> de Montluçon dans ses terres.

— Un ordre d'exil, alors ?

— Un exil qui lui permettrait de réfléchir aux bontés du roi en même temps qu'il permettrait de réviser un procès dont bien des parties restent obscures et à la solution duquel je suis à présent intéressée, si ce qu'on m'en a rapporté est vrai.

— Vous poussez l'indulgence jusqu'à ses plus extrêmes limites, madame, en l'étendant jusqu'aux ennemis du roi ! dit M. de Chivry d'une voix dont il s'efforçait d'étouffer les vibrations.

— C'est que je veux que le règne du roi soit le règne de la justice et de l'équité, parce que je veux que l'amour dont ses peuples l'entourent s'augmente et se développe sans cesse. Et puis — et ceci est un sentiment tout féminin — je ne puis pas m'empêcher d'espérer qu'un homme qui inspire des résolutions aussi hardies que celle dont M<sup>lle</sup> de Montluçon vient de donner l'exemple n'est pas aussi coupable, aussi misérablement criminel qu'on le prétend.

— Je me rends, madame, répondit César. J'oserai

cependant vous demander si, pour obéir à cet esprit de mansuétude auquel vous cédez avec tant de complaisance, c'est un exil aussi que vous proposez pour M. de Montestruc ?

M<sup>lle</sup> de la Vallière comprit le piège que M. de Chivry lui tendait sous le regard ombrageux du roi. Elle avait pris sa défense, c'était beaucoup déjà ; il ne fallait pas, tout en ne l'abandonnant point, qu'elle parût vouloir le soustraire à ses juges. Sans se troubler et regardant son interlocuteur en face :

— On n'exile pas un homme sur lequel la justice a étendu le bras, mais on peut l'enfermer dans une prison d'État jusqu'à ce que la lumière se fasse... Il y a, par exemple, la prison d'Amboise... Innocent, il pourra se jeter plus promptement aux pieds du roi qui a le projet de se rendre à Chambord ; coupable, la justice le saisira à son heure entre des murailles qui ont gardé des prisonniers plus illustres que lui.

César s'inclina avec un geste d'assentiment.

— Je demande alors au roi une double faveur, reprit-il : celle de me mettre au service de M<sup>lle</sup> de Montluçon pour la conduire à son château avec l'espoir de la ramener à d'autres sentiments, et celle de confier le soin d'accompagner mon rival, M. de Montestruc, à la prison que la volonté du roi lui assigne, à un autre moi-même, M. le chevalier de Loudéac. Le roi, qui a déjà eu tant de bontés pour moi, doit comprendre que le souvenir même de ces bontés me commande de ne rien négliger de ce qui peut en assurer l'accomplissement. M. de Montestruc remis entre des mains qui me répondront de lui, je suis tranquille... Et M<sup>lle</sup> de Montluçon confiée à ma garde, je mettrai tout en œuvre pour ouvrir son cœur au sentiment de soumission qu'elle doit à Sa Majesté.

— Rien de plus juste, et cette double faveur, je vous l'accorde, dit le roi. Je souhaite que vous réussissiez



auprès de M<sup>lle</sup> de Montluçon. Je vous autorise même à lui dire qu'à ce prix, je lui pardonnerai. Quant à M. de Montestruc, s'il ne démontre pas son innocence d'une manière éclatante, il sera puni comme il le mérite, comme doit l'être tout gentilhomme qui forfait à l'honneur.

Cette permission obtenue, ce n'était pas tout ce que M. de Chivry aurait voulu tirer de son entretien avec le roi ; il s'était heurté contre M<sup>lle</sup> de la Vallière, et il avait jugé imprudent d'entrer en lutte ouverte avec elle ; mais enfin les deux prisonniers remis à sa garde, c'était quelque chose. Que de hasards suscités par un voyage ! Il ne s'agissait que d'avoir l'habileté d'en profiter, et au besoin l'audace de les faire naître.

Cette dernière considération qu'il fit valoir auprès de la comtesse de Soissons en lui racontant le résultat de la démarche qu'il avait tentée au Louvre, fut celle qui frappa le plus l'astucieuse et vindicative surintendante. Elle comprit la signification du regard qu'il lui jeta.

— Partez donc, lui dit-elle, et ne laissez pas échapper l'occasion nouvelle qui vous est offerte de mener à bonne fin notre entreprise... La route de Blois, celle d'Amboise, doivent vous venger de l'échec subi sur la route de Vienne. Moi, je reste à la cour résolue à tout... Quand j'engage un duel, je puis tomber, mais je ne recule pas.

Tandis qu'un nouveau danger menaçait M. de Montestruc, on n'a pas oublié que Brisquette était restée à l'abbaye de Chelles, dans le pavillon et sous les habits de M<sup>lle</sup> de Montluçon, feignant d'être malade et ne recevant personne. Quand elle supposa que celle qu'elle avait délivrée ne pouvait plus être empêchée de mettre son projet à exécution, un matin elle fit prier la supérieure de passer chez elle, et, jetant le masque :

— Madame, dit-elle, j'ai l'honneur de vous présenter



M<sup>lle</sup> du Mail, qui appartient à la compagnie de MM. les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, et qui sollicite à la fois de Votre Sainteté le pardon de son audace et la permission de s'en aller.

A cette déclaration subite, la mère abbesse faillit tomber à la renverse. Quoi ! une comédienne dans cette sainte maison ! une fille de Satan parmi ce troupeau de pieuses brebis ! On n'avait jamais ouï parler d'une pareille abomination.

Indignée, et se signant coup sur coup, la supérieure eut quelque peine à recouvrer la parole.

— Savez-vous bien, mademoiselle, s'écria-t-elle enfin, que, pour prix de ce scandale, mon devoir serait de vous livrer aux gens du roi... et c'est à quoi je ne faillirai pas !

— J'ai mérité cet excès de courroux, madame, répondit Brisquette d'un air contrit, et en prévision de ce qui m'attend, j'ai préparé une petite harangue que j'ai l'intention de débiter à MM. de la Tournelle ou du grand conseil pour les exciter à l'indulgence.

— Une harangue, dites-vous ?

— Oui, madame, quelque chose comme un discours accompagné d'une pantomime éloquente ; chacun se sert des petites armes que le sort a mises à sa portée... Comédienne, je joue la comédie.

Alors avec une attitude, un geste, une voix où l'ironie se mêlait à une feinte humilité, Brisquette se lança dans une improvisation fouguese où tout à coup, saisie d'un accès de gaieté à la pensée qu'elle aurait à rendre compte en justice de son escapade, elle se répandit en de telles folies, que, pour échapper au ridicule de la scène qu'elle était menacée de voir jouer devant une assemblée de magistrats, la supérieure épouvantée, et peu soucieuse d'être livrée avec sa communauté aux impertinences des chansonniers, se hâta de l'interrompre :

— Mademoiselle, dit-elle vivement, l'oubli des injures est une loi dont la pratique nous est douce... Malgré l'étendue de votre faute, vous allez être mise en liberté sur-le-champ.

Brisquette, qui n'avait point d'autre désir, fit mine de se jeter aux pieds de l'abbesse, laquelle s'écarta comme si elle eût craint qu'un jet de soufre ne jaillît sur sa robe des mains de la comédienne, et, lui faisant signe de la suivre, la conduisit elle-même hors du pavillon jusqu'à la porte de la sainte abbaye. Avant de disparaître, Brisquette se donna le malin plaisir d'envoyer un sourire et des baisers à un essaim de jeunes novices qui, sur le bruit de l'aventure, la considéraient de loin et s'étonnaient de ne point voir des tourbillons de flammes bleues et rouges voltiger autour de sa tête et danser sur ses pas.

Cependant, en suivant la route qui la ramenait à Paris, une vague inquiétude s'empara de la comédienne. Les ennemis de celui qu'elle avait voulu sauver n'étaient pas de ceux qui lâchent prise du premier coup. Avait-il suffi de l'intervention de M<sup>lle</sup> de Montluçon pour arracher de leurs mains M. de Montestruc ? Son anxiété redoublant avec ses réflexions, la porte Saint-Denis à peine franchie, elle se fit conduire chez le lieutenant criminel. Ce qui lui restait de gaieté tomba dès les premiers mots qu'elle entendit tomber de sa bouche, et, quand il l'eut mise au courant de ce qui s'était passé en son absence, elle changea de visage.

— M. de Chivry commis à la garde de M<sup>lle</sup> de Montluçon ! M. de Loudéac à celle de M. de Montestruc ! Mais que faire ? s'écria-t-elle.

— Je ne sais..., répondit le magistrat. J'ai fermé les yeux sur tout ce que vous avez fait par amour pour les vôtres. Mais, si vous connaissez des amis à M. de Montestruc, voyez-les, et qu'ils se mettent en campagne sans perdre une minute, une seconde.

— Des amis... Il en a deux qui lui sont dévoués jusqu'à la mort. Mais l'un est en Hongrie, M. de Coligny... ; l'autre M. de Saint-Ellix a disparu... Eux absents, avec moi, je ne lui connais qu'une amie...

— Rien n'est perdu alors... Une amie, dites-vous, mais c'est quelquefois l'ancre de salut ! le phare qui fait voir le port et permet d'y entrer... Mais encore une fois, hâtez-vous !

Brisquette courut chez la princesse Mamiani, qui ne savait quelle démarche tenter. D'un côté, M. de Loudéac, de l'autre M. de Chivry, c'était deux gros risques à courir. Lequel de ces deux ennemis avait le moins de scrupules et pouvait être abordé avec une chance meilleure de réussir ? Malheureusement, la princesse ne connaissait aucun moyen de faire revenir le roi sur sa résolution.

— Le plus terrible, murmura Brisquette, c'est que le lieutenant criminel, qui ne peut plus rien pour moi, m'a fait comprendre à mots couverts que le chevalier de Loudéac, pour conduire son prisonnier au château d'Amboise, s'entourait de gens de sac et de corde. Plusieurs d'entre eux m'ont passé par les mains, a-t-il ajouté, et je ne voudrais pas que quelqu'un de mes amis se trouvât entre les leurs.

— Ainsi dans sa pensée, s'écria la princesse, nous avons quelque chose à redouter pour M. de Montestruc ?

— Non pas quelque chose, mais tout. En terminant l'entretien, le lieutenant criminel s'est penché vers moi : « Arrivera-t-il sain et sauf à sa nouvelle résidence ? m'a-t-il dit, je n'en répondrais pas ! »

Brisquette passa le bout de ses doigts effilés entre ses cils où brillait une larme, et, regardant la princesse, à demi-voix :

— Vous avez, m'a-t-on dit, une rare influence sur l'esprit du chevalier. Il m'est revenu qu'avec un mot

vous obtiendriez de lui tout ce qu'il vous plairait de désirer... Je n'ai rien à vous conseiller, mais, si vous êtes bien toujours telle que je vous ai vue une fois, vous n'hésitez pas à tout entreprendre pour assurer le salut de Montestruc.

— Et qui vous dit que j'hésite ?

Brisquette, émue, se mit à pleurer, et, joignant les mains :

— Oh ! dit-elle, si vous me le permettiez, comme je vous embrasserais !

— Faites ! dit Léonora.

Et ces deux femmes qui aimaient le même homme, non pas également peut-être, mais chacune selon son cœur, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

## XXII

### UN REVENANT

LA princesse, encore émue de l'entretien qu'elle avait eu avec Brisquette, venait d'expédier un laquais à Coquelicot pour lui recommander de surveiller le chevalier de Loudéac et de ne pas manquer de la prévenir du jour où il quitterait Paris en compagnie de son prisonnier, lorsque, tout à coup, un homme pâle, défait, le teint battu, tomba à ses pieds et s'empara de ses mains qu'il couvrit de baisers avant même qu'elle pût songer à s'en défendre.

Soudain elle poussa un cri en reconnaissant M. de Saint-Ellix, dont elle n'avait pas eu de nouvelles depuis leur rencontre à Vienne.

— Quoi ! vous enfin !... dit-elle en lui abandonnant ses mains sans résistance. Ah ! c'est la Providence qui vous amène !



— Je ne sais pas si la Providence s'occupe beaucoup de ma triste personne, répondit le marquis qui se pressait tendrement contre les genoux de la princesse, mais le repentir, la soumission, l'amour, voilà ce qui me conduit à vos pieds... C'est ma destinée d'y rester, c'est ma destinée d'y mourir !

Il avait la mine si défaite, l'air si malheureux que la princesse attendrie l'y laissa.

— Qu'elle serait longue à vous raconter, l'histoire de ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai vue, adorable Léonora ! reprit-il. J'avais pris la superbe résolution de vous oublier, juste au moment où je venais d'arracher, au cou d'un pacha couleur de taupe, ce collier de pierres que je voulais passer au vôtre... Ah ! mon saint patron m'est témoin que je n'ai rien négligé pour arriver à cette honnête fin ?... Et quel moyen prendre plus efficace que l'infidélité ! Pour mes débuts, je m'étais attaché au pas d'une infante qui m'a fait rendre visite à la Pologne... Pour elle, j'ai grimpé consciencieusement à des échelles de cordes ; pour elle, j'ai croisé mon épée contre une demi-douzaine de sabres ; pour elle, j'ai usé dix manteaux couleur de muraille, mais voyez la malechance ! plus j'avais lieu d'être heureux, plus j'étais malheureux... Mon cœur soupirait et vous cherchait à côté d'une autre !... J'ai cru qu'il fallait changer d'air et de divinité, mais la Moscovie dont j'ai égratigné la frontière et les Moscovites dont j'ai ravagé les âmes ne m'ont pas été plus secourables que la Pologne et les Polonaises... C'est pourquoi je suis revenu toujours courant. Sept ou huit cents lieues à franc étrier... Et par quels chemins ? Pas de chemins quelquefois !... A présent, j'ai l'inébranlable détermination de vous appartenir, quoi qu'il arrive et quand même, à tout jamais, sans vous rien demander... Il en sera ce que Dieu voudra... et même je prétends rivaliser avec vous de grandeur d'âme et de dévouement...

Vous êtes à qui vous aimez... Je serai à vous corps et âme... Et, un jour, mourant à votre service, je veux vous arracher cet aveu, que je méritais plus que je n'ai obtenu.

La princesse se pencha vers le marquis et l'embrassa sur le front.

Il tressaillit et manqua se pâmer.

— Ah ! fit-il, vous ne m'aimez pas et je meurs de ce baiser. Que serait-ce donc si vous m'aimiez ?...

A quelques jours de là, M. de Saint-Ellix parut botté et tout éperonné chez la princesse :

— Que cet équipage où vous me voyez ne vous surprenne pas, dit-il ; je suis au courant des coquinerias qui ont failli faire passer mon ami Hugues de Montestruc de vie à trépas et qui le maintiennent en péril contre toute justice. M<sup>lle</sup> de Montluçon aussi est menacée ; c'est pourquoi je me suis mis en tête d'accompagner M. de Chivry dans ce voyage d'agrément qu'il va lui faire entreprendre. Je n'entends pas grand'chose aux intrigues et donne comme une mouche dans toutes les toiles d'araignée qui se rencontrent devant moi. Mais, lorsqu'il s'agit d'une entreprise en pleine campagne, en plein soleil, je fais tout comme un autre. C'est pourquoi, m'étant pris d'une belle amitié pour ce gentilhomme accompli qui répond au nom de César, je ne puis me résoudre à le perdre de vue un instant, surtout lorsqu'il se consacre au service d'une personne que j'estime infiniment. M'approuvez-vous ?

— Si je vous approuve ! s'écria la princesse, qui se sentit remuée jusque dans les entrailles par cet air de gaieté sous lequel se cachait un amour si tendre, si profond. Ah ! pourquoi faut-il que mon malheureux cœur ne soit point libre ?... Vous mériteriez de le posséder tout entier, et je ne puis rien vous offrir que le don d'une amitié sincère. Or, pour une âme éprise, qu'est-ce que l'amitié ?

— Je prends d'abord ce qu'on me donne..., répondit le marquis avec le même sourire. Qui sait ! le reste viendra peut-être plus tard !

— Oui... je sais... un roi de votre pays a dit que le cœur des femmes était changeant et mobile... Le mien est-il pétri dans la même chair ? Je l'ignore... mais une chose que je puis vous jurer, c'est que, si jamais je venais à changer, seul vous en auriez le profit.

Les yeux de M. de Saint-Ellix devinrent humides.

— Voilà un mot qui me portera bonheur..., dit-il avec une émotion qu'il s'efforçait de dissimuler. Il me rendra bien fort contre les ennemis de ceux que vous aimez !

Léonora venait d'attirer le marquis auprès d'elle, et devenue songeuse au moment de s'arrêter aux plus extrêmes résolutions :

— Vous rappelez-vous le temps où vous m'avez appelée au château de Saint-Savy ? reprit-elle. Il me semble qu'il y a des siècles de cela, et c'est presque hier. Par quel miracle ne suis-je plus ce que j'étais alors, une femme qui cherchait le plaisir et en avait fait sa loi, amoureuse du bruit et de l'aventure ? Jeune, et rendue libre par une suite d'événements qui avaient accumulé sur ma tête des richesses énormes en me laissant veuve à un âge où d'autres entrent à peine dans le mariage, j'avais tous les désirs, toutes les ambitions... Un vent de folie m'emportait et j'appartenais à l'inspiration du moment, un matin, éprise de voyage, un soir éprise de fêtes et de bals !... Puis, un jour, un coup m'a frappée là... et ce que j'avais été, je ne l'étais plus... Et vous-même, mon ami, si quelqu'un, dans ce château où votre galanterie me prodiguait les amusements, fût venu vous dire qu'une heure viendrait où vous mettriez votre bonheur à me servir et à servir ceux qui me séparent de vous, par quel éclat de rire n'eussiez-vous pas accueilli cette prophétie !... Et nous voilà cependant tous



deux dévoués à la même cause, unis dans la même pensée... Et, en eussé-je le pouvoir, je ne reviendrais pas au temps de mes agitations et de mes songes !... Ne serait-ce pas qu'il y a dans le sacrifice que je m'impose une douceur secrète qui fait descendre la paix dans mon cœur ?

On gratta à la porte et Chloé parut, non plus la sémillante Chloé que Montestruc avait embrassée une nuit dans les jardins d'un hôtel, mais une Chloé qu'un voile de tristesse rendait presque sérieuse.

— Un homme est là que madame la princesse a déjà vu et qui demande à lui parler. Il insiste et s'appelle Lorédan.

— Ah ! Lorédan !... cet officier de la maréchaussée qui poursuivait M. de Montestruc... Qu'il entre !

Une minute après, Lorédan était devant la princesse. Il était pâle et ses yeux brillaient d'un éclat sombre.

— Ce que j'ai à vous dire, madame, a une certaine importance, dit-il ; peut-être ai-je tort en le faisant, mais je cède à un sentiment indéfinissable plus fort que ma volonté et qui me pousse à ne voir que votre bien et le bien de ceux qui vous sont chers.

— Voilà qui est singulier, dit la princesse qui échangea un regard avec M. de Saint-Ellix.

— Dois-je me retirer ? fit le marquis.

— Non, monsieur... vous pensez comme moi... donc, ce que j'ai à apprendre à madame la princesse, vous pouvez l'entendre, reprit Lorédan.

Il toussa comme un homme qui veut raffermir sa voix, et, arrêtant son regard triste sur la princesse :

— Vous n'ignorez pas qu'une personne que vous aimez doit quitter Paris prochainement pour être conduite au château d'Amboise sous la garde de M. le chevalier de Loudéac, poursuivit-il.

— Je le sais en effet.

— Savez-vous aussi que, pour se faire une escorte



sur laquelle il puisse compter, M. de Loudéac s'est entouré de bandits de la pire espèce ? Je les connais d'autant mieux que c'est moi qui les ai choisis.

— Ah !

— Oui, j'ai obéi en le faisant aux injonctions d'un homme à qui m'engage un lien de reconnaissance plus indestructible que le fer.

— Un certain capitaine d'Arpallières, je crois, qui s'appelle aussi Briquetaille ou le comte Orfano Monte-Rosso !

— Je lui dois tout..., répondit Lorédan d'une voix étouffée. Autrefois, je n'aimais que lui...

Un soupir souleva sa poitrine, puis de nouveau maîtrisant son émotion :

— Quand je me suis chargé de cette mission, je ne savais pas de quoi il s'agissait, reprit-il ; plus tard, et mes hommes enrôlés, on m'a fait connaître qu'ils devaient accompagner M. de Loudéac. L'un d'eux, un nommé Sanguinetti, a été aux ordres d'un certain Carpillo...

— L'âme damnée de M<sup>me</sup> de Soissons, dit la princesse.

— Il m'a fait entendre que M. de Loudéac avait mission secrète de se débarrasser d'un criminel d'État qu'on ne voulait pas se donner la peine de juger. Il m'a soufflé à l'oreille le nom de M. de Montestruc... Je me suis rappelé alors cette nuit où moi-même, lancé à sa poursuite, j'avais pénétré dans votre hôtel... et, comme je n'ignore rien de ce qui s'est passé depuis ce moment, je suis accouru pour vous dire : Prenez garde ! Jamais celui que vous avez sauvé n'a été aussi voisin de la mort !

— Je ne crois pas beaucoup en la mission secrète ; qui la lui aurait donnée et pourquoi ? mais ce que vous me dites, rapproché de certaines révélations qui m'ont été faites déjà, me prouve que tout est à craindre en

effet... Savez-vous, monsieur, si le chevalier de Lou-déac doit se mettre en route prochainement ?

— Dans trois jours, je crois, peut-être dans quarante-huit heures. Vous plaît-il que je vous en informe directement ?

— J'allais vous en prier.

— Est-ce là, madame, le seul ordre que vous ayez à me donner ? Je voudrais employer les quelques jours qui me restent à vivre à faire quelque chose qui vous fût agréable ou utile...

La princesse étonnée interrompit Lorédan :

— Pourquoi ce langage dans une bouche si jeune ? Que parlez-vous de quelques jours encore, vous à qui l'avenir réserve un si grand nombre d'années...

— L'avenir, dites-vous ? mon avenir à moi est fait de honte et de sang. Une main m'a ramassé parmi les ruines d'une ville en flammes ; une main me jettera mort dans la boue d'une rue. La reconnaissance a pour compagnon le mépris de mon cœur, et le mépris a tué ce qui faisait ma force... le besoin de me dévouer à quelqu'un. Qu'est-ce qu'une existence dans de telles conditions ! Et puis il y a des pressentiments qui ne trompent pas... Je me suis vu mort en rêve trois fois, et trois fois frappé par le même bras ! Mon destin achevé et mon corps enfoui dans quelque fosse inconnue, personne ne saura peut-être que j'ai vécu... Pas même vous !

Un instant l'homme de la maréchaussée cacha sa tête assombrie dans ses deux mains.

— Ah ! le malheureux... lui aussi ! murmura M. de Saint-Ellix.

Mais déjà Lorédan avait relevé le front, et, saluant la princesse :

— Si un jour vous avez un service à réclamer de mon dévouement, madame, je ne regretterai pas d'avoir vécu.

Et il s'éloigna de ce pas ferme que devaient avoir les gladiateurs quand ils descendaient dans l'arène, devant César.

— Je ne sais quelle entreprise vous méditez, dit alors le marquis, mais voulez-vous que je reste ? M. de Chivry ou M. de Loudéac, c'est tout un pour moi.

— Non ; suivez votre première inspiration. Soyez pour M<sup>lle</sup> de Montluçon sur la route de Blois ce que j'ai été pour elle sur la route de Salzbourg, un obstacle à tout ce qu'on tentera contre elle. Je n'ai pas dessein d'employer la force avec le chevalier, la ruse suffira.

L'expression du mépris passa sur son visage.

— Vous ferez luire une épée, vous, reprit-elle ; moi, je ferai jouer la clef d'or, et qui sait ! si le chevalier voyait quelqu'un auprès de moi, peut-être l'amour-propre l'empêcherait-il d'obéir à ses misérables instincts !

— Je pars donc, et, M<sup>lle</sup> de Montluçon à l'abri de tout danger dans ses terres, je reviendrai vous rendre compte de mon voyage.

La princesse voulut accompagner le marquis jusqu'à la porte de son appartement, penchée à son bras et souriante. D'une voix caressante, au dernier moment, elle le salua de ces deux mots : « Au revoir ! » qui ont la douceur d'une espérance, revint sur ses pas, souleva le pan d'un rideau et regarda M. de Saint-Ellix tristement tandis qu'il montait à cheval dans la cour de l'hôtel.

— Ah ! s'il savait ! murmura-t-elle.

## XXIII

### VISITE DOMICILIAIRE

C'ÉTAIT ce départ de M<sup>lle</sup> de Montluçon pour son château de la Meulière que Pimprenelle attendait pour

rendre à M. de Chivry, en son hôtel, ce que Carpillo avait fait à M. de Montestruc dans la chambre de l'auberge des *Trois Pigeons*. L'ami de Cocotte avait, pour cette entreprise, toutes les qualités que nécessitent ces sortes d'expéditions équivoques : une maigreur qui lui permettait de passer par les ouvertures les plus étroites, une adresse et une dextérité de main qui lui rendaient facile l'accès de tous les coffres, un flair qui lui faisait deviner, à la première inspection d'un appartement, le meuble vers lequel il devait diriger ses recherches, et une subtilité grâce à laquelle il pouvait tout visiter, tout traverser, tout enlever sans laisser plus de trace de son passage dans une chambre ou un tiroir que le vol d'une abeille dans un rayon de soleil.

M. de Chivry venait à peine de s'engager sur la route qui, de Paris, court vers Blois par Orléans, que le soir même Pimprenelle se faufilait dans son hôtel, comme un écureuil dans un verger, très déterminé à le visiter de haut en bas. Il avait un diamant à son doigt pour couper les vitres, un trousseau de rossignols dans sa poche pour ouvrir toutes les portes, un poignard à sa ceinture pour imposer silence aux importuns, et des sandales aux pieds pour étouffer le bruit de ses pas ; de plus, un briquet pour allumer un bout de bougie, et un morceau de cire vierge pour prendre les empreintes des serrures au cas où quelqu'une ne se laisserait pas attendrir par les fausses clefs.

En toute chose, Pimprenelle était un homme de précaution, qui ne voulait jamais qu'un hasard le prît au dépourvu.

Vers minuit, à l'heure où, profitant de l'absence du maître, la valetaille dormait dans la maison, et tandis que Coquelicot faisait le guet au dehors, Pimprenelle, passant par-dessus les murs du jardin, s'introduisit dans l'appartement particulier de César. Que fallut-il pour cela ? Une pesée à faire sur une porte récalci-



trante, une vitre à couper, une espagnolette à ouvrir. En un tour de main il eut ses libres entrées partout. Le rat qu'il avait glissé dans sa poche étant allumé, il regarda de tous côtés.

— Ah ! on s'amuse à enrôler en pays étranger d'honnêtes gens pour une besogne qu'ils acceptent ! se disait-il en forme de soliloque. De leur côté, ces braves gens s'emploient de leur mieux à s'acquitter de la mission de confiance qui leur est dévolue, et au plus fort de l'aventure, au lieu d'une bonne gratification à laquelle ils pensent avoir quelque droit, c'est de grands coups de rapière qu'ils reçoivent. Voilà de ces plaisanteries qui passent la permission ! Et qui, s'il vous plaît, vous applique ces furieuses estocades ? Celui-là même pour qui l'on travaillait ! On vous revaudra cela, monsieur de Chivry ; et, puisqu'une occasion mirifique se présente de vous faire danser un menuet au bout d'une corde de chanvre, je la saisis ! J'ai failli, grâce à vous, ne plus vider une seule bouteille. Grâce à moi, vous ne serez plus ni comte ni duc, monsieur le gentilhomme de grand chemin !

Tout en se parlant à lui-même, Pimprenelle allait de la salle où M. de Chivry mangeait à celle où il couchait, sans négliger celle où il recevait ses amis. Un grand cabinet où l'on serrait ses vêtements reçut aussi sa visite. Il inspectait les meubles d'un regard et fouillait ceux qui lui paraissaient propres à recéler des papiers.

Allant et venant, il s'accommoda de quelques bijoux qu'il trouva sous sa main, bagues ou chaînes d'or qui traînaient.

— De vilaines gens pourraient s'en emparer, se disait-il, et en faire un mauvais usage. En honnête personne, Cocotte s'en arrangera.

Des correspondances amoureuses l'arrêtèrent quelque temps. Il soupira.

— Des madrigaux ! Je connais cela ! N'ai-je pas ali-

gné des rimes pour Cocotte ! murmura-t-il. Voici au demeurant un sonnet bien tourné, qui pourra me servir un jour où ma veine poétique sera tarie. Il ne faut pas que rien se perde !

Et il prit le sonnet après les bijoux.

Cependant, Pimprenelle n'avait encore rien trouvé de ce qu'il cherchait. Coquelicot, qui faisait le pied de grue, s'impacienta, et, passant par le même chemin que son acolyte avait pris, le relança entre les quatre murs de l'hôtel, bien que ses mœurs honnêtes répugnassent à une telle besogne. Il s'en consolait par cette pensée philosophique qu'il faut hurler avec les loups.

— Eh bien ? dit-il en se glissant à pas sourds auprès de Pimprenelle.

— Rien encore ! La cachette s'obstine à ne pas se laisser deviner !

Mais Pimprenelle s'était piqué au jeu. Le jour était loin encore.

— Une première inspection, dit-il, se fait quelquefois trop à la hâte ; on est distrait par la nouveauté des objets qu'on rencontre... On voit mal parce qu'on veut trop bien voir... Maintenant que j'ai classé dans ma tête l'appartement et les meubles qui le garnissent, je sais mieux de quel côté mon attention doit se porter.

Coquelicot, qui le suivait pas à pas, le vit reprendre lentement le chemin qu'il avait parcouru, et, laissant de côté certaines pièces et certains meubles, s'attarder autour de quelques autres.

En soulevant des hardes pendues à des clous au fond d'une sorte de corridor noir qui mettait deux chambres en communication, il avisa une porte dissimulée dans une boiserie.

Un instant il l'examina en silence ; puis, se tournant vers Coquelicot qui ne soufflait mot :

— Je serais bien surpris si là n'étaient pas les œufs que nous cherchons.

Il prit dans son trousseau un certain nombre de crochets qu'il introduisit dans la serrure, et eut quelque peine à l'ouvrir. La chose faite, il découvrit dans l'épaisseur du mur un coffre dont le volet de fer résista à tous ses efforts. Le volet était scellé dans la pierre, et le ciseau pas plus que les monseigneurs ne venaient à bout de la serrure.

— Voilà le nid ! dit-il alors d'un air joyeux.

— Le nid tant qu'il vous plaira, dit Coquelicot ; mais, si nous n'en pouvons pas tirer les œufs, suivant votre expression coquette, à quoi cela nous servira-t-il de l'avoir découvert ?

— Attendez ! reprit Pimprenelle.

Il fit une pâte molle du morceau de cire qu'il avait emporté et prit l'empreinte de cette serrure entêtée.

— A présent, filons ! continua-t-il en glissant cette empreinte dans sa poche ; il est inutile de chercher ailleurs.

Pimprenelle referma tout, portes et fenêtres, effaça soigneusement la trace de ses pas dans le jardin et gagna la rue au moment où quelques lueurs voisines du matin commençaient à blanchir au bord des toits.

Ce n'était point un compagnon à ne pas connaître un ouvrier discret disposé, moyennant salaire honnête, à fabriquer la clef dont il avait besoin. Mais ce travail demanda quelque temps pour être mené à bonne fin, tant l'instrument offrait de délicatesse et de complication dans sa contexture. Il fallut donc s'armer de patience.

Maître enfin de cette bienheureuse clef polie et ciselée à souhait, Pimprenelle, que Coquelicot talonnait, retourna à l'hôtel de M. de Chivry à la nuit noire. Cette fois, l'Anguillet se chargea de faire le guet.

La clef introduite dans la serrure, le volet de fer tourna sans bruit sur ses gonds discrets et Pimprenelle put tirer à lui le contenu du coffre.



Des objets de peu de valeur entassés sans ordre parurent d'abord à ses yeux.

— Des gens qui n'auraient point notre expérience se laisseraient prendre à cette apparence modeste, dit-il à Coquelicot ; mais nous savons qu'on ne déploie pas un tel luxe de précautions pour des choses d'une médiocre importance.

L'intérieur du coffre vidé, un compartiment apparut, fermé d'un couvercle que Pimprenelle dut briser avec un petit marteau d'acier et un ciseau dont le tranchant mordit dans une rainure. Des liasses de papiers scellés d'enveloppes s'y trouvaient rangées sur une tablette.

En un tour de main, Pimprenelle en fit sauter les cachets.

Les papiers ouverts et rapprochés de la lumière projetée par le rat, Pimprenelle sourit d'un air de ravissement.

— S'il n'y a pas là de quoi faire pendre le gentilhomme le plus huppé de la cour, je ne m'y connais pas ! Regardez vous-même.

Coquelicot jeta un coup d'œil sur les papiers que lui tendait son maigre compagnon.

— Eh ! eh ! fit-il en se frottant les mains, voici des paquets de prose claire qui sentent bon pour nous et mauvais pour M. de Chivry.

Cinq minutes après, Coquelicot et Pimprenelle, chargés de leur précieux butin, gagnaient le large d'un pied leste.

— Estimez-vous que je vous ai rendu à Paris ce que vous m'avez prêté à Salzbourg ? demanda Pimprenelle à son complice après lui avoir remis le paquet tout entier.

— Certes oui ! Souvenez-vous même qu'il y aura toujours pour vous place au feu et à la chandelle du logis où Coquelicot trouvera gîte. Et qui sait ! le gîte ne sera peut-être pas mauvais !



— Je ne dis pas non ; mais je suis un vieil enfant de Paris, moi, et Cocotte habite Paris... j'y ai mes habitudes et l'heure de la retraite n'a pas encore sonné pour moi. En attendant, si je puis encore vous être utile en quelque chose, disposez de votre serviteur.

Coquelicot, fou de joie, sentait qu'il tenait M. de Chivry entre ses mains.

— J'en ferai des tenailles ! se disait-il en caressant les papiers du bout des doigts. Oh ! rien n'y manque des preuves qu'il nous faut pour le perdre sans retour !

On pourrait s'étonner que M. de Chivry eût gardé chez lui des papiers si compromettants ; mais c'est qu'avec ces mêmes papiers il avait prise sur M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons, qu'il savait capable, en un jour de péril, de ne pas hésiter à le sacrifier si elle y trouvait son intérêt, et pour rien au monde il n'eût voulu s'en dessaisir.

Ces papiers au pouvoir de Coquelicot, c'était quelque chose, mais l'important était de les faire parvenir d'une manière sûre entre les mains du roi ; or, les circonstances étaient pressantes, et il ne se dissimulait pas qu'il lui était bien difficile pour ne pas dire impossible d'arriver jusqu'à la personne d'un monarque qui se comparait au soleil.

— Me présenter à la porte du Louvre, la belle affaire, se disait-il, que suis-je pour y pénétrer ? Au premier mot que je dirai, je vois d'ici la foule des laquais et des gardes tombant sur moi pour me houspiller et me traîner en prison !... On n'a jamais vu un pauvre hère tel que moi parler à Louis XIV !

— Il y a Brisquette, hasarda l'Anguillet qui marchait sur ses talons.

Ce fut un trait de lumière pour Coquelicot qui ne put s'empêcher d'embrasser le petit homme sur les deux joues.

— Je suis si bête, que je n'y pensais pas ! s'écria-t-il. Coquelicot courut chez la comédienne, et, forçant toutes les portes :

— J'ai là, dit-il en frappant sur sa poche, de quoi prouver que M. de Montestruc, mon maître et votre ami, n'est pas le coupable que l'on cherche !

— Et tu es encore ici ?

— Si j'étais comte ou marquis, je n'y serais plus ! Mais il s'agit de parler au roi ! Or, ce n'est pas avec l'habit que je porte et le nom que le hasard m'a donné, qu'on entre au Louvre ou à Fontainebleau... Voyez-vous d'ici la figure que ferait l'officier de service à qui je dirais : « Je veux parler au roi et je m'appelle Coquelicot ! » Il me répondrait par des coups de bâton. C'est alors que, l'Anguillet et moi, nous avons pensé à vous. Il a cette idée qu'une femme peut toujours réussir où un homme échoue.

— Et vous avez bien fait !... Je suis entrée dans une abbaye, je saurais bien entrer dans un palais !

— Parbleu ! une comédienne ! dit l'Anguillet d'un air docte.

— Et une comédienne doublée d'une amoureuse, ce qui est pis ! ajouta Brisquette. Où sont ces papiers ?

— Les voici.

— Ah ! quel homme ! fit-elle d'un air de dégoût. Mais à présent nous le tenons et il ne faut plus qu'il nous échappe.

Brisquette parut réfléchir un instant.

— Quand on a entre les mains de ces papiers qui brûlent, il ne faut pas perdre une minute, reprit-elle en se parlant à elle-même. J'ai toujours admiré les gens qui, s'occupant d'affaires qui peuvent les compromettre, barbouillent des papiers dont le moindre suffirait à les mener à la Bastille... Mais ce qui s'est fait jadis se fait encore et se fera toujours... Mes camarades de l'hôtel de Bourgogne diront ce qui leur plaira,

je leur fausse compagnie, et si le spectacle chôme ce soir, à la grâce de Dieu, je m'en lave les mains !... Quant à voir le roi, je le verrai... et quelqu'un m'y aidera...

— La reine ? dit Coquelicot naïvement.

— Non pas la reine, répliqua la comédienne qui haussa les épaules, mais une autre qui n'a pas la couronne et qui a la royauté !...

— C'est drôle ! fit l'Anguillet.

— Seulement, tu m'accompagneras, et armé jusqu'aux dents encore !... Et si tu connais un bon compagnon... prends-le avec toi... Si M. de Chivry et les coquins qui tournent autour de ses chausses se doutaient de ce que nous allons tenter, ils ne feraient qu'une bouchée de nous trois...

— J'aurai le compagnon... Et nous partons ?

— Aujourd'hui.

## XXIV

### CONCILIABULE « IN EXTREMIS »

Nous avons laissé, on se le rappelle, M. de Saint-Ellix botté, éperonné et la rapière au flanc, disposé à chevaucher à côté du carrosse qui devait conduire M<sup>lle</sup> de Montluçon à la résidence que le roi lui avait assignée.

Trois laquais, bien montés et bien armés, l'accompagnaient. A son arrivée chez sa cousine, M. de Chivry le salua d'un regard de travers, auquel le marquis répondit par son plus gracieux sourire.

— J'ai affaire du côté où va M<sup>lle</sup> de Montluçon, dit-il, cela ne vous désoblige pas, j'espère, que je mette mon cheval au pas du vôtre ? Les routes ne sont point

sûres... on fait parfois de fâcheuses rencontres, et à l'occasion, mes gens et moi, nous vous prêterons le collet.

— Ah ! la belle idée que vous avez là, et que je suis aise de vous voir ! s'écria Orphise. Je gage que M. de Chivry n'en est pas moins ravi que moi... n'est-ce pas, mon cousin ?

César essaya d'une grimace qui pouvait passer pour un sourire, et la troupe se mit en route. Cette présence du marquis flanqué de trois gaillards de belle encolure pouvait gêner M. de Chivry dans ses combinaisons ; mais, toute réflexion faite, il prit la chose du bon côté.

En somme, il répondait au roi de M<sup>lle</sup> de Montluçon qui la lui avait confiée, et il était en pays français. Une tentative d'enlèvement, pour être essayée, devait être menée à bonne fin, et il était sous la surveillance d'un homme dont il avait appris à connaître la prompte résolution. Que gagnerait-il en outre par la violence, qu'il ne pouvait encore espérer d'obtenir par un retour de la fortune et la faveur du roi ? Toute chance perdue, il serait toujours temps de recourir aux coups de force. Son seul refuge dans la partie qu'il avait engagée, c'était le roi ; son seul auxiliaire, Olympe Mancini. Il devait donc persévérer plus que jamais dans la voie de soumission apparente et de respect profond dans laquelle il était entré, quitte à prendre plus tard conseil des circonstances.

D'autres réflexions lui traversaient l'esprit qui contribuaient à le maintenir dans des dispositions bénignes. Savait-il bien quelles surprises lui ménageait au retour la haine que M. de Loudéac nourrissait contre M. de Montestruc ? C'était un homme qui avait l'esprit fertile en expédients. Peut-être apprendrait-il que M. de Montestruc avait été emporté par la fièvre maligne sur la route d'Amboise ou tué par la fièvre quarte en y arrivant. Que de choses qui seraient débrouillées



par cet accident !... De toute façon, le mieux, c'était encore d'attendre.

Subitement César redevint l'homme qu'il avait été pendant le trajet de Vienne à Paris, et souriant :

— Laisse ta lame au fourreau, dit-il à Sanguinetti, qui chevauchait derrière lui ; l'heure n'est pas venue de la tirer, et dis à nos gens qu'il ne s'agit plus que de bien boire et de bien dormir.

Contraint par la présence de M. de Saint-Ellix à réduire le voyage de la Meulière aux proportions d'une promenade, M. de Chivry n'avait plus qu'une pensée, en abréger la durée. De vagues préoccupations le tourmentaient ; il avait le sentiment que sa vie touchait à la crise décisive, et pour la première fois peut-être il doutait du succès.

Leur course menée grand train leur fit apercevoir bientôt les tours de la Meulière enveloppées d'une ceinture de futaies.

— Vous voilà chez vous, dit-il à sa cousine, qui venait de descendre à la porte de son château. M. de Saint-Ellix a des loisirs qui lui permettent de goûter les charmes de ce séjour enchanté. Mais vous n'ignorez pas de quelle mission le roi m'avait chargé ; m'autorisez-vous à lui porter la nouvelle de votre arrivée, et puis-je croire que je ne dirai rien de trop en l'assurant que je l'ai remplie au gré de vos désirs ?

— Faites, dit Orphise.

César s'inclina sur la main de sa cousine et, faisant signe à ses gens, tourna bride sans plus tarder.

— Ah ! on ne dira pas qu'elle cherche beaucoup à me retenir ! murmurait César tout en fouaillant son cheval. Un mélange d'indifférence et de dédain, voilà tout ce qu'elle m'accorde ; mais cette fièvre d'impatience qui me travaille, d'où peut-elle venir ?... Dois-je y voir le présage d'un malheur prochain... l'avertissement de quelque catastrophe ? Quelque chose depuis

quelque temps détruit sans cesse l'effort de mes combinaisons... La fortune est contre moi... Je sens un orage dans l'air... mais est-ce de Paris ou de Chambord que le coup doit partir?... Et l'audace, cette fois, suffira-t-elle pour m'en rendre vainqueur?...

Il allait toujours pressant la course de son cheval, lorsqu'il aperçut sur la route un tourbillon de poussière qui se dirigeait vers lui.

— Eh ! eh ! fit-il ; voilà un cavalier qui n'est pas moins pressé que moi !

Il n'en était plus qu'à une petite distance lorsqu'un souffle de vent qui déchira l'épaisseur de ce nuage lui fit reconnaître dans son opacité l'homme qui courait avec cette vitesse vertigineuse.

— Briquetaille ! s'écria-t-il.

Le cavalier qui arrivait sur lui retint violemment son cheval qui plia sur son train de derrière.

— Tonnerre ! je vous cherchais.

— Moi ! qu'y a-t-il donc ?

— Un malheur !

— Je m'en doutais !... redoutable ?

— Non pas redoutable seulement, mais irréparable peut-être !

— Parle vite alors !

— En deux mots, dites, aviez-vous laissé à Paris, chez vous, dans votre hôtel, certains papiers qui sont de nature à faire tomber en place de Grève la tête d'un gentilhomme ?

— Mais...

— Pas de phrases, pas de réticences... Oui ou non. Les minutes comptent.

— Eh bien, oui !

— Alors vous êtes perdu... Ces papiers ont été volés.

César poussa un cri, et saisissant Briquetaille par le bras :

— Qu'en sais-tu ? Comment ? Par qui ?

— Écoutez et devinez... L'autre nuit, un homme, qui est à M<sup>me</sup> de Soissons, passait sous le mur des jardins de votre hôtel. Il vit deux ombres en descendre, tandis qu'un garçon empaqueté dans un manteau de couleur sombre faisait le guet. Carpillo était seul ; il attendit, puis, curieux, entra dans l'hôtel à son tour. Des traces se voyaient sur le sable des allées ; il les suivit, arriva devant une large fenêtre dont le volet avait cédé à une pesée ; la vitre était coupée... Il avait plu dans la nuit, quelques marques de boue imprimées sur le parquet le conduisirent à travers les appartements dans une espèce de bouge qui mettait deux chambres en communication.

— Et où des hardes se trouvaient suspendues contre la muraille ?

— Justement. Un pan de boiserie qui tapissait cette muraille avait été ouvert, et, dans l'épaisseur de la pierre, il aperçut un coffre dont le couvercle venait d'être forcé.

— Et au fond ?

— Au fond, il y avait une espèce de compartiment vide.

— Vide ?

— Carpillo y plongea les mains... Rien !

Une pâleur de mort se répandit sur le visage de M. de Chivry.

— Tout était là, n'est-ce pas ? poursuivit Brique-taille qui l'observait.

— Tout !

— Tonnerre !

— Ah ! s'écria César, je saurai bien les atteindre ceux qui...

— Des paroles inutiles à présent !... répliqua le capitaine avec violence. A quoi bon ? Croyez-vous qu'ils signent leurs noms, les auteurs de ces coups d'audace ? Quelle route ont-ils prise d'ailleurs ? Et ces papiers

qu'ils ont dérobés, entre quelles mains sont-ils maintenant ?

— Que faire alors ?

— User de tout ce qui vous reste de temps et de ressources pour vous venger. A qui profitera le danger qui vous menace ? A M. de Montestruc, n'est-ce pas ?

— Certes !

— Eh bien ! c'est dans M<sup>lle</sup> de Montluçon qu'il faut le frapper... L'homme est à M. de Loudéac... Ayons la femme !

Un sourire sinistre éclaira le visage de l'aventurier.

— Moi, j'aime ces coups de foudre qui précipitent les crises..., reprit-il. Un mot encore. M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons, qui n'ignore rien de ce qui se passe, ayant été avertie par Carpillo, m'a suivie sans perdre une minute. Elle a, je crois, l'intention de se rendre à Chambord auprès du roi, de qui tout va dépendre, mais, avant de s'y faire conduire, elle vous attend dans une auberge assise à la bifurcation de la route. Voyez-la et agissez de concert.

— Eh bien, j'y cours !

Olympe, en effet, attendait César dans la salle basse d'un cabaret où les gentilshommes qui rejoignaient la cour à Chambord avaient coutume de faire rafraîchir leurs chevaux. Elle l'attira dans un coin, et, les portes closes :

— Je sais tout... donc, jouons cartes sur table, dit-elle ; ces papiers que des mains intéressées vous ont enlevés, en même temps qu'ils vous compromettent, me compromettent aussi, n'est-ce pas ?

— Vous comme moi, également.

— Ainsi, même sort nous attend. Mais moi, je vous en avertis, je ne céderai pas sans combattre... Êtes-vous dans les mêmes dispositions ?

— Vous me le demandez !

— Alors, demeurez ici et comptez que je vous pré-



viendrai s'il n'y a plus d'autres conseils à prendre que de la haine et du désespoir. A vous, dans ce cas, de ne pas laisser M<sup>lle</sup> de Montluçon à qui vous la ravit. Poussez du côté de la Meulière d'où vous venez, et jouez votre va-tout ! Pourquoi l'orgueilleuse devise de cette insolente personne ne serait-elle pas la vôtre ?

— *Per fas et nefas !...* J'y ai déjà songé. Oh ! le serment que j'ai fait un jour, je ne l'ai pas oublié.

Le refrain d'une chanson de guerre qu'une voix fredonnait au dehors, attira l'attention de César. Il regarda par une fente du volet sur la route et reconnut M. de Saint-Ellix, qui s'en allait au petit galop, la tête de son cheval tournée du côté de Paris.

— Eh ! fit-il, voici justement la garnison qui abandonne le château !

— Il vous sera plus facile de le prendre d'assaut ! répondit Olympe en riant.

Elle regarda César au fond des yeux.

— Ah ! cette Orphise qu'il aime ! reprit-elle. Si je dois tout perdre, elle perdue, il me semble que je n'emporterai point de regrets dans ma chute.

Le soleil se couchait ; Olympe se leva.

— Si pour nous à Chambord il n'y a plus d'espoir, reprit-elle, un laquais à moi dont je suis sûre vous remettra un nœud de ruban noir. Ce sera comme si je vous criais : « Agissez et agissez promptement ! » Si, au contraire, il vous remet un nœud de ruban cerise, c'est que nous pouvons lutter encore. Alors, accourez au plus vite.

— C'est dit.

Lorsque M. de Chivry et M<sup>me</sup> de Soissons se séparèrent, Olympe ne savait pas encore à quelle résolution elle s'arrêterait. Tomber aux pieds de M<sup>lle</sup> de la Vallière pour surprendre sa pitié et attendre une occasion meilleure, ou descendre jusqu'au crime, lui semblaient deux choses également possibles. Entre la prière et le

crime, un hasard déciderait. Mais, si au plus fort de ce débat il devenait nécessaire de sacrifier son complice pour assurer son salut, la perte de M. de Chivry ne pesait pas plus à sa pensée qu'un brin de plume à son front.

## XXV

## LE NŒUD GORDIEN

LA situation était arrivée à ce point où, tendue outre mesure, le moindre incident pouvait en précipiter le dénouement. On a vu que M. de Saint-Ellix était passé, se dirigeant vers Paris, sous l'ombre même de cette auberge où il était loin de supposer que César et M<sup>me</sup> de Soissons fussent en conférence. Orphise en sûreté dans un château où elle était chez elle et entourée de serviteurs fidèles, il avait attendu que M. de Chivry se fût éloigné pour songer à ses propres affaires ou, pour mieux dire, à celles de Montestruc et de la princesse Mamiani, qu'il avait une impatience extrême de revoir.

— Une clef d'or, se disait-il, c'est tort bien, mais une épée d'acier n'est pas à dédaigner non plus.

Tout en courant, le souvenir de ce que Léonora lui avait dit au moment de leur séparation caressait son esprit. Il y voyait amoureusement l'aube d'un meilleur avenir.

— Des citadelles sont emportées d'assaut, reprenait-il à part lui, d'autres se rendent par la famine... Je prendrai celle que j'attaque par le dévouement. Ma stratégie en vaut peut-être une autre.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'un peu après Orléans, il fit rencontre dans une hôtellerie d'un laquais dont la livrée lui parut ressembler singulièrement à celle que portaient les gens de sa chère princesse. Il interrogea cet homme et apprit en effet que la prin-

cesse Mamiani était passée la veille, se dirigeant vers Beaugency, où elle avait l'espoir de rencontrer M. de Loudéac et son prisonnier.

Sans une chute de cheval qui m'a contraint d'abandonner ma maîtresse, vous ne m'eussiez point trouvé ici, ajouta le laquais qui se frottait la jambe.

— J'ai donc passé à dix pas d'elle sans la voir... et mon cœur qui ne m'avertit pas... l'imbécile ! s'écria M. de Saint-Ellix qui déjà n'écoutait plus l'écloppé.

Incontinent il revint sur ses pas, se promettant de ne plus s'arrêter qu'à Beaugency même.

M. de Montestruc confié aux mains de Loudéac par un ordre exprès du roi, le chevalier, au comble de ses vœux, avait entouré le voyage dont la direction suprême lui était réservée d'un appareil qui flattait sa vanité et en faisait un personnage. Il était résolu à marcher à petites journées, ce qui devait l'autoriser à faire subir à son prisonnier mille petites avanies où sa rancune et sa méchanceté trouvaient leur régal, en même temps que cette lenteur calculée lui permettrait de choisir l'heure et l'endroit où il pourrait le plus commodément, et sans risque, se défaire de l'homme qu'un hasard terrible avait remis en son pouvoir.

Le jour de son départ, escorté par les estafiers que Briquetaille avait pris soin de ramasser lui-même, il répandit habilement et à mots couverts le bruit qu'il traînait derrière lui un criminel d'État, coupable des plus grands forfaits. Il ne précisait rien, mais ces réticences laissaient tout soupçonner. Ce lui fut un prétexte de s'entourer d'un grand luxe de précautions, où il trouvait l'occasion d'exercer sa malice aux dépens de Montestruc.

Ce même jour, à la nuit tombante, Lorédan, qui avait chevauché quelques heures à côté de Loudéac, lui prêtant le secours de la maréchaussée pour gagner la première couchée, rentrait à Paris, et, tout couvert



de la poussière du voyage, se présenta chez la princesse Mamiani.

— M. de Montestruc vivra de pain noir et d'eau claire, dit-il, il couchera sur la dure dans un cachot, mais là n'est pas ce qui peut le plus vous effrayer. Un soldat subit ces misères, qui sont le lot du métier... Le terrible, c'est que le chevalier, dans ses épanchements, m'a fait entendre qu'il n'était point content de la santé de son prisonnier... Il est malade, m'a-t-il dit, je ne sais ce qu'il a, c'est comme une fièvre qui le dévore, avec de grands accès de faiblesse suivis de longs évanouissements... Cette confidence achevée, il a soupiré et d'un air contrit : « C'est à ce point, a-t-il ajouté, que j'ai peur vraiment qu'il ne rende l'âme avant d'arriver au château d'Amboise... » Ce serait une grande pitié pour moi sur qui repose une si lourde responsabilité... Là-dessus, il a levé les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de ses inquiétudes, mais la mine de l'homme donnait à ces paroles toute leur redoutable signification. Comprenez-vous, madame ?

— Que trop !... Ah ! cela fait entrevoir des choses horribles ! murmura la princesse qui frissonnait.

— Il m'a semblé que c'était un avis utile à vous porter, et je suis venu. Moi, je ne serai plus ici dans une heure. Un homme à qui j'ai le devoir d'obéir m'a dit : « Viens, j'ai besoin de toi. » Je pars donc.

— Quel homme ? Briquetaille, n'est-ce pas celui que M. de Montestruc a jeté par terre mourant ?

Lorédan fit un signe de tête affirmatif.

La princesse s'empara de sa main :

— Vous m'avez dit un jour que, si vous pouviez m'être bon à quelque chose une fois, une seule fois dans le cours de votre existence, vous ne regretteriez pas d'avoir vécu !

— Je l'ai dit parce que je le pensais.

— Eh bien ! jurez-moi de vous mettre entre cet



homme et M<sup>lle</sup> de Montluçon s'il voulait entreprendre quelque chose contre elle, et de tout risquer pour la lui enlever ?

— Quoi ! même s'il fallait mettre l'épée à la main et le combattre ?

— Même s'il fallait le tuer !

Lorédan fit un pas en arrière, effaré.

— Vous hésitez ?

— Ah ! s'écria-t-il, que vous savez bien que mon triste cœur n'a rien à vous refuser !... et c'est atroce cependant ce que vous exigez de moi !

— Jurez-vous ? reprit la princesse avec force.

— Eh bien, oui !

La princesse s'avança vivement vers l'officier, et, se penchant à son oreille :

— Qui vous dit que je ne meurs pas du mal dont vous souffrez ? hélas ! chacun porte sa plaie au fond du cœur et la mienne ne guérira pas !...

Le lendemain, à la tombée du jour, la princesse, qui n'avait pas perdu une minute, arrivait à Beaugency. Un luxe de sentinelles qu'on voyait de tous côtés lui indiqua l'hôtellerie où M. de Loudéac avait conduit Montestruc. Une sueur d'angoisse mouilla son front, cette sueur qui marque l'heure des résolutions irrémédiables. Les battements de son cœur l'étouffaient, et il lui semblait que la terre se dérobaît sous ses pas chancelants. Elle entra dans une pauvre chapelle qu'on voyait non loin de cette hôtellerie, et s'agenouilla dans l'ombre d'un pilier où tremblait la pâle clarté d'une petite lampe suspendue à la voûte. Elle pria longtemps ses mains jointes. Des visions de sa jeunesse lui passèrent devant les yeux. Elle revit Venise et le palais de son père au bord de la Brenta, et les jardins de Florence où elle avait rencontré Orfano, et ce château de Saint-Savy où, dans la furie d'un duel, Hugues lui était apparu... Maintenant sa vie était close et elle en avait

fait le sacrifice. Des larmes lentement coulaient sur son visage. Quand elle se releva, elle avait sur le front la blancheur des neiges et dans les yeux une flamme qui les rendait semblables à deux étoiles.

Bientôt après, et magnifiquement parée, elle entra dans la cour de cette hôtellerie traînée par un carrosse attelé de quatre chevaux que menaient deux postillons en grande livrée. Des pierreries au cou et à ses oreilles, une épingle d'or piquée dans ses cheveux, et soutenue par deux pages, elle descendit au milieu des torches et des flambeaux que portaient dix laquais. Tout un peuple de curieux s'était précipité aux fenêtres pour la mieux admirer. Le chevalier, attiré par le bruit, sortit de son appartement et l'aperçut. Ainsi revue dans ce cadre de lumières et splendidement vêtue, elle l'éblouit de sa resplendissante beauté. Un feu courut dans ses veines et, déjà fasciné, humblement il fit demander à la belle étrangère si elle aurait pour agréable de recevoir son esclave, M. de Loudéac.

Un instant après, la porte de son appartement s'ouvrit à deux battants, et il la vit apparaître rayonnante et le sourire aux lèvres.

— J'ai voulu vous prévenir ; ai-je bien fait ? dit-elle de l'air d'une reine qui rend visite à son sujet.

— Ah ! madame, s'écria-t-il en la contemplant, la nuit tombe, et il me semble que c'est l'aurore qui vient d'entrer chez moi ! Mais par quel miracle, vous, à Beaugency ?

— Vous voyez un miracle où il n'y en a point. Je me rendais à Chambord, où est la cour... En traversant cette ville, on m'a dit que vous étiez ici, et je me suis arrêtée.

— C'est donc moi que vous cherchiez ?

— Vous-même !

Les yeux du chevalier s'allumèrent.

— Une telle faveur, à moi, votre humble serviteur !

Me voilà enchaîné par les liens d'une éternelle reconnaissance.

— Que diriez-vous cependant si j'avais quelque chose à vous demander ?

— Votre requête serait un ordre. M'avez-vous fait l'injure d'en douter un seul instant ?

— Puisqu'il en est ainsi, quelques mots me feront mieux comprendre. Mais puis-je avoir l'assurance que nous ne serons point interrompus ?

Le chevalier appela.

— Je suis en conférence, dit-il à celui de ses gens qui se présenta ; je couperai les oreilles au premier d'entre vous qui aura l'impertinence de me déranger... Allez !

Les portes closes, Loudéac conduisit la princesse vers un fauteuil.

— Si c'est une chose qui soit en mon pouvoir, tenez-la pour faite, reprit-il.

— Nous allons voir, mais prenez garde de vous trop avancer.

— Daignez, madame, me mettre à l'épreuve.

— Vous êtes chargé, m'a-t-on dit, de conduire M. de Montestruc au château d'Amboise ?

— J'y serai demain avec lui.

Loudéac étouffa un léger soupir et d'une mine béate :

— Ce pauvre M. de Montestruc, reprit-il, je ne l'avais point en amitié, je le confesse ; mais, depuis que je le vois à toute heure, j'ai bien changé, allez ! C'est un brave et digne gentilhomme qui n'a péché que par étourderie... Moi qui vous parle, je ne crois guère aux accusations qui pèsent sur lui, malgré la gravité des charges qui l'accablent. Malheureusement, il est pris d'une fièvre qui m'inquiète ; j'ai grand'peur pour sa vie si on me condamne à l'enfermer dans les cachots de la tour d'Amboise, un lieu malsain !

— Il dépend de vous qu'il n'y entre jamais, répondit Léonora qu'un frisson venait de saisir.

— Et comment cela, s'il vous plaît ? Que suis-je pour un tel miracle, sinon un misérable gardien qui succombe sous le poids de l'obéissance ?

— Vous pouvez le sauver en permettant qu'il s'évade aujourd'hui.

— Oh ! oh ! fit Loudéac qui changea de visage et qui sauta sur sa chaise, voilà donc le motif qui vous a conduite auprès de moi ?

La princesse posa le bout de sa main blanche sur son bras, et, lui faisant signe de s'asseoir :

— Me trompé-je, lorsque, tout à l'heure, il m'a semblé que vous me disiez que mon désir serait votre loi ?

— Non certes, mais...

— Attendez !... Il n'y a donc entre nous, ce me semble, qu'une question à débattre, ou, pour mieux dire, qu'un moyen à trouver pour nous entendre ?

Un éclair passa dans les yeux du chevalier.

— Que penseriez-vous, à votre tour, continua la princesse, si j'ajoutais que, de mon côté, il n'est rien que je ne fasse pour vous prouver ma reconnaissance ?

— Rien ?

— Rien.

La poitrine de Léonora se gonfla, et, reprenant haleine :

— M. de Montestruc libre, s'il vous plaît de quitter la France, ma fortune est à votre disposition, reprit-elle.

Loudéac secoua la tête.

— J'ai peu de besoins, dit-il d'un air hypocrite, et ce que j'ai suffit à mes goûts modestes.

— J'ai des amis, des parents à la cour du duc de Savoie, ajouta la princesse ; ils vous prêteront leur appui et vous pousseront dans la carrière des armes, où votre valeur vous permet d'aspirer à tout.

Cette fois, le chevalier sourit, et, faisant un même geste de refus :



— L'ambition m'a toujours fait défaut, répliquait-il. Que faut-il à un gentilhomme qui porte l'épée ? Le droit de se dévouer à une cause juste et de mourir en la défendant. Non ! non ! ni richesses ni dignités ; rien de tout cela ne me tente.

— Que voulez-vous alors ?

— Vous !

Le mot partit comme une balle ; le chevalier venait de prendre les mains de Léonora.

La princesse ferma les yeux à demi. Ses lèvres se mirent à remuer comme si intérieurement elle eût murmuré une prière.

— Oui, vous que j'adore ! reprit Loudéac impétueusement, vous qui avez toutes les séductions, toutes les beautés ! vous dont la seule présence fait passer des frissons dans mes veines !

Il était à ses genoux ; elle le regarda fixement.

— Et à ce prix il sera libre ? reprit-elle.

— Oui, je vous le jure, mais à ce prix seulement.

— Même si je voulais qu'il le fût tout de suite.

— Soit.

Le chevalier s'était levé. Il se dirigeait vivement vers la porte, lorsque, se ravisant :

— Mais vous, ma parole tenue, quelle garantie ai-je que vous tiendrez la vôtre ? N'est-ce pas un piège que vous tendez à ma bonne foi ?

— Ne suis-je pas chez vous, avec vous ? Faites que M. de Montestruc soit libre, tenez, que je le voie là, à cheval, seul, sur cette route, une épée à son flanc, aussi vrai que je m'appelle Léonora Mamiani, morte ou vivante, je vous appartiendrai.

— Le jureriez-vous, la main nue, levée sur cette croix qui brille au sommet de cette chapelle ?

La princesse arracha le gant qui couvrait sa main, et, la tournant vers la croix qui, frappée par un rayon de la lune, étincelait dans la nuit :

— Sur ma foi de chrétienne et le salut de mon âme, M. de Montestruc en sûreté, je vous le jure, morte ou vivante, je serai à vous !

— Attendez donc ! cria Loudéac.

Restée seule, Léonora livide colla son front à la vitre par où elle voyait la route blanche qui courait vers la Loire. Son cœur battait à l'étouffer.

— Libre ! libre ! disait-elle, il sera libre !

Des minutes qui lui semblaient éternelles s'écoulaient. Enfin des pas résonnèrent dans la pièce voisine, et Loudéac reparut.

Il se plaça auprès d'elle, devant la fenêtre, et, la main sur son épaule :

— Regardez ! dit-il.

Léonora ouvrit les yeux tout grands. La lune, qui brillait au plus haut du ciel, inondait la nuit de sa clarté. Un cavalier se montra sur la route, à cheval, l'épée au flanc.

— Ne le reconnaissez-vous pas ? reprit Loudéac ; je lui ai dit d'enlever son manteau quand il serait en face de cette fenêtre où il verrait une lumière.

En ce moment, le cavalier qui passait sur la route rejeta sur son épaule le manteau qui le couvrait. Un nuage flotta devant les yeux de la princesse.

— Ah ! oui, c'est lui ! c'est bien lui ! murmura-t-elle.

— Je vous l'avais juré !...

Loudéac, qui s'était penché vers elle, passa un bras autour de sa taille. Elle chancela, et, tandis que d'une main elle se soutenait à l'un des barreaux de la fenêtre, de l'autre elle prenait dans sa chevelure la longue épingle d'or.

Cependant, le chevalier l'attirait vers lui.

— Non ! non ! reprit-elle, attendez qu'il soit sur l'autre rive, là-bas, à l'extrémité de ce pont que vous voyez...

— Vous faites de moi ce que vous voulez, reprit le

chevalier qui colla ses lèvres sur le cou de la princesse inclinée.

Ce baiser lui donna l'impression d'une morsure, ses genoux fléchirent, et elle dut se cramponner à la fenêtre pour ne pas tomber.

Cependant le cavalier, que son cœur suivait, s'enfonçait dans la transparence de la nuit. Bientôt sa silhouette s'effaça au milieu des clartés flottantes qui baignaient la campagne. Le galop de son cheval sonna quelque temps dans le silence de l'espace, puis s'éteignit. La princesse alors approcha de la place que la bouche de Loudéac avait effleurée d'un baiser, sa main armée d'une épingle d'or, et en déchira l'épiderme. Soudain une gouttelette de sang y parut.

— Adieu ! murmura-t-elle.

— A qui parlez-vous ?

— A lui, à moi ! reprit-elle d'une voix étouffée.

Loudéac la prit dans ses bras et la fit glisser vers le fauteuil qu'elle avait quitté. Elle s'y laissa conduire en se traînant.

Quand elle y fut assise, il se mit à ses pieds. Elle resta immobile avec un sourire vague sur les lèvres, les paupières à demi closes, agitée de légers tressaillements. Elle semblait ne pas entendre ce que disait le chevalier, ne pas le voir. Il l'attira sur son cœur, elle s'y laissa tomber inanimée, les lèvres livides.

— Mais qu'avez-vous ? s'écria-t-il effrayé de sa torpeur.

La princesse parut se réveiller comme d'un songe, et, le regardant :

— Que vous avais-je dit ? murmura-t-elle avec effort ; n'avais-je pas juré que vous m'auriez vivante ou morte ? Eh bien, je meurs !

Il sentit ses mains inertes se refroidir entre les siennes ; il voulut la soulever ; la tête appesantie de Léonora roula sans force sur son épaule, et son corps, d'où la

vie se retirait déjà, resta sans mouvement entre ses bras. Effaré, il la laissa retomber.

— Ah ! cette goutte de sang ! fit-il en regardant la tache rouge qu'elle avait au cou.

L'épingle d'or que la princesse tenait encore à la main s'échappa de ses doigts glacés et, en tombant sur le parquet, rendit un son métallique qui le fit tressaillir.

— Morte ! elle ! dit-il à demi-voix.

Il se baissa pour ramasser cette épingle et subitement la rejeta comme s'il eût craint pour lui-même le trépas qu'elle venait de subir.

Épouvanté, Loudéac se mit à marcher par la chambre, haletant, fiévreux, n'osant pas tourner les yeux vers ce cadavre, et cependant attiré par son immobilité et sa pâleur de marbre. Un jour verdâtre qui se glissait par la fenêtre en faisait paraître la forme raide plus livide encore et l'entourait de clartés sinistres. Le chevalier tremblait comme s'il avait eu froid. Ce silence qui l'entourait lui faisait horreur et il n'osait appeler.

Soudain une rumeur éclata ; des pas précipités retentissaient dans la cour et les escaliers d'où montait un grand bruit de voix, il courut vers la porte, criant : « N'entrez pas !... » mais cette porte s'ouvrit violemment et un homme s'élança dans la chambre.

M. de Loudéac reconnut M. de Saint-Ellix. C'était M. de Saint-Ellix en effet, que nous avons laissé revenant sur ses pas, sur la route d'Orléans et suivant la princesse à la piste. A son arrivée à Beaugency, il avait appris qu'elle s'était rendue chez M. de Loudéac, et, poussé par une crainte invincible, redoutant tout de cet homme, il y pénétrait à son tour.

Ses regards firent le tour de la chambre et tombèrent sur Léonora.

Il fit un bond, la souleva dans ses bras, l'appela, et,



tout frémissant, passa les mains le long de son corps comme pour y surprendre un reste de vie. La bouche était muette, le front livide. Terrible, il se redressa.

— Misérable ! s'écria-t-il, qu'as-tu fait d'elle ?

— Moi ! moi ! fit Loudéac hors de lui, la tête perdue ; est-ce que je le sais ? Elle est venue... C'était pour M. de Montestruc qu'elle aimait, vous savez... Que n'eût-elle pas fait pour lui ? Le prisonnier délivré... je l'ai trouvée morte...

Mais déjà le marquis s'était élancé vers la porte qu'il verrouillait, et, d'un geste violent, mettant l'épée à la main :

— Ah ! bandit, je te tiens ; il faut que je te tue ! cria-t-il.

Et il fondit sur Loudéac.

Cette attaque furieuse tira le chevalier de cette espèce de stupeur morne dans laquelle il était tombé et qui tenait de la folie. Il arracha sa rapière du fourreau et le combat commença, âpre, violent, silencieux.

Personne ne songeait à les déranger ; on s'était aperçu de l'évasion du captif et un grand tumulte régnait partout. Parmi les coquins à qui sa garde était confiée, les plus hardis se répandaient çà et là pour essayer de le rejoindre ou de découvrir quelque trace de sa fuite ; les autres n'osaient en informer le chevalier.

Dans les conditions où ce duel farouche mettait aux prises Loudéac et le marquis, il ne pouvait être long. Le fer visait au cœur ; l'un voulait tuer, l'autre était presque las de vivre, mais ne voulait pas mourir sans frapper. Tous deux portaient des coups plus qu'ils ne cherchaient à les parer. Bientôt des taches rouges parurent sur leurs vêtements ; le bout des deux épées faisait voler des gouttes de sang.

Un instant vint où le marquis sentit que ses forces s'épuisaient, mais il avait devant lui un adversaire qui chancelait. Il prit son temps et se jeta sur lui avec la

furie d'un homme qui veut en finir. Son fer rencontra la poitrine du chevalier et s'y enfonça tout entier, mais lui-même, atteint d'un coup terrible, laissa échapper l'arme qui l'avait vengé. Loudéac venait de tomber lourdement le nez par terre, les bras ouverts ; son front toucha les pieds du marquis, une convulsion agita ses membres et il resta roide.

Un dernier sourire éclaira le visage de M. de Saint-Ellix, et, se traînant vers celle qui ne le voyait pas et ne l'entendait plus, il se coucha à ses pieds ; ses lèvres, où flottait encore un reste de souffle, cherchèrent les mains glacées que rien ne devait plus réchauffer, et dans l'attitude de l'adoration, heureux de sentir sa vie s'écouler, puisque celle qu'il aimait ne vivait plus, pressé contre ses genoux, il attendit la mort.

Presque à la même heure, et dans cet étroit espace où toutes les passions les plus violentes se donnaient carrière, où la haine, la jalousie, l'ambition, le dévouement, l'amour, la colère, la ruse, l'amitié, se poursuivaient, se cherchaient, s'évitaient, Brisquette arrivait à Chambord accompagnée de Coquelicot, de l'Anguillet et de Pimprenelle, tandis que Montestruc, ignorant du sacrifice auquel il devait sa liberté, y courait par un autre côté. La comédienne, à qui le souvenir de M. de Chivry donnait le frisson et qui tremblait de le voir surgir à tous les pas, ne fut un peu rassurée qu'en voyant les tourelles élégantes du château de François I<sup>er</sup> s'élancer du milieu des futaies.

Brisquette, qui s'était munie d'une valise au moment de quitter Paris, s'arrêta dans l'hôtellerie la plus voisine de Chambord, et, au grand étonnement de ses compagnons qui comptaient les minutes, s'enferma dans une chambre pour y goûter, disait-elle, quelques instants de repos dont elle avait grand besoin. Bientôt après, et tandis que Coquelicot pour calmer son impatience déjeunait sur le pouce, allant et venant devant

l'auberge et donnant au diable ce sommeil intempestif, il vit venir à lui un page qui portait la livrée bleue et blanche du roi et qui, le saluant, lui demanda avec politesse s'il n'avait pas vu sur la route des valets de chiens conduisant une meute.

Coquelicot se hâta d'avalier une bouchée de pain et de jambon qu'il broyait entre ses dents, et s'excusait de n'avoir rien aperçu, ni gens ni bêtes, lorsqu'un éclat de rire l'interrompit.

— Je vois, dit Brisquette, que personne ne me reconnaîtra par ici, puisque tu ne m'as pas reconnue... En route maintenant, je suis sûre, avec un peu d'audace, d'arriver jusqu'à M<sup>lle</sup> de la Vallière, et ce n'est pas dans la poche d'un petit page que M. de Chivry s'avisera de chercher les papiers qu'il a perdus...

Un quart d'heure après, elle avait franchi les grilles du parc, une demi-heure après les portes du château, et, le poing sur la hanche, d'un air délibéré, se dirigeait vers l'appartement de M<sup>lle</sup> de la Vallière, qu'elle se fit indiquer adroitement. Presque aussitôt elle l'aperçut qui sortait d'une galerie, entourée de quelques femmes. Hardiment, Brisquette s'approcha d'elle et, le chapeau à la main, s'inclinant :

— C'est un message que je suis chargé de vous remettre pour le service du roi, madame.

Et tout bas, fort vite, d'une voix étranglée par l'émotion :

— Pas un mot, pas un cri, madame, c'est de la part de M. de Montestruc... Il y va de sa vie !

— Veuillez me suivre, monsieur, répondit M<sup>lle</sup> de la Vallière, qui tressaillit à peine.

Brisquette marcha derrière elle, dans une attitude à la fois modeste et respectueuse.

M<sup>lle</sup> de la Vallière, retirée dans son appartement et Brisquette seule avec elle, la comédienne se jeta à ses genoux :



— Il n'y a plus ici ni page ni message du roi, lui dit-elle, mais une femme, une amie de M. de Montestruc qui donnerait tout son sang pour lui, et des papiers qui peuvent le sauver... Lisez ceci, madame, et dites-moi si j'ai bien fait d'écouter mon cœur qui me criait de courir à vous.

Ses mains tremblantes lui présentaient les papiers ravis à M. de Chivry. A peine M<sup>lle</sup> de la Vallière les eût-elles feuilletés en grande hâte, que, poussant un cri :

— Ah ! cette fois, dit-elle, nous savons de quel côté est le crime !

Elle regarda vers une pendule qui faisait entendre son tic tac dans un coin.

— Le roi sort du conseil, il sera bientôt ici. Attendez, reprit-elle.

Bientôt, en effet, le roi parut. M<sup>lle</sup> de la Vallière courut à lui.

— Bonne nouvelle, sire, et qui réjouira le grand cœur de Votre Majesté ! Elle a été bien inspirée le jour où elle a permis que du temps fût accordé à M. de Montestruc pour se justifier des crimes odieux dont il est accusé. Voici qui proclame surabondamment son innocence. Le nom du vrai coupable est écrit là à toutes les pages... Voyez, sire, voyez !

Le roi s'empara vivement des papiers que lui présentait M<sup>lle</sup> de la Vallière et les parcourut d'un coup d'œil.

Bien qu'habitué dès l'enfance à rester maître de lui en toute occasion et à se dominer, son visage changea subitement d'expression.

— Un gentilhomme descendre si bas ! la délation, l'espionnage ! fit-il avec un mouvement d'horreur, et une femme revêtue d'une grande charge à la cour s'associer à de telles infamies !... Mais justice sera faite... bonne justice !...



Il releva la tête, et, regardant M<sup>lle</sup> de la Vallière :

— M. de Montestruc lavé de cette accusation qu'on a fait peser sur lui, reprit-il, il y a une chose que je ne m'explique pas... Cette lettre qui vous était adressée et où il parlait un langage si peu mesuré !...

— Cette lettre où son amour pour une autre poussait un cri vers moi, elle s'explique aisément. M. de Montestruc a cru que j'avais quelque empire sur le cœur du roi. Est-ce un crime de l'avoir cru ? Est-ce un crime de supposer qu'à ma prière Sa Majesté lui permettrait de se réunir à celle qu'il aime ?

Le roi sourit ; M<sup>lle</sup> de la Vallière comprit, à l'air de son visage, qu'elle pouvait tout obtenir de lui.

— Le roi, reprit-elle, mettrait le comble à ses bontés s'il arrachait M. de Montestruc aux mains qui le gardent et si, délivré, il l'autorisait à délivrer lui-même M<sup>lle</sup> de Montluçon. Ce serait pour la constance de son amour et pour son dévouement à servir Votre Majesté la plus douce et la meilleure des récompenses.

Sans répondre, le roi prit une plume et traça quelques mots sur une feuille de papier qu'il passa à M<sup>lle</sup> de la Vallière.

— Vous ne direz plus, madame, qu'un roi ne sait pas obéir, reprit-il de cet air de galanterie qui en faisait le gentilhomme le plus accompli de son royaume.

M<sup>lle</sup> de la Vallière tendit le papier à Brisquette, témoin muet de cette scène, et, tandis que son sourire et ses yeux humides remerciaient le roi :

— Allez, monsieur, dit-elle au jeune page qui attendait immobile et tout dévoré d'émotions contenues, allez, et apprenez à M. de Montestruc ce que le roi daigne faire pour lui et pour M<sup>lle</sup> de Montluçon, sa fiancée.

Le page baisa furtivement le bout des doigts qui lui tendaient le papier où se voyait la signature du roi, et sortit en courant.

## XXVI

## L'ENLÈVEMENT

SANS reprendre haleine, et serrant contre son cœur ce papier qui représentait le salut et qu'elle avait conquis par son dévouement et son audace, Brisquette, toujours courant, franchit en quelques minutes la distance qui la séparait de ses compagnons.

— Victoire ! cria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut à Coquelicot qui se mourait d'impatience à la grille du parc, où elle lui avait enjoint de l'attendre.

— Victoire ! cria-t-il de confiance en jetant son chapeau en l'air.

— Victoire ! répéta l'Anguillet, qui sauta comme un chevreau.

Puis, rattrapant son chapeau qu'il avait fait voler à l'imitation de Coquelicot, il ajouta :

— Qu'y a-t-il ?

Brisquette, dont le visage rayonnait, raconta ce qui venait de se passer et leur montra la signature du roi.

— Eh bien ! c'est clair, dit Pimprenelle qui achevait de vider un broc à l'ombre d'un mur, ce joli vin de Touraine vient de m'ouvrir l'esprit ! Si j'ai bien compris ce que mademoiselle vient de nous narrer en un style élégant et vif, nous avons permission de tirer M. de Montestruc des griffes du chevalier de Loudéac, qui s'est arrêté à Beaugency pour la couchée ; après quoi, tous ensemble, nous prendrons le chemin du château de la Meulière... C'est une promenade, et, puisque le résultat doit en être désagréable à M. de Chivry, faisons-la en compagnie et au plus vite.

Grâce à l'argent dont Brisquette s'était munie, on

eut bientôt fait de se fournir des chevaux frais. Quant aux armes, Coquelicot et ses amis en étaient toujours abondamment pourvus.

Ils avaient à peine franchi trois ou quatre lieues qu'ils découvrirent sur la route, au loin, un tourbillon de poussière qui s'avavançait sur eux comme si un vent d'orage l'eût poussé. Il ne fut bientôt plus qu'à une vingtaine de pas. La silhouette d'un cavalier s'en détacha.

— Bonté du ciel, Hugues ! cria Brisquette, qui la première avait reconnu M. de Montestruc.

Et, lui barrant le passage, elle se jeta à son cou.

C'était Hugues, en effet, échappé comme on sait aux mains du chevalier et qui s'en allait au plus vite vers Chambord, où son dessein était de voir le roi.

Les larmes de Brisquette, les cris de joie de Coquelicot, les questions de Montestruc s'entre-croisaient. L'Anguillet répondait pour tout le monde et expliquait de son mieux ce qui s'était passé à Chambord. Un peu d'ordre et de clarté se fit dans tout ce bruit au bout de quelques minutes et on finit par se comprendre. Ce que le fugitif voyait de plus clair dans l'histoire que Brisquette lui racontait, pleurant et riant à la fois, c'est que M<sup>lle</sup> de Montluçon l'attendait. Instinctivement il rassembla les rênes de son cheval tout prêt à repartir.

Un sentiment profond, inexprimable, où il y avait de la tristesse et de la joie, de la douceur et du chagrin, un mélange d'amertume et de contentement, s'empara du cœur de la comédienne. Elle avait été l'instrument du bonheur de Montestruc, ses premières amours, son alliée fidèle dans les conjonctures les plus difficiles, mettant toute son âme à le servir, son esprit, sa gaieté, sa jeunesse, et, pris par le mariage, Hugues allait être perdu pour elle. Quel chemin parcouru depuis le balcon de la rue des Saules jusqu'aux tours orgueilleuses du

château de la Meulière ! Son printemps allait disparaître. Émue, Brisquette posa sa main sur le bras du cavalier.

— Embrassez-moi pour la dernière fois, lui dit-elle ; je ne vous reverrai plus que si vous étiez malheureux, et Dieu permettra que vous ne le soyez jamais !...

Elle resta un instant entre ses bras, le cœur gros, le visage trempé de larmes.

Lui-même y retenait ce cher souvenir de son passé, couvrant malgré lui de baisers les joues, le front, les yeux de Brisquette.

— Que dis-tu ? murmurait-il. Ne plus te voir, toi qui m'as tout donné ?... mais le bonheur même ne permettra pas que je t'oublie !...

Brisquette sourit à travers ses larmes, et, faisant un effort qui l'arracha de ses bras, lui fit signe enfin de partir. Hugues obéit.

Bientôt un grand bruit de chevaux galopant sur la route fit comprendre à la comédienne qu'elle était seule. Elle suivit quelque temps des yeux ce nuage qui fuyait, et, ne le voyant plus enfin, de nouveau se mit à sangloter, le visage entre ses mains.

— C'est fini ! c'est fini ! murmurait-elle.

Et ses larmes coulaient comme si la source n'en pût être tarie.

On n'a pas oublié que M. de Chivry, après une dernière conférence avec M<sup>me</sup> de Soissons, attendait, dans une méchante auberge dont la branche de pin se balançait au bord d'une route voisine de Chambord, le signal qui devait hâter sa course du côté de la résidence royale ou la précipiter du côté du château de la Meulière.

Les minutes lui paraissaient éternelles, les heures ne finissaient pas. Parfois il s'arrêtait devant le capitaine d'Arpallières, qui allait de l'écurie où leurs chevaux mangeaient à même l'avoine répandue dans les auges,



à la route qu'il consultait du regard, et, pour tromper son impatience, l'interrogeait sur ce qu'il augurait de la démarche tentée par Olympe Mancini.

— Le vent a tourné, répondait le reître qui secouait la tête ; maintenant, il nous sera de plus en plus contraire... C'est perdre notre temps que d'attendre ici... et le temps, pour nous, c'est le succès, c'est la vie !

— Ainsi, vous ne conservez aucun espoir ?

— L'espoir qui me reste, je le porte au flanc sous la forme d'une épée...

Un regard qu'il jeta sur le chemin dont le ruban jaune côtoyait la Loire, lui fit voir un cavalier qui arrivait de toute la vitesse de son cheval.

— Enfin ! dit-il.

— Est-ce Carpillo ? demanda César.

— Eh non ! Carpillo viendra, s'il vient, du côté de Chambord, celui-ci arrive du côté de Paris... Eh ! tenez, je le reconnais : c'est un officier de la maréchaussée qui m'est tout dévoué et dont le concours pourra nous être utile... Un rude garçon, allez, et que j'ai mandé tout exprès.

Lorédan, en effet, venait de mettre pied à terre. Le capitaine le prit à part.

— Tu sais ce que j'attends de toi ? Il me faut une volonté soumise et ferme, aveugle et sourde, un bras qui obéisse, une bouche qui se taise.

— C'est bien, me voici, répondit Lorédan.

Le capitaine tortilla le bout de ses moustaches avec complaisance, et, souriant :

— Moi, M. de Chivry et Lorédan, cela fait trois hommes contre une femme, se dit-il ; en plus, nous avons Sanguinetti et un de ses camarades pour l'imprévu, ce qui fait cinq. On peut tenter l'aventure. Mais il faut se hâter. Montestruc a contre lui Loudéac, c'est vrai, mais pour lui sa bonne étoile !... Qui sait !

Il rejoignit César, qui allait et venait comme un

dogue dans cette salle basse où Olympe l'avait laissé. Ni l'un ni l'autre ne se doutaient que, dans cette même journée, presque au même moment, et dans une hôtellerie dont quelques lieues à peine les séparaient, une femme se trouvait qui devait payer de sa vie son intervention, la princesse Mamiani, et faire pencher la fortune du côté de Montestruc.

Il semblait que le sort, à la dernière heure, se plût à précipiter les événements vers les dénouements violents et tragiques. Par la fenêtre entr'ouverte, César aperçut un cavalier qui, après avoir hélé le passeur, traversait la Loire sur un bac.

— Carpillo ! s'écria-t-il.

Il courut au-devant de lui.

— Eh bien ! ce nœud de ruban ? car cet homme à elle que M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons devait nous envoyer, c'est bien vous, n'est-ce pas ? dit-il.

— C'est bien moi, en effet ; mais ma maîtresse ne m'a donné de rubans d'aucune sorte, répliqua Carpillo ; seulement, voici ce qu'elle m'a chargé de vous remettre.

Il tendit un papier plié en quatre à M. de Chivry et, secouant la tête :

— Après la bourrasque, c'est la tempête ! murmura-t-il.

César s'empessa d'ouvrir le billet d'Olympe et lut ces quelques mots écrits au crayon :

« Tout est perdu... Je n'ai pu joindre le roi, qui m'exile... Ordre est donné de rendre M. de Montestruc à la liberté... Hâtez-vous si vous voulez le devancer auprès de M<sup>lle</sup> de Montluçon... ou fuyez !... »

— Fuir ! s'écria le capitaine... M<sup>me</sup> de Soissons croit-elle donc que la vengeance ne soit pas un refuge aussi ? Quant à moi, ce sera mon asile ou mon tombeau !

— Elle me connaîtrait bien mal si elle pensait que

j'abandonnerai la partie avant d'être mort ! reprit César. C'est à la Meulière que je cours... Donc, en avant !

— En es-tu ? demanda Briquetaille à Carpillo.

— Moi ? Toujours !...

En quelques minutes, toute la bande fut à cheval et prit sa course du côté de Blois. En un instant, M. de Chivry s'était arrêté aux plus implacables résolutions. Il se sentait à bout de voie, et, coûte que coûte, la victoire perdue, il lui fallait M<sup>lle</sup> de Montluçon, moins pour l'avoir à lui que pour l'enlever à Montestruc. Mais, au château de la Meulière, Orphise était chez elle et entourée de serviteurs fidèles ; l'en arracher n'était pas une entreprise qui n'offrît point de difficultés.

— Ça, dit-il à ses compagnons, me laissez-vous le soin de conduire cette affaire ?

— Elle est aisée, répondit Briquetaille : quand un loup veut avoir une brebis, il saute dans la bergerie et emporte sa proie.

— A moins que les chiens — et ils sont quelquefois nombreux — ne l'étranglent sur place ! Carpillo, qui est de l'école de Loudéac, vous dira, mon capitaine, que, là où la violence n'est pas assurée de réussir, la prudence veut d'abord qu'on ait recours à la ruse.

— C'est juste, dit Carpillo.

— Et si la ruse échoue ? répliqua l'aventurier.

— Alors, bataille ! Et je ne serai pas le moins prompt à mettre flamberge au vent.

— Et vous me jurez que, bon gré mal gré, M<sup>lle</sup> de Montluçon nous suivra ?

— N'est-ce pas mon intérêt plus que le vôtre ? Va ! je le jure !

— Faites donc, nous vous suivrons !

Lorédan qui n'avait pas perdu un mot de cet entretien se rappela soudain la promesse que la princesse Mamiani lui avait arrachée.

— Elle m'a fait jurer de la sauver ; on vient ici de

jurer de la perdre... Serment contre serment ! Lequel sera le plus fort ? se dit-il.

Au premier bourg voisin de la Meulière qu'il traversa, M. de Chivry se précautionna d'un carrosse, et, aux premières lueurs du jour, quand il aperçut à travers les brouillards légers du matin les tourelles du château où lui-même avait conduit Orphise, faisant arrêter ses compagnons aux grilles du parc :

— Maintenant laissez-moi entrer seul ici, dit-il, j'ai mon projet ; si je ne réussis pas dans mon exécution, un coup de pistolet vous avertira.

Un moment après, César se présentait seul au château et faisait prévenir sa cousine de vouloir bien le recevoir sur-le-champ.

Un grand étonnement saisit M<sup>lle</sup> de Montluçon à sa vue.

— Ne soyez point surprise de ce prompt retour, belle cousine, lui dit-il en composant son visage. Vous voyez le plus heureux des mortels. J'arrive porteur de bonnes nouvelles et repentant de vous avoir persécutée d'un amour dont vous ne vouliez pas... J'y renonce, et la meilleure preuve que je puisse vous donner de mon changement, c'est la prière que je vous fais de m'autoriser à vous servir de chevalier pour vous réunir à M. de Montestruc...

— Quoi ! M. de Montestruc qu'un ordre du roi enferme au château d'Amboise ?

— Il est libre !... on le sait innocent... il sera à Chambord aujourd'hui même... Quelle joie et quel ravissement pour son cœur, s'il vous y trouvait !... J'ai quitté le roi hier... il m'a autorisé à vous avertir, à vous mener à lui sans perdre une minute, si vous y consentiez...

— Est-ce possible ! s'écria Orphise dont les yeux se remplirent de larmes. Et c'est vous, César, qui voulez... ? Ah ! tenez, après mon cher Hugues, il n'est personne au monde que j'aime autant que vous !...



— Je souhaite si bien votre bonheur à tous deux, reprit César, que nous partirons sur-le-champ si vous n'y voyez point d'empêchement... J'ai là un carrosse et des gens à moi... Nous pouvons être à Chambord à la tombée de la nuit...

— Je vous suis... Souffrez seulement que je prévienne une ou deux personnes, une fille et un laquais de confiance dont les services peuvent m'être utiles, et je serai prête...

Ce n'était pas le moment de discuter. M. de Chivry avait obtenu que sa cousine se confiât à lui ; là était le point essentiel. Qu'importait que deux personnes de sa suite fussent du voyage ? Qu'était-ce qu'une fille et un laquais ? L'heure venue d'agir, on s'en débarrasserait aisément.

César ne perdit pas une seconde et courut à la place où il avait laissé le capitaine d'Arpallières.

— J'ai réussi au delà de mes espérances, dit-il ; M<sup>lle</sup> de Montluçon s'abandonne à moi sans méfiance... Elle accepte mon carrosse et notre escorte.

— L'hypocrisie est une belle chose ! murmura Carpillo.

— A présent, entendons-nous bien et distribuons-nous les rôles. Il faut que l'un de vous monte sur le siège en qualité de cocher et s'arrange pour perdre une roue ou verser dans le voisinage de la Loire.

— Je me charge de verser, reprit Carpillo ; mais pourquoi cet accident ?

— C'est fort simple ; le carrosse par terre, nous prenons gîte dans quelque méchante auberge sous prétexte de réparer le dégât ; là, on se procurera une barque en ayant soin de s'adresser à un patron peu scrupuleux et on gagnera Tours et Nantes, à la voile, au fil de l'eau.

— Voilà qui est ingénieux, reprit Carpillo qui approuva le plan de César d'un signe de tête.

— En pleine rivière, on n'a pas de visite importune

à redouter, ajouta M. de Chivry ; la belle dans sa cabine aura permission de crier, on ne l'entendra pas, et sur la Loire, où vont et viennent tant de bateaux, on perdra promptement nos traces. En mer, Orphise et moi, nous ferons nos petites conditions. Ce sera le diable si l'on songe à nous y poursuivre !

— Carpillo sur le siège, moi je me charge de trouver une barque, répondit le capitaine. Quant au Montestruc, patience ! Je l'ai logé dans un coin de ma mémoire qui n'oublie jamais rien. Après la poule, le coq !

— Vous supposez donc que notre ami Loudéac qui l'escorte, fit César en appuyant sur ce dernier mot, est homme à ne pas saisir l'occasion aux cheveux ?...

— Je me garderai bien de faire cette injure au chevalier ; mais vous savez le proverbe : « Entre la coupe et les lèvres, il y a place pour un malheur... » Je donne aujourd'hui à M<sup>lle</sup> de Montluçon... je donnerai demain à M. de Montestruc.

— Et s'il est vivant, nous serons deux à le traquer, répondit M. de Chivry.

— Trois, dit Carpillo.

— Chut ! murmura César, voici la brebis !

M. de Chivry se jeta au-devant de M<sup>lle</sup> de Montluçon, qui venait de paraître accompagnée d'une fille et d'un laquais. Tout en offrant galamment sa main à sa cousine, il toisa d'un regard les personnes qui la suivaient. La servante avait l'air doux et candide ; quant à Criquetin, notre ancienne connaissance, la Providence l'avait doué d'un profil de mouton qui prêtait à rire aux coquins.

— Voilà deux bonnes gens dont j'aurai facilement raison, bien que l'homme sache manier l'épée, se dit César.

Mais ce que César ignorait, c'est que Criquetin était plus futé que ne pouvait le faire supposer sa physionomie bête. Un voyage entrepris sous les auspices de

M. de Chivry, qu'il n'aimait pas à cause de ses façons arrogantes, inspirait au brave garçon une confiance médiocre. Il se proposait donc de tout bien observer et d'avertir sa maîtresse à la moindre alerte. Son premier soin, sans prévenir personne, avait été de charger un camarade sur lequel il pouvait compter de donner avis à M. de Montestruc de ce départ subit.

— Et habilement tâche de marcher derrière nous quelque temps pour lui indiquer la route que nous allons suivre, au cas où cet honnête gentilhomme arriverait à la Meulière, ce qui pourrait bien se faire, d'après ce que j'ai entendu dire. Je saurai plus loin parler aux gars du pays pour qu'il sache toujours où nous retrouver.

Orphise, en voiture avec sa suivante, et M. de Chivry avec le capitaine aux portières, on partit grand train. Sanguinetti, à qui César avait dit quelques mots à l'oreille, ouvrait la marche ; Lorédan la fermait. Les chevaux, gorgés d'avoine et chatouillés par le fouet de Carpillo, galopaient comme s'ils avaient eu le feu dans le ventre ; mais Criquetin, bien monté et qui chantait pour se donner une contenance, trouvait encore le temps d'échanger quelques paroles, en buvant un coup, avec les aubergistes et les commères qu'il apercevait bayant aux corneilles sur le pas de leur porte.

— Autant de jalons, se disait-il.

Lorédan, de son côté, avait l'œil sur tout ce qui se passait et se demandait s'il ne ferait pas bien de profiter de la rencontre de quelques voyageurs pour appeler à l'aide et tomber sur M. de Chivry. Mais ces voyageurs consentiraient-ils à se compromettre dans une bagarre, et, seul contre tous, quelle chance avait-il de réussir ? Mieux valait attendre et ne se démasquer que lorsqu'une occasion propice se présenterait.

Vers le soir, Criquetin s'aperçut qu'on changeait de direction et qu'on obliquait vers la Loire.



— Oh ! oh ! fit-il.

Immédiatement il eut soin de s'approcher d'un bûcheron qui déchargeait ses bourrées au seuil d'une cabane, et, lui glissant une pièce blanche dans la main, lui recommanda d'indiquer à un cavalier dont il lui donna le signalement le chemin que prenait le carrosse. Presque au même instant, le cheval de Briquetaille, comme s'il avait eu le mors aux dents, partit ventre à terre.

« Voilà qui est singulier ! » pensa Criquetin.

Sanguinetti ralentit sa marche et prit la place du capitaine, à côté du carrosse.

Lorédan poussa son cheval et vint se mettre auprès de lui ; après quoi, regardant le camarade, et à demi-voix :

— Une idée m'a traversé l'esprit, lui dit-il, non pas une idée, mais une crainte. Si une troupe de gens arrivait à l'improviste et se jetait sur nous, serions-nous en force pour empêcher M<sup>lle</sup> de Montluçon de nous être enlevée ? Elle a des connaissances en ce pays... Si elle appelait, si elle criait ?

— C'est elle alors que je plaindrais.

— Comment cela ?

— A la première alerte, la première balle sera pour elle.

Lorédan ne put réprimer un cri d'horreur.

— On ne vous l'a donc pas dit ? reprit Sanguinetti. Oh ! nos instructions sont précises ! Nous sommes embarqués dans une terrible aventure. Mais je suis payé... Donc, j'irai jusqu'au bout. Chacun pour soi et le diable pour tous.

La situation se compliquait ; une intervention maladroite, et celle que l'agent de la princesse Mamiani avait mission de protéger aurait la tête cassée d'un coup de pistolet.

Lorédan se tut, et, soucieux, continua de galoper à



côté du carrosse, maintenant son cheval à la hauteur de celui de Sanguinetti.

On courait ainsi depuis une heure ou deux lorsque, du sommet d'une côte, le fleuve apparut soudain, roulant ses nappes d'or obliquement éclairées par les feux du soleil couchant.

On n'en était plus qu'à une centaine de pas lorsqu'un choc arrêta la voiture. Une roue venait maladroitement de donner contre une borne, et la pierre avait brisé le bois.

— Bélître ! animal ! triple brute ! s'écria César qui, jouant la colère, faillit d'un coup de point jeter Carpillo à bas de son siège.

— Épargnez-le, dit la douce voix d'Orphise qui venait de mettre la tête à la portière.

— Ce que j'en fais, c'est par tendresse pour vous ! Remercie M<sup>lle</sup> de Montluçon qui permet que je ne te passe point mon épée au travers du corps, maroufle ! reprit César, qui mit pied à terre et présenta la main à sa cousine pour l'aider à descendre du carrosse.

Carpillo, qui se frottait le dos, se démenait autour du carrosse échoué, et se hâtait de dételer les chevaux.

— Une auberge est là, dit-il en montrant une maison accroupie au bord du fleuve ; si M. le comte veut y conduire madame, j'espère que l'accident sera promptement réparé.

— Y consentez-vous ? demanda M. de Chivry à M<sup>lle</sup> de Montluçon.

— Il le faut bien, quoique cela nous fasse perdre du temps.

— Oh ! quelques minutes à peine, sans doute !

Il ne fallut à César que peu d'instant pour installer sa cousine, sur les indications de Briquetaille, dans une chambre assez propre et percée de deux fenêtres dont l'une ouvrait sur la route au milieu de laquelle gisait

le carrosse, et l'autre sur une cour intérieure qui se terminait par une sorte de terrasse ménagée sur la rivière. Un coup d'œil suffit à César pour s'assurer que cette chambre, située à l'extrémité d'un corridor, n'avait pas d'autre issue que ces deux fenêtres séparées du sol par un mur de quinze à vingt pieds de hauteur.

— Daignez vous reposer là, je vous prie, dit-il à Orphise ; la roue en place, je vous avertirai... Si on tardait trop à la remettre, eh bien, nous souperions !

César jeta à sa cousine le sourire mielleux d'un abbé de cour, et, descendant l'escalier quatre à quatre, rejoignit le capitaine.

— Eh bien ! lui dit-il, ce bateau ?

— L'affaire est arrangée, répondit Briquetaille. J'ai trouvé le patron d'une barque pontée qui consent à nous prendre à son bord. C'est un de ces hommes accommodants qui savent ne rien voir et ne rien entendre pourvu qu'on mette sur leurs yeux et leurs oreilles un bandeau bien rembourré de pièces d'or. A la chute du jour, il sera sous cette terrasse que vous voyez d'ici, tout prêt à tendre la voile et à nous conduire à Nantes... A nous alors de faire entrer M<sup>lle</sup> de Montluçon dans la barque...

— C'est un soin qui me regarde.

M. de Chivry chercha l'hôtelier, et, le tirant à part :

— Vous êtes un homme avisé, l'ami ; j'ai besoin d'être seul maître de votre bouchon pendant un soir... prenez cette bourse et allez compter la somme qu'elle contient dans la forêt voisine... Vous aurez la complaisance, en considération du bénéfice qu'elle vous rapportera, de vous faire accompagner de tout votre monde, sans même laisser un marmiton ou quelque laveuse de vaisselle derrière vous.

— Je comprends, dit l'hôtelier.

Trois minutes après, la maison était vide comme un nid abandonné.

Le capitaine, qui ne voulait pas être en reste de précautions avec son chef de file, avisa la suivante d'Orphise, et, sous prétexte de lui donner un avis, la prenant par le poignet, la poussa dans une espèce de bouge où l'on voyait un grabat.

— Votre maîtresse vous recommande de vous jeter sur ce lit et d'y dormir, lui dit-il. Quoi qu'il arrive surtout, ne vous avisez point de vous réveiller et de vouloir sortir... Mal vous en prendrait. Il y a des pistolets qui partent tout seuls, ajouta-t-il en touchant de la main la crosse d'un de ces joujoux qu'il tira de sa ceinture.

Il tourna le verrou sur cette fille et la laissa à demi morte de peur.

Restait Criquetin ; mais cette aventure d'un cocher qui, en plein jour et sur une route plane, s'en va donner contre une borne, avait semblé louche à l'honnête garçon.

Il avait en outre surpris le capitaine en conférence secrète avec une sorte de marinier de mauvaise mine qui rôdait autour de la maison. Des soupçons lui étaient venus. Le départ subit de l'aubergiste et de son monde, qui avaient pris la clef des champs comme une volée d'alouettes, avait augmenté ses inquiétudes. Il se glissa tout doucement à l'étage où reposait M<sup>lle</sup> de Montluçon et vit devant la porte de sa chambre, en sentinelle, un homme qui d'une voix rude lui cria de s'éloigner. Criquetin dégringola l'escalier plus vite qu'il ne l'avait monté, chercha la suivante qu'il avait dessein d'interroger et ne la découvrit pas. On ne s'occupait point, d'un autre côté, de réparer le carrosse, qui gisait mélancoliquement sur le bord de la route, et une barque aux allures suspectes se rapprochait lentement de l'auberge, auprès de laquelle elle s'amarrait. Que fallait-il inaugurer de cet assemblage de petits faits ? Tout cela ne sentait pas bon.

## XXVII

## PILE OU FACE

CETTE même perplexité dont Criquetin était assailli, Lorédan l'éprouvait avec d'autant plus d'intensité qu'il n'ignorait rien de ce que M<sup>lle</sup> de Montluçon avait à redouter. La barque prête, la nuit venue, les minutes étaient comptées et tout pouvait être perdu. Il aperçut au loin en ce moment un gentilhomme qui passait dans la campagne suivi d'un valet de chiens qui tenait deux limiers en laisse. Subitement il courut à lui, et l'arrêtant :

— Monsieur, dit-il, si on avait besoin de votre aide pour empêcher un crime, pourrait-on compter sur le secours de votre épée ?

— Un crime, dites-vous ?

— Oui, monsieur, une dame est là dans cette auberge exposée au plus extrême péril.

— Oh ! oh ! le cabaret du père Friquet ! vilain taudis !... Du moment qu'il s'agit d'une dame, je suis tout à elle ; que faut-il faire ?

— Vous rapprocher de cette maison, et vous y tenir à la disposition de la personne qui occupe la chambre dont vous voyez les deux fenêtres à l'angle du cabaret, là.

— N'est-ce que cela ? j'y vais.

— Je dois honnêtement vous prévenir, monsieur, qu'il y aura bataille probablement et que, vous et moi, nous serons deux contre quatre... On y peut donc laisser la vie ou attraper quelque estafilade.

— Ma foi, je viens d'avoir affaire à un sanglier, je ne serai point fâché d'avoir affaire à des coquins... Allez, je vous suis.



— Non, monsieur, ne me suivez pas... Moi, je cours ; marchez lentement, au contraire, comme si vous regagniez votre logis en chasseur fatigué... Il ne faut éveiller aucun soupçon.

Lorédan partit comme un trait, et, rentrant dans le cabaret par une porte de derrière, se rendit à l'écurie où il sella et brida deux chevaux qu'il tira dehors. Les deux bêtes attachées au mur extérieur de la cour, à quatre pas de la porte qu'il venait d'ouvrir, il grimpa l'escalier qui conduisait à l'étage où se trouvait la chambre de M<sup>lle</sup> de Montluçon. Le même homme qui avait repoussé Criquetin se promenait dans le corridor.

— Bon ! se dit Lorédan, s'il s'oppose à mon dessein, je le tue !

Il s'avavançait vers lui lorsqu'il sentit une main qui s'appuyait sur son épaule. Il se retourna et reconnut le capitaine qui semblait l'avoir suivi, et brusquement, d'une voix rude, l'interpellant :

— Où vas-tu ? lui dit-il.

Lorédan hésita.

— Je vais te le dire, moi : tu allais chez M<sup>lle</sup> de Montluçon.

— Je ne m'en défends pas.

— Et pourquoi ?

Lorédan ouvrait la bouche pour répondre, mais de nouveau regardant l'homme qui veillait devant la porte de M<sup>lle</sup> de Montluçon, il hésita :

— Oh ! tu peux parler ! nous sommes de vieux compagnons dont l'un doit tout à l'autre, poursuivit le capitaine. Je vais te mettre à l'aise en te disant ce que j'ai vu. Ton air inquiet tandis que nous chevauchions m'avait frappé. Je t'ai mieux observé. Tout à l'heure tu as été au-devant d'un gentilhomme avec qui tu t'es entretenu. Tu es revenu en toute hâte et tu as préparé deux chevaux qui attendent là, derrière ce mur. Immédiatement après, tu te glissais vers la chambre que

voici. D'où je conclus que, pris subitement d'un sentiment chevaleresque où il y a tout ensemble des scrupules et peut-être de l'amour, tu t'es mis en tête de sauver notre belle captive !

— Quoi ! vous pouvez croire... ?

— Regarde-moi en face et ose me dire que je me trompe !

— Eh bien, non, c'est vrai !...

— J'en étais sûr... Alors, causons...

Briquetaille, qui tordait ses moustaches par un geste qui lui était familier quand une pensée le dominait, descendit l'escalier, entraînant avec lui Lorédan.

Quand il fut à l'écart :

— Ainsi, c'est ton idée de prendre contre nous, contre moi, la défense de M<sup>lle</sup> de Montluçon ?

— Écoutez-moi, je vous en prie... Il n'y a pas d'amour dans le sentiment qui m'inspire... Des scrupules, des remords, oui... Je vous dois tout... en revanche, mon sang vous appartient... mais contre une femme c'est impossible, et pourquoi d'ailleurs ? Ah ! c'est horrible ce que vous voulez faire ! Tout mon être se révolte à cette pensée de la livrer à cet homme quand elle en aime un autre qui l'aime... Vous m'avez arraché à la mort tout enfant... est-ce possible que vous fassiez cela ? Dites-moi que je me trompe... dites-moi que vous l'épargnerez !...

Le gentilhomme à qui Lorédan avait parlé se rapprochait de l'auberge en sifflant un air de chasse. C'était un jeune homme de bonne mine, bien armé et non moins robuste que le valet qui l'accompagnait.

— C'est bien là, n'est-ce pas, le gentilhomme à qui tout à l'heure tu as parlé ? dit Briquetaille en posant son doigt sur le bras de Lorédan.

— Lui-même.

— Et qui t'a promis assistance dans ton entreprise en faveur de M<sup>lle</sup> de Montluçon ?

— Je l'avoue.

— Ah ! tant mieux !

— Tant mieux, dites-vous, et pourquoi ?

— C'est qu'à présent, à nous trois, nous sommes sûrs de l'emporter.

Lorédan, tout surpris, regarda le capitaine qui riait.

— Viens avec moi... je t'expliquerai tout... T'aurais-je fait venir, dis, si je n'avais pas eu mon projet ?

Briquetaille se dirigea vers la barque à pas précipités, et chemin faisant :

— Comme toi, mon enfant, je veux sauver M<sup>lle</sup> de Montluçon, reprit-il ; mais il ne fallait rien donner au hasard et M. de Chivry n'est pas de ces hommes qu'on trompe aisément... D'ailleurs, il a pour lui Carpillo et Sanguinetti, sans parler d'un quatrième compagnon... et ce sont de rudes adversaires ! C'est pourquoi j'ai dû agir en secret et prendre toutes mes précautions. Si je ne t'ai rien dit plus tôt, c'est que tu es jeune et à ton âge la langue est prompte. Une indiscretion et nous étions perdus... Commences-tu à comprendre ?

— Oui, oui ! Alors, cette barque ?

— Tu vas voir !... Le patron est de connivence avec moi... Je vais lui dire de se tenir prêt. Et, à notre retour, tant pis, nous tenons le coup... S'il faut jouer de l'épée, on en jouera... Et M<sup>lle</sup> de Montluçon délivrée, c'est une grosse somme que je gagne...

— De l'or ? ah !... fit Lorédan.

— Oh ! moi... je ne fais rien pour rien... Plus tard, quand tu auras des fils d'argent dans ta barbe blonde, tu penseras et agiras comme moi...

Lorédan ne douta plus que la princesse Mamiani n'eût agi sur le capitaine d'Arpallières comme elle avait agi sur lui, mais par d'autres mobiles. On touchait au bord de la rivière ; tous deux montèrent dans la barque qui attendait. Le capitaine s'approcha du marinier qui en avait le commandement et lui parla bas. Le patron

regarda Lorédan en dessous et fit de la tête un signe affirmatif.

— Il est prêt, dit Briquetaille à l'oreille de Lorédan. Hâtons-nous.

Ils se dirigeaient vers une échelle qui s'appuyait au rivage et par laquelle ils étaient montés, lorsque le marinier, les hélant tous deux :

— Hé ! donnez-moi donc un coup de main pour dé-raper cette ancre qui tient au fond de la rivière comme si quelque diable d'enfer l'avait empoignée !

Le capitaine et Lorédan firent volte-face ; Lorédan le premier saisit la corde à laquelle l'ancre était attachée et se pencha sur le bord de la barque. Prompt comme l'éclair, Briquetaille, qui était resté un peu en arrière, tira un poignard de sa ceinture et le lui planta entre les deux épaules. Lorédan poussa une sorte de gémissement sourd, et tomba les deux bras étendus contre la muraille du bateau, la tête pendante ; mais avec la même rapidité le meurtrier, lui imprimant un mouvement de bascule, le précipita dans la rivière. Le corps plongea, reparut un instant, puis s'enfonça de nouveau et descendit au fil de l'eau qu'il teignit en rose à la surface.

— Un imbécile de moins ! dit Briquetaille qui essuya froidement la lame de son poignard à un morceau de toile.

Et sans même jeter un regard au cadavre qui s'en allait à la dérive, il courut vers la maison borgne où M<sup>lle</sup> de Montluçon était enfermée. Le gentilhomme que Lorédan avait pris pour associé y pouvait arriver d'un instant à l'autre, et sa présence allait amener peut-être des complications et des embarras auxquels il fallait couper court et vite.

Pendant l'absence du capitaine en effet, les événements avaient marché. L'effroi qui tenait Criquetin à la gorge ne connut plus de bornes lorsque, par une



mince lucarne à laquelle Briquetaille n'avait point fait attention lorsqu'il avait fait disparaître la suivante d'Orphise, il reçut les confidences de cette pauvre fille sur la façon expéditive dont on avait usé pour la pousser dans un trou où elle se mourait de peur.

— Ne faites pas de bruit ; sans quoi, il pourrait vous arriver pis que la prison, lui dit Criquetin ; moi, je ne sais pas ce que je vais faire, mais je ferai quelque chose certainement... Le plus clair, c'est que je ne vous abandonnerai, ni vous ni ma maîtresse.

Réflexion faite, il fallait tout d'abord et à tout risque prévenir M<sup>lle</sup> de Montluçon et la mettre en garde contre une surprise. Profitant d'un moment où M. de Chivry, suivi de Carpillo, se dirigeait vers la barque au-devant du capitaine pour arrêter les dernières mesures à prendre, Criquetin écrivit à la hâte quelques mots sur un bout de papier qu'il attacha autour d'un caillou avec un fil et, adroitement, jeta le tout par la fenêtre, dans la chambre de sa maîtresse. La chute de la pierre qui venait de briser une vitre attira l'attention d'Orphise ; elle déplia le papier et lut ce qui suit :

« Madame, enfermez-vous dans votre chambre et n'en sortez point, quelque prière qu'on vous fasse. Il se passe des choses dont je suis fort troublé... On dirait que M. de Chivry projette un enlèvement... Priez Dieu qu'il vous vienne en aide... Moi, je me ferai tuer, s'il le faut. »

Orphise courut à la porte de sa chambre et reconnut qu'on avait donné un tour de clef à la serrure.

— Prisonnière ! se dit-elle.

De plus en plus troublée, elle approcha l'œil d'une fente et aperçut un homme qui allait et venait dans le corridor. Plus de doute, quelque chose se tramait et elle était à la merci de César... Son premier soin fut de pousser le verrou intérieur de sa porte, devant la-

quelle elle entassa deux ou trois meubles ; après quoi, elle souleva le rideau de la fenêtre qui ouvrait sur la rivière ; elle aperçut alors, au bas de la terrasse, une barque qu'elle n'y avait point vue en arrivant. Elle courut à la fenêtre qui donnait sur la route et se pencha au dehors : la voiture brisée était à la place où elle l'avait laissée... Personne ne s'en occupait.

— C'est un guet-apens, reprit-elle.

On cogna à la porte ; la voix de M. de Chivry se fit entendre. Il avait rencontré le capitaine, et, sur l'avis qu'il avait reçu de la trahison et de la mort de Lorédan, il se hâtait.

— Vous plaît-il de partir, ma chère cousine ? Tout est prêt, dit-il à Orphise.

Se taire était inutile ; César ne manquerait pas de frapper de nouveau et plus fort.

— Mais la voiture, ce me semble, n'est pas encore en état de continuer le voyage, répondit-elle.

— Il a été impossible, en effet, de la réparer ici ; mais je me suis procuré une barque avec laquelle nous remonterons la Loire jusqu'à Blois, d'où il nous sera facile de gagner Chambord.

— Y pensez-vous !... une navigation sur la Loire quand la nuit va nous y surprendre !... Non ! non !... je n'oserai jamais.

— C'est un enfantillage ! reprit César qui s'impatientait.

Il tourna la clef dans la serrure pour entrer chez Orphise. La porte résista à son effort.

— Mais ouvrez donc ! cria-t-il avec impatience.

Il pesa sur la porte qui craqua et eût cédé sans l'obstacle des meubles qui obstruaient le passage.

— Comment ! barricadée chez vous !... Nous allons voir !

Hors de lui, et craignant que le gentilhomme dont Briquetaille lui avait parlé ne vînt mettre empêche-

ment à son entreprise, César se jeta contre la porte en appelant à la rescousse l'homme qui veillait dans le corridor. Affolée, Orphise courut à la fenêtre et regarda sur la route, cherchant quelque secours. Le cavalier à qui Lorédan s'était adressé et qui généreusement lui avait promis son aide venait justement d'arriver devant l'auberge, toujours suivi du valet des chiens, qui tenait en laisse deux limiers.

— Monsieur, cria Orphise, si vous avez une mère, une sœur, une fiancée, par pitié, venez au secours d'une femme qu'un terrible danger menace.

— Ah ! ah ! fit le gentilhomme, voici que la chose se dessine.

Il mit pied à terre, et, saluant M<sup>lle</sup> de Montluçon :

— Me voici ! dit-il.

Le drôle qui était en sentinelle dans le corridor, et qui s'en était écarté quand il avait vu M. de Chivry en pourparlers avec la prisonnière, fit mine d'interdire l'entrée de l'auberge au nouveau venu.

— Hors de là, maraud ! fit le gentilhomme.

Et, du pommeau de son épée, il lui appliqua sur la tête un coup si rude, que le coquin roula au pied du mur.

— A présent, va dire à ton maître, si tu en as un, que le marquis de Frénoise réclame l'honneur de causer un instant avec lui.

Le bruit de cette altercation attira M. de Chivry hors de la maison.

— Qu'est-ce donc ? cria-t-il en voyant l'un de ses hommes par terre et un inconnu qui s'inclinait, son chapeau d'une main, l'épée nue de l'autre.

— Une dame est là-haut qui a réclamé ma protection ; un gentilhomme se doit aux dames ; le marquis de Frénoise est donc curieux de savoir quel indigne traitement on fait subir à celle-ci.

— Passez votre chemin et vite encore ! je ne suis pas d'humeur à écouter des sornettes ! s'écria César.



— Vous vous fâchez, monsieur, donc vous avez tort ! Avec votre permission, je ne m'en irai que lorsque la personne que je vois là-haut m'en aura prié.

Il fit un pas vers la maison ; César tira l'épée.

— Encore un coup, reprit-il en essayant de se contenir, tant de bruit pour une fille que j'ai mission de ramener au couvent, c'est folie !

— Il ment, monsieur, il ment ! cria Orphise ; c'est un rapt qu'il médite, et j'en suis la victime !

Mais déjà M. de Chivry, ivre de fureur, s'était jeté sur M. de Frénoise qu'il croyait renverser de surprise dès la première attaque. Le gentilhomme para le coup.

— A moi ! cria César.

Carpillo arriva en courant, et, voyant son maître aux prises avec un gentilhomme qui bravement lui tenait tête, prit à sa ceinture un pistolet et, faisant feu, cassa le bras de M. de Frénoise.

— Ah ! traître ! tu m'attaques par derrière. Alors, toi, lâche les chiens ! cria le blessé.

Le valet auquel M. de Frénoise s'adressait découpla les deux limiers qui d'un bond sautèrent sur Carpilllo.

Le bandit voulut se mettre en défense ; mais, avant qu'il eût dégainé, il était par terre, les crocs des deux terribles bêtes plantés dans sa gorge. Il se débattit et un râle d'agonie expira entre ses dents.

Tout à coup Orphise éperdue poussa un cri de joie : elle venait d'apercevoir sur la route un groupe de quatre cavaliers qui arrivaient à fond de train, et, reconnaissant celui qui courait en tête, appelait Hugues de toutes ses forces.

— Grimpe là-haut et emporte la donzelle, hurla César à Briquetaille qui venait d'apparaître, la rapière au poing.

D'un revers de son épée, il acheva de renverser M. de Frénoise qui cherchait à le retenir, et, comme un loup, se précipita dans la maison, tandis que le capitaine



s'élançait vers la cour et, appliquant une échelle au mur, enfonçait violemment la fenêtre.

Grâce aux précautions prises par Criquetin, Hugues, qui arrivait du château de la Meulière, n'avait pas perdu les traces de M. de Chivry, et, fou de rage, il n'aspirait qu'au moment de le rencontrer.

— L'homme que vous cherchez, lui dit M. de Frénoise, vient de disparaître par ici... Entendez-vous ces cris là-haut ? il doit y être !

Hugues sauta dans la maison et grimpa l'escalier quatre à quatre, avec la vigoureuse élasticité d'un tigre.

César, en effet, venait de briser la porte et d'écarter tous les obstacles, tandis que son complice entrait par la fenêtre dans la chambre, et, enlevant M<sup>lle</sup> de Montluçon dans ses bras, s'efforçait de l'entraîner vers l'échelle au pied de laquelle, assailli par Sanguinetti, se débattait Criquetin, qui voulait porter secours à sa maîtresse.

Mais deux hommes apparurent, l'un du côté de la porte jetée hors de ses gonds, l'autre du côté de la fenêtre, qui changèrent subitement l'aspect des choses. C'était Montestruc et Coquelicot. L'un chargeait déjà M. de Chivry ; l'autre forçait Briquetaille à lâcher prise.

La chambre où ces quatre hommes se rencontraient n'avait pas une étendue bien considérable. En quelques enjambées, on en pouvait faire le tour. César, debout sur le pas de la porte, faisait face à Montestruc, tandis que Coquelicot, adossé à la fenêtre et suivi du petit l'Anguillet, menaçait le capitaine.

C'était l'heure décisive ; point d'issue nulle part et point de secours à espérer. Des réflexions sinistres arrivaient coup sur coup à l'esprit de César avec la rapidité de l'éclair. Il calculait ses chances tout en se battant ; aucune ne lui restait. Carpillo étranglé achevait de râler sous l'étreinte des chiens ; Sanguinetti avait affaire à Pimprenelle, dont il n'était pas sûr qu'il vien-

drait à bout ; Briquetaille se voyait contraint de défendre sa peau ; le patron de la barque, qui ne savait pas de quel côté tournerait la victoire, se tenait coi, sous ses voiles, à quelques toises du rivage ; des deux compagnons que César avait recrutés pour lui prêter main forte, l'un presque assommé étanchait son sang dans un coin, l'autre avait pris la fuite, et, si Hugues de Montestruc était libre, c'était que lui, le comte de Chivry, avait tout à craindre.

Le gouffre s'ouvrait sous ses pieds ; s'il devait y disparaître, encore voulait-il ne pas y tomber seul.

Ah ! si du moins il pouvait tuer Orphise avant de succomber lui-même, quelles magnifiques funérailles et quelle consolation pour son agonie !

Mais il avait en face de lui la pointe d'une épée qui ne lui permettait pas, s'il ne voulait être percé d'outre en outre, de quitter la place où son rival l'avait acculé.

Une fois César au bout de son bras, Hugues avait retrouvé tout son sang-froid et déployait cette terrible habileté dont Briquetaille avait reconnu les foudroyants effets. Maître de son jeu, il voulait en finir d'un seul coup avec M. de Chivry.

Un sentiment de haine profonde et de mépris implacable s'était emparé de son cœur.

— Je te tiens enfin, lui dit-il, et je vais pouvoir t'appliquer la devise de ma maison : *Tue ! tue !* Remercie-moi donc ; dix pouces de fer au lieu d'une corde de chanvre ! Tu mourras comme un gentilhomme et tu devrais finir comme un bandit !

Une sueur froide passa sur le visage de César ; mais, toujours dominé par son idée fixe, il se ramassa et chercha à se rapprocher du coin où M<sup>lle</sup> de Montluçon s'était jetée et priait à genoux.

En ce moment, Briquetaille pouvait s'apercevoir que le bon Coquelicot avait reçu à la Testère les mêmes leçons dont son maître avait si bien profité. Il n'avait

peut-être pas la main ni si robuste ni si prompte que celle de Montestruc, mais point de ruses, point de feintes du noble art de l'escrime qui ne lui fussent familières. Par là, il était presque l'égal de Briquetaille ; mais ce qui rétablissait cette égalité compromise par la vigueur et la haute stature du spadassin, c'était l'intervention de l'Anguillet, qui rôdait autour du géant, et bravement l'assaillait de-çà de-là, comme un jeune chien sur les pas d'un sanglier. De temps à autre, lorsqu'il se sentait moins pressé par Coquelicot, Briquetaille portait un coup à l'enfant ; mais, grâce à la souplesse de celui-ci, le coup mal assuré frappait dans le vide, et c'était à recommencer.

Deux fois déjà, au contraire, l'Anguillet avait réussi à le piquer, une première fois à la cuisse, une seconde au flanc, et le sang coulait.

— Ah ! puceron du diable, il faudra que je t'éventre ! hurla le géant.

Cependant, César concentrait toute son attention sur le projet infernal qu'il avait conçu. Couvert de son épée comme d'un bouclier, il se glissait par une marche oblique et lente vers Orphise, mesurant de l'œil la distance qui l'en séparait. Un sourire féroce plissait ses lèvres pâles. Deux pas encore, et elle était à portée de son bras. Un éclair sinistre jaillit de ses yeux tournés vers elle. Hugues s'en aperçut et comprit soudain la pensée qui rampait au fond de ce cœur vil.

— Ah ! misérable ! cria-t-il.

Déjà M. de Chivry s'apprêtait à bondir sur M<sup>lle</sup> de Montluçon ; soudain le bras de Montestruc s'allongea avec la violence d'un ressort d'acier qui se détend et, par un de ces coups droits, rapides, foudroyants, dont il avait le secret, il l'atteignit en pleine poitrine d'une façon si furieuse, que César tomba lourdement, comme une masse, le front sur les pieds d'Orphise.

En voyant la chute de M. de Chivry, Briquetaille



fut pris de vertige. La mort se dressait devant lui. Devait-il fondre tête baissée sur ses ennemis ou battre en retraite et gagner la fenêtre ? Un nouveau venu lui en ferma subitement le passage. C'était le long et maigre Pimprenelle, que venait de débarrasser Criquetin des attaques de Sanguinetti.

— On se cogne ici ! je veux en être ! cria-t-il en portant un coup d'estoc à Briquetaille.

— Tonnerre ! hurla l'aventurier, voilà qui me décide !... A toi d'abord !

Et, se ruant sur Coquelicot, qu'il écartait d'un revers de sa formidable rapière tandis que de sa main gauche il aplatissait Pimprenelle contre le mur, il allait sauter sur Hugues, lorsque lui-même tomba sur les genoux comme un cheval qui butte.

— Vive le roi ! cria l'Anguillet de sa petite voix douce ; David a tué Goliath !

C'était lui, en effet, qui venait d'enfoncer son épée dans les entrailles du géant.

— Il était temps ! murmura Coquelicot encore tout étourdi du coup qui avait failli le couper en deux.

Pimprenelle se tâta les os pour voir s'il n'en avait pas quatre ou cinq de cassés, tandis que Briquetaille, les mains crispées, allongeait ses jambes raides sur le carreau. Tout égratigné qu'il était, l'Anguillet s'amusa à en faire le tour et s'étonnait d'avoir pu abattre, lui si petit, un homme si grand.

Cependant Montestruc, passant par-dessus le corps de César, soulevait Orphise dans ses bras.

— Enfin ! vous êtes sauve et vous êtes à moi, lui dit-il en la serrant sur son cœur d'une étreinte passionnée.

Heureux du sourire qui commençait à renaître sur sa bouche décolorée, il venait d'asseoir M<sup>lle</sup> de Montluçon sur un lit de repos, et lui prodiguait les soins les plus tendres, lorsque le bruit d'une détonation qui



éclata brusquement à son oreille le fit sauter sur ses pieds.

— Qu'est-ce ? fit-il, la main sur la garde de son épée.

— Ce n'est rien, dit Coquelicot, c'est un mort que je viens de tuer.

Et du doigt il lui montra le cadavre de Briquetaille, qui, la tête cassée d'un coup de pistolet, gisait à ses pieds dans une mare de sang.

— Voici ce que c'est, reprit l'honnête valet : tandis que M<sup>lle</sup> de Montluçon se blottissait dans les bras de M. de Montestruc, ce bandit-là faisait semblant d'avoir rendu l'âme... J'étais donc en train de remettre mon épée au fourreau, lorsque je crois m'apercevoir que le coquin rampait sur le ventre. Je regarde et je remarque en effet qu'il cherchait à se rapprocher de vous, insensiblement, comme une chenille qui se traîne. Il trichait ! Or, comme je me suis toujours méfié des morts qui remuent, au moment où j'ai vu que celui-ci s'armait d'un couteau au lieu de demander un prêtre, moi qui suis si bête, je lui ai fait sauter la cervelle.

M<sup>lle</sup> de Montluçon tirée de cette chambre où deux morts refroidissaient, on vit apparaître M. de Frénoise soutenu par le piqueur dont les limiers avaient étranglé Carpillo.

— Madame, dit-il, un de vos gens, un nommé Criquetin, m'a fait connaître le nom de la personne pour qui j'avais eu l'honneur de tirer l'épée ; voudra-t-elle me permettre de lui présenter M. le marquis Gaston de Frénoise qui se tiendra pour glorieusement récompensé si elle daigne, ainsi que M. le comte de Chargepaul, accepter l'hospitalité d'une nuitée dans son château, ici près ?

— Ah ! monsieur, que ne vous dois-je pas ! s'écria Orphise qui lui donna sa main à baiser ; mais vous-même, n'êtes-vous pas blessé ?...

— Ça ! fit le gentilhomme en touchant du doigt son

bras cassé et une plaie qu'il avait à l'épaule, ce sont pures bagatelles... ceux de ma famille ont la vie dure... et je vous le ferai bien voir quand je solliciterai de M. le comte de Chargepaul, dont je veux être l'ami, la faveur d'être son témoin.

Deux heures après, Hugues, commodément assis dans un bon fauteuil, devant une table, écrivait d'une main ferme quelques mots sur une feuille de papier qu'il scellaît de ses armes.

La chose faite :

— Ça ! dit-il à Coquelicot, te sens-tu assez de force encore pour partir demain matin, et, sans débrider, porter ceci à la Testère ?

— Hum ! c'est un peu loin... mais, pour avoir l'honneur de saluer M<sup>me</sup> la comtesse de Chargepaul, ma vénérée maîtresse, cent cinquante lieues à franc étrier ne sont pas pour m'effrayer.

— Alors, mon garçon, tu seras récompensé de ta peine par le plaisir que tu lui feras en lui remettant ceci.

Il y avait sur le papier, signé Hugues de Montestruc, les quatre lignes que voici :

« Madame ma mère, j'ai l'honneur de vous demander votre consentement à mon mariage avec M<sup>lle</sup> de Montluçon, duchesse d'Avranches, que j'aime de tout mon cœur et qui est filleule du roi.

« Selon que vous le lui aviez ordonné, votre fils a conquis sa Toison d'or. »

FIN



# COLLECTION NELSON

## LISTE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

- |   |   |
|---|---|
| <p>Edmond ABOUT.<br/>Le Nez d'un Notaire.<br/>Les Mariages de Paris.</p> <p>Madame d'ABRANTÈS.<br/>Mémoires. (Extraits.)<br/>(2 vol.)</p> <p>Amédée ACHARD.<br/>Belle-Rose.<br/>Récits d'un Soldat.<br/>Les Coups d'épée de M. de<br/>la Guerche.<br/>Envers et contre tous.</p> <p>Paul ACKER.<br/>Le Désir de vivre.</p> <p>Jean AICARD.<br/>L'Illustre Maurin.<br/>Maurin des Maures.<br/>Notre-Dame-d'Amour.</p> <p>Mathilde ALANIC.<br/>Le Maître du Moulin Blanc.<br/>La Gloire de Fontclair.</p> <p>Henri ARDEL.<br/>Le Mal d'Aimer.<br/>Le Feu sous la Cendre.<br/>Seule.</p> <p>André ARMANDY.<br/>Pour l'Honneur du Navire.</p> <p>V<sup>te</sup> G. d'AVENEL.<br/>Les Français de mon temps.</p> | <p>Honoré de BALZAC.<br/>Eugénie Grandet.<br/>La Peau de Chagrin, Le<br/>Curé de Tours, Le Colonel<br/>Chabert. (1 vol.)<br/>Les Chouans.<br/>Ursule Mirouët.<br/>Le Père Goriot.<br/>César Birotteau.<br/>Le Lys dans la Vallée.<br/>La Cousine Bette.<br/>Le Cousin Pons.<br/>Le Médecin de Campagne.<br/>Le Curé de Village.</p> <p>Maurice BARRÈS.<br/>Colette Baudoche.<br/>Le Roman de l'Énergie na-<br/>tionale :<br/>* Les Déracinés.<br/>** L'Appel au Soldat.<br/>*** Leurs Figures.</p> <p>Marie BASHKIRTSEFF.<br/>Journal. (Extraits.)</p> <p>Émile BAUMANN.<br/>La Fosse aux Lions.</p> <p>René BAZIN.<br/>De toute son Ame.<br/>Le Guide de l'Empereur.<br/>Madame Corentine.<br/>La Barrière.<br/>Ma Tante Giron.<br/>Davidée Birot.</p> |
|---|---|



## COLLECTION NELSON (suite)

- E. C. BENTLEY.**  
L'Affaire Manderson.
- Vicente BLASCO IBAÑEZ.**  
Arènes sanglantes.  
Terres maudites.  
La Horde.
- Johan BOJER.**  
La Puissance du Mensonge.
- Henry BORDEAUX.**  
La Croisée des Chemins.  
La Robe de Laine.  
L'Écran brisé.  
Les Roquevillard.  
La Neige sur les Pas.  
Les Yeux qui s'ouvrent.  
Les Derniers Jours du Fort  
de Vaux.  
Les Captifs délivrés.  
La Maison.
- Paul BOURGET.**  
Le Disciple.  
Voyageuses.  
L'Émigré.
- René BOYLESVE.**  
L'Enfant à la Balustrade.  
Sainte-Marie-des-Fleurs.  
La Becquée.
- BRADA.**  
Retour du Flot.
- John BUCHAN.**  
Le Prophète au Manteau  
vert.  
Les Trente-neuf Marches,  
La Centrale d'Énergie.  
(1 vol.)  
Salut aux Coureurs d'Aven-  
tures.
- A. CAHUET.**  
Le Missel d'Amour.
- Madame CAMPAN.**  
Mémoires sur la Vie de Ma-  
rie-Antoinette. (Extraits.)
- Madame E. CARO.**  
Amour de Jeune Fille.  
Pas à pas.
- CHATEAUBRIAND.**  
Mémoires d'Outre-tombe.  
(Extraits.)
- Gaston CHÉRAU.**  
La Maison de Patrice Per-  
rier.
- Victor CHERBULIEZ.**  
L'Aventure de Ladislas  
Bolski.  
Le Comte Kostia.  
Miss Rovel.  
La Revanche de Joseph  
Noirel.  
Le Roman d'une honnête  
Femme.  
Le Fiancé de Mile Saint-  
Maur.  
La Bête.  
Samuel Brohl et Cie.
- Jules CLARETIE.**  
Noris.  
Le Petit Jacques.  
Les Huit Jours du Petit  
Marquis.
- Émile CLERMONT.**  
Amour promis.
- Henri CONSCIENCE.**  
Le Gentilhomme pauvre.
- Pierre de COULEVAIN.**  
Ève Victorieuse.  
L'Île inconnue.
- S. R. CROCKETT.**  
La Capote lilas.
- J. O. CURWOOD.**  
Nomades du Nord.
- Henry DAGUERCHES.**  
Le Kilomètre 83.
- Alphonse DAUDET.**  
Contes du Lundi.  
Lettres de mon Moulin.  
Numa Roumestan.  
Le Petit Chose.  
Le Nabab. (2 vol.)
- Grazia DELEDDA.**  
Elias Portolu.

## COLLECTION NELSON *(suite)*

- |  |  |
|--|--|
| <p><b>Charles DICKENS.</b><br/>Aventures de Monsieur Pickwick. (3 vol.)</p> <p><b>Fédor DOSTOÏEVSKI.</b><br/>Une Fâcheuse Histoire.</p> <p><b>Georges DUHAMEL.</b><br/>Confession de Minuit.</p> <p><b>Alexandre DUMAS.</b><br/>La Tulipe noire.<br/>Le Comte de Monte-Cristo. (6 vol.)<br/>Les Trois Mousquetaires. (2 vol.)<br/>Vingt Ans après. (2 vol.)<br/>Le Vicomte de Bragelonne. (5 vol.)<br/>La Reine Margot. (2 vol.)<br/>La Dame de Monsoreau. (3 vol.)<br/>Les Quarante-Cinq. (3 vol.)<br/>Joseph Balsamo. (5 vol.)<br/>Le Collier de la Reine. (3 vol.)<br/>Ange Pitou. (2 vol.)<br/>La Comtesse de Charny. (6 vol.)<br/>Le Chevalier de Maison-Rouge. (2 vol.)<br/>Les Blancs et les Bleus. (3 vol.)<br/>Les Compagnons de Jéhu. (2 vol.)<br/>Ascanio. (2 vol.)<br/>Les Deux Diane. (3 vol.)<br/>Le Page du Duc de Savoie. (2 vol.)<br/>L'Horoscope.<br/>Le Trou de l'Enfer.<br/>Le Château d'Eppstein.</p> <p><b>Alexandre DUMAS fils.</b><br/>La Dame aux Camélias.<br/>Le Demi-Monde ; Denise.</p> <p><b>Ferdinand FABRE.</b><br/>Monsieur Jean.</p> <p><b>Octave FEUILLET.</b><br/>Histoire de Sibylle.<br/>Un Mariage dans le Monde.<br/>Le Roman d'un Jeune Homme pauvre.</p> | <p><b>Gustave FLAUBERT.</b><br/>L'Éducation sentimentale.<br/>Trois Contes.</p> <p><b>Anatole FRANCE.</b><br/>Jocaste et Le Chat maigre.<br/>Pierre Nozière.<br/>Sur la Pierre blanche.</p> <p><b>St FRANÇOIS DE SALES.</b><br/>Introduction à la Vie dévote</p> <p><b>Léon FRAPIÉ.</b><br/>L'Écolière.</p> <p><b>Eugène FROMENTIN.</b><br/>Dominique.<br/>Les Maîtres d'Autrefois.</p> <p><b>J. des GACHONS.</b><br/>La Vallée Bleue.<br/>Mon Amie.<br/>La Maison des dames Renoir</p> <p><b>Théophile GAUTIER.</b><br/>Le Capitaine Fracasse. (2 vol.)<br/>Le Roman de la Momie.<br/>Un Trio de Romans.</p> <p><b>Émile GEBHART.</b><br/>Autour d'une Tiare.</p> <p><b>Edmond de GONCOURT.</b><br/>Les Frères Zemganno.</p> <p><b>Henry GRÉVILLE.</b><br/>Suzanne Normis.<br/>Sonia.</p> <p><b>Émile GUILLAUMIN.</b><br/>La Vie d'un Simple.</p> <p><b>GYP.</b><br/>Bijou.<br/>Le Mariage de Chiffon.<br/>Petit Bob.</p> <p><b>Ludovic HALÉVY.</b><br/>Criquette.<br/>L'Abbé Constantin.</p> <p><b>Gabriel HANOTAUX.</b><br/>La France en 1614.</p> <p><b>Louis HÉMON.</b><br/>La Belle que voilà...</p> |
|--|--|

## COLLECTION · NELSON (suite)

- Jean de la BRÈTE.  
Mon Oncle et mon Curé.  
Un Vaincu.
- Alphonse KARR.  
Voyage autour de mon Jardin
- Rudyard KIPLING.  
Simples Contes des Collines.  
Nouveaux Contes des Collines.  
Sous les Déodars.  
Trois Troupiers.  
Monseigneur l'Éléphant.  
Au Hasard de la Vie.
- Eugène LABICHE.  
Le Voyage de M. Perrichon,  
etc.  
Les Deux Timides et autres  
Comédies.
- Jean de LA BRUYÈRE.  
Caractères.
- Pierre LADOUÉ.  
Un Nuage passa.
- A. de LAMARTINE.  
Geneviève.  
Raphaël ; Graziella. (1 vol.)  
Jocelyn.  
Le Tailleur de Pierres de  
Saint-Point.
- Anatole LE BRAZ.  
Pâques d'Islande.  
Le Gardien du Feu.
- Jules LEMAÎTRE.  
Les Rois.
- Eugène LE ROY.  
Jacquou le Croquant.
- Arthur LÉVY.  
Napoléon Intime.  
Napoléon et la Paix.
- André LICHTENBERGER.  
Gorri le Forban.  
La Petite Sœur de Trott.
- Jack LONDON.  
Croc-Blanc.
- Pierre LOTI.  
Figures et Choses qui pas-  
saient.  
Jérusalem.  
Le Roman d'un Enfant.  
Vers Ispahan.  
La Troisième Jeunesse de  
M<sup>me</sup> Prune.
- Bulwer LYTTON.  
Les Derniers Jours de Pompéi
- Maurice MAETERLINCK.  
Morceaux choisis.
- Hector MALOT.  
Sans Famille. (2 vol.)
- MARK TWAIN.  
Contes choisis.
- A. E. W. MASON.  
L'Eau vive.
- Armand MERCIER.  
L'Aventure amoureuse de  
Pierre Vignal.
- Dmitri MÈREJKOWSKY.  
Le Roman de Léonard de  
Vinci.
- Prosper MÉRIMÉE.  
Chronique du Règne de  
Charles IX.  
Colomba.  
Carmen.  
Mosaïque.
- H. Seton MERRIMAN.  
La Simiacine.  
Les Vautours.
- Jules MICHELET.  
La Convention.  
Du 18 Brumaire à Waterloo
- MIGNET.  
La Révolution française.  
(2 vol.)

## COLLECTION NELSON (suite)

- Pierre de NOLHAC.  
Marie-Antoinette Dauphine.  
La Reine Marie-Antoinette.  
Louis XV et Madame de  
Pompadour.
- Émile NOLLY.  
Hiên le Maboul.
- Émile OLLIVIER.  
L'Expédition du Mexique.
- Baronne ORCZY.  
Le Mouron Rouge.  
Le Serment.  
Les Nouveaux Exploits du  
Mouron Rouge.
- PÉLADAN.  
Les Amants de Pise.
- Ernest PÉROCHON.  
Nène.
- Martial PIÉCHAUD.  
La Dernière Auberge.
- Edgar Allan POE (traduction  
BAUDELAIRE).  
Histoires Extraordinaires.  
Nouvelles Histoires Extra-  
ordinaires.
- H. de RÉGNIER.  
Les Vacances d'un Jeune  
Homme sage.
- Ernest RENAN.  
Souvenirs d'Enfance et de  
Jeunesse.  
Vie de Jésus.
- Ernest & Henriette RENAN.  
Lettres intimes.
- Édouard ROD.  
L'Ombre s'étend sur la  
Montagne.
- J.-H. ROSNY aîné.  
La Guerre du Feu.
- B. de SAINT-PIERRE.  
Paul et Virginie.
- SAINT-SIMON.  
La Cour de Louis XIV.  
(Extraits des *Mémoires*.)
- George SAND.  
Jeanne.  
Mauprat.  
La Petite Fadette.  
François le Champi.  
Les Maîtres Sonneurs.  
Le Marquis de Villemer.  
La Mare au Diable.
- Jules SANDEAU.  
Mademoiselle de la Seiglière
- Francisque SARCEY.  
Le Siège de Paris.
- Jeanne SCHULTZ.  
Jean de Kerdren.  
La Main de Ste-Modestine.
- Walter SCOTT.  
Ivanhoé.
- C<sup>te</sup> Ph. de SÉGUR.  
Mémoires d'un Aide de  
Camp de Napoléon : De  
1800 à 1812.  
La Campagne de Russie.  
Du Rhin à Fontainebleau.
- Henryk SIENKIEWICZ.  
Quo Vadis ? (Édition expur-  
gée.)
- Émile SOUVESTRE.  
Un Philosophe sous les toits.  
Le Foyer Breton.
- STENDHAL.  
La Chartreuse de Parme.  
Le Rouge et le Noir. (2 vol.)
- R.-L. STEVENSON.  
L'Île au Trésor.
- Rudolf STRATZ.  
Le Château de Vogelöde.
- André THEURIET.  
La Chanoinesse.



## COLLECTION NELSON (suite)

- |  |  |
|--|--|
| <b>Claude TILLIER.</b><br>Mon Oncle Benjamin.  | <b>Jean-Louis VAUDOYER.</b><br>L'Amour masqué.   |
| <b>Marcelle TINAYRE.</b><br>Hellé.<br>L'Ombre de l'Amour.<br>La Rançon.<br>L'Oiseau d'Orage.                     | <b>Alfred de VIGNY.</b><br>Cinq-Mars.<br>Servitude et Grandeur Militaires.<br>Poésies.<br>Stello.<br>Théâtre, Journal d'un Poète (1 vol.). |
| <b>Léon de TINSEAU.</b><br>Un Nid dans les Ruines.<br>La Clef de la Vie.   | <b>Vte E.-M. de VOGUÉ.</b><br>Jean d'Agrève.<br>Le Maître de la Mer.<br>Les Morts qui parlent.<br>Nouvelles Orientales.                    |
| <b>Léon TOLSTOÏ.</b><br>Anna Karénine. (2 vol.)  | <b>Barrett WENDELL.</b><br>La France d'Aujourd'hui.  |
| <b>Ivan TOURGUËNEFF.</b><br>Fumée.<br>Une Nichée de Gentils-hommes.<br>Les Eaux Printanières.<br>Terres vierges. | <b>Stanley J. WEYMAN.</b><br>La Cocarde Rouge.   |
| <b>Comte A. VANDAL.</b><br>L'Avènement de Bonaparte. (2 vol.) (Edition abrégée.)                                 | <b>Colette YVER.</b><br>Comment s'en vont les Reines.  |
|  | <b>Émile ZOLA.</b><br>Le Rêve.<br>Une Page d'Amour.  |

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.  
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

LES  
COLLECTION  
NELSON

comprennent plus de  
**400 volumes**  
des meilleurs auteurs français  
et étrangers.

TOUS LES GENRES LITTÉRAIRES  
Y SONT REPRÉSENTÉS

---

Chaque volume contient de 280  
à 575 pages.

---

*Les volumes Nelson, bien imprimés sur papier durable et revêtus d'une reliure toile élégante et solide, sont dignes de votre bibliothèque.*







